This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

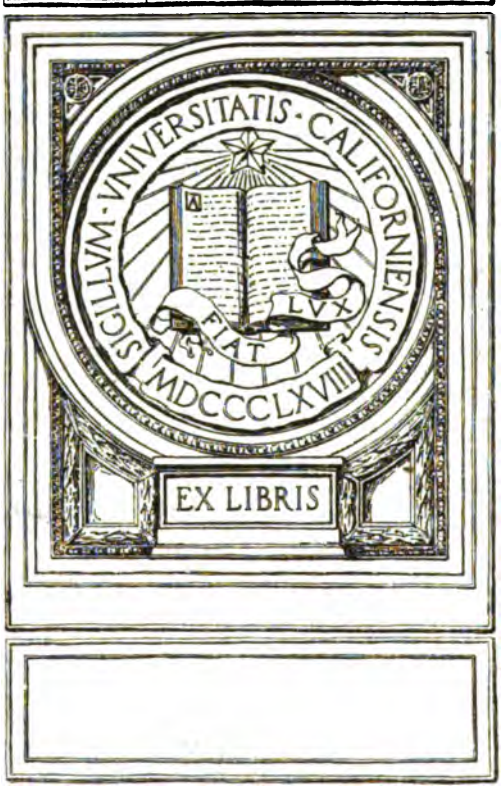
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 3 871 326

EXCHANGE


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

WILLIAM GODWIN

(1756-1836)

SA VIE, SES ŒUVRES PRINCIPALES

LA "JUSTICE POLITIQUE"

THÈSE DE DOCTORAT

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse

PAR

RAYMOND GOURG

Professeur au Lycée de Carcassonne

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1908

WILLIAM GODWIN

(1756-1836)

SA VIE, SES ŒUVRES PRINCIPALES.

LA "JUSTICE POLITIQUE"

WILLIAM GODWIN

(1756-1836)

SA VIE, SES ŒUVRES PRINCIPALES.

LA " JUSTICE POLITIQUE "

THÈSE DE DOCTORAT

présentée à la faculté des lettres de l'Université de Toulouse

PAR

RAYMOND GOURG

Professeur au Lycée de Carcassonne

1907

JC176
G85

UNIV. OF
CALIFORNIA

A M. HENRI DUMÉRIL

Professeur à la faculté des lettres

de l'Université de Toulouse,

Hommage respectueux,

RAYMOND GOURG.

284407

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
—
1908

AVANT-PROPOS

Avant d'étudier la vie et l'œuvre de William Godwin, (1756-1836) il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'état de l'Angleterre au XVIIIe siècle et à la veille de la Révolution.

Au point de vue politique, deux grands partis se disputaient le pouvoir : les whigs et les tories. Les whigs comprenaient les représentants des familles aristocratiques qui avaient dirigé la révolution de 1688, les commerçants dont le nombre allait croître sans cesse, et les dissidents. Le parti tory était surtout formé de jacobites et se recrutait dans la *gentry*.

Quel que fut le parti au pouvoir, la corruption était égale ; on achetait les voix des électeurs ; on vendait les sièges au Parlement. C'est surtout sous le long ministère de Walpole que la corruption parlementaire avait fait des progrès.

On appelait Walpole « le maquignon des consciences » et il se vantait de connaître le prix d'achat de tous les députés de la Chambre des Communes.

Des hautes classes où l'irréligion dominait, la corruption avait gagné le peuple qui s'adonnait à l'ivrognerie et à la débauche. Nous retrouvons dans les satires du Swift (Gulliver, 1726) des traces des mœurs du temps.

Cependant le sentiment religieux se conservait dans la *gentry* dépositaire des vertus bourgeoises et dont l'influence était de plus en plus prépondérante.

C'est la *gentry* qui avait accaparé l'administration des comtés et des paroisses ; qui, par ses usurpations ou expropriations successives, avait pris possession de tout le sol anglais et tenait ainsi sous une étroite dépendance les petits propriétaires fonciers. L'Angleterre rurale était « toute l'Angleterre ». (1)

(1) Boutmy, *Le Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre*, p. 221.

Dans cette société les distances n'étaient pas grandes « entre les rangs de la hiérarchie sociale » (1). « Homogénéité et cohérence, continuité et gradation, tels sont les caractères nettement marqués de la société anglaise d'alors. » (2)

A la fin du XVIIIe siècle une nouvelle société s'est formée ; le développement du commerce et de l'industrie amène l'émigration des ouvriers des champs dans les villes ; de grandes agglomérations urbaines sont fondées. La classe industrielle entre en lutte contre la *gentry*.

Cette lutte des classes aura ses péripéties violentes, mais n'aboutira pas à une révolution. Sans doute le malaise est profond dans le pays, mais une cause puissante prévient « les progrès possibles de l'esprit révolutionnaire en nourrissant le paupérisme anglais d'aspirations religieuses » (3) ; c'est le réveil méthodiste qui commence, vers 1740, de ranimer le puritanisme des consciences anglaises endormies sous Walpole.

Grâce au mouvement d'Oxford et aux prédications de Whitfield et des deux Wesley, l'Angleterre s'était sentie renaître à la vie religieuse. En réalité l'irréligion n'avait jamais été que superficielle : le fond de l'âme anglaise restait religieux et moral. « Le déisme et l'athéisme ne sont ici qu'une éruption passagère que le mauvais air du grand monde et le trop-plein de forces natives développent à la surface du corps social. » (4)

De ce mouvement méthodiste qui gagnait toute la société, était né le courant évangélique destiné à rénover l'église anglicane, elle-même, et le courant humanitaire dirigé par Wilberforce et Howard, dans leur campagne contre la traite des noirs et les abus du régime pénitentiaire.

---

(1) Boutmy, *Ibid.* p. 222.

(2) *Ibid.*, p. 224.

(3) Lavisse et Rambaud, *Histoire Générale*, Le XVIIIe siècle, p. 871.

(4) Taine, *Les mœurs et les lettres au XVIIIe siècle en Angleterre*, *Revue des deux mondes*, décembre 1861.

Cf. L. Carrau, *Le Déisme anglais au XVIIIe siècle*, *Revue des deux mondes*, 1er février 1887.

Chevrillon, *Sydney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au XIXe siècle*, 1894, Ch. IV.

Le premier Pitt que le peuple avait surnommé le *Great Commoner* avait réveillé le patriotisme britannique. Soutenu par les classes industrielles et commerçantes, il avait essayé de supprimer la représentation des bourgs pourris au profit des centres urbains, mais ses réformes ne pouvaient être acceptées d'un Parlement né des abus qu'il voulait faire disparaître. S'étant heurté à l'opposition des whigs et des tories, il avait été obligé de favoriser l'agitation populaire dont Wilkes était le chef.

C'est au moment où Chatham, appuyé sur le peuple, essaie de mettre la constitution anglaise en harmonie avec les besoins nouveaux que le roi Georges III, auquel se sont ralliés la plupart des tories jacobites, entreprend de restaurer le pouvoir personnel. Doué d'une intelligence médiocre, mais d'une volonté ferme, le roi veut avant tout gouverner. Il veut briser l'esprit d'indépendance des colonies d'Amérique qui sont bientôt perdues pour la couronne. Il veut briser la résistance populaire dans l'élection du Middlesex, mais Wilkes est absous par les tribunaux et le mouvement de réforme parlementaire grossit sans cesse : on commence à discuter cette réforme dans des meetings auxquels prend part la *gentry*, elle-même, classe privilégiée. (1)

Le parlement n'est pas plus heureux dans sa lutte contre la presse qui obtient le droit de publier les débats, en 1771, en même temps que naissent les grands journaux : *Times, Morning Chronicle, Morning Post*, organes d'une opinion qui prend peu à peu conscience de sa force.

Un vif désir de liberté se faisait sentir dans le monde économique. C'est en 1776 qu'Adam Smith avait publié la *Richesse des Nations*, où il défendait le principe du libre échange. Des traités de commerce étaient signés entre l'Angleterre et l'Irlande, entre l'Angleterre et la France.

Le développement des routes et des canaux, l'utilisation du charbon dans la fonte des minerais, les découvertes mécaniques diverses allaient transformer les comtés du Nord et leur donner la prépondérance sur les comtés agricoles du Sud ; il y avait

(1) Green, *Histoire du peuple anglais*, t. II, p. 354. (Trad. Monod).

un contraste frappant entre l'Angleterre du commencement du XVIIIe siècle et ce même pays à la veille de la Révolution.

Par suite de l'expropriation des petits propriétaires par la *gentry*, « le monopole de la terre se concentre et s'aggrave ». (1). Mais « dès 1780, la révolution industrielle est en cours. » La *gentry* aura beau « faire tout ce qui dépend d'elle pour soulager des misères et corriger des injustices nées du système sur lequel elle fonde sa toute puissance, elle n'évitera pas l'intervention finale de l'Etat ». (2)

Résumons les principaux évènements de 1760 à 1789.

L'avènement de Georges III est d'abord salué avec enthousiasme : on aime les vertus domestiques du roi, sa piété, sa bonté. Mais il a la haine des nouveautés : son dessein d'accroître l'autorité royale et de l'émanciper de la tyrannie ministérielle lui fait préférer Lord Bute à Pitt et suscite l'attaque de Wilkes (avril 1763). Après le triomphe de l'agitateur populaire, Pitt rappelé au pouvoir réclame le retour de la légalité violée à l'encontre de Wilkes (1766). Malheureusement l'anarchie gouvernementale, le mécontentement populaire, reparaissent avec Lord North. (3)

En 1769, à la suite de l'émeute causée par la condamnation de Wilkes, l'opinion devient de plus en plus hostile, le roi est de plus en plus découragé (4). Lord Camden note dans ses discours que l'agitation s'est répandue dans chaque coin du royaume et augmente de jour en jour (5). Cette année est marquée par le mouvement de réforme parlementaire, la fondation de la *Société constitutionnelle* dont les principales revendications sont : les parlements annuels, la défense aux députés d'accepter aucun emploi ou pension de la couronne, la restitution aux Américains du droit d'établir l'impôt, l'amélioration du sort de

---

(1) Boutmy, *op. cit.*, p. 229.

(2) *Ibid.*, p. 320.

(3) Lecky, *History of England in the Eighteenth Century*, vol. IV, ch. X.

(4) *Ibid.*, Voir les plaintes du roi dans sa lettre à lord North, ch. XI, p. 153.

(5) *Ibid.*, ch. XI, p. 159.

l'Irlande. C'est la naissance du radicalisme anglais, nouveau parti dirigé par Horne Tooke.

A ce mouvement des esprits, à l'immense progrès de l'esprit démocratique, les *Lettres de Junius* (1769-1772) prêtent le plus grand appui. De l'autre côté de l'Atlantique, le pamphlet de Paine, *Common Sense*, par son attaque opportune contre la monarchie en général, produisait, de l'aveu de Washington lui-même, « un grand changement dans beaucoup d'esprits » et contribuait à amener la déclaration d'indépendance des Etats-Unis(1), (juillet 1776).

Cependant le contre-coup de la Révolution Française allait se faire sentir en Angleterre. Les petites associations démocratiques nées des troubles de Wilkes et de la guerre d'Amérique, se reconstituent après le 14 juillet 1789 et les avocats de la réforme parlementaire reprennent courage Priestley manifeste son enthousiasme pour la France, le duc de Richmond et lord Stanhope, président de la *Société de la Révolution*, réclament le suffrage universel (2). Le moment critique était arrivé. Est-ce que l'Angleterre allait se laisser emporter dans la tourmente révolutionnaire ?

Deux causes la détournèrent de la voie où elle paraissait entrer: les excès de la Terreur et la guerre patriotique contre la France.

Un vif loyalisme envers le roi malheureux succédait à l'impopularité dont l'avait frappé la guerre d'Amérique. Le pouvoir était aux mains de Pitt, financier habile et disciple d'Adam Smith. Le mouvement méthodiste et évangélique entraînait la foule dans une voie opposée aux idées françaises. (3).

L'Anglais, d'ordinaire ennemi des spéculations politiques, manifestait déjà sa défiance à l'égard de la France ; il y avait un abîme entre l'enthousiasme de quelques lettrés tels que Wordsworth, Coleridge et Southey pour les idées nouvelles et

(1) Lecky, *op. cit*, vol. IV, ch. XI, p. 175.

(2) *Ibid.*, vol. V. p. 449, *cf.* aussi Legouis : *La Jeunesse de Wordsworth*, L. II, ch. 3.

(3) Lecky, vol. V, p. 453.

le désir de renverser l'antique et vénérable constitution anglaise. Les massacres de la Révolution et l'esprit de conquête des Français, sous le Directoire, achevèrent de déterminer la masse hésitante des esprits. Pitt prit parti pour Burke. En novembre 1790 paraissent les *Réflexions sur la Révolution Française*(1), et, cette même année, éclate le schisme entre les whigs. Par sympathie pour la Révolution, Fox veut changer la politique du parti. Burke, dont Pitt accepte les théories, ne voit dans la Révolution que la violence, les excès d'une démagogie féroce et tyrannique. En vain Mackintosh, par ses *Vindiciæ Gallicæ*, Paine, par ses *Droits de l'homme*, essaient de retourner l'opinion en leur faveur, Burke fait appel à la force, et, dans l'émouvante séance du 6 mai, rompt définitivement avec Fox. Il a pour lui la majorité des whigs et le peuple, et le courant contre-révolutionnaire auquel il a donné l'impulsion croît en intensité tous les jours (2). « Le même courant d'idées philosophiques avait passé sur les deux pays : en Angleterre, il n'avait fait que toucher les hauteurs, en France il avait rasé le sol. » (3)

L'esprit révolutionnaire français avait pénétré dans la littérature anglaise à la suite de Jean-Jacques Rousseau. Brown, disciple direct du philosophe français, dans ses *Appréciations sur les manières et les principes du temps*, avait attaqué les vices de toutes les classes de la société. John Wesley, dans son *Journal*, Hannah More, dans ses *Pensées sur l'importance des mœurs chez les grands* (1788), ne séparaient pas leur désir de réformer les abus de la conservation des pratiques religieuses. Thomas Day, dans *Sandford and Merton*, exposait les doctrines de l'*Emile*. Cowper, enfin, le doux poète puritain, avait embrassé la cause de la Révolution par amour de l'humanité et par dégoût des conventions sociales. Mais aucun de ces moralistes ou poètes réformateurs n'adopta plus franchement et plus complètement la nouvelle doctrine que William Godwin (1756-1836).

---

(1) *Reflections on the Revolution in France*, 1790.

(2) Lecky, vol. V, p. 460 et 528.

(3) A. Sorel, *L'Europe et la Révolution Française*, 1e partie, p. 355.

II

Parmi les réponses à Burke, celle qui eut le plus de retentissement fut l'*Enquête sur la Justice Politique* (février 1793). Tous les contemporains s'accordent à reconnaître l'impression profonde que produisit l'apparition de cet ouvrage. Les ministres eux-mêmes s'émurent et délibérèrent sur un projet de poursuites. L'admiration des uns, les critiques violentes des autres, consacrèrent la popularité de l'auteur ; pour quelque temps, Godwin fut célèbre.

On ne lit plus guère aujourd'hui son gros traité rempli de dissertations politiques de forme pédantesque : le meilleur de l'ouvrage se trouve dans le roman de *Caleb Williams* qui seul, a sauvé Godwin de l'oubli. Quel intérêt peut-il donc y avoir à entreprendre une étude sur la vie et les œuvres principales de William Godwin ? M. Elie Halévy a écrit de nos jours l'histoire du radicalisme philosophique(1) dont Godwin est regardé comme un des théoriciens. M. Dowden a étudié l'influence de la Révolution Française sur la littérature de son pays ; il a donné une place à Godwin et à Mary Wollstonecraft, soigneusement noté les périodes dans lesquelles l'action révolutionnaire se fait sentir à propos de Paine, Cowper, Crabbe, considérés comme des précurseurs. Il a rendu justice à la sincérité de Burke dans sa résistance contre la Révolution, décrit le progrès des idées françaises avec Wordsworth, Coleridge et Southey, puis la réaction qui, chez ces mêmes écrivains, a succédé à leur premier enthousiasme et le retour aux idées révolutionnaires avec Byron et Shelley(2). Etait-il nécessaire d'ajouter un chapitre à l'histoire littéraire ou philosophique de cette époque ?

Nous avons pensé qu'il était bon de faire connaître l'auteur de

---

(1) *La Formation du radicalisme philosophique et la doctrine de l'utilité*, Paris, 1901.

(2) *The French Revolution and English Literature*, 1897.

Political Justice comme descendant direct du XVIIIe siècle français. L'œuvre de Godwin se rattache en effet à celle de Rousseau et de Condorcet : c'est un écrivain dont le tour d'esprit est français, et, à ce titre, un exemple rare dans la littérature de son pays.

En second lieu, son livre représente les idées de son temps(1) : l'amour de l'égalité, la passion humanitaire, la confiance dans le progrès illimité de la raison.

En troisième lieu, le rêve de Godwin, si rêve il y a, est celui de beaucoup d'esprits de la génération actuelle et « il a rêvé une partie de la vérité. » (2)

Que l'on adopte ou que l'on condamne ses idées, on est donc forcé de les discuter comme des faits, ou tout au moins « des tendances de la société moderne. »

Enfin à un autre point de vue, étudier *Political Justice,* c'est apprendre à connaître les idées que Shelley a développées dans ses poèmes dont le fond appartient à Godwin. « Si nous voulons voir les principes de la *Justice politique* traduits en poésie et passer dans la vie réelle, nous n'avons qu'à considérer les écrits et la vie de son élève et son gendre : Shelley... Celui-ci était dépourvu d'originalité... Il accepta en bloc un système qui lui était imposé par son maître. » (3)

De notre temps la critique des œuvres de Shelley a pris une grande importance : on ne peut négliger de remonter à l'origine de ses idées qui doit être cherchée dans la *Justice politique.*

Que vaut maintenant ce système ? Est-ce que cette contribution à l'histoire de l'à-priorisme politique contient une doctrine sûre ? Pourquoi essayer de faire revivre ces constructions théoriques ? Pourquoi revenir à l'époque pré-scientifique de la sociologie ? Nous venons de donner quelques raisons ; nous en ajouterons d'autres. Sans doute la science sociale doit être modeste à ses débuts, se livrer à l'étude patiente des faits, apporter dans cette étude le sentiment respectueux du passé,

---

(1) « The reigning personage of the treatise is the revolutionary abstraction. » Dowden, *The French Revolution and Eng. Lit.*, p. 48.

(2) *Ibid.*, p. 63.

(3) Dowden, *op. cit.*, p. 50.

sentiment né de la complexité des difficultés à résoudre (1). En cela réside la solidité de la doctrine de Burke.

Mais, quelque mal que nous pensions des utopies, il en faut reconnaître l'utilité. Elles ne doivent être que le couronnement des sciences sociales, au lieu d'en être le commencement, sans doute, mais elles suscitent les grands efforts nécessaires pour réaliser un idéal lointain.

Il faut reconnaître que les écrivains de l'école *à priori* tels que Godwin, ont été surtout des philosophes de cabinet ; les solutions qu'ils nous proposent sont trop simples (2). Ils ne voient pas l'extrême ramification du fait social. Dans les constructions géométriques qu'ils imposent aux choses, ils ne tiennent pas suffisamment compte de la réalité vivante : chez eux, l'homme est considéré comme une abstraction, hors du temps et du lieu où il vit.

Godwin fait table rase du passé : l'homme est dépouillé de ses instincts et de ses passions pour obéir à la raison seule. Prêtre fanatique de la religion nouvelle, il bouleverse ou supprime toutes les institutions : la raison éclairée par la science pourvoit à tout ; au-dessus des sentiments de famille chassés du cœur humain, plane l'universelle philanthropie.

Sans doute Godwin est revenu sur quelques unes de ses erreurs, « dans la période de calme repentir de sa vie, » (3) mais il a déclaré conserver les grandes lignes de son système.

Aussi avons-nous pris quelque plaisir à lui opposer les critiques de Parr, Mackintosh, Malthus, qui nous paraissent se placer au point de vue traditionnel anglais (4) : celui de l'expé-

---

(1) « A la conception imaginative d'un idéal aura succédé la conquête méthodique du réel. » — Lévy Bruhl, *Morale et science des mœurs*, p. 154. Voir dans l'*Introduction à la science sociale* de Spencer le travail préliminaire immense que ce philosophe exige du futur sociologue.

(2) « Vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout, tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine, qui est bien autrement irritable et chatouilleuse. » — Réponse de Catherine à Diderot. A. Sorel, *L'Europe et la Révolution*, 1e partie, p. 113.

(3) The calm repentance of his after life. *Obituary Notice* dans *Gentleman's Magazine*, 1836, June.

(4) A l'inverse des Français qui commençaient à poser le principe à priori et prétendaient ensuite plier les faits à la doctrine, les Anglais « employaient toute la puissance de leurs facultés à créer, en chaque chose, la théorie de la pratique et à trouver aux faits une philosophie conforme. » Rémusat, cité par Sorel, p. 358.

rience contre l'abus du raisonnement abstrait dans la politique et la morale.

En donnant une place aux adversaires de Godwin, nous n'avons pas été injuste à son égard : c'est ainsi que la plus grande partie de ce travail est formée d'une analyse fidèle de son œuvre principale et d'abondants extraits de la *Justice politique*. Nous nous faisons un devoir de reconnaître, en terminant, combien nous a été utile, pour écrire la vie de Godwin, l'ouvrage de Kegan Paul intitulé : *William Godwin, ses amis et ses contemporains*. Nous y avons largement puisé, tout en profitant d'autres sources (1).

En réalité la partie biographique de notre travail nous a paru n'avoir qu'une importance secondaire comparée à celle qui traite de l'œuvre et des idées de Godwin, dont aucune étude d'ensemble n'a encore été publiée, soit en Angleterre, soit en France (2).

---

(1) H. Crabb Robinson, *Diary*, 1869 ; Holcroft's *Memoirs*, 1816 ; Dowden, *Life of Shelley*, 1886, etc.

(2) Le chapitre du livre du Dowden, *The French Revolution and English Literature* ne porte que sur la *Justice* et *Caleb*. Nous devons signaler ici diverses études sur la place qu'occupe Godwin dans le radicalisme philosophique : E. Halévy, *La Formation du radicalisme philosophique*, 1901 ; C. Cestre, *La Révolution Française et les poètes anglais*, dans *Revue Bourguignonne*, 1906, etc.

UNIV. OF
CALIFORNIA

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I

Les premières années (1756-1773)

William Godwin naquit à Wisbeach (1), Cambridgeshire, le 3 mars 1756. Le père, ministre dissident appartenait à une famille bourgeoise de Newbury et la mère était fille d'un armateur établi à Wisbeach.

Le grand père de William avait été l'élève du Rév. Sam. Jones, directeur d'un séminaire de Tewkesbury, Gloucestershire, en même temps que Th. Secker, archevêque de Canterbury et Jos. Butler, évêque de Durham. La mort de son maître étant survenue, il avait été invité à prendre la direction du séminaire ; mais il avait refusé et s'était contenté d'épouser la veuve du défunt. « Mon grand père, dit Godwin, conserva, dans sa vieillesse, la réputation qu'il avait acquise dans son jeune âge et ses confrères le consultaient fréquemment pour la révision de leurs écrits. » (2)

(1) Petite ville de 10,000 habitants sur la Nèn, patrie de Clarkson, ami de Wilberforce.

(2) *William Godwin, His Friends and Contemporaries*, by Kegan Paul, King and C°, London, 1876.

BIBLIOTECA NACIONAL

Son fils John, père de William, s'attacha exclusivement à ses devoirs professionnels. Voici le portrait qu'en fait son fils :

« Mon père n'était certainement pas, comme mon grand père paternel, un savant ; il était plus que cela : c'était un cœur généreux et pur. Ardent en amitié, toujours prêt à consoler autrui dans les circonstances pénibles, il s'acquittait avec zèle de ses fonctions. Il réprouvait à tel point la constitution et la discipline de l'église anglicane qu'il autorisait ses enfants à se passer de tout culte public : cependant il vivait en termes amicaux avec beaucoup de membres de ce clergé. Il était pointilleux et superstitieux même, en ce qui concerne les secours de la religion et l'observation du dimanche, en particulier. A l'époque où je pouvais le mieux observer ses habitudes, je me souviens qu'il était très recherché dans sa mise et très délicat dans son régime. Il passait une grande partie de son temps à cheval...

« Il aimait les relations mondaines, mais il était toujours tempérant. Il était aussi très affectueux : toutefois ses réprimandes avaient pour moi, qui ne fus peut-être jamais son enfant préféré, un ton pénible de mauvaise humeur et de rudesse... Il aimait la lecture à haute voix, en famille... mais je ne l'ai guère entendu lire que des sermons... Je crois qu'il ne recherchait aucune distraction intellectuelle, et je sais qu'il prêchait à regret à Norwich, Londres, et tout autre endroit où il soupçonnait que ses paroles pouvaient être relevées par la critique. Ses voisins le regardaient comme un homme bon et sage, et c'est tout ce qu'il désirait. Il mourut à cinquante ans et ce fut avec une peine infinie qu'il quitta notre monde sublunaire. La dernière fois que je me trouvai près de son lit, deux ou trois jours avant sa mort, il répéta anxieusement un hymne du recueil de Watt dont voici la première strophe :

Quand je serai assuré
De pouvoir être admis au ciel,
Je bannirai toute crainte
Et sècherai mes yeux humides (1). »

Voici maintenant ce que Godwin écrit de sa mère, que nous retrouverons dans la suite et qui eut quelque influence sur son fils :

(1) Kegan Paul, *William Godwin*, vol I, p. 6.

« Tant que son mari vécut, ma mère s'occupa d'atténuer, de modérer ses austérités. Quelques paysans furent assez impertinents pour l'accuser de porter des parures trop brillantes. Elle était facétieuse, avait la prétention de savoir conter une anecdote et de décocher une repartie piquante. C'était une épouse obligeante, soumise et fidèle, habile à régler les détails du ménage. Il n'y eut peut-être jamais deux personnes que la calomnie fût aussi impuissante à attaquer que mon père et ma mère. Je parle ici du caractère de ma mère, du vivant de mon père. Après sa mort, en effet, ce caractère subit un changement notable : elle s'abandonna aux espoirs visionnaires, aux terribles frayeurs des méthodistes et elle règla ses dépenses ordinaires avec une parcimonie ennuyeuse. » (1)

Ces passages sont tirés du *Fragment autobiographique*, écrit par Godwin, et qui va de 1756 à 1772.

A cette date, de 1772 à 1795, il fixe ses souvenirs dans des notes où il résume les évènements importants de sa vie.

Enfin, dès le 6 avril 1788, il commence un journal où il consigne le travail de chaque jour, ses lectures, ses écrits, ses visites et ses voyages. Ce journal est tenu avec une grande exactitude pendant les quarante dernières années de sa vie, de 1796 à 1836.

Il était le septième d'une famille de treize enfants. Dès son jeune âge il fut initié aux lettres par une cousine germaine de son père Mrs Sothren qui « payait, dit-il, 16 livres à mon père, en échange de la nourriture et du logement. C'était une personne cultivée, mais imprégnée de calvinisme. »

Elle fit lire à William : *Pilgrim's Progress, The Account of the Pious Deaths of Many Godly Children*, par James Janeway. « J'aurais voulu mourir avec eux, dit Godwin, parlant des jeunes héros de ce livre, si j'avais pu réussir aussi bien qu'eux à provoquer l'admiration de mes amis et du monde. » (2)

Par suite de querelles entre Ariens et Trinitaires, son père avait quitté son poste de Debenham et s'était retiré à Guestwick

---

(1) *W. Godwin* p. 7.

(2) K. Paul, *Ibid.*,, p. 8. Nous saisissons ici un des traits de cette vanité qui devait se développer plus tard et se transformer en amour de la popularité et de la gloire.

dans le Suffolk. C'est là qu'une vieille maîtresse d'école « qui avait vu 20 années du siècle précédent » lui fit lire l'ancien et le nouveau Testament. Le petit William, préludant à sa profession future, prêchait dans la cuisine, chaque après midi du dimanche, et, d'autres fois encore, monté sur une chaise, sans se préoccuper des allées et venues des personnes présentes à ce spectacle.

« Un dimanche, dit-il, je me promenais dans le jardin, le chat sur le bras; mon père m'aperçut et me réprimanda sévèrement. Il rougissait, me disait-il, de me voir ainsi profaner le jour du Seigneur. » (1)

En 1764, à la mort de la vieille maîtresse d'école, William fut confié à un certain Akers d'Hindolveston, à quelques milles de la demeure paternelle. Akers était tailleur à la journée et n'avait été lui-même à l'école que pendant un trimestre dans toute sa vie. D'après le témoignage de son élève, « peu d'hommes le surpassaient pour la rapidité et l'exactitude de ses opérations d'arithmétique. » Dans cette école de village, Godwin continuait ses exercices de prédication devant un de ses camarades nommé Steele : « Je lui parlais de péchés, de la damnation, et lui arrachais des larmes. » (2)

En 1767, à onze ans, il fut confié à un vrai maître, le Rév. Samuel Newton, de Norwich, pasteur de la secte des Indépendants et disciple de Sandeman (3), le terrible apôtre du Nord.

« Aucun précepteur ne pouvait avoir d'élève plus possédé de la soif de connaître que moi, lorsque j'arrivai sous son toit. Tous mes plaisirs étaient sédentaires ; je n'aimais que la lecture, et de mon propre mouvement, j'aurais passé des semaines entières sans aller dans la rue. Ma vocation littéraire devait être bien forte, puisque la manière dont me traita Newton ne put la contrarier... J'étais aussi d'une sensibilité maladive et d'une insatiable ambition et recherchais avec une ardeur incroyable le stimulant de l'éloge.,. Je m'enveloppais dans mon orgueil

---

(1) *W. Godwing*, I, p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 10.

(3) Sandeman, disciple de Calvin, dont il exagérait les doctrines.

lorsque j'étais injustement traité. » (1)

Malheureusement le précepteur de cet élève ombrageux et dont le mérite brûlait d'être reconnu, était un maître sévère qui n'hésita pas à appliquer ses rudes maximes « sur une personne habituée à se regarder comme extraordinaire et sacrée. » C'est toutefois à Norwich que Godwin commença son éducation intellectuelle proprement dite. Il lut, dans la bibliothèque de Newton, la traduction anglaise de Rollin, et, comme J.-J. Rousseau enfant, il fut saisi d'enthousiasme pour la lutte sublime des Grecs contre les Perses.

Il était déjà d'une incroyable vanité.

« A l'âge de treize ans, j'assistais un jour aux assises. J'étais arrivé de bonne heure : j'avais ainsi pu choisir une bonne place et m'étais mis près du siège du juge. Celui-ci était lord de Grey, plus tard baron de Walsingham. Au bout de quelques heures, j'éprouvai le besoin de changer de position, en appuyant le coude sur le coin du coussin placé devant Sa Seigneurie. A un moment donné, comme le juge allait adresser la parole au jury, il me prit doucement le coude et l'écarta. Je me souviens d'avoir réfléchi que Sa Seigneurie ne m'aurait jamais repoussé de cette manière, si elle eût pu prévoir ce que le gamin assis à côté d'elle devait être un jour. » (2)

En 1771, Godwin quittait Newton et, en attendant la réalisation de ses ambitieux projets, revenait en qualité de maître d'études chez le vieil Akers d'Hindolveston. Son père meurt l'année suivante et Godwin entre à Hoxton College en septembre 1773 pour s'y préparer à la profession de ministre dissident. (3)

---

(1) W. *Godwin*, I, p. 11.

(2) *Ibid.*, p. 12 et 13.

(3) *Ibid.*, p. 14.

CHAPITRE II

Le Révérend William Godwin.

Le séjour à Hoxton marque une période importante dans la vie de Godwin. Il y étudia la théologie avec ardeur et son goût pour la controverse inquiéta parfois son directeur, le Dr Rees.

« Pendant ma vie universitaire et depuis ce temps, j'ai été infatigable dans la recherche de la vérité. Je lus alors les auteurs en renom pour ou contre le dogme de la trinité, le péché originel et les doctrines les plus discutées, mais mon jugement n'était pas encore assez mûr pour me permettre de prendre une décision impartiale et toutes mes recherches finissaient dans le calvinisme.

« J'étais renommé dans le collège pour la discussion calme et froide : pendant tout un été, je me levai à 5 heures et me couchai à minuit, pour m'occuper de théologie et de métaphysique. Pendant cette période, je me fis, d'après des lectures diverses, une opinion sur le matérialisme et l'immatérialisme, la liberté et la nécessité, qu'aucun progrès ultérieur de mon esprit n'a pu changer. » (1)

Les opinions dominantes à Hoxton étaient celles d'Arminius et d'Arius. Godwin nous apprend qu'il subit victorieusement l'épreuve et qu'il sortit à vingt-trois ans aussi fidèle disciple de Sandeman qu'il y était entré.

---

(1) *W. Godwin*, p, 15. Il garde ce goût du travail jusqu'à la fin de sa vie,

« Peu de temps avant mon entrée au collège d'Hoxton, j'avais adopté les principes du gouvernement tory qui ne me distinguaient pas moins de mes camarades que mes principes religieux. Je ne fus pas plus tôt lancé dans le monde, cependant, que mes sentiments sur ces deux points commencèrent à s'affaiblir : mon toryisme ne dura pas plus d'une année et, entre vingt-trois et vingt-cinq ans, mes croyances sur la trinité, les peines éternelles et quelques autres sujets, changèrent peu à peu. » (1)

On voit, par ces aveux, que l'esprit de Godwin était en plein développement. Il ne subit encore aucune influence déterminante. Cependant la crise approche. En 1778 Godwin est pasteur à Ware, Hertfordshire. Singulier pasteur d'ailleurs, si l'on en juge par ses propres paroles : « La dernière année de ma vie universitaire, j'engageai une curieuse guerre de plume contre mon camarade Richard Evans, excellent mathématicien, et d'une intelligence très sûre, à propos de l'existence de Dieu. J'adoptai la thèse négative avec une grande sincérité, comme toujours, espérant que mon ami m'aiderait à écarter les difficultés que je rencontrais. » (2)

C'est à Ware qu'il fait la connaissance de Joseph Fawcet, un des hommes qui eurent le plus d'influence sur sa vie.

« Les quatre principaux maîtres auxquels je dois les progrès de mon esprit furent J. Fawcet, Th. Holcroft, George Dyson et Sam. T. Coleridge... Fawcet était un jeune homme de mon âge dont le sujet favori de déclamation était la destruction des sentiments de famille. Ce principe s'accordait admirablement avec les doctrines de Jon. Edwards dont j'avais lu les œuvres peu de temps auparavant. La manière de penser de Fawcet produisit une grande impression sur moi et il me parut le premier homme de ma connaissance qui eût un air véritable d'homme de génie » (3)

---

(1) *W. Godwin*, p. 16.

(2) *Ibid.*, p. 17.

(3) H. Fawcet se servait de la chaire pour enseigner certaines vérités politiques ou sociales qu'il avait semées dans l'esprit de Godwin.

« Singulier personnage, dit M. Legouis, qui avait collaboré consciem-

Ce pasteur, ami de Godwin, devait être un des admirateurs les plus enthousiastes de la Révolution Française, au dire d'Holcroft qui ajoute : « Je crois que la ruine des espérances qu'il avait nourries sur la liberté et le bonheur de l'humanité le blessa cruellement et hâta sa fin. » (1)

Godwin quittait Ware en 1779. A Stowmarket, Suffolk, il eut une querelle avec ses paroissiens sur une question de discipline religieuse. Dès 1781, il avait fait la connaissance de Frédéric Norman, disciple des philosophes français du siècle. C'est par lui qu'il connut ces écrivains. La querelle qui survint précipita le dénouement ; Godwin quitta Stowmarket et vint s'établir à Londres. « Ma foi dans le christianisme avait été ébranlée, dit-il, par les ouvrages que F. Norman m'avait mis entre les mains et je me réjouissais à quelques égards de cette rupture. » (2) A partir de ce moment il se prépare à tenter la fortune littéraire ; le titre de révérend ne précède plus son nom ; il abandonne les fonctions de ministre.

Il n'est pas difficile de comprendre l'effet produit sur la mère Mrs Godwin. Une réponse non datée de son fils, mais qui doit se placer à cette époque ne laisse aucun doute à cet égard : Godwin y justifie sa conduite.

« L'opinion défavorable que vous professez sur mes sentiments et sur mon caractère m'affecte péniblement : non que je m'inquiète, en ce qui me concerne, de l'opinion que peut avoir de moi un être humain quelconque ; je ne suis responsable que devant Dieu et ma conscience ; mais je regrette de vous causer le moindre chagrin. Vous paraissez déplorer que j'aie abandonné la profession de ministre. Que puis-je répondre, sinon que

---

ment à la *Justice politique* de Godwin et qui devait collaborer plus tard à l'*Excursion* de Wordsworth. C'est lui qui fournira au poète les principaux traits du solitaire devenu sceptique et désabusé, après s'être enivré des espérances révolutionnaires. » *La Jeunesse de Wordsworth*, p. 270 et 271. Ce Fawcet finit de bonne heure dans l'intempérance et l'excentricité.

(1) Hazlitt, cité par K. Paul, p. 10, *Life of Holcroft*, vol. 2, p. 246. Hazlitt admirait le talent et le caractère de Fawcet. Nous retrouverons les théories de Fawcet dans la *Justice Politique*.

(2) *W. Godwin..*, p. 19. Il avait lu Rousseau, Hevétius, etc., ses lectures très étendues sont notées dans son journal.

la profession m'a quitté au moment où je désirais le moins m'en séparer ? Au sujet de mes sentiments religieux, je suis pleinement rassuré. Je me suis fidèlement efforcé d'améliorer les facultés que Dieu m'a données : je suis tranquille sur les conséquences. Nul n'est certain de ne pas se tromper, mais je suis convaincu que si je suis dans l'erreur, le meilleur des Êtres me pardonnera. Si d'ailleurs j'ai jamais pu espérer d'être approuvé de Lui, c'est maintenant.

« Je suis indifférent à tout plaisir égoïste. Je ne connais rien qui m'attache à la vie plus que le bonheur de mes semblables. Le seul but que je poursuis est d'accroître, autant que possible, la somme de leur savoir, de leur bonté et de leur félicité. Toujours désireux d'imiter le grand Créateur, puis-je craindre son déplaisir ? S'il a résolu de punir dans l'autre monde ceux qui désirent agir le plus sincèrement et le plus loyalement dans celui-ci, que faut-il penser de sa bonté et de sa miséricorde ? » (1)

Après avoir abandonné le christianisme pour le déisme, Godwin entrait dans le courant humanitaire du XVIIIe siècle, à la suite des philosophes français.

(1) *W. Godwin*, I, p. 29.

CHAPITRE III

Les débuts de Godwin dans la carrière littéraire. Nouveaux amis : Marshal et Holcroft. Godwin précepteur.

Poussé par quelques amis, entre autres Fawcet, Godwin entreprend une série de biographies anglaises. La première prend les proportions d'un ouvrage : c'est la *Vie de lord Chatham.* (1) Il entre en relations avec les éditeurs de Londres, écrit pour vivre, dans l'*English Review*, et dans l'*Annual Register* ; enfin il se fait connaître comme écrivain politique en publiant une défense du parti de Rockingham et divers articles dans le *Political Herald,* en 1785. Chez Murray, il fréquente les hommes de lettres du jour; chez Sheridan, il rencontre Canning. A Fawcet, l'ami intime, succède Holcroft. Cette liaison malgré des malentendus passagers, dura jusqu'à la mort d'Holcroft. Mrs. Shelley juge ainsi l'ami de son père. (2)

« Il était d'un caractère violent et emporté : quand il eut adopté les principes libéraux, il les poussa à l'excès. Il croyait que la vérité devait triompher par sa propre force, mais il appelait de tous ses vœux ce qu'il croyait être la vérité.

---

(1) *Life of Pitt*, 1782 ; ouvrage dédié à lord Camden. Godwin prétend écrire avec impartialité, bien que le sujet de son livre soit très récent ; il fait l'éloge de Pitt « qui, dit-il, dépassait de la tête tous ses contemporains. »

(2) *W. Godwin*, pp. 25 et 26.

« Il soutenait avec chaleur que la mort et la maladie n'existent que grâce à la faiblesse de notre esprit, et que la douleur n'a pas de réalité propre (1). La rectitude et le courage étaient ses dieux, mais c'était un ami susceptible... Quand il fit la connaissance de Godwin, aucun d'eux n'était encore pénétré des idées politiques qui les distinguèrent par la suite. Il fallut l'arrivée de la Révolution Française pour allumer en eux cet ardent amour de la justice politique qui enflamma leur cœur.

« Il croyait que les guerres sanglantes et les inimitiés nationales devaient cesser ; que la paix et la bonne volonté règneraient ainsi parmi les hommes. Les liens de famille étaient aussi destinés à s'affaiblir ou à se perdre dans le principe de l'universelle bienveillance, lorsque tous les hommes seraient frères. Les amitiés exclusives ne se formeraient plus, parce qu'elles sont opposées à la justice et à l'humanité.

« Un autre sentiment serait alors oublié : la reconnaissance envers les bienfaiteurs, parce que tous les hommes seraient également disposés à favoriser le bonheur d'autrui et à être les uns envers les autres bienfaiteurs et amis, sans le sentiment de la reconnaissance ou de l'intérêt.

« Semblablement, on ne serait plus lié par des promesses, et, libres de toute obligation, les hommes pourraient suivre plus fermement les simples commandements de la raison et de la conscience.

« Les lois et les châtiments disparaîtraient avec leurs causes, les crimes.

« Les distinctions fondées sur la propriété n'existeraient plus dans une société où les intérêts et les sentiments de tous seraient plus intimement confondus qu'ils ne le sont maintenant parmi les membres de la même famille ou les amis les plus unis.

« Ni l'attrait du bien-être ou de la richesse, ni la crainte du châtiment, ne seraient requis pour exciter l'activité, pour prévenir la fraude et la violence, dans une société où tous travailleraient gaiement pour le bien de tous et où la raison la plus éclairée, la plus inflexible justice, guidant toute la commu-

(1) Cf. *Political Justice*, l. VIII, ch. VII.

nauté, ne pourraient manquer de produire les mêmes résultats que l'honnêteté et l'honneur produisent à présent.

« Aussi le travail nécessaire pour assurer les choses indispensables à la vie serait également divisé parmi les membres de cette république et le reste de leur temps serait employé à l'acquisition des sciences, à la culture des arts les plus nobles et aux jouissances d'ordre intellectuel les plus délicates. » (1)

James Marshal était l'ami et l'admirateur de Godwin dont il subissait l'influence et qu'il servait de son mieux. « Comme ses talents ne lui permettaient pas de s'élever plus haut, il se fit traducteur, ouvrier de lettres. Il fut utile de mille manières à Godwin qui, sensible, orgueilleux et timide, profita souvent des manières plus sociables, plus insinuantes de son ami, dans les règlements d'affaires avec les éditeurs. Ils partagèrent souvent leur dernier shilling et le succès d'un projet de Godwin était salué par Marshal comme un triomphe éclatant. Godwin, dont le caractère était emporté et parfois, quand il croyait être dans le vrai, despotique, prenait un air de supériorité sur son ami. Quelquefois Marshal se soumettait, d'autres fois il protestait, mais ils se réconciliaient toujours et la bonne humeur de Marshal secondait les efforts intellectuels de Godwin; il copiait ses écrits, ou se rendait d'une extrémité de la ville à l'autre. » (2)

Quelle sorte d'influence faut il attribuer à George Dyson ? Godwin assure que ce jeune homme qui était son ami, est une des quatre personnes auxquelles il devait les progrès de son esprit. Mais il ne s'explique pas davantage.

Il avait une préférence marquée pour lui dans les querelles qui survenaient entre lui et Tom Cooper, parent que Godwin avait recueilli. Ce dernier lui fournit une occasion de mettre à l'épreuve ses talents d'éducateur. L'expérience ne réussit pas et la faute en est à la fois au maître et au disciple.

« Godwin mettait tous ses soins à sa tâche, écrit Mrs Shelley. Il prenait note des incidents qui troublaient leur bienveillance

---

(1) He believed that wars, bloodshed... would cease..... *Holcroft's Memoirs written by himself.* Hazlitt, London, 1816.

(2) Mrs Shelley, citée par K. Paul, *Godwin*, p. 47.

mutuelle, pour éveiller chez le jeune homme le désir de réparer ses torts... Mais il était trop sévère dans ses reproches, trop froid et trop méticuleux dans son enseignement, trop éloigné de son élève, faute de sympathie et trop son égal par la nature de ses réprimandes. » (1)

Le maître notait dans un journal ses observations de tous les jours ; l'élève tenait aussi le sien : c'était le recueil des injures qui lui avaient été adressées et qu'il eut l'audace de faire parvenir au maître. Voici la réponse de notre singulier pédagogue à cette incartade du disciple :

« Je suis plus satisfait que mécontent de la note que je viens de voir : elle prouve chez vous un degré de sensibilité qui peut vous être très utile quoiqu'elle soit mal dirigée... L'amour de l'indépendance et le mépris de l'injustice sont la source de nombreuses vertus... Je ne désire que votre bien. » (2)

En 1792 nous retrouvons Cooper à Edimbourg, engagé dans une troupe d'acteurs et très mécontent de son sort. Il donne de ses nouvelles à son ancien maître et ses lettres ne manquent pas d'intérêt. En voici quelques extraits :

« Dans cette ville (Winchester) notre salaire est de 4 s. par soirée. Or, la semaine dernière, nous n'avons joué qu'une fois. Une de vos maximes est que l'adversité est salutaire pour un jeune homme... Vous m'accorderez dans ce cas un peu de sagesse : le remède purificateur du pain à l'eau chasse entièrement mon restant de folie. » (3)

Tel était l'ancien élève de Godwin (4). D'autres, plus tard,

---

(1) Mrs. Shelley, citée par K. Paul, *W. Godwin*, p. 36.

(2) *Ibid.*, p. 39, lettre du 19 avril 1790.

(3) *Ibid.*, p. 94, lettre du 13 juillet 1793.

(4) Dans une de ses lettres (19 juillet 1793), Cooper relate un amusant incident de théâtre et la mésaventure d'un acteur. « On jouait *George Barnwell*. Vous vous rappelez que l'oncle arrive et prononce un monologue sur la mort. Or l'oncle n'ayant pas eu ou pris le temps d'apprendre le monologue, pensa qu'il pourrait du moins le lire s'il emportait le texte de la pièce. Il n'avait pas réfléchi que la scène serait plongée dans l'obscurité. Il regarda son livre et s'aperçut qu'il ne pouvait pas lire. Il se souvenait des premiers mots : « O mort ! » Il les répéta deux ou trois fois, très troublé, priant en même temps Barnwell de venir le tuer, mais Barn-

furent ses admirateurs et ses disciples Malheureusement leur vie fut courte et tragique. Rendons cette justice au maître qu'il se montra toujours généreux à leur égard. Bien que pauvre lui-même, et souvent dans la gêne, il n'hésitait pas à les secourir quand ils étaient dans le besoin.

---

well riait de si bon cœur derrière la scène que, pendant quelque temps, il ne put venir au secours de l'oncle. Celui-ci répétait toujours : « O mort ! Frappe ! Frappe ! » jusqu'à l'arrivée du neveu qui vint, le poignarda et le regarda mourir en riant. » *W. Godwin*, I, p. 96.

CHAPITRE IV

Enthousiasme de Godwin pour la Révolution. Publication de « Political Justice. »

Nous avons déjà vu que Godwin s'était rangé du côté des libéraux anglais favorables à la Révolution française. Dès 1788, l'élection de lord Townshend contre lord Hood (1) avait excité l'intérêt d'Holcroft et de son ami. C'est dans une lettre écrite au sujet de cette élection que le premier parle des manœuvres électorales (*electioneering*). « Les élections sont un trafic si méprisable et si dégradant qu'il me paraît devoir être éternellement incompatible avec la dignité intellectuelle et morale : un esprit vraiment grand ne peut s'abaisser jusqu'à cette besogne avilissante. » (2)

La Révolution survient : Godwin laisse éclater son enthousiasme dans une note autobiographique.

« C'était l'année de la Révolution Française. Mon cœur battait et vibrait au sentiment de la liberté. Pendant neuf ans, j'avais professé des principes républicains. J'avais lu avec plaisir les écrits de Rousseau, Helvétius, et des autres philosophes français célèbres. Je remarquais en eux un système plus général et plus simplement philosophique que chez la majorité des écrivains politiques anglais et je ne pouvais m'empêcher de nourrir

(1) Cette élection pour la cité de Westminster eut lieu le 4 août. Lord Townshend, libéral, fut élu. Lord Hood était du parti de Pitt.

(2) *W. Godwin*, p. 51, lettre du 24 juillet 1788.

une foi très vive en cette révolution ainsi annoncée.

« Cependant j'étais loin d'approuver tout ce que je voyais, même dès le commencement. Je ne cessai pas un instant de condamner le gouvernement de la populace et la violence, ainsi que les impulsions auxquelles obéissent les hommes rassemblés en foule. J'appelais de mes vœux les changements qui découlent de la calme et pure lumière de l'intelligence, des sentiments nobles et généreux du cœur. » (1)

Beaucoup d'Anglais, comme Mackintosh, après avoir salué la Révolution comme le commencement d'une ère nouvelle, se détournèrent d'elle plus tard avec horreur : Godwin lui resta toujours fidèle. De là les querelles et le désaccord qui éclatèrent entre lui et ses anciens amis, après la publication de son grand ouvrage *Political Justice*, dont il méditait le plan dès cette époque.

« Mon esprit, écrit-il sur l'année 1790, s'imprégnait de plus en plus des principes développés plus tard dans la *Justice Politique* : c'était, entre Holcroft et moi, un sujet de conversations journalières et mon ami qui était sceptique,... ne devint pas moins que moi-même républicain et réformateur. » (2)

L'année suivante, Godwin et Holcroft tentent d'entrer dans la politique active : « Nous écrivîmes, dit-il, deux lettres anonymes : Holcroft envoya la sienne à Fox, j'adressai la mienne à Sheridan. Notre but était d'exciter ces deux hommes illustres à persévérer obstinément dans la voie qu'ils avaient choisie. Je croyais fermement que dans l'état où se trouvaient l'Angleterre et l'Europe, de grands et bienfaisants progrès pouvaient être réalisés sans anarchie et sans troubles. » (3)

Cependant le bruit de la composition de *Political Justice* s'était répandu dans le monde politique et littéraire. « A ce titre, dit-il, je fus présenté à Mackintosh, Joel Barlow, plus tard ambassadeur américain, auprès de Napoléon, traducteur de Volney : les principes de mon ouvrage furent discutés avec eux,

---

(1) *W. Godwin*, I, p. 61.

(2) *Ibid.*, p. 64 et 65.

(3) *Ibid.*, p. 67.

dans des réunions accidentelles. » (1)

Bientôt il se mit au travail avec ardeur. C'était l'époque où Paine répliquait par les *Droits de l'Homme* aux *Réflexions* de Burke (2). Holcroft qui avait vu le manuscrit de *Political Justice* était transporté d'enthousiasme. « J'étais, cette année, dit Godwin, dans la situation singulière d'un auteur jouissant de quelque renommée pour un ouvrage encore inachevé et inconnu... Cette année fut la grande crise de ma vie. Pendant l'été de 1791, j'abandonnai mon travail au *New Annual Register* dont j'avais écrit la partie historique pendant 7 ans, et dis adieu, j'espère pour toujours, aux travaux littéraires qui ne seraient pas entrepris de mon propre choix. Je suggérai à Robinson le libraire l'idée de composer un traité sur les principes politiques et il consentit à m'aider à exécuter cette œuvre. Ma conception première dérivait du sentiment que j'éprouvais des imperfections et des erreurs de Montesquieu et du désir de produire une œuvre moins défectueuse. Dans la première ferveur de mon enthousiasme, je me flattai d'extraire du roc une pierre capable d'annihiler toute opposition par son énergie et son poids et d'asseoir les principes politiques sur une base immuable. » (3)

Fidèle à son projet, il se mit à composer lentement son ouvrage. D'après Mrs Shelley, « il écrivit huit fois un paragraphe avant d'être satisfait de la force et de la clarté des expressions.

« Dans cette circonstance, il eut l'impression d'un trouble cérébral et s'adressa au célèbre chirurgien Carlisle. Celui-ci le prévint qu'il poussait la tension intellectuelle de ses facultés à sa dernière limite. Dès lors Godwin diminua ses heures de travail. » (4)

L'ouvrage fut publié en février 1793. Tous les écrivains du jour déclarent qu'il eut un grand retentissement. Tom Paine, Paley, Burke même, étaient dépassés. Wordsworth, Southey, de Quincey, manifestent leur enthousiasme. Ce dernier est d'avis

---

(1) *W. Godwin*, 71.

(2) Son pamphet *Common Sense* est de 1776, l'année même de la publication du livre d'Adam Smith : *The Wealth of Nations*. *The Rights of Man* (1791), répond aux *Reflections on the French Revolution*, 1790.

(3) *W. Godwin*, p. 67.

(4) Mrs Shelley, citée par K. Paul, p. 79.

que Godwin porte au cœur de la société anglaise un seul coup, « terrible, mais passager. » (1)

L'auteur avait reçu 700 guinées d'abord et, plus tard, après la vente de 300 exemplaires, 300 guinées de plus. Cette œuvre faisait de Godwin le représentant du radicalisme philosophique anglais. Le bruit produit par la publication de cet ouvrage fut tel que les ministres eux-mêmes s'émurent.

« J'ai souvent entendu dire à mon père que la *Justice Politique* n'échappa aux poursuites que grâce à son prix trop élevé pour le gros public. Quand la question fut discutée au conseil, Pitt fit observer qu'un livre de trois guinées ne pouvait guère causer de dommage parmi des gens qui n'avaient pas trois shillings de reste. » (2)

Godwin est désormais célèbre : quelques nouveaux amis viennent à lui, d'autres l'abandonnent. Voici un document qui témoigne de la popularité dont il jouissait alors.

« En octobre (1794) j'allai voir, dans le Warwickshire, le Dr Parr qui recherchait ardemment la connaissance et l'intimité de l'auteur de *Political Justice*, Il n'y avait personne, en ville, ou dans les villages, qui n'eût entendu parler de l'*Enquête sur la Justice Politique* ou qui ne connût plus ou moins le contenu de cet ouvrage. Je n'étais étranger nulle part. Les doctrines de l'ouvrage coïncidaient à un très haut degré avec les sentiments dominants de la société anglaise de ce temps et j'étais reçu partout avec une curiosité bienveillante...

« J'étais heureux de sentir que ces circonstances ne diminuaient en rien la modération de mon esprit. » (3)

Cette amitié, due au succès du livre de Godwin, était destinée à durer très peu et seulement tant que les idées révolutionnaires furent en faveur. Nous aurons l'occasion de raconter la rupture éclatante de Godwin et du Dr Parr.

Quelque temps après, il se brouille avec son ancien précepteur

---

(1) L'impression faite sur les jeunes gens de l'époque est visible dans le *Journal* de H. Crabb Robinson. I, 32.

(2) *W. Godwin*, p. 80.

(3) *Ibid.*, p. 78.

le Rév. Newton. Une demande d'explications de Godwin précipite le désaccord. Voici deux intéressants documents publiés par le biographe de Godwin.

LETTRE DE GODWIN A NEWTON

« On m'informe que vous avez émis sur l'ouvrage que je viens de publier votre jugement personnel : en essayant de le lire, vous auriez trouvé des passages si contestables que vous n'auriez pu continuer la lecture... Je suis porté à croire que l'on m'a trompé... Vous me serez sans doute reconnaissant de vous fournir l'occasion de démentir cette histoire. Quand je vous ai connu, vous étiez un ardent champion de la liberté politique. Je ne puis facilement supposer que vous ayez changé d'idées. Il est impossible que vous n'ayez pas aperçu que le livre en question est destiné à soutenir cette noble cause... Le sujet de cet ouvrage n'est pas religieux, mais politique. Vous reconnaîtrez la vérité générale de cette politique si vous suspectez la fausseté de ma théologie » (1).....

La réponse de Newton est froide et sévère :

... « Quand l'ouvrage a été annoncé, j'ai déclaré à plusieurs personnes que, d'après ce que je connaissais de votre talent, je présumais que votre ouvrage méritait leur attention. A la lecture, je fus charmé de votre style, de beaucoup de sentiments et de votre théorie générale de justice et de liberté. Mais je vous avouerai ingénuement que vous avez avancé plusieurs arguments sur l'obligation morale, la reconnaissance, le culte du christianisme, tout acte public de mariage, et un ou deux autres sujets, qui m'ont profondément choqué... Vers la fin ou le milieu du second volume, j'ai rencontré un de ces passages, et j'ai, en effet, jeté le livre, en prononçant les paroles qu'on vous a rapportées.

« Je crois au christianisme. Vous pouvez ne pas y croire, mais comme je pense que c'est le système le plus doux d'égalité et de

(1) *W. Godwin*, p. 85, lettre du 4 déc. 1793.

liberté qui ait jamais été proclamé, je crois juste de tenir rigueur à ceux qui insinueraient que je suis moins attaché aux droits de l'homme qu'aucun de ceux qui ne partagent pas ces croyances... En résumé, Monsieur, permettez-moi de vous suggérer, dans une autre édition, une amélioration de votre plan et une méthode générale plus claire : si vous jugiez bon de modifier quelques expressions et d'abandonner certaines opinions sur quelques points qui ne sont pas, à mon avis, essentiels à l'ensemble du système, votre œuvre serait plus répandue et vous grossiriez, je n'en doute pas, ce torrent de lumière politique qu'on verse sur un monde opprimé. » (1)

Une 2e lettre montre que le désaccord ne fait qu'augmenter et que, des allusions malignes, Newton passe à l'attaque franche et directe. En voici les passages les plus importants :

« Vous m'avez témoigné assez de condescendance pour m'honorer d'une seconde épître. Je me crois obligé, à cause de nos anciennes relations, de répondre avec les égards convenables, mais en toute simplicité et intégrité....

« Je n'ai jamais recherché la réputation de philosophe, ni courtisé les hommes de lettres renommés, mais j'ai, pendant de nombreuses années, pensé par moi-même, lu des écrits sur tous les sujets politiques et religieux et minutieusement observé le caractère de mes semblables....

« Deux espèces d'hommes, que je ne veux pas imiter, me sont apparues. L'une est formée de ceux qui recherchent la popularité, le renom et l'intérêt, en embrassant les théories les plus à la mode dans leur siècle, sur la religion et la politique.... Je soupçonne ces gens de n'avoir pas de sincérité véritable.

« L'autre se compose de gens affectant la singularité en tout, prenant plaisir à la contradiction, s'enorgueillissant d'un génie supérieur.... Je souris d'un Johnson et d'un Hume, quand ils affectent de prendre ces airs. Johnson, ce Goliath de la critique littéraire, m'aurait considéré comme un sectaire dangereux... Hume m'aurait trouvé une âme servile et assez étroite pour

---

(1). *W. Godwin*, p. 83 et 84.

croire à la religion professée par mes parents, quoique je crois l'avoir aussi consciencieusement examinée qu'aucun habitant de notre île. Mais je me moque de sa suffisance, je prends ses préjugés en pitié, comprenant, d'après ce que je connais de sa vie, comment ses associations d'idées furent formées. »

Revendiquant une entière indépendance de jugement en matière religieuse, Newton ajoute, non sans dureté :

« Votre droit de juger est ici égal au mien. Cette égalité, je veux la maintenir, et si vous croyez avoir un génie supérieur, je refuse de discuter ce point avec vous. J'ai vu des hommes jouissant de cette réputation commettre autant de fautes, tomber dans autant d'extravagances, qu'aucun individu de capacité moyenne.

« En résumé, Mr Godwin, mes idées sur l'homme, le peu de connaissance que j'ai de moi-même, l'explication que la religion me donne et que les faits confirment, m'empêchent de prendre un air aristocratique pour parler de la supériorité de mes talents, m'amènent à penser que je ne suis pas un aussi grand homme que je le croyais autrefois, et me poussent à vous inculquer cette idée, que vous et moi et tous les autres hommes, sont sur un pied d'égalité plus grand que vous n'êtes peut-être habitué à le reconnaître, en matière de politique, de morale et de religion. » [1]

Cette brouille de Godwin avec son ancien maître n'était qu'une escarmouche, le prélude de la grande querelle qui allait éclater plus tard entre lui et ses adversaires.

---

1. W. Godwin, p. [illegible] et suiv., lettre du [illegible] déc. [illegible].

CHAPITRE V

Les procès politiques : Acquittement d'Horne Tooke

Secondé par la majorité du pays, Pitt faisait commencer des poursuites judiciaires contre les démagogues auteurs de libelles et d'écrits séditieux. Thomas Payne fuyait clandestinement Londres. *La Société de correspondance* comptait trente mille associés à Londres seulement.

En 1794, année de la publication de *Caleb Williams*, Godwin se lance dans la politique active.

Il avait adressé au *Morning Chronicle* une défense des Ecossais Muir et Palmer, inculpés de haute trahison et condamnés à la déportation pour pratiques séditieuses.

« Mr Pitt chasse de ce pays les victimes de son despotisme, s'écrie Godwin, qui proteste contre le secret dans lequel sont tenus les accusés. Les magistrats prennent plaisir à frapper ces hommes dans un coin, parce qu'ils tremblent de voir leur cruauté exposée aux yeux du monde. » (1)

En mars 1794, il soutient son ami Gerrald de ses exhortations et de ses conseils : il le considère comme un héros et un martyr de la cause de la Révolution.

« Je ne puis évoquer la situation dans laquelle vous allez vous trouver dans quelques jours, sans émotion respectueuse, j'allais dire sans envie.... Votre procès peut causer la conversion de milliers et de milliers d'hommes à la cause de la raison et de la

(1) *W. Godwin*, p. 122 et 123.

justice.... N'oubliez jamais que les jurés sont des hommes. Votre jour est arrivé.... Montrez que les réformateurs sont les vrais amis de ce pays, que vos projets conduisent au bonheur universel.... Toute mon âme est avec vous. Vous nous représentez tous. » (1)

Gerrald, condamné, mourait peu de temps après en Australie. Dans le procès Horne Tooke, Godwin fut plus heureux. Mais laissons le parler lui-même de cet événement :

« L'année 1794 est mémorable à cause du procès de haute trahison intenté à douze personnes dont quelques-unes étaient mes amis intimes.... Rien n'égale, dans les fastes de la tyrannie, le vague et l'incohérence de l'accusation.

« Le 6 octobre, le jour après mon départ pour le Warwickshire chez le Dr Parr, le grand jury prononça la mise en accusation des douze accusés.... Holcroft m'écrivit, me priant de le rejoindre.... Après avoir étudié les arguments de l'accusation du lord Chief Justice, je m'enfermai le vendredi et le samedi, et préparai mes critiques qui furent publiées *in extenso* dans le *Morning Chronicle* du lundi et reproduites dans d'autres journaux... Au nombre des atrocités révélées dans cette affaire, ce qu'il y eut de plus infâme, fut le discours du procureur général, lord Eldon.... Dans sa péroraison il fondit en larmes et supplia le jury de laver sa réputation par son verdict. » (2)

Après l'acquittement, Godwin put se vanter, à juste titre, d'avoir contribué à ce résultat.

Horne Tooke avait été acquitté par le jury : « mais les mesures sévères du gouvernement n'en comprimèrent pas moins l'effervescence populaire ; enfin le ministère poussa la guerre avec un redoublement de vigueur pour détourner l'esprit national

---

(1) *Ibid.*, p. 125, lettre du 23 janv. 1794.

(2) *W. Godwin*, p. 117 et suiv.

des idées révolutionnaires ; la guerre contre la France était devenue plus que jamais le salut de la constitution britannique. » (1)

Les meilleurs esprits abandonnaient la cause de la Révolution : Godwin lui reste fidèle. Après *Political Justice* et *Caleb Williams*, l'acquittement d'Horne Tooke marque le point culminant de la carrière de Godwin.

(1) Th. Lavallée, *Résumé de l'Histoire d'Angleterre*, VII, p. 629. — Voir sur ces différents procès Edward Smith, *The Story of the English Jacobins*.

CHAPITRE VI

Godwin et Mary Wollstonecraft

Bien qu'il fût activement mêlé à la vie politique du temps, Godwin ne négligeait pas ses relations avec sa famille, surtout avec sa mère qui vivait à Wood Dalling, chez son fils aîné. Les lettres de Mrs Godwin bizarrement orthographiées, ornées de nombreuses citations bibliques, sont remplies de plaintes contre plusieurs de ses fils entre autres un Joseph Godwin qui a mal tourné ; ou contre sa fille Haunah qui néglige ses devoirs religieux. « Qu'il est pénible, dit-elle, de mettre au monde des enfants destinés à être les sujets du royaume des ténèbres, des démons et des esprits maudits. » (1)

Quelques années plus tard la vieillesse et la maladie l'ont encore rendue plus triste.

« Ma vie est pénible et je suis obligée de m'écrier avec David, psaume XIII, combien de temps m'oublierez-vous, Seigneur ? Quand cesserez-vous de me cacher votre visage ? Je prie sans cesse pour vous trois fois par jour, et pendant mes heures d'insomnie... Je vous suis reconnaissante du respect qne vous me témoignez... Si je pouvais voir mes enfants marcher dans la voie de la vérité, je serais heureuse.... » (2)

Elle paraissait résignée, ainsi que Mrs Sothren, au changement de William. Le mariage de son fils avec Mary Wollstone-

(1) *W. Godwin*, p. 55, lettre du 29 mai 1788.
(2) *Ibid.*, p. 56, lettre du 5 sept. 1792.

craft lui fit même espérer un retour à ses anciennes croyances. (1) Le nom de cette femme célèbre se trouve de temps à autre dans les papiers de Godwin. Jusqu'à cette époque, emporté dans le tourbillon de la vie politique et littéraire, il n'avait paru professer à l'égard des femmes d'autre sentiment que l'amitié. Sans doute, dès 1784, il avait songé au mariage, mais il s'en était vite détourné et ses relations avec Mrs Reveley, Mrs Inchbald et Mrs Robinson, eurent plutôt pour cause le charme de leurs talents. Nous avons sur ce point le témoignage de Mrs Shelley :

« Il considéra toujours Mary Robinson comme la plus belle femme qu'il eût jamais vue ; malgré son admiration pour elle, leur liaison n'arriva pas à l'amitié intime. Ce fut différent avec Mrs Inchbald : il la voyait souvent, goûtait ses manières, sa conversation, sa grâce ; cependant il ne fut jamais épris d'elle et, par dessus tout, ne songea jamais à l'épouser.... » (2)

Disons quelques mots de la femme extraordinaire qui parvint à réconcilier Godwin avec le mariage dont il s'était proclamé l'ennemi dans la *Justice politique*.

Sa famille était d'origine irlandaise. Paresseux et prodigue, le père avait gaspillé tous ses biens et ses nombreux enfants, Mary, Everina, Eliza, Edward, James et Charles, obligés de ne compter que sur eux-mêmes, eurent tous, sauf Edward, avocat à Londres, une vie pénible (3). Mary, très active, aidait à la fois son père, établi comme fermier à Langharne, Pembrokeshire, et ses sœurs dont l'une, mariée à un certain Bishop, homme brutal et grossier, inspira probablement le livre de Mary intitulé : *The Wrongs of Women* (4). Pendant quelques années les trois sœurs dirigèrent une école à Newington Green. En 1787, l'entreprise est abandonnée et Mary se rend en Irlande en qualité de gouvernante de lady Kingsborough (5). Mais les chagrins et les diffi-

---

(1) *W. Godwin*, p. 237, lettre du 3 mai 1797.

(2) *Ibid.*, p. 161 et 162.

(3) *Mary Wollstonecraft's Memoirs*, by W. Godwin.

(4) *The Wrongs of Women*, traduit par B. Ducos, sous le titre de *Maria*, ou *le Malheur d'être femme*, Paris, 1798. Il y a quelque analogie entre cet ouvrage et le *Roman d'une femme de chambre*, d'O. Mirbeau.

(5) *W. Godwin*, p. 133 et suiv.

cultés avaient aigri son esprit. Ses lettres sont remplies de récriminations et de soumission à la Providence (1). Dans son nouvel emploi, elle ne sut pas gagner la faveur de lady Kingsborough, et elle était sur le point de tomber dans un découragement extrême, lorsque l'éditeur Johnson, qui estimait ses écrits (elle avait publié un traité sur l'*Education des filles*) lui confia une série de traductions françaises (1787). Elle était ainsi rendue à la liberté, « si chère malgré ses espoirs incertains. » A cette époque elle écrit les *Droits de la femme* et donne l'hospitalité à ses frères et sœurs toujours dans l'embarras. Cette période d'activité littéraire et de calme dure jusqu'en 1792, année où Mary part pour la France.

Comme tous les esprits de ce temps, elle se tournait vers ce pays où de si prodigieux évènements étaient en train de s'accomplir. C'est à un Français, Talleyrand-Périgord, qu'elle avait dédié son livre : c'est l'amour de l'égalité, l'esprit de la Révolution française, qui l'avait inspiré (2).

« Le principal argument de cet ouvrage est le suivant : si la femme n'est pas préparée par l'éducation à devenir la compagne de l'homme, elle arrêtera les progrès du savoir... Or comment espérer la coopération de la femme, si elle ne sait pourquoi elle doit être vertueuse ? » (3)

Elle allait donc, comme Helen Maria Williams, « voir le plus beau spectacle que le monde eût jamais vu. » A Paris, elle apprend le français : « Je m'y applique avec tant de soin que je ne me couche jamais sans mal de tête. » Elle observe aussi les événements : « A neuf heures, ce matin, 26 décembre 1792, le roi est passé près de ma fenêtre ; ... on n'entendait pas une voix et je n'ai pas remarqué le moindre geste insultant. Pour la première fois depuis mon arrivée en France, je me suis inclinée devant la majesté du peuple... » (4)

---

(1) *W. Godwin*, p. 187, lettre du 17 nov. 1787.

(2) *Ibid.*, p. 200 et suiv.

(3) *Vindication of the Rights of Women*, dédicace à Talleyrand-Périgord, p. IX.

(4) W. *Godwin*, p. 206, lettre du 26 déc. 1792,

C'est au moment où le séjour en France était plein de dangers pour les Anglais que Mary rencontra à Paris, l'Américain Imlay auquel, en échange de sa protection bienveillante, elle offrit son affection (1). Elle croyait à la sincérité et à la durée de cet amour; elle eut la faiblesse de se laisser guider par le sentiment et l'imprudence de refuser la consécration des formes légales. Elle ne tarda point à être déçue. Après avoir mis au monde Fanny Imlay, elle quitta la France, « cette terre maudite que la mort et le malheur hantaient sous toutes les formes de l'horrible, » (2) et se rendit à Londres. Ce fut pour être témoin de l'inconstance d'Imlay. Son cœur se brisa (3). C'est alors que Godwin la rencontre, quand elle est encore accablée par l'ingratitude de son séducteur.

« La préférence que nous eûmes l'un pour l'autre, dit Godwin, était celle que j'ai toujours considérée en amour, comme la plus pure et la plus délicate. Elle naquit d'avances égales et mutuelles.... et le plus minutieux observateur n'aurait pas pu dire quel était celui de nous deux qui devançait l'autre.... Quand le cours des choses amena l'aveu, il n'y eut rien que l'un eût à dévoiler à l'autre... Il n'y eut pas de période de tourments, pas d'explication décisive dans le roman : l'amitié se changea insensiblement en amour. » *(Mrs Godwin's Memoirs)*

Toutefois, comme Godwin eût paru contredire ses théories, le mariage eut lieu secrètement, et seulement en présence du fidèle Marshal (4). Mrs Reveley et Mrs Inchbald accueillirent cette nouvelle avec quelque chagrin, tandis que chez Holcroft et Mrs Godwin, la joie fut vive et sincère : « De tout mon cœur, et de toute mon âme, lui écrivit Holcroft, je vous souhaite du bonheur. Je crois que vous êtes le couple le plus extraordinaire qui existe... Votre discrétion me chagrine un peu... Elle montre que vous ne me connaissez pas encore (5). » Quant à Mrs Godwin, elle saisit cette occasion pour donner de bons conseils à son

(1) *W. Godwin*, p. 215 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 218, lettre du 10 mars 1794.
(3) *Ibid.*, p. 229, lettre du 26 janvier 1796.
(4) *Ibid.*, p. 234.
(5) *Ibid.*, p. 240, lettre du 6 avril 1797.

fils. « Votre changement de résolution à l'égard du mariage m'encourage à espérer que sous peu vous embrasserez la doctrine de l'Evangile, cette parole pleine de promesses pour tous les croyants. Vous auriez pu me donner plus de détails sur votre situation, la date de votre mariage, etc.... Vous êtes certainement transformé au point de vue moral ; pourquoi serait-ce impossible au point de vue spirituel, ce qui vous ferait briller à jamais?... Je vous verrai avec plaisir vous et votre femme dans le Norfolk. Ne faites pas d'invitations et ne donnez pas de repas. Vivez bien ensemble. « Le cœur de l'époux se reposera en elle. » Je ne puis vous donner de meilleurs conseils que ceux que je tire des Proverbes, des Prophètes, et du Nouveau Testament » (1)...

Cette union devait être heureuse, mais courte.

Persuadé que la cohabitation continuelle amène la lassitude et le dégoût, Godwin prit un logement particulier pour ses études près du Polygone, Somers Town. Rien n'est plus singulier que les billets d'invitation que la femme adresse au mari. Voici un exemple cité par Kegan Paul :

« Ne vous ai-je pas vu, ami Godwin, au théâtre, hier au soir?.. Nous vous attendons à 4 heures et demie. » (2)

En juin 1797, la même année, Godwin entreprend une excursion dans les comtés du centre de l'Angleterre, et la correspondance échangée entre lui et sa femme, montre bien qu'il existe entre eux une véritable affection. Aucun incident de route n'est oublié. Dans l'une il demande à sa femme : « Ne trouvez-vous pas la solitude infiniment préférable à la société d'un mari ? » (3) Et Mary envoie la réponse attendue et provoquée : « Je n'ai pas pris de plaisir à mon repas solitaire, un mari est un meuble agréable dans une maison.... » (4)

C'est un échange de tendresses. Dans une autre lettre, Godwin conte malicieusement l'enlèvement de Miss Parr. « La mère de

---

(1) *W. Godwin*, p. 236, lettre du 3 mai 1797.
(2) *Ibid.*, p. 242, lettre du 17 février 1797.
(3) *Ibid.*, p. 248, lettre du 5 juin 1797.
(4) *Ibid.*, p. 251, lettre du 6 juin 1797,

la jeune fille avait pour maxime que l'acte le plus sage d'une femme sensée était d'épouser un imbécile... Miss Parr a trouvé le sien. » (1) C'était un élève du docteur. L'état de grossesse de Mary explique aussi l'envoi de nombreuses lettres du voyageur. Il y est question de l'enfant attendu sous le nom de William.

« Après avoir expédié une lettre, voici que j'en commence une autre. C'est la quatrième et je n'en ai qu'une de vous. »

Il va à Tamworth, voir Bage, l'auteur de *Man as he is* et d'*Hermsprong*. « De tels hommes ne valent-ils pas la peine d'être visités autant que palais, villes et cathédrales ?

« Nous le rencontrâmes un livre à la main... Nous nous présentâmes et je revins avec lui au moulin. Je l'ai trouvé très gai, jeune dans son port, simple de manières... J'ai passé une journée délicieuse dans sa société. » (2)

Malgré tout son empressement à écrire, toutefois, Godwin n'échappe pas à la mauvaise humeur et aux reproches de Mary. A cet égard le billet du 19 juin est significatif : « Vos dernières lettres, dit-elle, pourraient être adressées au premier venu..... il n'y a rien d'affectueux.... votre amour s'est évaporé et les hommages d'esprits vulgaires vous ont fait rentrer dans votre philosophie glaciale. » (3)

Le 30 août, Mary Wollstonecraft Godwin donnait naissance à Mary Godwin qui devait être plus tard Mrs Shelley, et le 10 septembre au matin, elle mourait, malgré les secours empressés de plusieurs docteurs amis de Godwin.

La vie et l'œuvre de cette femme extraordinaire demanderaient une étude spéciale. Sa vie agitée n'avait pas été exempte de faiblesses, mais ses malheurs rachetèrent ses fautes. Elle eut d'ailleurs de grandes qualités : son mari et sa fille les ont relevées et peut-être exagérées.

« Mary Wollstonecraft, dit Mrs Shelley, était un de ces êtres qui apparaissent une fois peut-être dans une génération et dorent l'humanité d'un rayon qu'aucune différence d'opinion,

---

(1) W. *Godwin*, p. 252, lettre du 7 juin.
(2) *Ibid.*, p. 261, lettre du 15 juin.
(3) *Ibid.*, p. 267.

aucun hasard de circonstances ne peut obscurcir. Son génie était indéniable. Elle avait été élevée à la rude école du malheur.... Son jugement sûr, son intrépidité, sa sensibilité, marquaient tous ses écrits d'un cachet de force et de vérité, leur donnaient un charme tendre qui enchante et éclaire. Tous ceux qui l'avaient vue l'aimaient. Bien des années se sont écoulées, depuis que le battement de ce cœur s'est arrêté dans le silence glacé du tombeau, mais nul de ceux qui l'ont vue ne parle d'elle sans enthousiasme et respect.... Elle était tombée dans le malheur et sa vie n'avait été qu'une suite de privations, de luttes solitaires et de déceptions amères... Elle comptait pour rien les difficultés de la vie, en comparaison de sa confiance trahie, et, quand elle put triompher de la peine qui lui étreignait le cœur, elle lutta avec joie contre la pauvreté qui était son partage et fit son devoir envers sa fille chérie. » (*Mrs Shelley's Memoirs*)

Par son ouvrage intitulé *Memoirs of the Late Mrs Wollstonecraft*, Godwin payait aussi à sa femme son tribut d'hommages. Dès le jour de sa mort, il écrit à Holcroft : « Je crois fermement qu'il n'y a pas sa pareille au monde. » (1) Ces éloges hyperboliques sont coutumiers dans ces circonstances et nous les excusons volontiers. Il est sage de les corriger par d'autres témoignages. C'est ainsi que l'auteur anonyme de l'ouvrage intitulé : *A Defence of the Character and Conduct of the Late Mary Wollstonecraft Godwin*, publié en 1803, a mêlé des critiques à sa défense. D'autre part Southey, tout en trouvant la physionomie de Mary Imlay extrêmement belle, ajoute : « Son seul défaut est une expression de supériorité ; ce n'est pas de la hauteur ou de l'ironie, mais c'est désagréable. » (2) Enfin l'historien Algers, dans son livre : *Englishmen in the French Revolution*, écrit que Walpole appelle Mary « une hyène en jupons » (3) parce qu'elle a attaqué Marie-Antoinette après sa mort.

Quoiqu'il en soit de ces appréciations diverses, il paraît certain que Godwin garda de Mary le meilleur souvenir. A sa mort

---

(1) *W. Godwin*, p. 275, lettre du 10 sept. 1797.

(2) *Ibid.*, p. 234, lettre du 13 mars 1797.

(3) Cité dans l'Introduction aux *Droits de la femme*, écrite par Mrs Garrett Fawcet, p. 29.

il éprouva une grande douleur. « Je sais par expérience, écrit-il à son ami intime Holcroft, dans la lettre déjà citée, que nous étions faits l'un pour l'autre et je n'ai plus la moindre espérance de bonheur. »....

Dans une autre lettre à une amie de Mary (1), il est tout aussi triste. « Je jouissais d'un bonheur d'autant plus parfait que quelque temps auparavant je n'en avais pas l'idée et ne le concevais guère possible... J'ai vu le jour de ma vie rayé d'un rayon de lumière qui m'a laissé dans une obscurité plus noire qu'avant et sans aucun espoir.... Je suis toujours ici, entouré par les enfants et les objets connus qui me parlent de tristesse et que j'aime. Je prends plaisir à ma mélancolie... Les pauvres enfants! Je suis tout à fait incapable de les élever. Le scepticisme qui parfois me sert de guide en matière de spéculation, est un tourment dans mes tentatives d'éducation enfantine. Quel changement! »

Fanny Imlay avait quatre ans, Mary Godwin venait de naître, en coûtant la vie à sa mère. Les embarras et les épreuves commençaient. (2)

(1) Lettre à Mrs Cotton, 14 sept. 1797, p. 280.

(2) La vie et les œuvres de Mary Wollstonecraft mériteraient une étude spéciale. Cet étude devrait avoir pour base *A Vindication of the Rights of Women*. Mary W. peut être considérée comme un précurseur du mouvement féministe actuel.

CHAPITRE VII

Rupture avec Mackintosh et le Dr Parr. Chute d'« Antonio ». — Nouveaux amis : Lamb, Coleridge.

Les années qui suivent la mort de sa femme sont une époque de déceptions et de peines pour Godwin ; ses noirs pressentiments ne le trompaient point. En souvenir de Mary, il lit ses œuvres, rassemble les notes qu'elle a laissées et prépare sa biographie.

Dès l'année suivante il forme de nouveaux projets d'avenir, dresse les plans de divers ouvrages. Il écrira un livre intitulé : *Principes de morale* où il prouvera la toute puissance du sentiment, comme mobile de nos actes et corrigera les assertions hasardées de la *Justice Politique*. » (1) Il veut se lancer dans le théâtre. Bref, il se ressaisit et semble prendre de nouveau goût à la vie. Il faut bien que la vie conjugale l'ait séduit et que le vide laissé par la mort de sa femme lui soit difficile à supporter, puisqu'il fait des avances à Miss Harriet Lee, de Bath. (2)

Loin de se garder, comme autrefois, de tout sentiment tendre, il s'y abandonne. Mais Miss Lee résiste. Les opinions de

(1) Ce livre n'ayant pas été écrit, c'est par le roman de *St Léon* que les sentiments de la vie familiale et les vertus domestiques seront réhabilités.

(2) *W. Godwin*, p. 204 et suiv.. Sophia et Harriet Lee, auteurs de *Canterbury Tales*.

Godwin pouvaient-elles promettre un heureux mariage à une femme qui croyait fermement à Dieu et à la Providence? C'est alors que Godwin entreprend de convertir Miss Harriet à ses idées. Il a beau présenter un tableau alléchant de la vie conjugale, « de ces attachements qui changent cette existence terrestre en paradis, » accuser le célibat de « paralyser et contracter l'intelligence, » Miss Lee reste insensible à l'argumentation de notre vieux soupirant qui lui parle de l'autonomie du devoir, d'une morale indépendante de la religion. « Mes qualités personnelles, écrit-il, ne comptent pas à vos yeux, vous n'êtes occupée que de mes articles de foi. » (1)

Revenant à la charge, il cherche, dans une autre lettre, à ébranler la foi religieuse de la jeune fille. Il prend un ton solennel et pédantesque : « Au milieu du vaste monde des conjectures, vous avez choisi une croyance, vous avez bien fait; cela égaye l'imagination, cela calme le cœur... Mais que pouvez-vous connaître des origines de l'univers ?... Je ne méprise pas vos opinions, loin de là, ... mais j'attends de celui qui les professe la modération et la tolérance. » (2)....

Peine perdue, Miss Lee tenait à garder ses croyances : elle répondit par un refus. Un passage de ses lettres doit être cité : il indique le revirement qui s'opérait dans l'esprit de beaucoup d'Anglais, et d'anciens amis de Godwin. Le voici : « Vous me dites que vous êtes aimé de ceux qui vous connaissent, je le crois aisément; mais au nombre de vos amis, il en est qui déplorent les excès auxquels votre manière de penser vous a conduit et qui s'éloignent insensiblement de vos idées, tout en gardant le respect de vos intentions. » (3)

Parmi ses amis était Mackintosh (4) qui, après avoir répondu

---

(1) *Ibid.*, Lettre à Miss Lee, juin 1798, p. 305. Miss Harriet à laquelle s'adresse Godwin meurt en 1851.

(2) *W. Godwin*, I, p. 308, lettre à Miss Lee.

(3) *Ibid.*, lettre du 31 juillet, p. 407.

(4) Sir James Mackintosh (1765-1832) a connu Benjamin Constant à Edimbourg et essayé de réfuter Burke dans son journal l'*Oracle*. Il a écrit les *Vindiciæ Gallicæ*, 1791, traduit en français sous le titre d'*Apologie de la Révolution française et de ses admirateurs anglais*, 1792. Sir James est mort recteur de l'Université de Glasgow.

à Burke et partagé la ferveur des révolutionnaires, avait peu à peu modifié ses idées. Après les crimes de la Terreur, il s'était complètement détaché de la Révolution, dont il reniait maintenant les principes, dans un serment solennel : « J'abhorre, j'abjure et je repousse à jamais la Révolution Française avec toute son histoire sanglante, ses détestables principes et ses meneurs à jamais maudits J'espère avoir la force de laver la honte d'avoir été autrefois entraîné à approuver cette conspiration contre Dieu et l'homme, le plus grand fléau du monde et la plus grande souillure des annales humaines. » (1)

C'est dans les conférences de Lincoln's Inn, sur le droit naturel, *On the Law of Nature and Nations*, traduit depuis par Royer-Collard, que Mackintosh avait combattu la métaphysique nouvelle, et Godwin avait été blessé de certaines allusions qu'il croyait dirigées contre lui.

A sa protestation, Sir James répondait sur un ton courtoisement ferme, qu'il n'avait dirigé aucune attaque contre la personne de Godwin, revendiquant d'ailleurs son droit de réfuter les idées contenues dans ses ouvrages. Il avait usé de l'expression *savage desolators* à l'égard des métaphysiciens en général et l'allusion aux écrivains qui « déguisent les lieux communs sous la forme du paradoxe » n'était pas personnelle. Il soutenait qu'un théoricien peut être malfaisant avec les meilleures intentions du monde... Détachons une partie de la conclusion : « Vous avez publié vos idées que vous croyez justes et salutaires, mais que j'ai jugées du premier abord des erreurs dangereuses. Vous avez fait votre devoir en les soumettant au public... Je fais le mien en essayant de les réfuter, et un de mes principaux moyens, est de montrer les conséquences déplorables qui en découlent. » (2)

Pendant que la brouille avec cet écrivain de grand talent s'accentuait au point que plus tard celui-ci reconnaissait avoir été trop dur envers son adversaire (3), Godwin que la mauvaise

---

(1) *Vie de Mackintosh*, par son fils, p. 267.

(2) *W. Godwin*, p. 328, lettre de Mackintosh, 30 janvier 1799.

(3) Mackintosh admitted that he had been too hard, *Life*, I, 134.

chance poursuivait, perdait aussi l'amitié du docteur Parr (1), le curé de Hatton, autrefois admirateur de la *Justice Politique* et dont il avait été l'hôte dans le Warwickshire. Lui aussi, comme tant d'autres, abandonnait les principes de la Révolution, sa sympathie pour Godwin diminuait. Le 3 janvier, Godwin cherche une explication et lui écrit en ces termes :

« .... J'ordonnai à mon libraire de vous envoyer un exemplaire de mon nouveau roman... J'espère que vous l'avez reçu. (Il s'agit de *St Léon*). Vous avez fait, l'été dernier, un long séjour à Norwich : si je l'avais su à temps, j'aurais peut-être été tenté de revoir les lieux où s'est écoulée mon enfance. On m'a dit que vous voyez souvent Mackintosh.. Je suis, quant à moi, très dégoûté des idées contenues dans ses conférences politiques. Sous le frivole prétexte de ne nommer personne, il accuse, sans distinction, les auteurs de la philosophie nouvelle de folie, d'absurdité, d'idiotie, d'orgueil et tous les penchants malfaisants sont attaqués dans les labyrinthes de ses brillantes périodes. Ce puissant dispensateur de gloire et de honte n'accorde d'ailleurs à aucun d'eux la moindre parcelle de jugement, de talent ou de goût. Il a contribué de tout son pouvoir à les décrier comme trompeurs, pernicieux et détestables et à les amener à être déchirés par la populace ou pendus par les hommes au pouvoir..... » (2)

Le docteur Parr ne répondit pas directement, mais le 15 avril 1800, dans son *Sermon de Christ Church* (3), Newgate Street, prononcé devant le lord-maire, il attaqua violemment les doctrines de Godwin. Ce sermon dont le commentaire est beaucoup plus étendu que le texte lui-même, fut publié et suscita la *Réplique* de Godwin à Parr et Mackintosh.

En attendant, Godwin écrit de nouveau à son ancien ami. Il désire savoir si c'est par oubli, ou avec intention, que sa

---

(1) Samuel Parr (1747-1825), auteur du Sermon de Christchurch (51 pages de texte et 112 pages de notes) n'a pas laissé d'œuvre durable.

(2) *W*, *Godwin*, p. 375, lettre au Dr Parr, 3 janv. 1800.

(3) *Sermon* before the lord Mayor. Sur le mérite du Dr Parr les appréciations sont très diverses. A défaut d'originalité, Sydney Smith lui reconnait du bon sens, mais il abuse d'une rhétorique pompeuse.

première lettre est restée sans réponse. « Ecartant ce sujet, j'aurais parlé de votre sermon du mardi de Pâques.... Depuis les conférences de Mackintosh, un grand nombre de personnes ont pris l'habitude de faire chorus contre moi. Le rôle d'un talent original consiste, je crois, à donner le ton aux autres, plutôt qu'à grossir une meute devenue bruyante et nombreuse.. Je suis autorisé à conclure que vous avez changé à mon égard : dans ce cas, je serais heureux de connaître les crimes dont on m accuse en 1800 et que je n'avais pas commis en 1794, lorsque vous cherchiez à faire ma connaissance avec tant de bienveillance et tant d'ardeur.... » (1)

A cette nouvelle mise en demeure le docteur se décide enfin à répondre longuement. Il en profite pour justifier aussi l'attitude de Mackintosh et relève l'une après l'autre les allusions malignes de Godwin. « De différents côtés j'entends parler du talent et du succès avec lesquels Mr Mackintosh a combattu les opinions que vous êtes supposé professer et que je condamne, mais je n'ai jamais ouï dire qu'il fût coupable envers vous d'aucune personnalité inconvenante. Je tiens de lui-même qu'il n'a jamais prononcé votre nom... et qu'il n'a même jamais combattu vos maximes en tant qu'exclusivement vôtres...

« J'ai toujours professé la plus grande admiration pour son génie, son jugement, son érudition et son goût.....

« Je n'ai jamais recherché votre amitié avec empressement. Je vous ai reçu avec bienveillance quand Mr Mackintosh vous a introduit. Je vous ai traité avec le respect dû à votre talent et à votre mérite. Mais, avant 1800, j'avais cessé d'avoir de vous une aussi bonne opinion qu'en 1794.

« Je n'avais pas lu en 1794, dans votre *Enquirer* (2), le passage où vous parlez d'une manière irrévérencieuse et si défavorable du fondateur de cette religion dont vous savez que je suis prêtre et à laquelle vous ne pouvez douter que je crois... Et quoique je trouve dans ce livre des remarques judicieuses sur la vie,... votre fausse interprétation des paroles du Christ, vos insinua-

---

(1) *W. Godwin*, lettre du 24 avril 1880, p. 377.

(2) Difference in opinion, Essay IX.

tions contre sa bonté, me sont revenues maintes fois à l'esprit et la ressemblance qu'elles ont avec les épanchements impies de Voltaire, me déplait et me déplaira toujours de plus en plus.

« Je n'avais pas été choqué en 1794, avec tous les bons et sages citoyens, par l'ouvrage que vous intitulez *Mémoires de l'auteur des Droits de la femme* Je n'avais pas encore découvert la terrible influence de vos opinions sur la conduite de deux ou trois jeunes gens dont j'estimais le talent et dont j'aimais les vertus. Je n'avais pas encore été témoin de votre persévérance à répandre, parmi toutes les classes de lecteurs, ces principes qui, tant qu'ils ont été publiés sous forme de traité métaphysique, pouvaient faire moins de ravages..... » (1)

Quelles que soient les raisons fort honorables en somme, qui poussaient à la rupture le Dr Parr, défenseur de l'ordre social, il est évident que cette rupture était due avant tout à l'évolution lente des esprits dans un sens hostile à la Révolution Française. Ce n'est pas Godwin qui avait changé depuis 1794, c'est le docteur Parr, Mackintosh et leurs amis.

Sans doute, dans l'*Enquirer*, Godwin, oubliant qu'il avait été lui-même ministre protestant, avait raillé son ancienne profession qui consiste d'après lui à « supporter sans murmurer le joug de l'esclavage intellectuel. » (2) Mais le docteur Parr ignorait-il que précédemment, dans *Political Justice*, l'auteur avait dirigé de violentes attaques contre la religion et l'autorité en général, contre l'église établie qualifiée « un système d'hypocrisie abjecte, de soumission aveugle à 39 articles d'assertions dogmatiques précises sur tous les sujets de recherche métaphysique et morale ? » Etait-il permis de se méprendre dès lors sur les intentions d'un auteur qui fait sans cesse appel à la raison et à la logique et ne voit dans la religion qu'un ensemble de préjugés grossiers ? (3) Le Rd Newton s'était-il laissé tromper comme le Dr Parr ?

---

(1) *W. Godwin*, lettre du 29 avril 1800, p. 388-383.

(2) *Enquirer*, Part II, Trades and Professions. Si l'on excepte ce passage et celui que nous citons plus haut, le ton de l'*Enquirer* est remarquable par sa modération.

(3) *Pol. Just.*, livre XVI, ch. II ; Cf. L. VIII, ch. I.

Quoi qu'il en soit, cette querelle témoigne de l'impopularité de Godwin. Après les jours de célébrité il connaîtra les années d'effacement pénible et bientôt les jours sombres.

Cependant de nouvelles liaisons pouvaient compenser les pertes subies. Dès 1798 la connaissance des Wordsworth et de Southey était ébauchée; l'année suivante, il était recherché par Lamb et Coleridge. Ces deux derniers dont l'amitié est la plus active, le consolent de leur mieux, l'un de ses échecs littéraires, l'autre de la désaffection et même de l'hostilité croissante du public.

Enfin il est l'invité de Grattan et de Curran en Irlande. « Je pense à vous souvent, écrit Coleridge, de Keswick, et jamais sans plaisir... Venez et composez votre nouvel ouvrage chez moi. » Dans une lettre pleine d'expansion affectueuse le poète philosophe fait une description de son séjour dans le Cumberland : « Vous trouverez ici Wordsworth, « dont je ne suis pas digne de délacer les souliers », et Charles Lloyd qui loge à 5 milles de lui.... Mackintosh et ses amis sont en faveur: mais à présent on raisonne grossièrement. Mackintosh est un oracle, donc Godwin est un imbécile. Il est moralement impossible que lui et les sophistes de son école restent populaires...; les esprits inclineront vers ceux qui montraient dans les idées de l'intelligence la source du progrès moral... Sous peu, ces hommes rentreront dans le rang qu'ils ont quitté : la vie est chose trop triste pour que l'on s'attache en grand nombre à la doctrine opposée au progrès. Les hommes ne peuvent garder longtemps leur croyance dans le ciel divin par dessus le ciel bleu, mais ils veulent un ciel et celui qui raisonnera le mieux en faveur de ce désir universel, sera le philosophe le plus populaire. » (1)

Coleridge était-il bien fondé à renvoyer à Mackintosh l'accusation de sophisme ? Le moment n'est pas encore propice pour élucider ce point délicat. Mais nul doute que ces paroles ne pussent, dans une certaine mesure, adoucir l'amertume de l'ami. Ces consolations n'étaient pas inutiles. Godwin avait résolu, en effet, depuis quelque temps déjà, d'aborder le théâtre.

---

(1) *W. Godwin*, p. 11, vol. II, lettre de Coleridge, 13 oct. 1800.

En cela, il méconnaissait son talent surtout propre aux spéculations politiques et morales. Mais il voulait essayer de relever sa fortune littéraire et, il faut bien le dire aussi, de profiter des ressources que donne le succès, afin de sortir de la gêne dont il avait commencé à souffrir, dès son premier mariage, et qui devait le poursuivre jusqu'à la fin de ses jours.

Sa tentative, en effet, allait échouer.

La tragédie d'*Antonio*, laborieusement écrite, mal accueillie par Kemble, qui n'avait accepté qu'à contre-cœur le rôle du principal personnage ; pièce monotone et sans intérêt dont Godwin n'avait d'ailleurs pas osé se reconnaître l'auteur (1), était représentée le 13 décembre 1800; les jours suivants, les journaux de Londres annonçaient aux amis et aux ennemis de l'auteur combien la chute avait été complète. Ch. Lamb, dont les critiques affectueuses n'avaient pu prévenir ce nouveau déboire, conte, dans le *London Magazine* (2), l'impassibilité voulue de Kemble qui, pris d'une quinte de toux inopportune, arrêta net le commencement des manifestations sympathiques de l'auditoire et contribua à l'insuccès de la tragédie (3). « Courage, ami, écrit

---

(1) *W. Godwin*, p. 42, vol. II, lettre de Kemble, 11 nov. 1800.

(2) *London Magazine*, 1er avril 1822.

(3) *Antonio*, a tragedy in five acts.

La scène est à Saragosse, au XVe siècle. Hélène, fiancée à Don Roderigo, ami d'Antonio, frère d'Hélène, s'éprend de Don Gusman, en l'absence de son fiancé. D'où colère d'Antonio qui tue sa sœur. La pièce est froide, sans intérêt. Les imprécations d'Antonio, outrées, sont incompréhensibles. Enfin il n'y a ni poésie ni passion. On en jugera par quelques courts extraits :

ANTONIO

Just as I met thee Henry, I
was seeking Helena... Tell me, dear boy,
Has aught of ill to her, aught, that, when told,
Should wound my soul, occurred ?

HENRY

Oh, no, I hope not.
Wherefore that question ?

.....

ANTONIO to HELENA

What makes a marriage ?
Consent of parents.

« Antonio utterly failed : it was too regularly dull even to be hissed An act of absurd atrocity awoke the audience at last from a 3 hours'slumber, but awoke them only to hoot the frigid philosopher's folly from the stage. » *(Blackwood's Magazine*, vol. 46, p. 405.)

Coleridge : c'est quelque chose de connaître ce qui déplaît. — « J'avais lu, dit de son côté Holcroft, le méchant et méprisable cri de joie du *Times*. Ce n'était pas Alonzo, (un des principaux personnages de la pièce) c'était William Godwin qui était conduit à la barre du tribunal, non pour y être jugé mais condamné... J'avais la certitude morale que si votre nom était seulement chuchoté, votre tragédie était nécessairement condamnée... Kemble le savait bien... » (1)

Cependant Lamb, toujours empressé dans les moments d'épreuve, corrigeait minutieusement le manuscrit dont l'impression était décidée, car Godwin, par une illusion assez commune chez beaucoup d'écrivains, considérait *Antonio* comme sa meilleure œuvre.

L'année 1800 marque un tournant dans la carrière de Godwin : aux années d'heureuse activité littéraire, succèdent les jours sombres, la lutte contre les difficultés pécuniaires et aussi l'abandon des anciens amis, les attaques des adversaires. L'opinion devient de plus en plus hostile aux idées révolutionnaires. Après l'enthousiasme et la gloire, viennent l'impopularité et l'oubli.

(1) *W. Godwin*, t. II, p. 22, lettre d'Holcroft.

CHAPITRE VIII

Second Mariage. Entreprise de Librairie. Insuccès. La gêne. Vie retirée de Godwin. (1800-1817)

Dès 1801, Godwin avait contracté un second mariage avec une de ses voisines, Mrs Clairmont, admiratrice du philosophe. (1)

C'était une femme médiocre, acariâtre et jalouse, qui se montra dure pour les enfants de son mari, Mary et Fanny Godwin. Elle écarta plus d'une fois, par son humeur ombrageuse les visites des amis. Elle était cependant très laborieuse et fit tous ses efforts pour rendre moins désastreuses les entreprises commerciales de son mari. Celui-ci travaille désormais pour vivre.

Perdant, sous l'empire du besoin, tout sentiment de dignité il prend, de plus en plus, la triste habitude d'emprunter de l'argent. Dans une note autobiographique, il nous fait lui-même l'aveu de ses embarras pécuniaires (2). Il ne pouvait d'ailleurs espérer aucune aide de sa famille, car ses frères étaient besogneux (3), malgrè l'aide de Mrs Godwin qui envoyait de temps à autres quelques guinées et quelques volailles et qui craignait,

---

(1) *W. Godwin*, t. II, ch. IV, p. 56.
(2) *Ibid.*, p. 129.
(3) *Ibid.*, p. 59, lettre de Mrs Godwin, 1er janvier 1801.

disait-elle, de voir les rues de Londres remplies de Godwins mendiants (*full of begging Godwins*).

Au nombre des créanciers se trouvent Ritson l'antiquaire et Th. Wedgwood, d'Etruria. Ils le prennent de haut avec lui, parfois.

« Je désirerais, écrit Ritson, que vous me retourniez les 30 livres que je vous ai prêtées.... Si vous ne pouvez pas me rendre l'argent, vous devriez être assez honnête pour me rendre les ouvrages que je vous ai prêtés... Vous n'avez pas agi en honnête homme... » (1)

Quelques jours après Ritson, irritable et changeant, explique sa mauvaise humeur, mais il reproche à Godwin ses dépenses dans son voyage en Irlande. Et le même jour, Godwin pardonne l'acrimonie du billet (2).

Sur les conseils de sa femme, il s'était engagé, sous le pseunonyme de Baldwin, dans un entreprise de librairie. De son imprimerie étaient sortis les *Contes de Shakespeare* de Charles et Mary Lamb et un grand nombre d'ouvrages élémentaires pour les enfants, où Godwin, reniant avec soin les hardis paradoxes d'autrefois, ne cherchait qu'à faire une œuvre utile, sans prétentions (3). Mais la fortune avait cessé de sourire, Conduite par des expédients pendant vingt années environ, l'entreprise devait échouer. C'est un mélancolique spectacle de voir Godwin lutter par un labeur infatigable contre le besoin. Il nous a laissé, dans ses notes autobiographiques de l'année 1805, un résumé de ses déboires.

« Tant que j'ai été seul, dit-il, je n'ai sollicité, ni accepté aucun secours. J'ai même cherché à élever par mes propres

---

(1) *W. Godwin*, p. 61, lettres de Ritson, 7 et 10 mars 1801.

(2) *Ibid.*, p. 63, réponse de Godwin, 10 mars 1801.

(3) Voir le *Panthéon*, or *Ancient History of Grece and Rome* par Ed. Baldwin, Esq. Le livre est dédié au Rév. Matthew Raine. On y lit un éloge de la religion chrétienne. « We have a religion in which « life and immortality are brought to light » and which inculcates the sublime lessons of the unity of God... »
« This religion bears no comparison with the mythology of ancient Greece. » Les passages licencieux ont été soigneusement expurgés « not to sully the whiteness of mind of the purest virgin. » Préface, Londres, 1806.

ressources le fils d'un de mes parents pauvres. Depuis mon mariage le cas est différent. Je n'ai jamais pu, malgré mon activité, réussir entièrement à subvenir aux besoins de ma famille... Ma femme m'a aidé quelque temps par ses traductions, mais sa santé et sa vigueur ont quelque peu faibli..... Il fallait cacher la part que j'avais dans l'entreprise. Le cri public, durant quelques années, au sujet du gouvernement et de la religion, avait été si hostile aux principes que je professe, que les revues et autres écrits étaient remplis des calomnies les plus viles contre moi. » (1)

Il n'exagère point, en effet. Le journal de Crabb Robinson, un des ouvrages qui contiennent sur cette période les renseignements les plus utiles et les plus intéressants, nous fournit plusieurs témoignages de cette campagne de calomnies menée contre notre auteur.

Dans une lettre à Crabb Robinson lui-même, le Rév. Robert Hall attaque violemment le théoricien de *Political Justice*, qu'il accuse de prêcher les rapports libres entre les deux sexes (*the promiscuous intercourse of the sexes*). (2) De son côté Godwin lui-même nous apprend que quelques-uns de ses ennemis le donnaient comme un avocat de l'infanticide. « Les partisans des abus que j'ai combattus ont adopté la pratique de défigurer tous les mots de mes écrits... Je vois que certaines personnes cherchent à me faire passer pour un objet d'horreur aux yeux de mes semblables... Mais en dépit des manœuvres de ces gens-là, il y aura toujours dans le monde quelqu'un pour lire mes ouvrages, avec une impartialité suffisante pour y discerner l'esprit d'humanité de l'auteur... » (3)

On voit, d'après ces documents, que Parr et Mackinstosh avaient de nombreux partisans. Ce dernier toutefois devait faire amende honorable et reconnaître qu'il avait manqué de ménagements à l'égard de son adversaire. « Je reconnais ma faute, écrit-il, il (Godwin) méritait d'être traité avec respect. » Sur les

(1) *W. Godwin*, t. II, p. 129.
(2) *C. Rob. Diary*, année 1798, vol. I.
(3) *W. Godwin*, p. 72, vol. II, lettre du 29 août 1801.

pages du journal de Godwin, le nom de Mackintosh ne tarde pas à reparaître. Plus tard, Sir James fera des démarches actives en faveur de son adversaire resté son ami. Dès 1805, il fait l'éloge de son dernier roman *Fleetwood*. Il prédit le temps où *Political Justice*, jugé sans passion, occupera dans la littérature politique le rang qui lui est dû.

Cependant le siège de l'entreprise avait été transporté à Skinner street, Holborn, en 1807. Mais les fonds nécessaires faisaient défaut. Poussé par la nécessité et aussi par cette conviction que l'homme de lettres doit être soutenu par le public et les libéralités des personnes riches (1), encouragé enfin par le fidèle Marshal, Godwin a l'idée singulière d'ouvrir une liste de souscription en sa faveur.

Il dicte à son ami, en termes dépourvus de toute délicatesse, la conduite à tenir et les démarches à faire. Voici ce document extraordinaire : « Il est indispensable de connaître l'état d'esprit de lord Grey, du duc de Bedford et du duc de Norfolk. Si vous ne voulez pas aller les trouver, je le dois et je le veux..... Je suis préparé à tous les évènements. J'irai en prison..... Si l'on vous dit : « Inscrivez-nous sur la liste, » je trouverai moyen d'avoir l'argent... Voyez les partisans de Fox, Grey d'abord, Bedford, ensuite... Si vous les voyez, soyez éloquent :

« Mr Godwin, bien connu du public pour ses écrits divers, mais qui, en ce qui concerne sa situation de fortune, partage le sort commun des écrivains, a récemment élaboré un projet afin de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, en se lançant dans un commerce de librairie scolaire..... Il a écrit plusieurs ouvrages, sous le nom d'Edouard Baldwin, expédient auquel il a cru devoir recourir à cause des préjugés (?) qu'on a répandus contre lui.

« Ces livres sont écrits de telle sorte qu'ils ne peuvent blesser personne (2), car Mr Godwin aurait cru peu généreux et peu honorable d'inculquer de mauvais principes aux jeunes gens...

---

(1) Cf. Helvétius, *de l'Homme*, Sect. II, ch. XII, p. 121,

(2) Voir *supra*, préface du *Panthéon*.

Ces ouvrages ont été recommandés dans toutes les revues (1) et sont à leur 2e et 3e éditions. Une entreprise commerciale ne pouvant toutefois réussir que graduellement, exige une mise de fonds plus considérable que celle dont dispose Mr Godwin. Le début est plein de promesses. Mais il est à craindre que l'entreprise ne puisse atteindre à ce plein développement qu'elle annonce, si les personnes opulentes, favorables au talent et au caractère de Godwin, ne contribuent généreusement à lui procurer les moyens qu'il n'a pas. » (2)

L'auteur de cette supplique inscrit ensuite les chefs du parti whig, lord Lauderdale, 100 livres; lord Holland, 100 livres, etc.

Dans cette attitude humiliée, la main tendue, qui reconnaîtrait le moraliste indépendant et fier de *Political Justice* ?

Il perd toute pudeur, il cherche à abuser d'un de ses plus généreux donateurs, lord Holland, qui refuse catégoriquement de verser davantage. Quelle déchéance ! Il ne s'arrêtera plus dans cette voie; il cherchera à tirer parti de tous ceux qui l'approchent. (3)

De plus en plus les soucis de la vie de famille, le besoin de travailler pour vivre, l'éloignent de la vie publique. Cependant il présente, en 1807, une tragédie nouvelle *Faulkener* qui subit le même sort que les précédentes (4). Il reçoit moins de visites qu'autrefois; il s'intéresse à l'instruction de ses enfants dont William, né en 1803, vient d'accroître le nombre. Aucun incident remarquable ne rompt la monotomie de son existence

---

(1) L'*Anti-Jacobin* lui-même recommande les *Fables* de Baldwin. Il est vrai que ce recueil est la plus aimable de ses publications scolaires.
L'*Anti-Jacobin* avait publié une vive critique de *St Léon*, en février 1800.

(2) *W. Godwin*, t. II, p. 160, lettre du 11 juin 1808.

(3) Voir l'anecdocte contée par H. Crabb Robinson, *Diary*, 1812. Rough et Godwin se rencontrent pour la première fois. « Le jour suivant, Godwin vient me voir. « Pensez-vous, me dit-il, que Rough me prêterait 50 livres ? » Il n'était pas parti depuis une heure que Rough entrait et me posait une question semblable. Leur habitude était si connue que quelques personnes craignaient de les inviter. »

(4) *Faulkener*, 1807, *a tragedy*. A few parts in verse and the rest in prose. Ch. Lamb avait écrit le prologue :

A real story of domestic woe
That asks no aid from music, verse or show,
But trusts to truth, nature and Defoe.

jusqu'en 1809. Au printemps de cette année, il perd son ami intime Holcroft, dont la vie avait été jusque-là liée à la sienne.

Un léger refroidissement, causé par l'humeur irascible de Mrs Godwin, avait seul rendu leurs relations un peu moins cordiales. Mais le souvenir de leurs communes difficultés (Holcroft, comme son ami, avait connu la gêne et la persécution), les unissait toujours. Holcroft avait demandé Godwin à son lit de mort (1). Quelque temps après, Hazlitt, voulant écrire la vie d'Holcroft, écrit à Godwin qui condamne la publication du *Journal* de son ami. « Autre chose, dit-il, est d'écrire un journal, et autre chose de le donner au public. Je suis sûr que Mr Holcroft n'y aurait jamais consenti... La publication intégrale de cette partie de l'ouvrage ne peut servir qu'à flatter la malignité humaine, à exposer au public la vie privée de notre foyer, et à fournir aux désœuvrés une matière au bavardage et à la médisance.. » (2). Comme il avait défendu son ami pendant sa vie, il le défendait encore après la mort.

Le 13 août 1809, il était frappé d'un deuil plus grand. Sa mère, depuis longtemps souffrante, s'éteignait à Wood Dalling.

Dès 1805, sa santé s'était très affaiblie et dans la dernière visite que lui avait faite son fils, elle n'avait pu le reconnaître. « La première fois que je l'ai vue, j'ai cru qu'elle me connaissait, écrit Godwin à sa femme, mais elle ne prenait pas garde à moi. » (3)

Dans sa dernière lettre à son fils écrite en 1808, elle se dit pleine de tristesse ; elle désire la mort et le Christ... (4) « Que

---

(1) C'est à Godwin qu'Holcroft mourant adressait ses dernières paroles : « My dear, dear friend ! » Godwin admirait la fermeté de caractère d'Holcroft : You, I consider as a man of vron. (Dialogue entre Holcroft et Godwin, *Holcroft's Diary*)

Œuvres d'Holcroft : *Duplicity*, 1781, comédie ; *Noble Peasant*, opéra-comique, 1784 ; *Road to Ruin*, 1792 ; *Love's Frailties*, 1794 ; *Memoirs Written by himself*, 1816, etc.

Ces mémoires, continués par Hazlitt, forment la partie la plus originale des écrits de ce poète comique et romancier, qui fut cordonnier et maître d'école.

(2) *W. Godwin*, t. II, p. 176, lettre à Mrs Holcroft.

(3) *Ibid.*, p. 137, lettre à Mrs Godwin.

(4) *Ibid.*, p. 169.

la volonté de Dieu, non la mienne, soit faite..... Vous avez le devoir sacré d'instruire vos enfants dans la parole de Dieu, car ils sont naturellement portés à la vanité et à la paresse. »

En dépit de son calme, Godwin ne put s'empêcher de manifester son émotion à l'occasion de la mort de sa mère. Il faisait un mélancolique retour sur le temps de sa jeunesse où il priait à côté de sa mère et où il avait la même foi. Il conte l'événement à sa femme en termes où perce la tendresse filiale. Il oublie sa froideur accoutumée. « Notre cortège avait près de trois milles de longueur, depuis Dalling jusqu'au cimetière. Mr Sykes, le ministre dissident, marchait en tête, à cheval... Nous partimes de la maison à une heure et nous n'étions pas de retour avant cinq heures. J'ai préféré revenir à la maison et rester seul... Cette nuit, j'ai dormi dans la chambre où le corps de ma mère avait reposé la nuit précédente. Des sentiments étranges me sont venus à cette occasion. J'ai été élevé avec beaucoup de tendresse et quoique mon esprit fût fier d'être indépendant, je n'ai jamais eu beaucoup d'indépendance de sentiment (1). Quand ma mère vivait, il me semblait que j'avais quelqu'un qui m'était supérieur, et qui exerçait sur moi une protection mystérieuse.... Le nœud est maintenaat délié et, à 50 ans, je me sens seul, pour la première fois.... » (2)

Il est bon de remarquer ici combien l'expérience de la vie corrige chez Godwin les paradoxes de sa jeunesse. Il s'incline maintenant devant les sentiments domestiques qu'il a méconnus dans la *Justice Politique*. Il fait au cœur la place nécessaire à côté de la raison.

Il semble s'être appliqué à modérer l'enthousiasme irréfléchi de ses disciples pour ses doctrines d'autrefois. Il ne va pas jusqu'à les renier, sans doute. Mais à ses conseils de prudence, à ses réserves, on voit qu'il a plus de respect pour les institutions existantes, moins de foi en l'avenir, peut-être. Depuis que la ferveur révolutionnaire s'était apaisée et que la majorité de

---

(1) « Godwin's old calvinistic mother who sticks by her son for 50 years in spite of his free-thinking ; her queer letters full of bad spelling, sound sense. » Leslie Stephen. *Fortnightly Review*, t. XX.

(2) *W. Godwin*, p. 180, lettre du 21 août 1809.

l'opinion guidée par les esprits sages et pondérés avait fait tour à tour défection à son parti, Godwin n'avait jamais cessé d'attirer à lui un certain nombre de jeunes gens des générations nouvelles. Southey, Wordsworth, se détachaient de lui, mais Coleridge lui restait fidèle. Au milieu d'autres admirateurs du philosophe, plus obscurs, tels que le jeune voyageur Arnot, l'étudiant Patrickson, brille le nom de Shelley.

CHAPITRE IX

Shelley et Godwin

Beaucoup de jeunes esprits avaient adopté les idées de *Political Justice*. Le journal d'Henry Crabb Robinson, où sont reproduites les attaques de Robert Hall, contient à cet égard, un témoignage important. L'auteur nous apprend en effet qu'il a pris lui-même la défense de Godwin dans *Flower's Cambridge Intelligencer*: il l'a aussi défendu par la parole au *Book Club* de Royston, en 1798 (1). La même année Godwin reçoit les hommages de John Arnot, écossais, admirateur ardent de *Political Justice*, voyageur de profession et parcourant à pied la plus grande partie de l'Europe : ses lettres à Godwin, remplies de ses impressions et de ses récits d'aventures, décèlent une âme inquiète, un esprit mal équilibré. Après Southey, Lamb, Coleridge, Wordsworth, l'infortuné Patrickson était venu au maître. Il avait éprouvé la bonté de cœur de Godwin qui l'avait soutenu de ses propres deniers pendant son séjour à Cambridge.

Malheureusement son exaltation maladive l'avait rapidement conduit à la manie de la persécution et au suicide (2).

En 1811, le nom de Shelley, figure pour la première fois dans le *Diary* de Godwin. Dans une lettre, il parle du jeune homme

(1) *H. Crabb Robinson's Diary*, passim, année 1798.
(2) *W. Godwin*, t. II, p. 193.

qui a dernièrement excité sa curiosité. Récemment chassé de l'Université pour sa défense de l'athéisme, le nouveau venu cherchait à entrer en relations avec les apôtres de l'humanité. Pour lui, comme pour quelques autres jeunes gens de sa génération, *Political Justice* était l'évangile nouveau de la raison, de la vertu. Aussi avec quel respect s'approche-t-il du maître !

« Le nom de Godwin, écrit-il, dans sa première lettre du 3 janvier 1811, produit ordinairement en moi des sentiments de respect et d'admiration. J'ai été accoutumé à le regarder comme un flambeau trop éblouissant pour l'obscurité qui l'environne et dès que j'ai pu connaître ses principes, j'ai ardemment cherché à vivre dans l'intimité de cette intelligence que j'étais charmé de contempler dans ses émanations. Etant donné ces sentiments, vous ne trouverez pas étrange l'incroyable émotion que j'ai éprouvée en apprenant votre existence et votre résidence. Je vous avais inscrit sur la liste des morts honorables.... Je suis jeune, ardemment philanthrope et ami de la vérité... J'ai la conviction que vous ne me jugerez pas tout à fait indigne de votre amitié (1).

Comment Godwin qui se laissait prendre à la flatterie grossière, n'aurait-il pas été sensible aux hyperboliques éloges du disciple inconnu ? Il entrait déjà « dans le crépuscule d'une immortalité douteuse » (2). Il n'était pas heureux ; ses ennemis l'avaient réduit au silence.

Et voici que Shelley ranimait l'influence de Godwin, adoptait toutes ses théories et les faisait passer dans la vie réelle, critiquant l'autorité paternelle dont il prétendait avoir eu à souffrir, appelant Godwin son meilleur conseiller, sans excepter son père (3), répandant largement ses revenus pour obéir à l'amour de l'égalité et ramenant tous les maux dont souffre l'humanité, tous les crimes, à l'ignorance.

---

(1) *W. Godwin*, t. II, p. 202.

(2) Le mot est de Dowden dans sa *Vie de Shelley*, ouvrage que nous avons consulté pour ce chapitre. (*The Life of Percy Bysshe Shelley*, 2 vol., 1886)

(3) Dowden, *Life of Shelley*, lettre du 12 mars 1812.

Le disciple allait plus loin que le maître qui, lui, passait une partie de son âge mûr à corriger les paradoxes de sa jeunesse, tout en restant fidèle à ses principes généraux.

L'expérience l'assagissait. Il faut noter le ton de modération avec lequel il cherche à calmer la ferveur de Shelley engagé dans son aventureuse croisade pour l'émancipation des catholiques d'Irlande.

« Vous êtes jeune, très jeune. Dans votre dernière lettre vous écrivez : « Je ne veux rien publier qui ne soit favorable à la vertu. Mes écrits, s'ils ont quelque influence, n'en auront que pour le bien. » — Oh ! mon ami ! quelle courte vue dans cette pensée !

« Tout homme croit, dans tous ses actes réfléchis, qu'ils auront pour résultat, la prédominance du bien. Burke et Paine, quand ils écrivaient sur la Révolution Française, étaient peut-être également persuadés que leurs idées amèneraient le bonheur de l humanité..... Un principe qui vous manque, et qui manque, je crois, à tous nos bouillants réformateurs, c'est celui d'après lequel chaque institution est bonne en son temps et en son lieu..... Il importe extrêmement de ne pas agir avec trop de précipitation et de ne pas introduire de changement, avant le moment propice. » (1)

Ailleurs (2) Godwin parle de la « vénérable machine de la société humaine. » Il dit à Shelley : « Vous ne pouvez imaginer combien Mrs Godwin et nos trois filles s'intéressent à votre histoire. » Il semble que les idées qu'elle avait toujours entendu professer autour d'elle, soit par sa mère soit par son père, « son audace singulière, son esprit impérieux et actif » désignaient surtout Mary comme l'héroïne de l'aventure romanesque dont Godwin eut à souffrir, nous voulons parler de son enlèvement par Shelley, en juillet 1816.

Nous savons maintenant qu'Harriet Westbrook était infidèle à Shelley dont les torts doivent par suite être atténués.

---

(1) *W. Godwin*, t. II, p. 203, lettre du 4 mars 1812.

(2) *Ibid.*, p. 207, lettre du 14 mars.

Nous savons aussi comment se nouèrent ces relations sous l'œil confiant de Godwin.

Ce n'est qu'en 1814 que Shelley connut Mary. La jeune fille, haïe de Mrs Godwin qui lui préférait sa propre fille, Jane, rencontrait le poète dans le cimetière d'Old St-Pancras où reposait sa mère Mary Wollstonecraft et où elle allait lire parfois (1). C'est là que fut projeté le départ pour le continent. Le 28 juillet, Mary, Jane et Shelley mirent leur projet à exécution. Godwin se montra très irrité. Une fois de plus il laissait voir au public combien ses paradoxes étaient surtout bons à piquer l'intérêt du lecteur, plutôt qu'à être appliqués dans la vie réelle.

Comment un disciple aussi ardent que Shelley qui manquait, lui, d'expérience, n'aurait-il pas ajouté foi aux théories du maître ? Durant deux années les relations furent interrompues ; elles ne furent reprises qu'en mars 1816 et cette même année vit le mariage de Shelley et de Mary Godwin, deux mois seulement après la mort tragique d'Harriet Westbrook, dans la Serpentine, à Londres.

Il est nécessaire de faire observer combien, à partir de ce moment, le rôle joué par Godwin à l'égard de Shelley devient suspect. La faute commise est réparée : il semble qu'il n'y ait plus qu'à pardonner une erreur de jeunesse. Or le beau-père refuse de voir le gendre. Il ne prétend avoir avec lui que des relations d'affaires. Comme l'a écrit le biographe de Shelley, « Godwin refuse de voir Shelley, mais lui adresse sans cesse des demandes d'argent. » (2) Le poète a beau chercher à

---

(1) Voir le poème adressé à Mary : Mine eyes were dim with tears unshed.. Dowden, *Life*.

(2) « Godwin ne voulait pas voir Shelley, mais il sollicitait sans cesse et acceptait avec empressement les secours pécuniaires de son fils spirituel. » Arnold, *Essays in Criticism*, 2 séries, éd. Tauchnitz.

Arnold est sévère pour Godwin qu'il appelle « Shelley's ignoble father - in - law ». Si Godwin oublie toute dignité, la lettre de Shelley à Harriet Westbrook qu'il vient d'abandonner et qu'il invite à le rejoindre, à Troyes, révèle un manque absolu de délicatesse morale.

Dowden, *Life*. Cf. *Cornhill Magazine*, mars 1879, Godwin and Shelley, by L. Stephen.

Dowden, *Life*, lettres de juin 1816.

satisfaire l'avide et besogneux libraire de Skinner Street, lui faire don, en avril 1816, de 1000 livres, puis, plus tard, pour apaiser enfin l'insatiable Godwin, passer son temps à discuter avec des usuriers et des hommes de loi, il lui faut se soumettre à toutes les exigences que son beau-père, devenu son ennemi, formule sur le ton le plus hautain.

« Je suis à moitié ruiné pour vous », gémit Shelley. Puis, changeant d'attitude, résistant aux menaces, il lui réplique : « Vous ne m'inspirez aucune crainte. » C'est un triste spectacle que cette pression éhontée exercée sur l'esprit et la bourse de Shelley qui payait cher son enthousiasme pour le maître.

Croira-t-on que Godwin, jouant double jeu, tirait vanité, lui, démocrate exalté, du mariage de sa fille avec le fils du baronnet Shelley ? Il annonce le mariage à son frère Hull en ces termes : « Le mari de ma fille est le fils aîné de sir Timothy Shelley, de Field Place, Sussex, Baronet. Suivant les idées du monde, elle est donc bien mariée et j'ai le vif espoir que le jeune homme sera pour elle un bon mari... Vous vous demanderez peut-être, comment une jeune fille sans fortune a pu trouver un si bon parti. Pour moi je fais peu de cas de la richesse, pourvu qu'elle ait une vie honorable, vertueuse et satisfaite. » (1)

On vient de voir combien était sincère cette profession de foi de désintéressement.

Nous avons été amenés, par le récit des relations de Godwin avec Shelley, à passer sous silence, d'autres évènements importants de sa vie. La souscription de 1807 avait été fructueuse : elle permettait d'envisager l'avenir sans trop de crainte. Aussi les visites reçues ou faites, les lectures, les travaux écrits, trouvent seuls place dans le *Diary*. « Je ne voyais chez lui que des gens remarquables, » dit ingénuement Crabb Robinson. Wordsworth lui fait demander un volume de son *Essai sur les sépulcres*. Il se rencontre souvent avec Coleridge dont il goûte la conversation, plus que les conférences (2). En 1812, il se livre

(1) *W. Godwin*, p. 246, lettre du 21 février 1817.
(2) *C. R.'s Diary*, 1810, 15 déc.

à l'étude des vieux écrivains. Le calme paraît régner à Skinner Street. Par le *Journal* de Crabb Robinson, nous savons même que Godwin, en compagnie de Curran, dîne chez Mme de Staël qui répète devant eux le propos célèbre de Bonaparte : « Faites-moi des conscrits. Je n'aime pas les femmes qui font de la politique. » — Godwin déplaît à l'auteur de " Corinne ". « C'est curieux, observe-t-elle, après le départ de Godwin, comme les Jacobins sont les admirateurs naturels des tyrans. » Lady Mackintosh tente de défendre le philosophe en faisant valoir qu'il a été durement traité et presque chassé de la société. (1)

Godwin en effet considère Bonaparte comme le continuateur de la Révolution et se montre hostile à l'action des alliés. Les Français n'ont-ils pas le droit de choisir leur souverain ?..... Les alliés disent au peuple : « Choisis la voie qui te plaira ; il en est une toutefois vers laquelle tu parais incliner et que nous te défendons de suivre (2). » Il souhaite l'écrasement des alliés. Aussi est-il attristé par le désastre de Waterloo qui lui fait craindre le retour du despotisme des Bourbons. (3)

Au printemps de l'année suivante, il se rend en Ecosse afin de règler un différend avec Constable d'Edimbourg.

Il profite de son séjour pour voir Scott à Abbotsford, le philosophe Dugald-Stewart, Lord Erskine. Dans les lettres qu'il envoie à Mrs Godwin pour la tenir au courant de son voyage, il s'étend complaisamment sur l'accueil qui lui est fait dans ce pays hospitalier.

« J'ai déjà été présenté à la moitié des hommes de lettres de la cité. Hier, je fus présenté à Jeffrey, le terrible éditeur et propriétaire de la *Revue d'Edimbourg*.

« Mardi, je dois aller avec Constable passer deux jours chez Dugald-Stewart, le métaphysicien favori des Anglais. Aujourd'hui, j'ai reçu une invitation à dîner du comte de Buchan, frère aîné de lord Erskine. Je ne puis tromper l'espoir de tous

---

(1) Crabb Robinson, *Diary*, 1813.

(2) *W. Godwin*, p. 230, lettre à un journaliste, avril 1815.

(3) C. Rob., *Diary*, 1815, 22 juin.

les braves gens qui désirent voir le monstre » (Godwin lui-même) (1).

.....

« Edimbourg, 19 avril 1816. — Je crois vous avoir dit que j'allai faire une visite de deux jours au célèbre Dugald-Stewart. J'ai été reçu avec bonté, sans affectation. Il vit dans un palais autrefois habité par les ducs d'Hamilton ; il n'en occupe que le tiers, laissant le reste de l'édifice tomber en ruines, de sorte que l'imagination de Mrs Radeliffe pourrait peupler ce lieu de merveilles.... L'endroit d'où j'écris est la résidence de l'auteur de *La Dame du Lac*. Mr Scott et moi nous sommes allés visiter les les ruines de Melrose Abbey qui produit un si bel effet dans le *Chant du dernier Ménestrel*. (2)

Le retour de Godwin à Londres devait être attristé par l'état de gêne de son ami fidèle Marshal. Il s'empressa de le secourir, fit valoir auprès de ses protecteurs les mérites de celui dont « la carrière était semblable à la sienne, sauf qu'il manquait de ce talent original que le monde voulait bien lui reconnaître à lui-même. N'est-ce pas lui, d'ailleurs qui, par ses infatigables efforts, avait su recueillir 1000 livres au profit de la veuve d'Holcroft et de ses six enfants ? » (3)

Mais la détresse de Marshal n'était qu'une cause de peine légère, en comparaison du malheur qui devait frapper Godwin.

Le 7 octobre, en effet, Fanny Imlay, fille de Gilbert Imlay et de Mary Wollstonecraft s'empoisonnait dans une chambre d'hôtel à Swansea, dans le Pays de Galles où elle allait rejoindre ses tantes. Des conjectures diverses ont été émises sur cette mort : on s'est demandé si la révélation subite de sa naissance et des malheurs qu'elle avait causés en venant au monde ne l'avaient pas poussée à cette résolution fatale. Peut-être faut-il

---

(1) *W. Godwin*, lettre de Mrs Godwin, 14 avril 1816, p. 235.
(2) *W. Godwin*, lettres du 19 et 26 avril, p. 236.
(3) *Ibid.*, le tre à Josiah Wedgwood, p. 228.

attribuer le suicide à une crise de désespoir et de mélancolie. « Pauvre Fanny Godwin, bercée par la Révolution dans son enfance, passant sa jeunesse avec un beau-père nécessiteux, despotique et une marâtre que Ch. Lamb appelle une femme répugnante à lunettes bleues.. » (1). La série des malheurs n'était pas close. Rappelons ici qu'Harriet Westbrook se jetait dans la Serpentine, le 9 novembre suivant (2). Il est raisonnable de supposer que Godwin trouvait dans son activité littéraire un adoucissement à ses chagrins intimes. *Mandeville* (3) parut l'année suivante, 1817. Peu de temps après, entreprenant avec ardeur une œuvre de longue haleine, il essaie de réfuter l'ouvrage de Malthus, son ancien adversaire, sur le *Principe de la population*, dont la 4e édition venait de paraître. Malheureusement ses forces commencent à le trahir ; il en fait l'aveu dans une lettre à Mrs Godwin. « Je n'ai jamais été si occupé qu'en ce moment avec Malthus. Mais quand je me lance dans un calcul, je ne puis le poursuivre pendant une heure, sans être malade au dernier point. Ce genre de vie est ma destinée : il faut la suivre... Qu'importe le sort de cette misérable carcasse si je puis vivre à jamais et rester vraiment utile ? Si j'ai raison, le système de Malthus ne reparaîtra plus et le monde sera pour toujours

---

(1) John Algers, *Englishmen in the French Revolution*, p. 75, note.

(2) *W. Godwin*, p. 244.

(3) *Mandeville*, a Tale of the XVII Century, in England (à la mémoire de l'ami le plus sincère que j'ai jamais eu : le défunt J. Ph.Curran, qui a quitté, il y a quelques jours, cette demeure mortelle. Oct. 1817). Edinburgh, Arch. Constable, trad. par Jean Cohen, Paris, 1818.

Godwin a voulu montrer, dans tous ses détails, les progrès de la haine dans un cœur ulcéré et dans une imagination exaltée. L'objet de cette haine est Clifford que Mandeville rencontre toujours sur sa route. « Il était né pour troubler mon ambition et cette passion n'a jamais brûlé d'une flamme plus vive que dans mon cœur. » A noter cette fière déclaration d'indépendance de Godwin, dans la préface :

« Je ne crois guère devoir de remerciements à la bienveillance de mes contemporains. Je n'ai jamais rampé devant le monde. Je n'ai jamais rien publié avec la moindre intention de tirer parti des caprices du jour, d'aborder le public par ses côtés faibles, ou de flatter ses défauts. »

délivré de cette maudite apologie du vice et du malheur, de la cruauté et de l'oppression. » (3)

Mais le public ne s'intéressait guère plus à la controverse quand parut, en 1820, la *Réponse* de Godwin. Comme d'ailleurs il comptait sur cette publication pour l'aider dans ses difficultés pécuniaires, il fut déçu. Il ne recueillit que les hommages d'un nouveau disciple, H. Rosser, de Cambridge, qui vint à la rescousse du maître et publia un pamphlet contre Malthus. C'était peu aussi que le témoignage d'admiration de Lady Caroline Lamb auquel notre philosophe répondit d'abord d'un ton bourru, car elle venait lui demander une direction morale et des conseils dans un mauvais moment. (1)

Nous savons avec quelle libéralité Shelley avait essayé de sauver Godwin. Mais, malgré tout, l'entreprise de Skinner Street périclitait. « 6 juillet 1819. Soirée chez Godwin : pénible anxiété chez Mrs Godwin ; on la soupçonne chez Godwin, elle est visible chez sa femme. » (2)

Ces quelques mots de Crabb Robinson sont significatifs : la gêne, écartée, non sans difficulté, pendant quelques années, revient au logis. Les Shelleys sont en Italie. Ils écrivent pour engager Godwin à abandonner l'entreprise de librairie et pour éviter de nouveaux déboires. Non seulement Godwin refuse, mais il vante longuement à sa fille le bénéfice de son établissement et récapitule, à cette occasion, tout ce qu'il a écrit dans sa longue carrière.

« Je regarde le jour où je me suis lancé dans cette entreprise comme un des jours heureux de ma vie.

« La faculté d'invention, d'effort intellectuel a ses limites, *Political Justice* a été publié en 1793 et *Caleb* en 1794. *Saint-Léon*

---

(3) *W. Godwin*, lettre du 31 août 1819, p. 259.

(1) Henry Blanch Rosser, comme Shelley, est un admirateur de la *Justice Politique*. V. lettre du 14 mars 1819, *W. G.*, II, p. 262.

(2) *Ibid.*, lettres de lady Lamb, p. 266 et suiv.

ne parut pas avant 1799, *Chancer* (1), en 1803, et *Fleetwood* (2), en 1805. Mon esprit était alors épuisé. Je ne pouvais sans interruption poursuivre la même carrière.... Béni soit le temps qui me permit de renouveler ma vigueur! Je n'ai pas commencé *Mandeville* avant 1816 et j'ai toujours senti depuis que j'avais passé un nouveau bail de vie intellectuelle. J'écris des œuvres, élabore des plans ; j'éprouve toute la vigueur de la jeunesse et ne cesserai plus d'écrire. Sachez que je ne suis pas resté dans l'oisiveté pendant ce précieux intervalle.. J'ai produit les œuvres de Baldwin... Mais ces travaux n'étaient pas moi-même. je n'ai pas mis en œuvre toute la vigueur de mes facultés.

« La *Réponse à Malthus* même n'aurait jamais pu, sans notre entreprise, être publiée. Je croyais pouvoir finir cette *Réponse* dans six mois et voilà plus de deux ans que je l'ai entreprise.

« Pendant que je m'acquitte de cette tâche herculéenne, les transactions commerciales du rez-de-chaussée me procurent nourriture, habits et logement, tout en me permettant de continuer mes travaux. »

Terminant sa lettre de défense par un éloge peut-être intéressé de Shelley : « J'ai lu, dit-il, la tragédie de *Cenci* et suis heureux de voir Shelley descendre enfin dans la réalité des choses humaines. Le récit est certainement malheureux, mais l'exécution me donne une idée nouvelle du talent de Shelley. » (3)

---

(1) *Life of Chaucer*, tableau de la vie anglaise au XIVe siècle.

L'auteur, dans sa préface, se propose d'élever un monument en l'honneur du père de la langue anglaise et de peindre la société anglaise telle que Chancer lui-même l'a vue. Godwin se flatte de n'avoir laissé à glaner que des détails aux compilateurs futurs.

(2) *Fleetwood, or the New Man of Feeling*, 3 vol., 1805.

L'auteur s'est attaché, dans ce roman, à la peinture d'aventures communes et ordinaires. Il y fait profession de respect pour le mariage. « L'auteur de la *Justice Politique* serait le dernier à recommander une rénovation de la société, par des exemples isolés, au lieu de s'efforcer par la discussion et le raisonnement de réaliser un progrès grandiose et vaste dans les sentiments des membres de cette société. » Préface.

L'évolution commencée dans *Saint Léon*, continue donc dans *Fleetwood*.

(3) *W. Godwin*, lettre du 30 mars 1820, p. 270.

En réalité Godwin ne devina point le génie de Shelley sur lequel il eut tant d'influence. « The practical and clear mind of Godwin could not live in the regions of ethereal magnificence. » (*Shelley Memorials*)

Malgré l'optimisme de Godwin, les affaires de Skinner street subissaient une crise : un incident fâcheux la fit éclater. Des arriérés de rente étaient réclamés par le propriétaire qui intenta un procès à son locataire à bail, et obtint son expulsion, en mai 1822, dans le délai de deux jours : Godwin était jeté à la rue.

Shelley ne pouvait manquer de connaître bientôt la nouvelle du désastre qui avait été communiquée à Mary Godwin (1). Par un procédé analogue, la réponse du poète qui est la dernière lettre qu'il devait écrire, est adressée à Mrs Godwin, non à Godwin même. Il n'a pas voulu annoncer le désastre de Skinner street à Mary, malade et toujours inquiète sur sa famille : le contre coup pourrait lui être fatal. Il attendra que les détails soient mieux connus et que les choses prennent une tournure plus favorable.

« J'ai écrit à Mr Smith, le priant de m'avancer 400 livres qui sont à la disposition de Godwin, si je peux les obtenir ainsi.... Mr Godwin connaîtra immédiatement le résultat de ma demande à Mr Smith. » (2)

Cette lettre est datée de Lerici, 29 mai 1822. Six semaines plus tard, Shelley se noyait à la Spezzia. Dans cette circonstance tragique, Godwin, ému, déplora ce qu'il appelait le dernier coup du destin (*the last blow of fate*). Mais comme Sir Timothy Shelley offrait de prendre son petit-fils à sa charge, il engagea vivement sa fille, au nom de ses sentiments maternels, par simple prudence même, à ne pas se séparer de son enfant qui restait l'héritier du nom et du domaine de Shelley.

« Au moment où vous l'abandonneriez, vous paraîtriez renoncer à toute parenté... Ne vous laissez pas abattre... Vous avez un talent extraordinaire : *Frankenstein* est connu partout et partout loué... C'est le livre le plus étonnant qui ait été écrit à 20 ans...

« Si vous avez besoin de quelque petite somme d'argent, faites le savoir. Il faut nous aider les uns les autres. Votre père affectueux. » (3)

---

(1) *W. Godwin*, II, p. 276, lettre du jeune Godwin à Mrs Shelley, 25 février 1823.

(2) *W. Godwin*, p. 279, lettre de Shelley à Mrs Godwin.

(3) *Ibid.*, t. II, lettre du 14 février 1823, p. 281.

C'est à la fille de Mary Wollstonecraft, la sienne aussi, que le vieux Godwin réservait sa plus grande part d'affection paternelle. Elle ne se montra jamais ingrate envers lui. Nous ne la quitterons point sans souscrire en grande partie à l'éloge fait par son père de son roman qui, par certains côtés, pourrait être mis en parallèle avec *Caleb Williams*. (1)

(1) *Frankenstein.* — Ce récit fait par le héros lui-même (comparez *Caleb*,) est encadré dans un voyage au pôle nord entrepris par un Anglais aventureux et ami de la science, nommé Walton, qui raconte à sa sœur, restée en Angleterre, ses difficultés, son voyage, sa rencontre avec Frankenstein. Celui-ci expose à Walton ses aventures et ses malheurs. La fin de l'ouvrage décrit la mutinerie des marins de Walton qui, malgré les exhortations de Frankenstein, recueilli mourant, refusent d'affronter les périls de l'entreprise nouvelle.

Le héros (Frankenstein) enflammé de l'amour des découvertes, atteint son but sublime : donner la vie à la matière. Mais l'être nouveau, né de la science, ne lui inspire que mépris et horreur. Dès lors ses recherches sont abandonnées. Sa propre créature le persécute et fait le malheur de sa vie. Il fuit ce génie malfaisant jusque dans les solitudes glacées du pôle. Il est difficile de ne pas être de l'avis de l'auteur, lorsqu'il déclare par la bouche de son héros qu'un évènement si effrayant est unique dans l'histoire de l'humanité. Heureusement pour nous qu'il n'a pas eu lieu. Le livre est plein de nuit et d'horreur.

L'auteur a-t-il voulu condamner l'appétit immodéré de la science ? ou bien, le terrible démon qui tourmente Frankenstein jusqu'à son dernier jour est-il le symbole de ce que l'humanité pourrait devenir, privée de croyances et appuyée seulement sur le savoir ? Sans rien conclure au sujet des idées philosophiques de l'œuvre, disons qu'elle est surtout remarquable par l'étrangeté du récit et par la peinture vigoureuse de la haine.

CHAPITRE X

Les dernières années. De la mort de Shelley à la mort de Godwin. (1822-1836).

Dans les dernières années de sa longue vie, Godwin continue à lutter contre la pauvreté : les querelles que son nom et ses œuvres suscitaient autrefois se sont calmées. Aussi, quand il se décide à faire un nouvel appel à la charité du public, en véritable mendiant des lettres, ce n'est plus parmi les whigs seulement qu'il recueille les fonds, mais parmi ses admirateurs et ses amis, ou même parmi ceux que touchent sa vieillesse et son état. Le biographe anglais de Godwin a négligé de nous faire connaître l'auteur du nouveau document, mais Crabb Robinson nous apprend (1) que c'est Sir James Mackintosh lui-même dont le revirement en faveur de son ancien adversaire a déjà été observé. La teneur de la deuxième lettre au public ressemble fort à la première :

« Nous prenons la liberté d'appeler votre attention sur le cas de Mr Godwin, écrivain de grand talent, remarquable par des œuvres littéraires *qui n'ont pas de rapport avec les controverses actuelles* et qui, dans sa 67e année, a été engagé dans des diffi-

(1) *Diary*, vol. 2, p. 257 (12 juillet 1823.)

cultés indépendantes de son activité et de sa prudence... »

Suivent les détails connus sur le procès de Skinner street.

« La somme demandée est de 600 livres : elle est destinée à permettre à un homme de génie de finir tranquillement sa carrière. » (1)

La souscription ne réussit pas : elle ne produisit environ que la moitié des fonds demandés. Est-ce Murray qui n'a pas su intéresser les lords Lansdowne, Holland, Dacre, Bessborough, etc.? Mais si cet ami s'est mal acquitté de sa tâche, lady Caroline Lamb ne pourrait-elle recommander Godwin à d'autres personnes ? Pour sortir de ses inextricables embarras, il fait appel à l'avocat Lens, ancien condisciple à Norwich.

Il évoque les souvenirs d'enfance. Se souvient-il de l'avoir un jour présenté à une Miss Carter, à l'école de danse de Norwich ? Godwin, lui, n'a jamais oublié. Il a suivi une carrière différente; il a écrit *Caleb, Saint Léon*, et un tas d'autres livres. En a-t-il entendu parler ? Il est riche, Godwin, lui, est « autre chose ». Il a eu des malheurs. « C'est par un fil délicat, invisible qu'il lui est attaché, » mais il s'adresse aux personnes qu'il suppose bien disposées à son égard. (2)

Sir James Mackintosh, autrefois si dur, qui, naguère, avait reproché à Godwin son ton intransigeant envers Malthus, est des plus empressés. Il l'encourage : « Si vous êtes forcé d'abandonner l'entreprise, ce sera, à mon avis, une honte pour le siècle. »

Il l'engage à demander une critique de ses œuvres dans la *Revue d'Edimbourg*, à Hazlitt (3). Il le recommande à lord Byron, grand admirateur de l'auteur de *Saint Léon*.

---

(1) *W. Godwin*, p. 283. Au nombre des signataires du document se trouvent H. C. Robinson, Ch. Lamb, Mackintosh.

(2) *Wm Godwin*, t. II, p. 287, lettre du 4 sept. 1823.

(3) Dans une lettre de Byron à Murray, Godwin est dépeint par Mackintosh comme « un homme de génie destiné à mourir de faim. » Byron offre généreusement 600 livres, mais ne pouvant les obtenir de ses éditeurs, il s'inscrit pour 25. C'est dans cette même lettre que Southey, qui avait accusé Byron et Shelley de former une ligue d'incestes est traité, « d'impudent menteur. »

Allegra était fille de Byron et de Jane Clairmont, fille de Mrs Godwin.

Mackintosh publiait une critique de la *Vie des neveux de Milton*, dans la *Revue d'Edimbourg*, t. XXV.

Mais l'entreprise de Skinner Street était destinée à sombrer. A vrai dire, et l'aveu est de Godwin lui-même, ni lui ni sa femme, n'étaient propres à conduire une affaire commerciale. En 1825 la faillite fut déclarée. Dès lors il mène une vie plus retirée qu'auparavant. Il semble accepter, avec sa philosophie ordinaire, le malheur qu'il n'a pu conjurer, malgré ses efforts. Il est consolé par les égards de sa fille, Mrs Shelley, et surtout par son travail, ininterrompu malgré les vicissitudes et la vieillesse. De 1824 à 1828 il travaille avec ardeur à une *Histoire de la République d'Angleterre.* « J'ai 72 ans, écrit-il à sa fille, et suis plein de gaieté... Mon entrain actuel vient surtout de mon *Cromwell* et de la nature de mon travail, ruisseau toujours en marche et toujours frais. » (1)

Il sollicite des renseignements sur son héros de Walter Scott, et de d'Israeli, et comme il compose aussi un roman (2), il demande, l'année d'après, à Washington Irving de lui trouver un éditeur

---

(1) *W. Godwin*, lettre du 9 oct. 1827, p. 299. *History of the Commonwealth of England from its Commencement to the Restoration of Charles the Second* (1824-1828).

L'auteur repousse l'impartialité qui consiste à n'établir aucune différence essentielle entre le bien et le mal. « Je me suis bien gardé, dit-il, de me laisser aller à la déclamation... Je n'ai jamais négligé aucun moyen d'information et considéré les faits en eux-mêmes. (*Journal du Parlement* et la série complète des journaux du temps). Le tome IV est consacré à Cromwell, cet « usurpateur qui semble avoir projeté de devenir un bienfaiteur public. »

(2) *Cloudesley, a Tale, by the Author of Caleb Williams* (1830). Après ses aventures en Russie, le jeune Meadows, entre au service de lord Danvers, comme secrétaire. Lord Danvers conte ses malheurs à Meadows. Cloudesley, s'est fait le complice de lord Danvers en substituant un enfant mort-né à l'enfant vivant d'Irène, veuve de son frère. Cet enfant dépossédé par lord Danvers, est élevé par Cloudesley, et se révèle plein de vertus. Cloudesley entreprend de faire rentrer son pupille dans ses biens et honneurs et ce dessein est favorisé par le malheur de lord Danvers lui-même, qui perd un à un tous ses enfants, en expiation de son crime. *Cloudesley* est la peinture du remords, comme *Mandeville* est la personnification de la haine.

Lives of the Necromancers, histoire des personnages éminents auxquels on a attribué l'exercice de pouvoirs magiques (1834). L'auteur se propose de faire un tableau véridique de la crédulité de l'esprit humain. Exemples de nécromants et de sorciers depuis la Bible, dans la Grèce et l'Italie anciennes, au moyen-âge, etc.

en Amérique (1). Il nous donne ainsi le spectacle d'une vieillesse active, spectacle propre à réveiller notre sympathie pour lui. Il gardera d'ailleurs le même genre de vie jusqu'à ses derniers jours. Quelles qu'aient été ses faiblesses passées, sa déchéance morale, il les rachète par le travail.

Après *Cromwell*, *Cloudesley*; après *Cloudesley*, les *Pensées sur l'homme*; puis la *Vie des Nécromants* et, quand il meurt, il laisse un grand nombre d'essais à publier. On verra la variété et l'étendue de son œuvre lorsque nous résumerons l'ensemble de ses écrits.

S'il lui était cependant réservé, comme à tous ceux qui vivent longtemps, de voir successivement disparaître tous ses amis, autour de lui, il éprouvait aussi la joie d'attirer encore à lui, malgré son grand âge, des représentants de la génération nouvelle.

En 1830, c'est Lytton-Bulwer (2) qui est introduit par lady Caroline Lamb. Malgré le peu d'empressement que témoigne Godwin à se créer des amitiés nouvelles (3), une correspondance pleine de respect, d'un côté, d'affection et d'estime, de l'autre, lui permet d'échanger avec son jeune et dernier disciple, des compliments réciproques sur leurs œuvres. Bulwer se montre heureux des éloges décernés à *Cloudesley*; Godwin se déclare ravi de *Paul Clifford*. « J'ai lu, dit-il, certaines pages de ce livre avec transport. » (4) Il sait repousser tout sentiment d'envie et se réjouir du succès d'autrui. Rendons-lui justice. Il avait d'autant plus de mérite de parler ainsi de la gloire naissante de ce disciple brillant, qu'il subissait lui-même à ce moment, les refus humiliants des libraires. « Si je puis m'entendre avec les tyrans de Burlington Street et convenir de 3, 4 ou 500 livres pour un roman, gagner, en l'écrivant, ma subsistance, je ne mourrai probablement pas de faim pendant une quinzaine... Mais il me faut aller chez eux, deux ou trois fois, et

---

(1) *W. Godwin*, p. 292.

(2) Il n'est devenu lord Lytton que beaucoup plus tard, jusqu'en 1844 il s'appelle E. G. E. Lytton-Bulwer; en 1844, Bulwer-Lytton; lord Lytton en 1866.

(3) Voir l'aveu brutal fait à ce sujet dans la lettre à Wallace, 3 sept. 1810, *W. Godwin*, p. 268.

(4) Lettre de Bulwer à Godwin et réponses : *Ibid.*, pp. 305, 309.

les attraper, si je peux... Ces démarches m'enlèvent courage et repos... Pendant ce temps ma vie se passe ».... (1)

Non moins mélancolique est la lettre suivante qu'il adresse à W. Scott, le 17 février 1831. « Dans 14 jours je vais finir 75 ans. Avant cette date, on aura publié un volume de moi intitulé *Thoughts on Man* qui donnera, si je ne me trompe, les signes d'un esprit aussi jeune et aussi énergique que tous mes autres ouvrages, à l'époque de ma pleine vigueur. J'ai conscience de conserver mon talent intact et je voudrais le faire servir à mon entretien, à me procurer ces médiocres plaisirs auxquels j'ai été accoutumé. »

Or, les éditeurs de Londres ne lui causent que découragement. Il a proposé à Murray la *Vie des Nécromants* : celui-ci a refusé.

Il a proposé *Deloraine*, son dernier roman, à Cadell d'Edimbourg, qui a refusé de même. Walter Scott voudrait-il intervenir et parler en sa faveur (2) ? Mais W. Scott pliait sous la tâche énorme qu'il avait entreprise, à la fin de sa carrière.

« Non sum qualis eram, répond-il à Godwin. Je participerais volontiers à une souscription qui couvrirait les frais d'une publication sans caractère religieux ou politique. Je ne puis rien faire de plus pour vous (3). » *Deloraine* fut publié en 1833 et la *Vie des Nécromants* dut attendre jusqu'en 1834.

A ces soucis constants vint s'ajouter une grande peine intime. La mort, qui l'épargnait, frappait sans cesse dans son entourage. Son fils William Godwin était emporté par une courte maladie en septembre 1832. Correspondant du *Morning Chronicle*, il avait achevé un roman auquel son père attribue une grande vigueur : *Transfusion or the Orphans of Unwalden* (4).

---

(1) *W. Godwin*, p. 309, lettre à Mrs Shelley, 22 juillet 1830.

(2) *W. Godwin*, p. 310, lettre à W. Scott, 17 Février 1831.

(3) *Ibid.*, réponse de W. Scott, 24 février.

(4) Quelques pages biographiques ont été publiées par le père en tête du roman de son fils. Il se destinait au commerce. Mais, jusqu'à 21 ans, il n'avait fait choix d'aucune carrière. A la grande surprise de son père, qui l'avait fait entrer comme reporter au *Morning Chronicle*, il révèle peu à peu ses goûts littéraires et, quelques années avant sa mort, compose : *The*

La même année survenait la mort de Mackintosh et, deux ans après, celle de Ch. Lamb. A tous ces avertissements, il comprenait que la fin n'était pas éloignée : il avait des syncopes fréquentes. Mais il envisageait l'avenir avec une calme tristesse. Grâce aux démarches de ses amis, il put passer ses derniers jours à l'abri du besoin. Il fut, en effet, heureux d'accepter le poste de gardien huissier de l'Echiquier à Palace Yard qui lui fut confié par lord Grey. Ainsi, par une contradiction dernière dans sa vie, le philosophe de *Political Justice* qui avait combattu, dans son grand ouvrage, les fonctions salariées par l'État et dénoncé l'immoralité de tout traitement public (1), oubliait une fois de plus de conformer sa vie à ses doctrines, et, dans la dernière page de son journal, où se voit le mélancolique pressentiment de sa fin prochaine, reconnaissait l'utilité des « formes et règlements ordinaires de la société pour nous protéger contre les coups inattendus du sort. » (2)

Ces formes de la société, ou lois, qu'il avait cherché à ébranler, dans un élan de ferveur révolutionnaire, il les regrette maintenant. Pourtant, ni l'affaiblissement graduel de sa santé, ni les vicissitudes des dernières années, ne purent ramener les

---

Orphans of Unwalden. « S'il avait vécu, dit Godwin, je ne doute pas qu'il eut écrit des choses remarquables. » Un mot sur cette œuvre qui n'est pas dépourvue d'imagination.

Comme le *Frankenstein* de Mrs Shelley, il y a dans *The Orphans of Unwalden*, un élément merveilleux : la transfusion des âmes. L'intérêt y languit, l'action marche très lentement ; il y a trop de conversations. Cependant le personnage de De Mara est bien dessiné et celui de Madeline très étudié.

Cette dernière représente le caractère passionné, capricieux et changeant. Peu en rapport avec cette donnée est le sentiment d'honnêteté profonde que le jeune romancier lui attribue.

Le beau rôle est réservé aux personnages d'humble condition sociale, aux deux orphelins, tandis que le comte de Mara est peint comme séducteur, intrigant sans scrupules et sensible seulement aux règles de l'honneur mondain.

La transfusion des âmes, devenue le redoutable pouvoir secret d'Albert, n'opère qu'au dénouement, lorsque l'esprit vengeur de l'orphelin, ranime le cadavre de Madeline, afin d'accabler le coupable de reproches.

Il y a dans cette figure d'Albert quelque chose de noble et de touchant. Le rôle de Seston, personnage secondaire, est également moral. Quant à Urfort, c'est un monstre, un Iago de bas étage.

(1) *Pol. Just.*, L. VI, ch. IX, pensions et salaires.

(2) *W. Godwin*, p. 331 ; dernière page du journal tenu par Godwin.

sentiments religieux de sa première jeunesse. Il persévéra jusqu'au bout dans sa confiance en la raison humaine et ne voulut reconnaître aucune religion établie. Pour lui, la mort était bien la Fin. Il s'éteignit le 7 avril 1836. Par les soins de son petit-fils, Sir Percy Shelley, ses restes, ainsi que ceux de Mary Wollstonecraft et de Mary Godwin, ont été, en 1851, transportés dans le cimetière de Bournemouth.

Au physique, Godwin était de petite taille, mais trapu : il avait une grosse tête, de grands yeux, et, si nous en croyons le témoignage de Wordsworth (1), un nez de longueur insolite. Sa démarche était lente et grave. Hall qui l'avait vu dans son magasin de libraire, d'ailleurs assez mal pourvu, lui trouvait l'air calme et gourmé d' « un ministre dissident, plutôt que d'un défenseur de la libre pensée. » (2)

Bien qu'il eût une constitution résistante, nous en avons pour preuve l'activité littéraire qu'il déploya jusqu'aux derniers jours de sa vie, nous savons par lui-même (3) qu'il était sujet à des attaques de catalepsie ou à des syncopes. A plusieurs reprises, ces malaises lui donnèrent des inquiétudes très vives et il eut recours aux conseils de quelques médecins, ses amis.

Quant à sa conversation, les témoignages de ses contemporains ne concordent guère. Holcroft, son ami intime, est trop suspect de partialité, quand il nous la dépeint comme étendue et pénétrante (4). Par contre, Talfourd (5) nous montre Godwin conservant un calme imperturbable au milieu de la foule, ce qui ne nous surprend guère chez un philosophe, mais, chose plus singulière, s'endormant en société, comme notre bon La Fontaine : cela lui arrivait même en présence des hommes de lettres les plus en vogue. Peut-être faut-il chercher la vérité dans

---

(1) Lettre de Southey, *W. Godwin*, p. 234.

(2) S. C. Hall, *Memories of Great Men and Women*, p. 62.

(3) *Autobiographie*, passim.

(4) Holcroft's *Diary*.

(5) *Final Memorials of Ch. Lamb*, Th. Noon Talfourd. Cf. Rogers, *Table Talk*, sept. 1820. Coleridge talks well on every subject and Godwin on none.

une opinion moyenne, celle de son disciple Bulwer-Lytton. Après avoir dit que quelques-uns des amis et compagnons habituels de Ch. Lamb, Leigh Hunt, Hazlitt, étaient de brillants causeurs, lord Lytton ajoute : « Godwin était considéré comme ennuyeux par ces gens d'esprit vif, ces ardents déclamateurs. Mais nous sommes assez âgé pour avoir entendu parler Godwin dans la société de mortels ordinaires ; il valait la peine d'être entendu et ne manquait pas d'une certaine jovialité bourrue et sarcastique. » (1)

(1) Godwin was considered as a dull proser, by these quick wits and vivid declaimers ; but we are old enough to have heard Godwin talk in the society of ordinary mortals, and there he was well worth hearing, nor without a grim jocularity of sarcasm. Lord Lytton (E. Bulwer), *Miscellaneous Prose Works*, éd. Tauchnitz t. I, p. 145. L'essai de Bulwer sur Ch. Lamb and some of his Companions, d'où ce passage est tiré, a paru dans le *Quarterly Review*, janvier 1867.

LIVRE DEUXIÈME

La « Justice Politique »

L'*Enquête sur la Justice politique*, publiée en février 1793, valut à Godwin une popularité soudaine. Qu'est-ce que cet ouvrage qui produisit sur le public de cette époque une si profonde impression ? Par l'analyse qui suit, on verra que c'est avant tout « un traité de morale sur l'adoption d'un principe de moralité et de vérité dans la pratique d'une communauté.

« Partant de ce principe que nous n'apportons en naissant aucune idée innée, et que les qualités morales de l'homme sont le produit des impressions qu'il reçoit, Godwin entreprend de prouver que par l'amélioration progressive des institutions et du milieu, le vice et le malheur peuvent être chassés du monde.

« Cette perfectibilité de l'homme dans l'avenir (théorie déjà soutenue par Priestley, dans ses *First Principles of Government*), Godwin ne la fonde pas, comme on le suppose parfois, sur la contingence d'un changement naturel et soudain de la nature humaine, mais bien sur l'étude des progrès déjà réalisés dans le passé. Tout en admettant que les individus et les peuples subissent fortement l'influence du climat, de l'hérédité, et d'autres causes physiques, il affirme la toute puissance de la raison et le triomphe final de la vérité clairement exposée. Les trois méthodes les plus efficaces de la réforme sont : la littérature,

l'éducation et cette notion de justice politique qu'il se propose spécialement d'inculquer. » (1)

Dans sa préface, l'auteur se propose de mettre en harmonie avec le progrès les ouvrages de science politique, science qu'il croit être encore dans l'enfance.

Il y a douze ans qu'il est convaincu que la monarchie est un gouvernement fatalement corrompu et la lecture de Swift et des historiens latins a fortifié cette conviction.

C'est de la Révolution française qu'est né cet ouvrage. Projeté dès 1791, commencé en septembre, il a été achevé en seize mois, non sans quelque rapidité (*a certain degree of despatch*) et l'impression était commencée avant l'achèvement de l'œuvre.

Le pouvoir civil s'attaquera-t-il à un ouvrage qui, repoussant la violence et le désordre, est un appel aux hommes d'étude et de réflexion ? Quant à lui, Godwin, il ne perdra pas son sang-froid. Il souffrira pour la vérité. Sans doute, la panique s'est emparée de l'esprit public. Mais c'est le propre de la vérité de n'éprouver aucune crainte. A ce feu artificiel succèdera une période de calme raison. (préface du 7 janvier 1793) (2)

---

(1) *Essay on Property*, a Reprint of Godwin's *Political Justice*, by H. S. Salt, 1890.

Nous avons eu entre les mains l'édition de *Political Justice* de 1793, en deux qtos, pour l'analyse qui suit.

(2) Dans cette partie de notre étude, nous avons analysé l'œuvre de Godwin et donné des extraits du livre VIII, sur la propriété.

CHAPITRE I

Abordant son sujet, Godwin s'occupe de l'importance des institutions politiques : le but qu'il s'agit d'atteindre par la justice n'est autre que le bonheur humain. C'est à tort que certains hommes dédaignent la science politique. Si nous admettons, avec l'auteur, que le vice n'est qu'ignorance (1), comment ne pas souhaiter un gouvernement qui favorise la recherche de la vérité ? (2)

Quel sombre tableau que l'histoire de l'humanité passée ! Son histoire n'est guère que l'histoire de crimes ; la guerre est considérée comme une institution politique. Les Romains comptent parmi les premiers destructeurs de l'espèce humaine.

L'histoire de la vie intérieure des peuples est-elle moins sombre (3) ? La misère sévit sur le peuple et la pauvreté conduit au vol. Pour défendre la loi et les institutions établies, on emploie le fouet, la hache, la prison et le gibet. Si tous ces maux sont sans remède, cherchons du moins à les connaître ; appliquons-leur, dans ce dessein une méthode de critique scrupuleuse..... Les hommes verront peut-être un jour qu'ils ont une nature commune et que la vraie liberté, la parfaite équité, sont des bienfaits pour tous. On établira suffisamment la probabilité d'un tel progrès, si l'on considère le caractère de l'homme, l'action du gouvernement, la perfectibilité de l'espèce humaine.

---

(1) Cf. Helvétius, *l'Homme*, passim ; d'Holbach, *Système social*, passim ; Condorcet, etc.

(2) *Pol. Just.*, L. I, ch. I.

(3) Cf. *de l'Homme*, sect. IV, ch. IX, p. 230. « C'est leur force et non la justice que les nations consultent. Tel est le tableau que nous présente l'histoire. »

Nous ne sommes ni vertueux, ni vicieux en venant au monde : il n'y a pas d'idées innées. Pas de prévision possible avant l'expérience. Pas de tendance naturelle au mal. Nos vertus et nos vices peuvent être rapportés aux incidents qui constituent l'histoire de notre vie et si ces incidents pouvaient être débarrassés de toute tendance mauvaise, le vice serait détruit (1).

Quelles sont les principales causes du progrès moral ?

En ce moment certaines maximes concernant l'homme sont aussi établies que les lois de Newton : la liberté vaut mieux que l'esclavage est une de ces maximes évidentes.

Il n'est pas douteux que la discussion illimitée permettra, tôt ou tard, de découvrir la vérité. Malheureusement la culture littéraire n'est le partage que de quelques privilégiés : chacun de nous devrait avoir du loisir pour la réflexion et le raisonnement... Quand la partie la plus nombreuse du peuple aura pris conscience de l'absurdité de ses institutions, le peuple sera prêt à les remplacer sans violence et par un consentement unanime. (2)

Une autre cause de progrès est l'éducation. Elle prend l'esprit à son origine : or on sait qu'il est plus facile d'inculquer des tendances vertueuses que de détruire les erreurs et les préjugés (3). L'enfant sera préservé de la tyrannie, d'un côté ; il ne sera pas aveuglément obéi dans ses caprices, de l'autre. Mais comment lutter contre les erreurs du monde ? Rien de plus malaisé que de combattre l'erreur universelle et de préserver un jeune esprit de la contagion générale.

Si l'éducateur lui-même ignore la vérité, comment pourrait-il l'enseigner ? Dans le nouveau système de justice politique il faudra donc faire à la fois l'éducation du précepteur et celle de l'élève. (4)

---

(1) Cf. d'Holbach, *Système social*, ch. I, p. 10 à 13.

L'empirisme radical de Godwin remonte à d'Holbach et à Hume.

(2) *Political Justice*, L. I, ch. IV.

(3) Helvétius, *de l'Homme*, introduction, p. 7. « L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance, il ne s'élève plus jusqu'à la vérité. »

(4) *Ibid.* « Nulle réforme à espérer dans l'éducation tant qu'elle sera confiée à des scolastiques. » Introd., p. 10.

Enfin l'action du gouvernement est de tous les modes d'agir sur les esprits le plus efficace. Tous les résultats qu'un principe adopté dans une communauté peut produire, il les produit sur une vaste échelle. C'est ainsi que le despotisme rend les hommes soumis et dociles. Quelle influence n'ont pas eue autrefois l'excommunication et l'interdit ?

L'auteur doute que l'erreur eût pu durer si longtemps sans le secours du pouvoir régulier. (1)

Passons à l'examen de l'origine du vol et de la fraude dans les états. Naïvement Godwin déclare que si tout homme pouvait se procurer le nécessaire avec la plus grande facilité et n'éprouver ensuite aucun désir de superflu, la tentation de voler perdrait son pouvoir. Actuellement 1 Anglais, sur 7, est secouru par la taxe des pauvres et beaucoup de gens se sentent poussés au désespoir par cette lutte continuelle contre la pauvreté. En même temps l'étalage insolent de la richesse rend le malheur du pauvre plus cruel : il prend l'opulence pour le bonheur (2).

Il voit l'argent régner en maître. Dans certains pays c'est la bourse la mieux garnie qui triomphe toujours, en justice (3) ; la vertu n'est rien, la richesse est tout : telle est l'opinion générale. Puisque la pauvreté est considérée comme le plus grand des vices, comment s'étonner qu'on y échappe avec un empressement que ne peuvent retarder les scrupules de l'honneur ?

La loi favorise le riche contre le pauvre. On a promulgué des lois draconiennes sur la chasse, des peines également outrées contre le vol que le riche, lui, n'est pas tenté de commettre.

Que dire de la longueur des procès et de la vénalité des juges ? « Un ami puissant, une jolie femme, un présent convenable, valent mieux qu'une bonne cause. » (4)

Enfin l'inégalité des conditions relève encore l'imaginaire supériorité des riches. Un correctif cependant à cet état de

---

(1) Cf. Rousseau, *Contrat social*, L. IV, ch. VII, p. 693.
Cette théorie est générale au XVIIIe et au XIXe siècle. Pour V. Hugo le mal n'est qu'ignorance.

(2) *Pol. Just.*, L, I. ch. V.

(3) Cf. d'Holbach, *Système social*, 3e partie, ch. 3. « La justice a presque en tout pays deux balances, » etc.

(4) *Pol. Just.*, L. I, ch. V.

choses : il est peu de pauvres gens qui ne se vengent par le sarcasme contre le parvenu insolent. Cette tendance, dit Godwin, pourrait être encouragée dans un but salutaire. Avouons que ce remède à l'inégalité est assez anodin.

Voilà les causes du mal social. Mais ne désespérons point, car les hommes sont capables d'un progrès perpétuel. L'auteur cite comme exemples de cette perfectibilité l'acquisition du langage et de l'écriture, œuvres de l'abstraction humaine. Mesurez le progrès de l'esprit par la distance qui sépare un Newton d'un laboureur.. « Considérez le progrès général de l'humanité : la terre couverte de maisons, de moissons, de machines et les merveilles de la peinture, la poésie, l'éloquence, la philosophie. » Toutes les sciences peuvent se compléter, pourquoi pas la science morale des institutions sociales? « Tournons nos regards vers le passé pour profiter de l'expérience humaine, mais sans croire que la sagesse de nos ancêtres ne laisse aucune place pour le progrès futur. » (1)

On fait aux principes exposés ci-dessus des objections diverses tirées de l'influence des causes physiques et morales, du caractère national, etc. Godwin n'hésite pas à déclarer l'action des causes morales supérieure à celle des causes physiques. Il renverse ainsi le rapport généralement admis (2). Sans doute, la sensation précède la réflexion et le choix ; mais les causes morales modifient souvent la sensation. Je me laisse parfois aller à la douleur. Un jour de pluie peut changer en lâche un homme courageux ; mais qu'il évoque alors l'image de sa femme et de ses enfants et la première influence disparaîtra. L'indisposition n'est redoutable que dans la mesure où l'esprit la seconde. Il n'est pas vrai de dire que les circonstances extérieures gouvernent les hommes. On verrait alors tous les caractères semblables ; une armée serait vaincue par un brouillard. En réalité, cette uniformité est rompue par des associations d'idées variant d'homme à homme. Or les associations logiques, qui sont les plus solides, viennent de la réflexion et non de l'extérieur. Les

(1) *Pol. Just.*, L. I, ch. VI.

(2) Cf. Montesquieu, *Esprit des lois*, L. XIV, ch. 2, pp. 300 et ch. XV, p. 307. « Combien les hommes sont différents dans les divers climats... »

causes physiques n'affectent qu'une minorité d'hommes ; on ne nie pas l'importance de ces causes, mais, en ce qui concerne l'homme, leur efficacité est détruite par l'importance supérieure de la réflexion de la science (1). Conclusion : si tous les efforts sont inutiles pour changer le caractère de l'individu à l'aide de la chaleur et du froid, les vrais instruments d'influence morale sont le désir et la crainte, la punition et la récompense, la perspective du bien commun.

Il n'y pas enfin de peuple réfractaire à la liberté. Tous sont capables d'être libres (2). L'expérience confirme ces assertions. Supposez dix mille prisonniers à qui l'on cherche à persuader que la prison est nécessaire à leur existence ; la vérité tardera-t-elle à se faire jour parmi eux ?

N'a-t-on pas exagéré l'influence du climat sur le caractère ? (3) Les Gascons sont les gens les plus gais de France ; passez les Pyrénées et vous trouvez les graves Espagnols. Ce sont pourtant des habitants de pays chauds. Ne faut-il pas affirmer que les causes physiques ne semblent puissantes que jusqu'au moment où agissent les causes morales ?

On objecte enfin qu'un peuple vieilli ne peut se relever de sa décadence. Cette objection provient d'esprits chagrins et déçus, évoquant sans cesse les vertus des races patriarcales. Mais les nations changent plus que les individus ; les générations se succèdent ; les défauts de caractère produits par le régime despotique s'effacent ; les habitudes changent aussi. La vérité apparaît. Sa nature est telle qu'on ne lui résiste pas. Quand le bien sera connu, nous ne l'abandonnerons plus ; nous persévérerons dans cette voie ; il n'y a pas de recul à craindre. Rien ne pourra faire revivre le mensonge. (4)

Après cette vive attaque contre les institutions politiques, Godwin analyse les principes de la société : c'est l'objet du livre II.

---

(1) *Pol. Just.*, L. I, ch. VII, 1re partie, voir, dans L. VIII, l'exagération de cette théorie de l'influence du moral sur le physique.

(2) Cf. Rousseau, *Contrat social*, ch. VIII, p. 671 : « La liberté n'est pas un fruit de tous les climats... » etc. Godwin, sur ce point, s'oppose à Rousseau.

(3) Cf. note de Voltaire, au ch. XV, L. XIV, de l'*Esprit des Lois*.

(4) *Pol. Just.*, L. I. ch., VIII, de l'influence du luxe.

Tout d'abord, à l'exemple de Paine, il condamne tout gouvernement. « La société est produite par nos besoins et le gouvernement par nos mauvais instincts. L'une, dans son meilleur état, est un bienfait ; l'autre, dans son meilleur état, n'est qu'un mal nécessaire (1) ». Cette distinction préliminaire entre la société et le gouvernement, sans cesse reprise et développée, conduit Godwin à l'étude des rapports de la politique et de la morale et, en particulier, à l'examen de l'idée de justice.

« La justice est définie : une règle de conduite qui nait de la connexion d'un être doué de perception avec un autre. Le but de la justice est le bien général qui doit l'emporter sur tous les mobiles d'ordre personnel et privé. En étudiant cette question, Godwin est amené par sa passion pour la logique à nier l'excellence des affections de famille, comme incompatibles avec les intérêts de la communauté (2).....

« La doctrine des droits appartenant à la société ou à l'individu, dans le sens d'un pouvoir complet (3) de faire ou de ne pas faire une chose, sans être exposé aux reproches et à la censure, est entièrement renversée, chaque membre de la communauté étant moralement responsable de ses actes et possédant à son tour une sorte de diplôme d'inquisiteur général de la conduite de ses voisins. Ce sujet nous amène à parler du devoir (et non du droit) de jugement personnel, idée que Godwin soutient avec beaucoup d'énergie.

« Pour un être rationnel, dit-il, il ne peut y avoir qu'une règle de conduite, la justice ; qu'un seul mode de vérification de cette règle, l'exercice du jugement personnel. En d'autres termes, il préconise un individualisme intellectuel absolu soumis seulement à la censure morale de la société (4). »

Voyons l'application de la théorie générale dans les détails.

Il ne faut plus recommander certaines vertus. La reconnais-

---

(1) Cité du *Common Sense* de Paine, dans *Pol. Just.*, L. II, ch. V.

(2) Godwin a retranché les paradoxes de cette partie du traité, dans la 2e édition corrigée, 1796.

(3) « Le terme droit a trop d'extension dans la société. » *Pol. Just.* L. II, ch. V, les droits de l'homme.

(4) Résumé du livre II, d'après Salt, *On Property*, Introduction.

sance en particulier n'est-elle pas contraire à la justice? Je dois estimer mon bienfaiteur, sans doute, non parce qu'il s'est bien conduit à mon égard, mais parce qu'il a bien traité un être humain, ayant en vue l'intérêt général : son mérite est mesuré par le mien.

La reconnaissance ordinaire n'est pas la justice, puisqu'on préfère un homme pour des raisons particulières et personnelles. Je dois peser constamment le mérite de mes semblables et le bien public domine tout.

J'ai le devoir de porter secours à autrui, sauf quand un tel secours est nuisible à la communauté, et si ma mort est nécessaire au bien général, la justice l'exigera.

Un homme riche ne peut disposer d'un shilling pour satisfaire son caprice; les biens particuliers sont un dépôt. Je me considère comme un gage en faveur de l'humanité; mon talent, ma force physique, sont au service de tous. Mon voisin a-t-il besoin de cent livres? Si je les ai de reste, *il y a droit* (1). C'est de la simple justice *(no favour, a right)*. La société a le droit d'exiger tout mon devoir.

Qu'est-ce que cette dernière notion dans un système où la notion de droit est exclue ? Le devoir, c'est la manière dont nous pouvons le mieux nous employer pour le bien public. C'est dire que certains actes accomplis avec la meilleure intention possible, peuvent n'être nullement vertueux; nous devons rechercher sans cesse la nature de l'utile et du juste, éviter les fautes de charité (2). *(a defect in philanthropy and zeal)*

On parle beaucoup des droits de l'homme. Si nous entendons par ce mot un pouvoir discrétionnaire, il n'y a pas de tels droits chez l'homme. Au fond, l'idée d'homme est incompatible avec celle de droit : elles s'excluent l'une l'autre. L'avare réclamera le droit d'accumuler des biens qui serviraient à faire subsister des milliers d'hommes. L'homme de plaisir s'indignera, si on contrôle ses dépenses. Le sage n'a-t-il pas le droit de juger leur conduite, de par son diplôme d'inquisiteur général, pour les

(1) *Pol. Just.*, L. II, ch. II. Cf. Swift, Sermon on Mutual Subjection, cité par Godwin.

(2) *Pol. Just.*, L. II, ch. III.

l'appeler à la vertu ? Ne peut-il user du droit de franc parler (*plain speaking*) ? « Nous donnons beaucoup trop d'extension au terme *droit*. Dans une société moins imparfaite que la nôtre, beaucoup d'actes maintenant permis relèveront de la censure morale publique. » (1)

Chacun de nous est tenu d'exercer son esprit à la recherche du droit. Nul n'est tenu d'obéir à une règle qui serait incompatible avec la justice. D'autre part le véritable homme d'Etat n'interviendra qu'à regret et dans peu de cas pour limiter cet exercice universel du jugement privé (2). Même quand cette liberté nous conduit au crime, c'est à regret que Godwin consent à la régler. Qui d'entre nous peut être sûr de son témoignage ? Qui pourra peser la diversité des mobiles et le degré de culpabilité de l'accusé ? Le châtiment ne convient pas à la correction des fautes. Mieux vaut faire appel à la raison.

Il existe une manière d'exposer la vérité avec bonté, de fournir des preuves qui entraînent la conviction. En punissant, nous faisons naître un sentiment d'injustice : nous appliquons la force au faible par une sorte d'aveu d'impuissance (*confession of imbecillity*).

Comment supprimer les peines ? Godwin attend tout du changement des mœurs par le progrès. « J'obtiendrais peu de succès par l'abolition des peines, dit-il, si je ne pouvais abolir en même temps les causes qui produisent la tentation et rendent les punitions nécessaires. » (3) Mais c'est toujours un mal et il ne faut y recourir qu'à la dernière extrémité.

Y a-t-il enfin des cas où le devoir de jugement individuel souffre une limitation ? Faut-il admettre, dans certaines circonstances, la substitution de la volonté générale à la nôtre ? Il s'agit de s'opposer à un ennemi intérieur ou à l'invasion : quelle attitude dois-je avoir, quel parti faut-il prendre ? Je ne dois partici-

---

(1) *Pol. Just.*, ch. V. Godwin attaque la doctrine de Paine exposée dans ses *Rights of Man* et semble, pour un instant, se rapprocher de celle deBurke.

(2) Toute action coercitive se borne à une contrainte morale exercée par nos concitoyens sur nous-mêmes.

(3) *Ibid.*, L. II, ch. VI, *de l'exercice du jugement particulier.*

per à aucune guerre que je trouve injuste. Voilà la règle. Nous sommes ainsi ramenés au principe posé au début du Livre II.

Il ne peut y avoir pour un être raisonnable d'autre règle de conduite que la justice et qu'un moyen de connaître cette règle : l'exercice du jugement. (1)

« Après l'adoption de ces principes anarchistes, Godwin condamne tous les systèmes de gouvernement qui ne sont tout au plus, d'après lui, qu'un expédient temporaire. « Puisque le gouvernement, dans son meilleur état, est un mal, dit-il, notre but principal consistera à en avoir aussi peu que la paix générale le permet

« Mais toute violence doit être écartée et une révolution, pour être efficace, doit être le résultat, non de la force, mais du raisonnement et de la persuasion ; elle doit consister en un changement naturel du caractère et des opinions. « Il faut éclairer le peuple, il ne faut pas l'exciter. »

Godwin voit de mauvais œil la formation des associations politiques parce qu'elles peuvent, dit-il, retarder le progrès moral.

« La diffusion des lumières est, d'après lui, le grand instrument de liberté. Il affirme enfin la bonté naturelle de l'homme. « Ni la philosophie, ni la morale, ni la politique, ne seront ce qu'elles doivent être, tant que l'homme ne sera pas reconnu ce qu'il est réellement, un être capable de justice, de vertu et de bienveillance. » (2)

Quels sont les fondements du gouvernement politique ? On admet d'ordinaire trois origines possibles : la force, le droit divin, le contrat social. Godwin trouve que la troisième hypothèse est seule digne d'examen (3). Mais tout ce passage n'est

---

(1) Godwin admet l'opposition de l'individu à la volonté générale. Rousseau, pour lequel « la volonté particulière tend de sa nature aux préférences et la volonté générale à l'égalité, » contraint l'individu « par tout le corps. » *Contrat*, L. I, ch. VII, p. 646.
Cf. aussi, L. II, ch. VI. « Faute de sanction naturelle, » etc.

(2) Résumé d'après Salt, *On Property*, p. 8.

(3) Godwin n'admet pas qu'aucun gouvernement tire son autorité d'un contrat primitif. Rousseau ne parle que d'un contrat dont les clauses sont partout tacitement admises et reconnues. *Contr. soc.*, L. I, ch. VI.

qu'une longue paraphrase de Rousseau et l'auteur ne révèle son originalité que dans la critique d'une espèce particulière de contrats, des promesses.

Nous avons promis obéissance au gouvernement et nous sommes tenus, dit-on, de lui obéir. Or, dois-je faire ce que j'ai promis, ou ce que prescrit la justice ?

Le caractère de la justice n'est-il pas immuable dans toutes les circonstances ? Peut-il y avoir place pour une promesse, quand elle est contraire à la justice ? En obéissant à une promesse, ne donnons-nous pas étourdiment à autrui l'idée que nous nous guiderons, dans l'avenir, non par des mobiles personnels, mais par d'autres ? En refusant de nous lier, en réservant l'avenir, nous apprendrons à ne compter que sur nos propres efforts ; rien ne nous détournera de notre devoir. (1)

De quoi est faite cette autorité politique à laquelle on veut sacrifier notre liberté ? Qui a le pouvoir de faire les lois ?

Le gouvernement étant institué au nom de tous et pour le bien de tous, chaque membre de la communauté doit en avoir une part. Voilà le droit. Or le peuple n'est que représenté.

Godwin accepte la nécessité de cette représentation confiée à des citoyens de talent épris du bien général, mais, tout en reconnaissant le beau spectacle offert par les délibérations en commun, le spectacle d'un homme isolé témoignant en faveur de la vérité et de la justice ne lui paraît pas moins beau. (2)

Reste à se demander qui a l'autorité suffisante pour faire la loi ?

C'est la raison qui est le seul législateur véritable ; tous ses arrêts sont irrévocables. La société n'a pour fonction que d'interpréter des lois : tout pouvoir politique n'est qu'exécutif. Si l'autorité de la communauté peut aller jusqu'à l'emploi de la force, cet emploi n'est légitime que lorsqu'il s'agit de prêter appui à la loi.

Encore doit-on n'avoir que rarement recours à cette extré-

---

(1) *Pol. Just.*, L. III, ch. III.
(2) *Ibid.*, ch. IV.

mité. Enfin, dès que l'autorité politique s'écarte de la justice, tout homme est tenu de lui résister vigoureusement. (1)

A l'égard des pouvoirs établis, Godwin revendique ainsi la plus ferme indépendance. Je ne dois l'obéissance à aucun individu, à aucun groupe d'hommes. Il peut arriver parfois que j'obéisse par crainte, mais mon jugement intérieur proteste : je refuse mon assentiment. Tout homme devrait s'acquitter lui-même de ses devoirs dans la plus large mesure, au lieu de déléguer ce soin à d'autres et de leur accorder une confiance illimitée qui fait de l'homme un être passif, instrument aveugle ou machine. (2)

Faut-il préférer une forme de gouvernement à toutes les autres ? La diversité des pays et des peuples justifie-t-elle la diversité des institutions ? En vain quelques écrivains cherchent à nous persuader que ces variations naturelles sont légitimes, parce que le temps les a consacrées ; il n'est pas vrai que le despotisme soit bon nulle part (3). En passant un ruisseau, la vérité ne devient pas une erreur. Quoi qu'en dise Burke, « cet illustre et vertueux paladin des temps anciens, » la liberté est partout préférable à l'esclavage. Ne vénérons point notre constitution, et surtout ne la considérons point comme immuable. Nous ne voulons pas rompre non plus brusquement avec le passé ; nous jugeons que le progrès doit être gradué. Mais tout système qui donne corps aux imperfections étant nuisible, tout gouvernement est un mal. Que faut-il donc faire, puisque c'est un mal nécessaire ?

Répandre largement la vérité par la discussion, ne demander au gouvernement qu'une chose, la neutralité. Ainsi nous arriverons à posséder en totalité la vérité que nous n'avons que par petites parcelles. Mais comme la haute culture littéraire, les résulats de recherches profondes ne vont jamais jusqu'à la foule, une élite de gens cultivés lui communiquera les vérités

(1) *Pol. Just.*, L. III, ch. V, de la législation.

(2) *Ibid.*, ch. VI, de l'obéissance.

(3) Montesquieu, *Esprit*, L. I, ch. III. Rousseau, *Contrat. Soc.*, L. II, ch, XI.

établies ; la foule les appuiera parce qu'elles seront simples et vraies ; elle voudra les dépasser sans cesse. (1)

Au commencement du livre IV, Godwin, qui, malgré ses divisions et subdivisions, ne s'astreint pas à un ordre rigoureux, revient au droit de résistance à l'oppression.

Tout homme doit résister à l'injustice. Qui le déterminera à la résistance ? Son jugement individuel qui est une sorte de contrepoids, partout où le gouvernement est en vigueur. Des deux modes de pratiquer ce devoir, l'action et la parole, le sage hésitera à employer le premier ; il envisage le résultat douteux, l'inutilité du martyre, à moins qu'il ne soit en face d'une obligation absolue.

Le bien général le guide ; il repousse la violence, attendant tout du progrès, de la raison. Serait-il même certain du succès qu'il reculera devant l'emploi de la force, emploi odieux auquel on ne doit recourir que dans les cas d'extrême urgence. (2)

Proclamer la vérité sans restriction, critiquer tous les actes contraires aux intérêts véritables de l'humanité, voilà le mode légitime de résistance.

Le bon citoyen fait sans cesse appel à la raison. Dois-je, par exemple, soutenir et respecter la constitution parce qu'elle est excellente, ou parce qu'elle est anglaise ? Montrez-moi ses beautés et ses bienfaits, dans le premier cas ; empêchez-moi de penser dans le deuxième. Comment aurions-nous fait le moindre progrès, si l'homme avait toujours été satisfait de son état social ? Cette manière d'agir seule assure le développement pacifique de la société ; c'est la meilleure manière de faire les révolutions dont le véritable instrument est la persuasion, non la violence et la haine. Il faut, avant tout, changer les sentiments et les tendances du peuple par une discussion illimitée. « Ouvrez largement le temple du savoir et le champ des

---

(1) *Pol. Just.*, L. III, ch. VII, des formes de gouvernement.

(2) *Pol. Just.*, de la résistance.

Rousseau est d'avis que le jugement individuel ne peut servir de prétexte à la résistance, parce que « le pacte social donne au corps politique un pouvoir absolu sur tous les siens. » (*C. Soc.*, L. I, IV)

recherches à tout l'univers (1). » La raison réussit toujours ; en est-il ainsi de la force ? Instruisons le peuple, ne l'excitons pas. (2).

Si la Révolution Française eût éclaté plus tard, pas une goutte de sang n'eût été versée : il faut toujours chercher à reculer les révolutions. Elles seront préparées non par les foules, mais par des esprits d'élite, des hommes d'étude, de loisir, seuls capables de prévoir l'avenir.

Qu'attendons-nous cependant de ce progrès dont nous parlons sans cesse ? Est-ce une réforme universelle et totale, ou des réformes partielles ? En un certain temps le progrès est l'alternative unique entre les réformes et l'absence de réformes. « Tous les esprits voguent sur l'océan de vérité infinie et leur traversée, favorable à certaines heures, ne s'achèvera jamais (3). » Si nous voulions, par suite, attendre d'avoir découvert un plan de réforme si complet qu'aucune réforme ultérieure ne fût nécessaire, nous resterions éternellement inactifs. Il faut savoir passer de la théorie à l'action.

Quand une idée dérivée de principes généraux est adoptée par la communauté, qu'elle n'est attaquée que par un petit nombre de citoyens, ou même par personne, elle est mûre pour la pratique.

Ne désespérons point d'atteindre la réforme totale : elle proviendra d'une clarté universelle ; elle se fera sans violence. « Quand la crise finale arrivera, il n'y aura pas une épée à tirer, pas un doigt à lever. » Les ennemis de cette réforme seront trop peu nombreux et trop faibles pour oser résister au sentiment de tous. (4)

Godwin est de ceux qui croient que la pratique de la vertu est intimement liée à la science. C'est une des maximes fondamentales de son système que le bien a pour l'homme un irrésistible attrait : il suffit de le connaître pour le vouloir. Tout repose en dernière analyse sur la connaissance de la vérité et les

---

(1) Throw open the temple of science and the field of enquiry to all the world. *Pol. Just.*, L. IV, ch. II.

(2) *Ibid.*

(3) *Pol. Just.*, L. IV, ch. II.

(4) *Ibid.*, Qu'entend Godwin par réforme totale ? Il ne peut y avoir que des réformes partielles.

vertus essentielles sont la franchise et la sincérité.

Quelle comparaison pourrait-on établir entre la vertu telle que l'entend Socrate et celle d'un Hottentot ? Rien n'est plus indispensable que la science du bien. Sans le secours du savoir, des dispositions vertueuses peuvent nous conduire au crime. Calvin, par ignorance, brûle Servet. (1)

Recherchons le vrai de toutes nos forces et mettons au premier plan de la morale cette vertu moyenne, la sincérité. Il s'agit de tout avouer et de tout dire, de « prendre le monde pour confessionnal et l'humanité tout entière pour directrice de conscience. » (2)

Un seul homme doué d'une vertu énergique et enthousiaste pourrait racheter les vices de tout un peuple. Il ne faut que vouloir.

Quelles sont les causes qui retardent le progrès ? La lâcheté, le manque de sincérité, la faiblesse hypocrite. Si dès aujourd'hui, chacun prenait pour règle de conduite de déclarer ouvertement toutes les vérités qu'il connaît, il ne faudrait pas plus de trois ans pour débarrasser le monde de tout mensonge.

Observons, dans la vie ordinaire, la manière employée communément pour exclure un visiteur. On lui fait répondre : « Je suis absent. » Et dans quel but ? Si c'est pour éviter des relations désagréables, quel besoin avons-nous d'user de cette faiblesse hypocrite ? C'est à la politesse mondaine que nous devons cette mauvaise habitude ; elle nous fait traiter tout le monde avec « la même apparence de cordialité. » (3)

Que n'usons-nous d'énergie, et de franchise *(plain dealing)* ?

Avant d'aller plus avant dans la recherche des principes de la morale sociale, Godwin cherche à fonder le mécanisme de l'esprit, sur la doctrine de la nécessité qu'il emprunte à Hume. « Il l'accepte sans restriction et la juge capable de fortifier son système. Loin de paralyser l'action morale, la croyance à cette théorie, doit, selon lui, avoir un résultat opposé, car plus la

---

(1) *Pol. Just.*, L. IV, ch. I.
(2) *Ibid.*, ch. II, *la sincérité.*
(3) *Ibid.*, ch. IV.

connexion entre la cause et l'effet est certaine, plus je dois me réjouir de me livrer à des occupations laborieuses et pénibles. » (1)

La nécessité, loi de la nature physique, est aussi une loi de l'esprit : d'après le caractère d'un individu nous prédisons sa conduite ; il y a une liaison entre le caractère et l'acte. Il n'existe pas de faculté indépendante du jugement et capable de résister par pur caprice aux arguments les plus pressants. En effet, s'il en était ainsi, la meilleure éducation ne serait-elle pas inutile ?

Pour rendre l'esprit susceptible de moralité, on reconnaît comme nécessaire la liberté de la volonté. C'est un tort évident. En réalité, lorsque nous agissons en toute liberté et sans motifs, notre conduite est aussi indépendante de la moralité elle-même que de la raison : nous ne méritons ni éloge, ni blâme. (2)

La doctrine de la nécessité n'est pas incompatible avec la vertu. On fait une objection : si je suis l'instrument passif des causes extérieures à moi-même, ne deviendrai-je pas indifférent à tout ?

Au contraire, répond Godwin. « Celui qui regarde le passé, le présent, l'avenir comme parties d'une chaîne indissoluble, dominera, chaque fois qu'il aura recours à cette vue générale de l'esprit, le tumulte des passions et méditera sur les préoccupations morales de l'humanité avec la même clarté de jugement, la même inaltérable fermeté et la même tranquillité qu'il médite sur les vérités géométriques. » (3)

Dans ce passage de la *Justice Politique*, Godwin emprunte les théories de Hume, afin de donner à son système un fondement philosophique.

---

(1) Résumé d'après Salt, *On Property*, p. 8.

(2) *Pol. Just.*, l. IV, ch. V. Cf. Hume. There is but one kind of necessity, as there is but one kind of cause, and the common distinction between moral and physical necessity is without any foundation in nature. *Of Human Nature*, Part III, sect. II.

(3) *Ibid.*, L. IV, ch. VI. Voir l'analyse de l'idée de causalité dans Hume et, en particulier, l'analyse de l'élément essentiel de cette idée : la connexion nécessaire qui, selon Hume, dérive de l'habitude. *Of Human Nature*, Part III., sect. II.

Il n'est pas plus original quand il emprunte un peu plus loin son sensualisme à Condillac.

Plusieurs contemporains se laissèrent prendre à ces théories dont ils firent honneur à Godwin. De ce nombre fut Wordsworth. « Brûlez vos livres, écrit-il à un étudiant, et lisez Godwin sur la nécessité. »

Mais poursuivons notre analyse. L'esprit est une machine : le mouvement et la matière sont soumis à l'action de la pensée. Dans le système animal, la pensée produit le mouvement : l'esprit est constitué par une succession de sensations dont l'une, chassant l'autre, est chassée à son tour. (1)

Au point de vue particulier qui nous occupe, quelle est la nature des idées d'où l'homme tire ses principes de morale ? Avant tout, l'homme est capable de comprendre la beauté de la vertu et les droits de ses semblables sur ses propres sentiments de bienveillance. Assurément ses vues, comme toute autre perception, sont quelquefois détruites par d'autres considérations et il arrive alors qu'il préfère son intérêt personnel à l'intérêt supérieur d'autrui, mais pour trahir ainsi son inclination naturelle (2), il est nécessaire qu'il croie que son intérêt l'emporte de beaucoup sur celui d'autrui. A ce point de vue, la vraie perfection de l'esprit réside dans le désintéressement : elle consistera à se réjouir du bonheur des autres, à rechercher le bien général ; si ce bien est réalisé par quelqu'un autre que lui, le sage n'éprouvera pas de déception, parcequ'il sait que tous les hommes sont camarades de labeur et qu'il n'est le rival de personne. Il se souviendra de cette belle parole : « Il y a dans Sparte cent citoyens qui valent mieux que moi et je m'en réjouis. » (3)

---

(1) C'est le phénoménisme pur.

(2) L'inclination égoïste, n'est-elle pas la plus naturelle à l'homme et la plus spontanée ?

(3) *Pol. Just.*, L. IV, ch. VII, le mécanisme de l'esprit humain.

II

Dans la deuxième partie de *Political Justice*, l'auteur applique ses principes aux institutions existantes. « La monarchie et l'aristocratie sont examinées et critiquées dans tous leurs rapports, tandis que toutes les églises établies, le serment du *test*, les lois pour outrages à la morale, sont blâmées. comme constituant autant d'obstacles au développement de la liberté individuelle. L'éducation nationale est même rejetée par cet inflexible apôtre de l'individualisme comme susceptible d'amener trop de permanence, trop d'uniformité d'idées.

« En sa double qualité de philanthrope et de déterministe, l'auteur fait une opposition vigoureuse à l'usage d'un code pénal fondé sur un système de coercition et de violence. La punition ne peut être infligée, selon lui, que pour amender le coupable. « Il ne peut pas être juste d'infliger une souffrance, si ce n'est en vue du bien. » Godwin appuie son argumentation sur l'impossibilité d'évaluer exactement les motifs du criminel puisque le criterium du devoir se trouve dans l'exercice du jugement individuel. « L'homme juste lit peu de procès se terminant par une condamnation sans éprouver une insurmontable répugnance pour le verdict. » (1)

Mais entrons dans le détail. Quittant le domaine de l'abstraction et de la spéculation, suivons Godwin dans l'examen du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif. Voici comment il annonce lui-même la division de son travail :

« On a prouvé que la société bien constituée doit être fondée sur les principes d'une immuable justice et que ces principe

(1) Résumé d'après Salt, Introduction, *On Property*, p. 9 et 10.

s'appliquent à la race humaine tout entière. On va étudier maintenant : 1° l'administration générale ; 2° les règles du progrès intellectuel et moral de l'individu ; 3° la justice criminelle ; 4° les principes de la propriété. » (1)

Nous sommes prévenus par l'auteur qu'il s'occupera, dans les pages qui suivent, de chasser les abus en les dénonçant, plutôt que d'introduire des règles nouvelles, et qu'il essaiera de simplifier les rouages trop compliqués. Par dessus tout, ce dont il veut que nous nous souvenions, c'est que le gouvernement est un mal, une usurpation sur la conscience individuelle et le jugement privé, mal nécessaire que le progrès des esprits fera peu à peu disparaître.

Godwin attaque vivement le gouvernement monarchique et l'aristocratie. Il s'inspire de Fénélon, quand il énumère tous les dangers auxquels sont exposés les princes élevés par des flatteurs ennemis de la vérité, de la justice. La monarchie est fondée sur l imposture, maintenue par la splendeur dont les rois s'environnent et qui frappe l'esprit de la foule. Quand ils se montrent au peuple, ne remarquez-vous pas tous les artifices qu'ils emploient, pour éblouir les sens et égarer le jugement ?

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

On entoure le roi d'une pompe magnifique ; on l'appelle « notre souverain seigneur ». « Etre porté sur un carrosse traîné par huit chevaux d'une blancheur immaculée, voilà le titre le plus sérieux qu'il possède à notre admiration. » (2)

Autre conséquence de la monarchie : elle engendre la pusillanimité. Que nous dit la vertu dans sa première leçon ? Ne crains personne, n'obéis à personne (3). Que nous dit-on dans un État de constitution monarchique ? Crains le roi, obéis au roi. « L'homme qui ne peut parler au plus grand despote, déclare fièrement Godwin, avec la conscience qu'il est un homme parlant à un autre homme et avec la résolution de ne lui

---

(1) *Pol. Just.*, L. V, ch. I.

(2) *Ibid.*, L. V, ch. VI.

(3) Est-ce là l'essence de la vertu ? Que devient, dans cette doctrine, le sentiment du devoir, celui du respect ?

accorder aucune supériorité à laquelle il ne peut avoir droit, est incapable de haute vertu. » (1)

La monarchie constitutionnelle n'est pas épargnée. N'est-elle pas sujette aux mêmes inconvénients que l'autre ? Les désordres n'accompagnent-ils pas souvent les élections ? Il faut donc chercher une forme plus parfaite de gouvernement. « Mais, l'homme est si faible, dira-t-on, qu'il est inutile d'attendre d'un changement d'institutions, le progrès de son caractère (2). » Quel est l'obstacle ? L'individu peut beaucoup, est-ce que l'espèce ne pourrait rien ? L'auteur de *Justice Politique* a foi dans l'omnipotence de la vérité ; aucune institution défectueuse ne saurait résister à l'opinion générale.

Après la royauté absolue ou constitutionnelle, l'aristocratie est condamnée à son tour. Qu'exige la justice sociale ? Que le mérite personnel seul distingue l'homme de son semblable. A quel degré de vertu et de bonheur n'arrivera pas l'humanité, lorsque chacun possédant cette part de distinction due au mérite, sera traité selon son droit ? Quelle « misérable absurdité » que les titres de noblesse ! En quoi mon ami est-il changé, après l'anoblissement ? Est-il plus sage ou meilleur, plus heureux ou plus honorable ? » (3)

L'institution aristocratique est encore mauvaise, parce qu'elle rend permanente et visible l'inégalité parmi les hommes ; elle repose sur l'ignorance de la multitude. Ne peut-on la supprimer ? Quand les défenseurs du régime monarchique sont à bout d'arguments, ils ont recours à celui-ci : la nature malfaisante des démocraties. Royauté et noblesse, « malgré leurs imperfections, sont une adaptation aux imperfections de la nature humaine. » (4)

Pour répondre à ces critiques, Godwin esquisse les traits généraux d'une démocratie. Il définit cet état un système de gouvernement dans lequel tout membre de la société est considéré

---

(1) *Pol. Just.*, L. V, ch. VI.
(2) *Ibid.*, L. V, ch. VII, la monarchie élective.
(3) *Ibid.*, ch. XII, des titres de noblesse.
(4) *Ibid.*, ch. XIII, le caractère aristocratique.

comme un homme et rien de plus, où tous les citoyens sont égaux. Ce n'est pas à dire que le talent et la fortune, sous ce regime, soient privés d'une certaine influence, mais aucune institution positive ne la fortifie. Il ne prétend pas cependant que la démocratie soit sans défauts. Il faut compter, en effet, avec les artifices des rhéteurs, flatteurs de la foule, ainsi qu'avec l'inconstance du peuple et les dangers d'une liberté illimitée : dans les états populaires, le mérite est souvent méconnu ou tenu en suspicion et l'envie est le vice dominant. Pourtant, malgré ces défauts, la démocratie est préférable aux deux formes précédentes de gouvernement. « La tranquilité n'est pas le bonheur. » Au calme de mauvais aloi où les passions sont moins vives, mais où la vertu est inconnue, Godwin préfère les agitations et les troubles. (1)

Dans le passage qui suit il fait un éloquent éloge de l'esprit démocratique : c'est un des plus beaux endroits de la *Justice Politique.*

« Une des plus grandes sources d'erreur, dans le jugement porté communément sur la démocratie, vient de ce que l'on considère les hommes tels que la monarchie et l'aristocratie les ont faits. On part ensuite de là pour apprécier leur pouvoir de se gouverner par leurs propres lois... La foi implicite, la soumission aveugle à l'autorité, la défiance de nous-mêmes, voilà les principaux obstacles au progrès... La démocratie rend à l'homme la conscience de sa valeur et, repoussant l'autorité despotique, lui enseigne à n'obéir qu'aux ordres de la raison, l'encourage à traiter les autres hommes en semblables, non comme des ennemis dont il doit se garder, mais en frères qu'il est bon de secourir.... Rien n'est plus déraisonnable que de conclure, d'après l'état actuel des hommes, à ce qu'ils peuvent être plus tard.

« La voie du progrès est d'une simplicité extrême : dire la vérité, agir selon la vérité... Rien de plus certain que la toute-puissance de la vérité, ou, en d'autres termes, la connexion en-

(1) *Pol. Just.*, ch. XIV, traits généraux d'une démocratie.

tre l'entendement et la conduite extérieure (1). Si la science est capable de progrès perpétuel, les hommes aussi sont capables de progrès continuels en sagesse et en justice. Etablissez la perfectibilité de l'homme et il suivra inévitablement que nous marchons vers un état où la vérité sera trop claire pour être facilement méconnue et la justice trop habituellement pratiquée pour être volontairement contrecarrée. Et nous ne voyons aucune raison de croire que cet état est aussi éloigné qu'on pourrait le supposer tout d'abord, car l'erreur doit surtout sa permanence aux institutions sociales. Si nous laissions l'individu libre de faire progresser son esprit, sans restriction d'aucune sorte, les hommes seraient en peu de temps sujets fidèles de la vérité. La lutte entre la vérité et l'erreur est trop inégale pour que la première ait besoin d'aucun allié politique. Plus elle sera connue, plus simple et plus évidente elle paraîtra et on ne pourra pas expliquer qu'elle soit demeurée si longtemps cachée autrement que par la pernicieuse influence des institutions positives. » (2)

On conçoit que Godwin condamne l'imposture politique et ses théoriciens. Selon Burke, dit-il, il faut choisir entre l'obéissance volontaire et la contrainte. Il est donc nécessaire de revêtir le pouvoir d'une sorte d'attraction mystérieuse parce que l'enthousiasme sert mieux que la soumission froide.

Godwin repousse comme injurieux cet emploi de l'ignorance. Pour défendre la cause de la justice, l'imposture est inutile. Il est injuste de faire de l'ignorance un moyen de gouvernement, de chercher à écarter le peuple de la connaissance de la vérité, d'entretenir ses erreurs enfantines et naïves. Le temps viendra probablement où la tromperie disparaîtra et cette imposture de la monarchie et de l'aristocratie ne pourra plus tenir debout. (3)

Ces deux formes du gouvernement sont aussi rendues responsables de la fréquence des guerres dont Godwin, au début

---

(1) La nécessité de cette connexion, nous l'avons vu en maints endroits déjà, ne fait aucun doute pour Godwin, pas plus que pour les philosophes français du XVIIIe siècle, tels qu'Helvétius et d'Holbach. Malheureusement l'expérience ne confirme nullement la théorie.

(2) *Pol. Just.*, L. V, ch. XIV.

(3) *Ibid.*, ch. XV, de l'imposture politique.

de la *Justice Politique*, nous a fait un sombre tableau. Il ne trouve ces guerres légitimes que dans deux cas : quand il s'agit de défendre notre liberté ou la liberté d'autrui.

En revanche, Godwin préconise le système des milices. Il donne pour prétexte que l'homme qui n'est que soldat cesse d'être citoyen. Vivant séparé de la communauté, il est porté à considérer ses concitoyens comme lui étant redevables de leur sécurité et, par une inévitable transition de raisonnement, les suppose à sa merçi. De l'avis de notre philosophe qui s'improvise général de cabinet, un peuple défendu par des milices peut résister victorieusement aux attaques d'une armée régulière : à la discipline, l'amour de la liberté et de l'indépendance suppléera. (1)

Ce régime démocratique antimilitariste, comment devra-t-il être organisé ? Quel sera le pouvoir législatif ? Etablira-t-on deux assemblées ? Non, cela serait contraire aux données premières de la raison et de la justice. En outre, c'est le plus sûr moyen d'armer une partie de la nation contre l'autre. Pour remédier aux résolutions hâtives et peu étudiées de l'assemblée unique, il suffirait d'exiger cinq ou six délibérations successives : tout projet ne pourrait être adopté et exécuté qu'un mois après son dépôt. (2)

S'appuyant sur toutes ces considérations, l'auteur essaie d'esquisser l'histoire future des sociétés politiques.

Un gouvernement ne peut se proposer que deux fins légitimes : l'une est la suppression des injustices commises au détriment des individus, au sein de la communauté ; l'autre est la défense contre une invasion extérieure.

Quant au rôle du parlement il doit être réduit. Une assemblée permanente ne peut, au dire de l'auteur, être nécessaire pendant la paix et elle peut au contraire être nuisible. En effet, dans les assemblées nombreuses, nous nous laissons guider souvent par des motifs étrangers à la raison et à l'évidence. En général, l'orateur parlementaire ne recherche pas la conviction durable,

---

(1) *Pol. Just.*, L. V, ch. XIX, sur la guerre.
(2) *Ibid.*, ch. XXI, composition du gouvernement.

mais l'effet passager ; il cherche plutôt à tirer parti de nos préjugés qu'à nous éclairer ; il advient que ce qui aurait pu être une séance de discussion philosophique et morale se change en dispute et en précipitation tumultueuse. Que conclure ? S'il est nécessaire d'avoir recours aux assemblées délibérantes, que ce soit le moins possible.

Il faudrait pouvoir les élire dans des circonstances extraordinaires, comme on élisait des dictateurs chez les Romains ; ou bien elles devraient siéger par courtes périodes, un jour par an, par exemple, avec faculté de prolonger la session jusqu'à une certaine limite. Un tel système de gouvernement ne répondrait-il pas aux objections faites au régime démocratique ?

Plus de tumulte, alors ; plus de multitude tyrannique enivrée par le pouvoir absolu ; plus de crainte d'oppression : le démagogue n'aurait plus le moyen de nuire. (1)

Cette assemblée, au début de la période démocratique, donnerait des ordres ; mais peu à peu une simple invitation à obéir aux lois suffirait et la voix de la raison serait entendue.

L'auteur espère une pareille transformation dans la justice ordinaire : il suffira d'inviter le coupable à abandonner ses errements. Si la réprimande restait sans effet, le mal qui en résulterait serait moindre que celui qui résulte de la violation perpétuelle de l'exercice privé du jugement individuel. Mais, en réalité, y a-t-il aucun mal à craindre ? Rappelons-nous que l'empire de la raison serait universellement reconnu et que l'offenseur cèderait vite aux blâmes de l'autorité ; s'il persistait à ne pas obéir, il serait si troublé par la désapprobation unanime et par le jugement du public qu'il serait réduit à chercher une société plus en harmonie avec ses vices. (2)

Si la raison enfin se substitue à la force, n'abandonnerons-nous pas l'institution du jury lui-même ? Pourquoi la haute raison d'un sage n'aurait-elle pas autant d'effet que celle de douze citoyens ? Resterait-il d'ailleurs beaucoup de vices à corri-

---

(1) *Pol. Just.*, L. V, ch. XXIII.

(2) *Ibid.*, L. V, ch. XXIV. — Ce passage renferme un grand nombre de vues utopiques. Rousseau, plus clairvoyant, affirme la nécessité des sanctions de la justice. (L. II, ch. VI, pp. 653 et 654 du *Contrat social.*)

ger ? Quel bonheur pour tout ami éclairé de l'humanité de pouvoir envisager ces heureux temps de la dissolution du gouvernement politique, cette machine brutale, cause éternelle des vices de l'humanité et dont les méfaits ne peuvent être évités que par son annihilation complète ! (1)

Godwin attend tout progrès de l'individu, non des lois.

Tous les grands progrès, dit-il, sont l'œuvre des individus. Si les lois avaient suffi à réformer l'erreur et le vice, le monde serait devenu le siège de toutes les vertus. Rien de plus facile que de commander aux hommes d'être bons, d'être justes. Il s'agit de savoir quel changement amèneront ces préceptes. Nous ferons des lois somptuaires et agraires. A quoi bon ? Si le peuple est déjà porté à une vie simple et modeste, ces lois seront superflues. S'il en est autrement, il échappera à la loi. Quoi de plus contraire aux principes de la raison que l'esprit d'inquisition introduit par cette réglementation de la vie ?

« En vérité, tout ce système de réglementation est un combat continuel contre les lois naturelles et nécessaires. L'esprit se gouverne dans toutes les circonstances par ses vues et ses penchants propres. Pas de dessein plus absurde que celui de troubler ces penchants par l'intervention de l'autorité. Celui qui ordonnerait à la tempête de se taire ne montrerait pas plus d'ignorance des lois de l'univers, que celui qui, muni d'un code de lois élaborées dans son cabinet d'étude, espère ramener un peuple, de la corruption et du luxe, à la vertu et à la tempérance. » (2)

Allons-nous donner raison aux ennemis du progrès ? La décadence politique est-elle incurable ? Non. Tout ce qu'on demande au gouvernement en faveur de la morale et de la vertu, est de réfréner, pour le présent, les perturbateurs de l'ordre, de façon à permettre la marche ininterrompue de ces idées vers leur conclusion naturelle. A armes égales, la vérité serait-elle définitivement vaincue ? On a employé jusqu'ici toutes sortes de menaces contre elle : n'a-t-elle cependant fait aucun progrès ?

---

(1) *Pol. Just.*, Conclusion du livre V.
(2) *Ibid.*, L. VI, ch. I.

« Silencieuse d'abord et invisible, elle se communique de proche en proche à un plus grand nombre d'individus ; elle éclate ensuite dans l'évidence, et, rompant les limites de la spéculation, elle se change en vivant principe d'action.

« L'instrument légitime et efficace de la réforme politique est la vérité. Nous n'essaierons pas vainement, par des lois et des mesures restrictives, d'anticiper les futurs commandements de l'esprit général. Nous attendrons avec calme que la moisson soit mûre. N'introduisons, en attendant, aucune pratique nouvelle ; ne remplaçons aucune pratique politique ancienne, sans que la voix publique le réclame. La tâche qui doit présentement absorber l'ami de l'humanité, est la recherche, l'instruction, la discussion. L'erreur, mise complètement au jour, tombera dans l'oubli.... Si la crise se précipite, le sage éclairera le peuple de ses conseils.... Il ne faut pas établir de vérité officielle. Rien n'est plus insensé que de vouloir maintenir certaines idées par la force de l'autorité... Cette opinion imposée au public n'est pas sienne... elle le rend incapable de s'en faire une par lui-même. Chaque fois que l'Etat entreprend de nous soulager de l'ennui de penser par nous-mêmes, il en résulte une torpeur imbécile des esprits. Partout où la vérité n'est pas accompagnée de preuves, on ne peut pas dire qu'on la possède... J'embrasse avec faiblesse et irrésolution la vérité que le pouvoir recommande. Je la répète comme une leçon apprise par cœur, sans la comprendre : je suis incapable de donner les preuves sur lesquelles elle repose. Or, le premier devoir de l'homme est de ne rien faire sans la conviction claire et personnelle que ce qu'il fait est bien fait. » (1)

L'intervention de l'Etat arrête le progrès intellectuel ; elle risque d'effrayer les citoyens isolés qui, au milieu de la crainte universelle, conservaient leur esprit de curiosité et d'entreprise. Quant au gros public, pourquoi chercherait-il, lorsque la loi lui indique d'avance le terme de ses recherches ?

Quelle est la qualité la plus certaine de l'esprit ? C'est d'être

---

(1) *Pol. Just.*, L. VI, ch. I. Ce passage est un des plus beaux de la *Justice Politique.*

susceptible de progrès indéfini. Quelle est la tendance inévitable des institutions établies ? Tout conserver dans le même état. Une infatigable curiosité, un esprit de recherche qui ne se donne pas de repos, nous assureront la reconnaissance de la postérité. Il faut regretter que les institutions sociales contiennent le torrent de la pensée et l'obligent à la fin à se précipiter avec impétuosité et à produire des malheurs qu'on aurait pu éviter en supprimant les obstacles.

Puisque le gouvernement est peu apte à produire le bien social, nous devons attendre le progrès, non de la multiplicité des lois, mais du rappel de ces lois. Vérité et vertu sont, comme le commerce, plus florissantes, quand elles sont moins soumises à l'aveugle tutelle de l'autorité et de la loi.

Chemin faisant, à propos de soumission intellectuelle, Godwin attaque violemment l'Eglise établie, qu'il qualifie de « système d'hypocrisie abjecte et aveugle et d'obéissance à 39 articles d'assertions dogmatiques précises sur presque tous les points de recherche métaphysique et morale (1). » Tout système immuable n'est-il pas contraire à la vérité ? N'est-il pas contraire à la tendance naturelle des sciences qui est, d'un siècle à l'autre, d'avancer, du commencement le plus humble aux conclusions les plus admirables ?

Godwin n'est pas de ces moralistes qui croient que l'ignorance est nécessaire à la vertu et que la culture de l'esprit peut corrompre le cœur. L'homme qui possèderait toute la science de Newton et tout le génie de Shakespeare ne serait pas, pour cette raison, un homme méchant. Le vice est-il l'allié de la sagesse ou de la folie ? Pouvons-nous arriver à connaître le bien général et la justice et ne pas chercher à les réaliser ?

Les différences d'opinion, manifestations de l'activité des esprits, ne nous inquiéteront point, pourvu qu'elles ne troublent pas la sécurité publique.

C'est le devoir du gouvernement de maintenir une inflexible neutralité. Quand il s'abaisse jusqu'à porter les insignes d'une secte, la guerre religieuse commence.

---

(1) *Pol. Just.*, L, VI, ch. II, les établissements religieux.

A l'emploi de faux arguments, on doit répondre par d'autres arguments, non par la force. « Ce n'est pas la force, en effet, mais la raison, qui est le véritable correctif de l'erreur. Nous ne serions pas des êtres raisonnables, si la victoire finale de la vérité sur l'erreur n'était pas assurée. »

Il est d'ailleurs absurde d'arrêter le cours des idées. Au nom de quel principe le ferait-on ? Princes et Parlements ne sont pas infaillibles... Quel est le système religieux ou gouvernemental qui n'ait été adopté par l'Etat ? « Quelle est la constitution politique si parfaite qu'elle ne doive jamais être examinée de nouveau ? J'entends dire : mais les démagogues et les déclamateurs n'amèneront-ils pas le bouleversement de l'ordre établi et les plus terribles calamités ? » (1)

Non, les excès naissent des abus du pouvoir qui cherche à étouffer la voix de la logique et du bon sens.

C'est au nom de l'incertitude des motifs, du caractère mouvant des idées et de la nature imprévisible de l'avenir, que Godwin attaque aussi tous les serments.

Puisque la loi est l'œuvre des hommes, elle ne peut être parfaite. Pourquoi prêter serment à la loi ? Les révolutionnaires français ont prêté serment de fidélité au roi. Un an après, les circonstances avaient changé, ils adjuraient. Je ne dois pas engager l'avenir, je dois m'efforcer d'améliorer les lois, lutter contre l'injustice, soutenir mes compatriotes enfin, pourvu que leurs entreprises soient justes et servent la cause de l'humanité.

Dans le cas où l'on jure de faire tout ce qui *paraîtra* juste, on interprète le serment ; on explique les conditions dans lesquelles on devra fidélité : c'est souvent une leçon de duplicité qu'on donne. Or, s'il est une vertu placée bien haut dans le nouveau système social, c'est la sincérité dont la pratique est aussi nécessaire que la pratique de l'égalité. Et cette vertu nous ordonne de nous affranchir du serment (2). Elle doit avoir le champ libre pour s'exercer ; aucun obstacle ne doit lui nuire.

---

(1) *Pol. Just.*, L. VI, ch. III, de la suppression de l'erreur.

(2) *Ibid.*, L. VI, ch. IV et V, des serments.

Notre moraliste qui vient de condamner le serment, réhabilite le pamphlet.

« Un pamphlet, dit-il, est une sorte d'écrit dans lequel on met en discussion la sagesse d'une institution établie. » (1) Partant de cette définition, il n'accorde à l'autorité régulière le droit d'intervenir que dans le cas où cette sorte d'écrits pousserait à l'émeute. Contre la diffamation, pas de mesures légales : on doit entendre les deux sons de cloche, toute la vérité. Le vice seul gagnerait au silence. « Rien n'effraie plus l'homme vicieux que la crainte de voir sa conduite connue du public ; rien ne stimule l'homme vertueux comme la proclamation de son mérite. » (2)

Si l'on pratique une telle investigation des caractères, si la vérité est universellement déclarée, le crime cessera d'exister ; « les gibets disparaîtront de la surface de la terre. »

Ne faut-il pas au moins réprimer les diffamations anonymes ?

Remarquons, en premier lieu, que de tels écrits seraient presque inconnus dans un pays où la franchise serait la loi générale des rapports sociaux, où rien ne serait dissimulé. Ne faisons pas appel à la force contre la diffamation ; des lois édictées contre cet abus ne sont, à proprement parler, que destinées à restreindre chez tout le monde la pratique de la sincérité.

Car, s'il est vrai que le courage consiste à déclarer tout ce qui est susceptible de faire du bien à la commuauté, du moment qu'on nous enseigne à nous taire, on nous enseigne « le gouvernement de la langue » (*the government of the tongue*), au lieu du courage, la prudence. Ainsi Godwin va jusqu'à accepter la diffamation, ce moyen malhonnête de servir la vérité. Favoriser le courage, combattre la dissimulation, voilà la règle principale. Il n'a pas l'air de voir que l'anonymat est lâcheté.

Au lieu de forcer l'accusateur au silence, procédé qui lui paraît inefficace, il veut réfuter l'accusation. Qu'on ne puisse pas dire : « Eh quoi ! Cet homme n'ose pas nous laisser entendre ce qu'on peut dire contre lui. Il faut rencontrer l'adversaire sur son propre terrain, avec l'arme sacrée de la vérité contre les traits

---

(1) *Pol. Just.*, ch. VI, des pamphlets.
(2) *Ibid*

UNIV. OF CALIFORNIA

périssables du mensonge (1) », faire appel à toute notre fermeté, à la sincérité qui entraîne la conviction.

Il n'est pas encore temps d'aborder la critique des idées de Godwin ; il nous faut auparavant achever l'exposé de son système politique. Il semble que l'auteur, emporté par son idéal abstrait, oublie de plus en plus les choses réelles et plane dans les régions les plus éloignées du monde et de la vie.

Il voudrait réformer les lois constitutionnelles au fur et à mesure des besoins. Comment se passent les choses dans la réalité ? « Etes-vous persuadé qu'une chose est juste et nécessaire ? Elle se fera dans dix ans. » C'est le langage que nos politiques nous tiennent. Que dit le réformateur ? Donnez-nous l'égalité et la justice ; laissez-nous suivre sans entraves l'impulsion de notre jugement, changer notre ordre social à mesure que notre savoir augmente (2).

Parce qu'il implique l'idée permanente et de *statu quo*, le système d'éducation publique est également mauvais.

Il se tourne vers le passé. Il répand les vérités connues ; il oublie celles qui restent à connaître ; il fixe les erreurs dans les esprits ; il réprime les élans de la pensée libre.

Du moment où un système est établi d'une manière permanente, une de ses caractéristiques est de résister à tout changement. On n'y enseigne plus à faire la preuve des propositions reçues, mais à défendre, sans discussion, les maximes précédemment établies. Or, quand nous nous fermons à nous mêmes les voies de la recherche critique, nous subissons une diminution : c'est un commencement de maladie intellectuelle. « Je ne suis plus homme alors : je suis le fantôme d'un homme défunt. » (3) L'être vraiment intelligent ne se repose pas sur les vérités démontrées ; il aime à rappeler les raisons qui l'ont convaincu ; il fait sans cesse appel à son jugement. Il règne dans les Universités une trop grande uniformité de méthodes qui est contraire

---

(1) *Pol. Just.*, L. VI, ch. VI.
(2) *Ibid.*, L. VI, ch. VII, des constitutions.
(3) *Ibid.*, ch. VIII.

UNIV. OF CALIFORNIA

aux aspirations de l'activité libre et spontanée (*the formal dulness of universities*). (1)

Au fond, toute cette éducation publique et nationale s'appuie sur une idée souvent réfutée dans le cours de cet ouvrage, à savoir que la vérité, quand elle est mise en tutelle, ne peut servir au progrès des lumières. « Il n'est pas vrai qu'on doive enseigner à notre jeunesse à vénérer la constitution, mais à vénérer la vérité, et la constitution, en tant qu'elle correspond aux déductions de la vérité » (2). Même dans les gouvernements libres, il y a parfois de grosses erreurs, de grands préjugés : le défaut de l'éducation nationale est de perpétuer ces erreurs et de former tous les esprits sur un modèle unique.

Le livre VII de *Political Justice* traite du système coercitif en usage, du droit de punir. L'auteur condamne l'emploi ordinaire des châtiments.

Qu'est-ce que le châtiment ? L'action d'infliger une peine à un individu vicieux, « non parce que l'intérêt général l'exige, mais parce que la souffrance doit être le concomitant propre du vice. » Or, cette définition est déduite de la doctrine du libre arbitre. Elle est fausse, par conséquent, si, comme on l'a démontré déjà, toutes les actions sont nécessaires. « L'assassin ne peut pas plus que le poignard empêcher le meurtre qu'il commet. »

En vue d'un bien supérieur à obtenir, le châtiment est légitime, mais il n'a aucun rapport avec l'innocence ou la culpabilité de l'individu ; « un innocent peut subir ce châtiment dans l'intérêt général. » Nous ne devons pas nous laisser guider par l'idée de vengeance et de représailles. « Xerxès n'était pas plus déraisonnable, quand il fouettait les vagues, que l'homme qui châtie son semblable pour son passé, non en vue de l'avenir. » (3)

---

(1) *Pol. Just.*, L. VI, ch. VIII.

(2) *Ibid.* Nous n'analysons pas le chapitre 9 du même livre intitulé : pensions et salaires, où Godwin maintient que toute fonction publique devrait être gratuitement exercée, ce qui, dans l'esprit de l'auteur, conduirait à la suppression de l'impôt.

(3) *Ibid.*, L. VII, ch. I. Limite du droit de punir résultant des principes de morale.

En matière religieuse, dans la conduite ordinaire de la vie, le criterium le plus pratique du devoir n'est pas la décision d'autrui, mais celle qui provient de notre propre jugement. Cet exercice du jugement est détruit par la coercition. Si ce que vous exigez de moi est le devoir, ne pouvez-vous me le prouver? Ne suis-je pas doué de raison? Pourquoi faire appel à la violence? Prenons le droit du père sur l'enfant : ce droit réside ou dans la force, ou dans la raison éclairée. Mais « l'emploi de la force exclut toute moralité et ma logique doit être bien faible si, pour fonder mon autorité, je suis obligé d'en venir aux coups. » (1)

Quelle est la fin que l'on se propose dans le système coercitif? Prévenir le retour des mêmes fautes à l'avenir. Or, quel rapport existe-t-il entre la violence et la raison qui persuade? N'a-t-on pas montré que la raison est toute puissante, que la perversité ne peut lui résister? (2). « Si vous voulez éveiller mon esprit et mes penchants vertueux, dites-moi énergiquement la vérité, » faites-la moi connaître. On fait appel aux procédés inhumains, aux raffinements de cruauté, à la barbarie qui cependant ne possède aucun attribut de persuasion, qui peut épouvanter, mais ne peut nous rendre confiants et dociles. « Donnez l'exemple d'une bonne société et vous détruirez le mal, car l'ordre social étant mauvais, les impressions reçues sont mauvaises.» (3)

Au surplus, ni le délit, ni la peine ne peuvent être exactement calculés : aucune mesure de délit ne sera jamais découverte. Deux crimes n'ont jamais été commis dans des circonstances semblables. Il existe une difficulté insurmontable de connaître tous les motifs d'un acte. Nous sommes encore en désaccord sur les mobiles des personnages de l'histoire. Enfin, l'imperfection du témoignage fait paraître encore plus absurde toute tentative de proportionner la peine au délit. (4)

Resterons-nous désarmés? Quel remède faut-il appliquer à l'injustice privée?

---

(1) *Ibid.*, ch. II, Défauts de la coercition.

(2) Voilà le point délicat du problème. Voir, *supra*, l'échec de Godwin à l'égard de Cooper dans l'application pédagogique de cette théorie.

(3) *Pol. Just.*, L. VII, ch. VIII. Fins principales du système coercitif.

(4) Faut-il, pour cette raison, renoncer à juger la culpabilité du criminel?

Il y a un état social dont l'esquisse a été tracée (1), qui, grâce à la simplicité de sa constitution et à son bon fonctionnement amènerait la suppression des délits. Dans cet état, la tentation qui pousse au crime serait inconnue : la vérité y serait mise au niveau de tous les esprits et le vice y serait suffisamment réprimé par la défaveur universelle. Ces heureuses conséquences naîtraient, l'auteur nous l'assure, de l'abolition des pratiques mystérieuses de gouvernement. « Aussi longtemps qu'il y aura des gouvernements, aussi longtemps que les peuples seront distribués en grands territoires, le système coercitif sera maintenu comme indispensable à la sécurité publique. » (2)

C'est à tort cependant que l'on classe parfois Godwin parmi les adeptes de l'anarchie, dans le sens ordinaire du mot : il prend soin lui-même de condamner cet état politique. « L'anarchie et une bonne forme de société, déclare-t-il, en effet, sont choses très différentes : le gouvernement ne pourra être dissous, qu'après que l'opinion aura été profondément pénétrée par les idées de justice politique. Aux maux ordinaires causés par le gouvernement, l anarchie ajouterait la perte de la tranquillité et du loisir » (3). Elle supprimerait aussi la recherche philosophique lente et progressive ; elle conduirait inévitablement au despotisme.

Sans doute, l'anarchie délivre l'homme des préjugés et de la foi aveugle, mais il vaut mieux attendre le règne de la justice, lent et infaillible, par le progrès de l'esprit. « Si la sagesse vigilante réussit à arrêter l'anarchie, tous les bienfaits en découleront sans violence, sans effusion de sang... Dans un seul cas, le sage aura recours à la coercition, ce sera pour prévenir le pire des maux, l'anarchie. »

Au sommet de l'échelle de la coercition, nous plaçons la peine de mort ; cette peine est mauvaise parce qu'elle enlève tout espoir d'avenir. Pourtant, avec de bons soins, la guérison du criminel serait infaillible. Qu'on ne nous dise pas que la clé-

---

(1) *Pol. Just.*, L. V, ch. XXII.
(2) *Ibid.*, L. VII, ch. V.
(3) *Ibid.*

mence multiplierait les crimes : ce qui les produit, c'est l'incertitude actuelle du châtiment, c'est l'inégalité et l'oppression.

« Emprisonnez le coupable, mais cherchez aussitôt à le réformer et rendez-lui la liberté, quand il se sera amendé. Les prisons sont le séminaire du vice. Si la sécurité publique exige l'emprisonnement d'un criminel, est-ce une raison pour ne jamais éclairer son visage d'un sourire ? La solitude est nuisible à l'homme : elle peut faire des fous et des idiots, non des membres utiles à la société. » (1)

En résumé, il est peut-être du devoir des individus d'user de quelque coercition, ce n'est jamais le devoir et l'intérêt des communautés. En cela, comme en tout, chacun doit juger par lui-même et ne prêter son concours qu'aux actes coercitifs reconnus absolument nécessaires.

En quel nom d'ailleurs inflige-t-on le châtiment ? Est-ce au nom de la loi ? Nous avons déjà constaté combien il est difficile de déterminer les motifs et les mobiles, combien il est difficile de proportionner la peine au délit et nous avons noté l'infinie variété des circonstances qui rendent les actes humains tous différents les uns des autres ; or la loi les confond ; elle les assujettit à son lit de Procuste ; elle introduit l'idée d'égalité et de ressemblance dans le domaine de l'indétermination absolue.

« Aucun avocat de Grande Bretagne n'est assez vain pour prétendre posséder le code anglais » sans cesse grossi d'additions nouvelles et rempli d'inextricables contradictions (2). C'est un labyrinthe sans fin. Grâce à l'étude, un tel avocat peut trouver des arguments plausibles pour tous les côtés d'une question et les appuyer sur le code (3).

Enfin, reproche plus grave encore, l'établissement d'une loi écrite est une entrave à la liberté d'opinion ; elle est, en effet,

---

(1) *Pol. Just.*, L. VII, ch. VI.

(2) Cf. d'Holbach, contre la fixité des lois et les abus invétérés. L'auteur réclame « un code simple et court », des lois « conformes au bon sens naturel. » *Système social*, 3e partie, ch. III, pp. 23-29.
Cf. aussi Montesquieu : *Esprit des lois*, L. VI, ch. II, pp. 227 et 228.

(3) *Pol. Just.*, L. VII, ch. VIII, de la loi. Dans ce chapitre où les idées fausses abondent, nous relevons cette affirmation de Godwin : « Un homme de loi ne peut manquer d'être un malhonnête homme. »

permanente et ne se plie pas à l'incessante perfectibilité qui doit être sa nature. L'auteur demande donc, au nom de la sagesse, l'abolition des lois, auxquelles il veut substituer la raison spontanée du jury. Godwin ne craint pas d'avancer que cette suppression des lois n'amènerait aucun état d'incertitude et de trouble, parce que « la raison, dit-il, est cent fois plus intelligible et plus explicite que la loi. » (1)

Le livre VIII de l'ouvrage est consacré au grand problème de la propriété.

C'est peut-être le plus intéressant et le plus caractéristique de tous les écrits de Godwin : « C'est un résumé de ses doctrines sociales qui nous le montre à la fois sous son aspect le meilleur et le plus faible : l'ardent communiste dont la croyance est qu'un morceau de pain appartient à celui qui en a le plus de besoin ; l'individualiste non moins ardent, qui, en dépit de son communisme, voudrait réduire la coopération, mal nécessaire, à son minimum ; le rêveur enthousiaste dont la foi en la perfectibilité humaine et dans le pouvoir régénérateur de l'esprit, prédit le triomphe définitif sur toute limitation physique... Cet enthousiasme existe chez Fourier et Owen : nous le trouvons extravagant aujourd'hui. La force de *Political Justice* est purement morale. Elle ne peut être fondée sur un accord logique de toutes les parties de l'œuvre, puisqu'elle repose sur le sentiment. » (2)

Nous voici arrivés au point culminant du système de Godwin. Pour faire connaître les idées principales de l'œuvre, il importe de donner de larges extraits de cette partie de *Political Justice* : c'est d'ailleurs la plus vivante et elle vient d'être récemment rééditée.

---

(1) *Pol. Just.*, ch. IX, des pardons. « Lycurgue ne voulut pas qu'on écrivit aucune de ces lois ; .... il croyait que rien n'a plus de pouvoir et de force pour rendre un peuple heureux et sage que les principes qui sont gravés dans les mœurs et les esprits des citoyens. » Plutarque, *Vie de Lycurgue*. (Trad. Ricard, vol. I, p. 25).

(2) D'après Salt, *Essay on Property*, Introductory Note, p. 11.

EXTRAITS DE LA " JUSTICE POLITIQUE "

Livre VIII. — De la Propriété

« L'étude de la propriété est comme la clef de voûte qui achève l'édifice de la *Justice Politique*. Suivant que nos idées à ce sujet seront grossières ou exactes, elles nous éclaireront sur les conséquences de l'établissement d'une société simple, sans gouvernement, et elles éviteront les préjugés qui nous attachent à la forme complexe de cette société.

« Rien ne contribue plus puissamment à déformer notre jugement et nos opinions que des notions erronées sur les biens de fortune. Enfin, l'époque qui amènera la fin du système de coercition et de punition est intimement liée à l'établissement de la propriété sur une base équitable.

---

1. Godwin ne mentionne que Platon, Swift, Mably, Wallace, Ogilvie, comme précurseurs de son système communiste. Mais l'historien du *Socialisme au XVIII siècle*, Lichtenberger, André, nous montre que le communisme primitif de l'humanité était devenu, au moment de la Révolution, « un article de foi presque universel » et que cet idéal communiste fut écarté comme « dangereux et irréalisable » lorsque « commença le mouvement révolutionnaire. » *Ibid.*, p. [illegible]

Un grand nombre d'écrivains avaient attaqué, sinon le principe de la propriété, tout au moins, l'inégale distribution des richesses.

Retif de la Bretonne — dans *l'Andrographe* 1782 et les *Apologues modernes*, demandait que la terre fut mise en commun entre tous ses habitants. *Ibid.*, p. [illegible]

Citons aussi : Babeuf, *Le Cadastre perpétuel*, 1789 ;
Boissel, *Catéchisme du genre humain*, 1789 ;
L'abbé Fauchet, *la Bouche de fer*, 1790 ;
Brissot, *Recherches philosophiques sur la propriété et le vol*, 1780 ;
Saint-Just, *Institutions républicaines* ;
Billaud-Varennes, *Éléments de républicanisme*, 1792.

Tous ces écrivains proposent des restrictions au droit de propriété qui n'est, d'après eux, « qu'une convention sociale » sur laquelle l'État garde des droits absolus. *Le socialisme et la Révolution Française*, pp. [illegible] et [illegible].

. . . . . .

« Nous aurons à nous occuper, dans le restant de cet non des abus particuliers qui ont pu naître de l'adm de la propriété, mais des principes généraux qui l' dirigée. Si ces principes sont reconnus inexact considérer, non seulement comme la source des ai... ment énumérés, mais d'une innombrable variété d'autres, nombreux et trop subtils pour figurer dans nne nomenclature aussi brève.

« Quel est le critérium qui déterminera si tel ou tel objet pouvant contribuer au bien-être d'un homme, doit être considéré comme votre propriété ou la mienne ? A cette question il ne peut y avoir qu'une réponse : c'est la justice.

« Ayons donc recours aux principes de la justice. A qui appartient, en toute justice, un objet susceptible d'être possédé, un morceau de pain, par exemple ? A celui qui en a le plus besoin, à celui à qui sa possession rendra le plus de services.

« Soit six hommes mourant de faim. Ce morceau de pain est à lui seul capable de satisfaire les désirs de tous ; quel est celui qui peut raisonnablement prétendre bénéficier de ce pain ? Peut-être sont-ils frères et le droit d'aînesse l'attribue-t-il exclusivement à l'aîné. Mais la justice confirme-t-elle cette attribution ? Les lois de pays différents disposent de la propriété de mille manières différentes, mais il ne peut y avoir qu'une manière tout à fait conforme à la raison.

« On aurait pu donner un exemple beaucoup plus frappant que le précédent. J'ai en ma possession cent pains. Or, voici, dans la rue voisine, un pauvre qui meurt de faim. L'un de ces pains servirait à préserver sa vie. Si je le lui refuse, ne suis-je pas injuste ? Si je le lui donne, est-ce que je n'obéis pas aux exigences de la justice ? A strictement parler, à qui appartient ce pain ?

« Je suppose que je suis dans l'aisance ; je n'ai pas besoin de ce pain, comme objet d'échange ou de vente, pour me procurer aucune des choses nécessaires à la vie. Nos besoins physiques consistent, nous l'avons depuis longtemps établi, en besoins de nourriture, de vêtements, d'un abri. Or, si le mot justice a un sens, rien ne peut être plus injuste que de voir un homme jouir

du superflu, quand il existe un seul homme incapable de pourvoir suffisamment à ses premiers besoins (1).

« Là ne s'arrête pas la justice Tout homme a droit, autant que les réserves collectives peuvent suffire, non seulement au moyen de vivre, mais de bien vivre. Il est injuste qu'un homme se fatigue au point de se ruiner la santé, ou de perdre la vie, pour qu'un autre jouisse de l'avantage du luxe. Il est injuste qu'un homme soit privé du loisir nécessaire pour cultiver ses facultés intellectuelles, alors qu'un autre ne fait aucun effort en vue d'augmenter la production totale. Les facultés d'un homme sont semblables à celles d'un autre homme. La justice enseigne que chacun, à moins qu'il ne soit plus utilement employé, devrait contribuer à produire la moisson commune dont chacun consomme une part. Cette réciprocité fait partie de l'essence de la justice.....

« Dans certains pays civilisés, le paysan ne consomme pas plus de la vingtième partie de son travail, tandis que son riche voisin consomme peut-être le produit du travail de vingt paysans. Le profit que cet heureux mortel tire de là devrait être extraordinaire. Mais l'état d'un tel homme, rien n'est plus évident, est le contraire du bonheur. L'homme qui possède un revenu de cent livres, s'il connaît son bonheur, est dans une situation bien plus heureuse que lui. Que fera l'homme riche de son immense fortune ?

« Goûtera-t-il à des mets innombrables et coûteux ? Se versera-t-il des muids de vin parfumé ? Un régime sobre est infiniment plus favorable à la santé, à la lucidité de l'intelligence, à la gaieté et même à la satisfaction de nos désirs (2). Presque toute autre dépense est due à l'ostentation. Si nous exceptons le vil épicurien, personne ne tiendrait longtemps une table abondante, s'il n'y avait des visiteurs ou des spectateurs, pour contempler un tel

(1) « Croyez-vous qu'un Anglais qui n'a pas de quoi vivre, n'ait aucun reproche à faire aux lois qui ont établi une liste civile d'un million et permis à quelques citoyens de posséder des fortunes immenses ? » (Mably, *de la Législation*, ch. II, p. 33.

(2) Cf. *de la Législation*, p. 12 et 13, ch. I. « Que de choses dont je n'ai pas besoin ! » etc.

train de maison. Pour qui sont nos palais somptueux, nos meubles coûteux et même nos habits ? L'homme de haut rang qui chercherait pour la première fois le genre de vie qu'il préférerait, s'il n'avait personne pour l'observer, aucun regard à satisfaire, sauf le sien, serait sans doute surpris de trouver que la vanité a été le premier mobile de tous ses actes.....

« Combien est méprisable l'origine de l'approbation que le riche recherche ! — Applaudissez-moi parce que mes ancêtres m'ont laissé une grande propriété. — Quel mérite y a t-il à cela ? Le premier effet de la richesse, c'est de nous priver de notre jugement naturel et de nous rendre incapables de discerner la vérité absolue. Elle nous pousse à fixer nos affections sur des objets qui ne sont pas appropriés aux besoins et à la nature de l'esprit humain ; par suite, elle entraîne déception et malheur.

« Les plus grands biens personnels sont l'indépendance d'esprit par laquelle nous sentons que notre satisfaction n'est pas à la merci des hommes ou du sort ; l'activité de l'esprit ; la joie que l'homme retire de son occupation constante à des travaux dont notre jugement reconnaît la valeur intrinsèque.

« ... Nous avons comparé le bonheur de l'homme excessivement opulent au bonheur de l'homme possédant un revenu de cent livres. Mais nous adoptions cette deuxième alternative en vue seulement d'une concession aux préjugés existants. Même dans l'état actuel de la société, nous constatons qu'un homme qui acquerrait toujours une aisance nécessaire par un travail très modéré, et dont les occupations ne seraient pas entravées par la mauvaise humeur ou le caprice de ses voisins, ne serait pas moins heureux que s'il avait hérité de cette aisance.

« Dans la société que nous rêvons, où le travail requis sera des plus légers, ce ne sera nullement un malheur pour un homme de se trouver poussé par la nécessité à une activité modérée et de sentir qu'aucun revers de fortune ne peut le priver du moyen de subsister et d'être content. . . . . .

. . . . . .

« Laissons de côté les conséquences iniques de l'inégale distribution de la propriété et considérons la nature de la récompense proposée à l'homme diligent. Si vous êtes laborieux, vous aurez cent fois plus de vêtements que vous ne pourrez en

consommer et cent fois plus de vêtements que vous ne pourrez en porter. Est-ce juste ? Dois-je m'octroyer ce qui m'est inutile, quand il existe des milliers d'hommes auxquels mon superflu serait extrêmement utile ? Ce superflu ne peut me procurer que l'ostentation criarde et la jalousie, rien que le triste plaisir de rendre au pauvre, sous le nom de générosité, ce que la raison lui adjuge, au nom d'un droit irrésistible ; rien autre chose que préjugé, erreur et vice.....

« Les apôtres les plus ardents ont été amenés à affirmer cette vérité même. Ils ont enseigné aux riches qu'ils détenaient leur fortune comme un dépôt ; qu'ils doivent répondre de leur moindre dépense ; qu'ils ne sont que les administrateurs, non les propriétaires exclusifs de leurs biens [1]. Quel est le défaut d'un tel système ? C'est qu'il nous engage seulement à pallier notre injustice au lieu de la détruire.

. . . . . .

« Celui qui reconnaîtrait, au premier abord, que les autres hommes sont d'une nature semblable à la sienne, celui qui serait capable d'apercevoir exactement la place qu'il occupe aux yeux d'un spectateur impartial, devrait se rendre compte de l'injustice qu'il y a dans le fait de dépenser son argent à acheter un objet insignifiant ou inutile, quand cet argent aurait pu servir à se procurer quelque chose de première utilité, d'indispensable pour un autre.....

« Qui pourrait contester la vérité de ces assertions ?.....

« Il est temps que cela soit bien compris. Il est temps de laisser de côté les mots de justice et de vertu ou de reconnaître que la justice et la vertu ne nous permettent pas d'accumuler les objets de luxe, alors que d'autres sont privés des moyens indispensables au progrès et au bonheur.

« Mais, tandis que la religion enseignait à l'homme la nature impartiale de la justice, ses apôtres ont été trop portés à considérer la pratique de la justice non comme une dette qu'elle est, en réalité, mais comme une affaire de générosité et de bonté naturelles.

---

(1) Swift, *Sermon on Mutual Subjection.* (Note de Godwin)

« Ils ont fait appel à la clémence et à la miséricorde du riche envers le pauvre. Quelle a été la conséquence ? C'est que le riche détournant la moindre part de son immense fortune pour la consacrer à des actes charitables, s'est attribué le mérite de ses dons, au lieu de se regarder comme coupable de détenir le reste.

. . . . . .

« Ce système tend principalement à simuler la générosité à l'aide de ce qui ne nous appartient pas et à acheter la reconnaissance du pauvre en acquittant une dette. *C'est un système de clémence et de charité au lieu d'un système de justice.* Il remplit le riche d'un orgueil déraisonnable et le pauvre de servilité, en lui faisant considérer le maigre profit qu'il obtient, non comme le paiement d'une dette absolue et indispensable, mais comme venant du bon plaisir de ses riches voisins (1). . . .

« Par l'accumulation de la propriété, les facultés de l'esprit sont étouffées, l'étincelle du génie est éteinte et la plupart des hommes plongés dans des occupations sordides (2). Le riche lui-même est privé de ses mobiles d'activité les plus sains et les plus efficaces. Si le superflu disparaissait, les travaux manuels, du moins la plus grande partie, feraient place à d'autres travaux, et ce qui en resterait, amicalement partagé entre les membres de la communauté qui sont actifs et vigoureux, ne serait pénible à personne; chacun suivrait un régime frugal mais sain ; chacun se livrerait à un exercice modéré de ses fonctions physiques pouvant lui procurer une douce gaieté ; nul ne serait engourdi par la fatigue ; tous auraient le loisir de cultiver les penchants bienveillants et philanthropiques de l'âme et de se lancer à la poursuite du progrès intellectuel (3).

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. 1. Esquisse d'un véritable système de propriété.

(2) « Le propre du despotisme est d'étouffer la pensée dans les esprits et la vertu dans les âmes ». Helvétius, *De l'homme*, Préface, p. 3.

(3) On trouve cette idée dans l'*Essai sur le droit de propriété foncière* d'Ogilvie, publié il y a 2 ans environ. I. 3. 38 et 39.... Le système de l'accumulation des biens est ouvertement attaqué... par Platon, dans son traité *de la République*. Sir Th. More a suivi ses traces, dans son *Utopia*. (Note de Godwin).

Dans cette curieuse note, Godwin cite également Swift (*Gulliver* Part. V.

« Quel contraste entre ce tableau et l'état présent de la société où le paysan et l'ouvrier travaillent jusqu'à ce que la fatigue accable leur esprit ! . . . . . .

« Quel serait l'état de l'esprit public dans une nation où, tous, repoussant les entraves des préjugés et d'une foi aveugle, adopteraient avec une courageuse confiance les suggestions de la vérité et où la léthargie de l'âme serait secouée à jamais ? . .

« Il est à présumer que l'inégalité des esprits serait permanente, jusqu'à un certain degré ; mais il est raisonnable de croire que les génies de ce temps-là surpasseraient de beaucoup les plus magnifiques efforts intellectuels connus.

« Délivré des appréhensions qui le rappellent sans cesse à ses intérêts personnels, l'homme de génie prendrait son libre essor, animé des sentiments de générosité et de bien public.....

« Passons au progrès moral.

« Il est évident que les occasions de crimes seraient pour toujours supprimées.....

« A ne considérer que l'ordre actuel de la société, il est certain que la première infraction est venue du premier qui a joui d'un monopole et qui, profitant de la faiblesse de ses voisins, s'est assuré des avantages exclusifs.

« D'autre part, l'homme qui a résolu de mettre fin à ce monopole, qui a catégoriquement réclamé au possesseur ce qu'il avait de superflu, en prétextant que ce superflu lui serait extrêmement utile, s'est figuré, dans son esprit, qu'il vengeait une violation de justice. Sans une excuse aussi plausible, il est à présumer que ce qu'on appelle crime n'existerait pas dans le monde.

« Quelle est la source de crimes la plus grande ?

« C'est la possession par un seul de biens excessifs dont un autre est privé. Il faut changer la nature de l'esprit de l'homme, si nous voulons l'empêcher d'être puissamment excité par ces faits.

---

ch. VI) ; Mably, dans son ouvrage de la *Législation* et Wallace, adversaire de Hume, au nombre des précurseurs de sa doctrine.

« Il faut cesser d'avoir le sentiment de la justice pour approuver le spectacle de ce mélange de superflu et de misère. Il est vrai que la seule méthode pour remédier à cette inégalité est la raison, non la violence. Mais une tendance qui naît immédiatement du système établi, incline les hommes à penser que la raison est impuissante. L'injustice dont ils se plaignent est soutenue par la force et ils sont trop facilement portés à la corriger par la force.

« Dans un état de la société où tous vivraient dans l'abondance et où tous se partageraient également les bienfaits de la nature, ces sentiments disparaîtraient.... Le principe étroit d'égoïsme disparaîtrait aussi.... Chacun verrait son existence individuelle se perdre dans le bien général. Nul ne serait l'ennemi de son voisin, puisque rien ne serait plus objet de dispute et la philanthropie reprendrait l'empire que lui assigne la raison.

« L'esprit délivré de son anxiété perpétuelle que les soins du corps lui font éprouver, serait libre de s'élancer dans le champ de la pensée qui est son domaine propre. (1) .....

« Portons un moment notre attention sur la révolution de principes et d'habitudes qui naissent immédiatement d'une distribution inégale de la propriété.....

« Par l'accumalation des biens, un homme obtient un irrésistible pouvoir sur des multitudes d'autres hommes.....

« Rien de plus aisé que de lancer dans une guerre des peuples ainsi organisés... La guerre, sous toutes ses formes horribles, vient de l'inégalité croissante de la propriété. Aussi longtemps que cette source de jalousie existera, il sera chimérique de parler de paix universelle. Aussitôt que cette source sera tarie, il sera impossible d'éluder la conséquence.....

« On a calculé que la culture moyenne de l'Europe pouvait être améliorée au point de faire vivre cinq fois plus d'habitants que maintenant. Il existe une loi qui veut que la population soit constamment abaissée au niveau des moyens de subsistance. Ainsi, parmi les tribus errantes de l'Amérique du Nord et de

---

(1) « Pourquoi donc la communauté des biens ne produirait-elle pas des héros ? » Mably, *de la Législation*, L. I, ch. III, p. 82.

l'Asie, nous ne voyons jamais, à travers le cours des siècles, l'augmentation de la population rendre la culture du sol nécessaire. Chez les peuples civilisés, les moyens de subsistance sont tenus, grâce au monopole territorial, au-dessous d'une certaine limite et, si la population était trop nombreuse, les classes pauvres seraient encore plus incapables de se procurer les choses de première nécessité. » (1)

Les chapitres III, IV, V, VI, VII du livre VIII sont consacrés aux objections tirées des conséquences du luxe, du penchant à la paresse, de l'impossibilité d'établir un système égalitaire permanent, etc.

« Ces idées de justice et de progrès sont aussi anciennes que les lettres et la réflexion. Elles ont été suggérées en partie aux chercheurs de tous les temps, mais elles n'ont peut-être jamais été rassemblées de manière à frapper l'esprit par leur harmonie et leur beauté. Après avoir fourni la matière d'un rêve agréable, on les a écartées comme utopiques. Nous allons examiner les objections sur lesquelles ces critiques sont fondées et la réponse que nous ferons à ces objections nous conduira à un tel développement du système proposé, que la concordance régulière de toutes ses parties convaincra l'esprit le plus prévenu (2).

« Il est une objection surtout, cultivée sur le sol anglais, à laquelle nous accorderons la priorité d'examen : on a soutenu que les « vices privés sont des bienfaits publics » (3). Ce principe, brutalement énoncé, a été retouché... La vraie mesure du vice et de la vertu, a-t-on fait observer, c'est l'utile. Par suite, c'est une calomnie de dire que le luxe est un vice. Quels que soient les préjugés, a t-on dit, que les cyniques et les ascètes aient suscités contre le luxe, c'est le sol généreux et riche qui produit la perfection, la véritable prospérité. Sans luxe, les hommes auraient été contraints de rester dans l'état de sauvages solitaires. C'est le luxe qui construit les palais et peuple les cités.

« Comment pourrait-il y avoir une population nombreuse sans

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. II. Bienfaits qui naissent du système véritable de propriété.

(2) *Pol. Just.*, L. VIII. ch. III. De l'objection tirée du luxe.

(3) Mandeville, *La Fable des abeilles.* (Note de Godwin).

les arts variés qui emploient les essaims de ses habitants ? Le vrai bienfaiteur de la société n'est pas le dévot rigide qui, par ses aumônes, encourage l'inertie et la paresse ; ce n'est pas le philosophe bourru prêchant de stériles sermons de morale, mais le voluptueux et élégant citoyen qui emploie des milliers de bras à des travaux modérés et sains, destinés à approvisionner sa table de mets délicats ; qui réunit des peuples éloignés, par le commerce, pour la fabrication de ses meubles ; qui encourage les beaux-arts et les inventions sublimes, pour orner sa résidence.

« Or la réponse à cette objection a été faite par anticipation. On a vu que la population d'un pays se règle sur la culture. Par conséquent, si l'on trouve le moyen de diriger les hommes vers l'agriculture, la population atteindra jusqu'au niveau que la culture du sol pourra établir. L'agriculture ne cesserait pas d'être en progrès.

« Mais le monopole territorial oblige les hommes à laisser stériles, ou imparfaitement cultivées, de vastes étendues de terres, pendant qu'ils sont eux-mêmes exposés aux misères de la disette. Si le sol était constamment à la disposition de ceux qui voudraient bien le cultiver, il y a lieu de croire qu'il le serait en raison des besoins de la communauté.

« Pour le même motif, il n'y aurait aucun arrêt dans la marche ascendante de la population.....

« On fait une deuxième objection (1) : Ce système, dit-on, mettrait fin au travail actif.... Etablissez comme principe que nul ne devra prendre pour son usage personnel plus qu'il ne lui est nécessaire, aussitôt chacun ne se souciera plus de produire les efforts qui excitent maintenant l'énergie de ses facultés. L'égoïsme est la source de notre activité. Si chacun s'apercevait qu'il lui est permis de prétendre au superflu du voisin, l'indolence s'emparerait de toutes ses facultés : une telle société devrait, ou se laisser mourir d'inanition, ou revenir, dans le but de se sauver, à ce système d'injustice et d'intérêt sordide que les théoriciens attaquent toujours sans raison.

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. IV. Objection tirée de la paresse.

« Mais l'égalité que je défends, réplique Godwin, est une égalité succédant à un état de grand progrès intellectuel.

« Une révolution si hardie ne peut se produire que lorsque l'esprit public atteindra une haute culture. Toutefois, des révoltes prématurées, mal préparées, pourront avoir lieu pour établir l'égalité des biens. Ce n'est que par la conviction calme et éclairée d'une justice à rendre et à obtenir qu'on introduira un système de cette nature d'un caractère invariable.

« On a observé que l'établissement d'une république est toujours suivi d'un enthousiasme général et d'un entrain irrésistible. Doit-on croire que l'égalité, le vrai principe républicain, sera moins efficace ? Il est vrai que, dans les républiques, cet esprit languit, tôt ou tard. Le républicanisme n'est pas le remède qui détruit le mal dans sa racine. L'injustice, l'oppression et le malheur, peuvent trouver place dans cette demeure d'apparence heureuse. Mais qui pourrait arrêter le mouvement d'ardeur et de progrès, là où le monopole de la propriété est inconnu ?

« D'ailleurs on travaillera peu dans la société nouvelle. Le travail sera plutôt une détente, un exercice modéré, qu'un travail (1). Il n'y aura plus d'emplois inutiles. Le travail d'un homme sur vingt, dans la communauté, suffirait pour fournir le nécessaire aux autres. Si ce travail, au lieu d'être fait par un si petit nombre, était amicalement partagé, il prendrait la vingtième partie du temps de chacun de nous, soit une demi-heure par jour de travail manuel, exécuté par chaque membre de la communauté, et ce temps pourrait fournir tous les objets nécessaires à cette communauté. Qui reculerait devant un si léger effort ?.

. . . . . .

« Dans une société égalitaire, nul ne sera opprimé par le besoin, et les facultés les plus délicates de notre âme auront le temps de s'épanouir. . . . . .

« On objecte encore que la nature de l'homme ne peut changer, que la société future contiendrait des hommes ambitieux e

---

(1) « Le travail qui accable les laboureurs ne serait qu'un amusement délicieux si tous les hommes le partageaient. » (Mably. *de la Législation*, ch. I, p. 30.)

pervers qui chercheraient à s'assurer des avantages supérieurs à ceux des autres ; qu'enfin, la variété des sentiments qui doit toujours exister, renverserait inévitablement les systèmes les mieux combinés de perfection théorique » (1).

Voici la réponse de Godwin à cette objection dont il reconnaît la gravité.

« L'esprit doit forcément progresser. Ce qu'il voit et ce qu'il admire, il cherche à le réaliser à un moment donné. Telle est l'inévitable loi de notre nature. Or, il est impossible de ne pas apercevoir la beauté de l'égalité et de ne pas être charmé par les bienfaits qu'elle semble promettre. La conséquence est donc assurée. Selon les contradicteurs précédents, l'homme ne progresse que pendant quelque temps, mais au moment où il cherche à réaliser un progrès plus élevé, il s'enfonce fatalement dans une région située au-delà de ses limites naturelles : voilà toute sa courte carrière à recommencer. Il voit le bien, il ne peut pas persévérer dans la pratique du bien. Est-il vrai que l'établissement de l'égalité serait aussi précaire ?

« Pour répondre à cette objection, il faut d'abord se rappeler que l'état égalitaire supposé ne résulte pas d'un acccident, de l'autorité d'un magistrat, ou de la conviction profonde de quelques penseurs éclairés, mais de la conviction mûre et délibérée de la collectivité en général.

« Nous supposerons, pour l'instant, qu'une telle conviction peut avoir des adeptes en certain nombre dans une société : c'est une raison de penser que ces théories seront professées dans une société de plus en plus étendue.

« La question que nous examinerons ici est la suivante : Quand on sera convaincu de la vérité du système, est-il probable qu'il deviendra une réalité permanente ?

« Cette conviction repose sur deux impressions intellectuelles de justice et de bonheur. L'égalité de la propriété ne peut revêtir une forme fixe que lorsque on aura fait pénétrer profondément dans l'esprit cette pensée : les besoins naturels de tout

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. V. Objection tirée de l'impossibilité de rendre ce système permanent.

homme lui donnent seuls le droit de s'approprier un avantage quelconque.

« Si la raison générale devenait assez éclairée pour imprimer constamment cette vérité, de manière à écarter toutes les objections et tous les doutes, nous regarderions avec horreur et mépris, l'idée d'un homme qui entasserait des biens inutiles. Tous les maux que l'état de monopole ne manque jamais de produire, seraient présents à notre esprit. . . . . .

« Nous serions aussi éloignés de consommer inutilement les produits pouvant être utiles à d'autres, ou d'accumuler des richesses, d'acquérir du prestige sur nos voisins, que nous le sommes maintenant de commettre un crime.

« Enfin, l'introduction du système égalitaire sera due à une perception claire de la nature du bonheur, qui est d'ordre purement intellectuel. Le premier principe, en effet, de la science du bonheur personnel, inséparable de l'état d'égalité, c'est que je tirerai infiniment plus de plaisir de la simplicité, de la frugalité et de la vérité, que du luxe, de l'ostentation et de la gloire. Quelle tentation d'accumuler peut avoir un homme professant cette opinion ?.....

« Entasser les biens ! Mais ce serait un signe de folie, une chose digne d'admiration. On serait habitué aux principes de justice et on saurait que rien n'est digne d'estime, sauf le talent et la vertu. Comme on emploierait le surperflu à satisfaire les besoins du voisin et à consacrer à la culture de l'intelligence le temps qu'on pourrait arracher au travail manuel, de quel œil verrait-on l'homme qui serait assez insensé pour coudre un bout de dentelle à son habit, ou ajouter tout autre ornement à sa personne ?

« Dans une telle communauté, la propriété aurait une tendance perpétuelle à retrouver son niveau.

« Il serait intéressant pour tous de savoir quelle personne détient une certaine quantité de produits nécessaires à la vie et chacun s'adresserait à elle avec confiance, pour s'approvisionner..... Si je refusais d'accéder à la raison et aux réprimandes, on ne perdrait pas de temps à négocier un arrangement aussi immoral que l'échange, on me quitterait et on irait se pourvoir chez un homme raisonnable. L'accumulation des

biens, au lieu d'appeler le respect, détacherait un homme de tous les biens de la société et le ferait tomber dans l'indifférence et l'oubli.....

— « Nous devrions manger et boire, jouer et dormir au commandement d'autrui ; point d'habitation, pas de moment où nous pourrions chercher en nous-mêmes une retraite, sans demander l'autorisation d'autrui. Sous les dehors d'une liberté parfaite, nous serions soumis, en réalité, à l'esclavage le plus absolu. » (1)

Pour répondre à cette objection dont il sent la force, Godwin distingue entre la liberté naturelle et la liberté morale.

« L'indépendance morale, dit-il, est toujours nuisible. Sans doute, notre dépendance à cet égard implique l'exercice de la censure de nos actes par chaque individu, la promptitude à rechercher leurs causes et à les juger. Et pourquoi m'en offenserais-je ? Quoi de plus salutaire pour nous, que d'avoir recours, autant que possible, à la perspicacité de nos voisins pour corriger et amender notre conduite ? L'attachement à cette indépendance qu'éprouve la génération présente, le désir d'agir à sa guise sans responsabilité envers la raison, est grandement nuisible au bien-être général.

« Toutefois, si nous devons agir indépendamment des principes rationnels et ne jamais reculer devant une appréciation sincère de la conduite d'autrui, il importe néanmoins que nous soyons libres de cultiver, en tout temps, notre individualité et de suivre les impulsions de notre jugement. Si l'on découvre quoi que ce soit dans ce projet d'égalité de propriété, qui viole ce principe, l'objection est déclarée concluante.

« Si cette tentative est, comme on l'a souvent représentée, une tentative de gouvernement, de contrainte et de règle, elle est, sans doute, en contradiction directe avec les principes de cet ouvrage.

« La vérité est qu'un système d'égalité de biens ne demande aucune restriction, aucune surveillance. Il n'est nullement besoin de repas en commun, de travail en commun, de magasins

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. VI. Restrictions.

communs. Ce sont là de faibles et faux moyens de contrôler la conduite, sans faire la conquête du jugement. Si vous ne pouvez convertir les cœurs des citoyens de la communauté à vos opinions, n'attendez aucun résultat de la brutalité des règlements. Si vous pouvez les convertir, les réglements sont inutiles. Un tel système était assez bien adapté à la constitution militaire de Sparte : il est complètement indigne d'hommes qui ne servent d'autre cause que la raison et la justice. Prenez garde de réduire les hommes à l'état de machines, ne les gouvernez pas au moyen d'autres intermédiaires que leurs penchants et leurs convictions . . . . . .

. . . . . .

« *La coopération est un mal à quelque degré que ce soit.* Sera-t-elle toujours nécessaire ? Qui peut dire où s'arrêtera le progrès ? En ce moment, les inventions du machinisme inquiètent la partie laborieuse de la communauté, mais dans une société d'égale division du travail, leur utilité sera indiscutable. . . Comme Franklin l'a prophétisé, l'esprit triomphera de la matière.

« Le résultat de ce progrès sera de mettre un terme à la nécessité du travail manuel.

« La matière, ou, pour parler d'une manière plus précise, les forces constantes et sûres de l'univers, seront les ilotes de l'époque future que nous envisageons.

« Mais tomberons-nous dans l'indolence, lorsque nous serons délivrés de la nécessité du travail manuel ? Nullement. N'y-a-t-il pas des motifs aussi pressants que la crainte de la faim ? L'esprit peut-il tomber dans la torpeur quand il est rempli de projets de grandeur intellectuelle et d'utilité ? . . . . . .

« Un autre sujet touche à la coopération, c'est celui de la cohabitation. . . . . .

« La cohabitation n'est pas seulement un mal en ce qu'elle contrarie le progrès indépendant de l'esprit, mais, en outre, elle ne s'accorde pas avec l'imperfection et les tendances de l'homme. Il est absurde d'attendre que les inclinations et les désirs de deux êtres humains coïncident pendant une longue période

de temps. Les obliger à vivre et à agir ensemble, c'est les exposer inévitablement à des contrariétés, des querelles, des infortunes réciproques. Il ne peut en être autrement, tant que l'homme n'aura pas atteint le degré de perfection absolue.

Le vice du mariage a des racines plus profondes encore L'usage veut que deux jeunes et romanesques personnes de l'un et l'autre sexe, se rencontrent, se voient à plusieurs reprises, et, dans des circonstances pleines d'illusions, se vouent un attachement éternel. Quelle est la conséquence ? Dans la plupart des cas, ils sont déçus. Ils sont réduits à atténuer, de leur mieux, les conséquences d'une faute irréparable.....

L'abolition du mariage ne sera suivie d'aucun mal. Nous sommes portés à considérer cette abolition comme le signe précurseur de la luxure et de la dépravation brutale. Mais il arrive, en réalité, que les lois positives destinées à mettre un frein à nos vices, les irritent et les multiplient. Ne pas oublier aussi que les mêmes sentiments de justice et de bonheur, qui, dans l'état d'égalité des biens, détruiraient le goût du luxe, diminueraient tous nos appétits dérèglés et nous amèneraient à préférer les plaisirs de l'intelligence aux plaisirs des sens.

« Les rapports des sexes, dans une telle société, seront soumis aux règles de tout autre espèce d'amitié.

« Je cultiverai la société de la femme, dont les qualités m'auront le plus frappé. — Mais d'autres hommes éprouveront peut-être à son égard la même préférence. — Ceci ne créera aucune difficulté. Nous pourrons tous jouir de sa société et nous serons tous assez sensés pour considérer les rapports sexuels comme étant d'une importance insignifiante.

Godwin ajoute naïvement : « On ne peut affirmer positivement qu'on connaîtra, dans cette société, le père de chaque enfant en particulier. Mais on peut assurer que cette connaissance n'aura pas d'importance. C'est l'esprit aristocratique, l'égoïsme, l'orgueil de famille, qui nous enseignent à lui attribuer maintenant quelque valeur.....

« Je ne dois préférer aucun être humain à un autre, parce que cet être est mon père, ma femme ou mon fils, sauf pour cette raison également valable pour tous les esprits, que cet être a des titres à ma préférence. Une des mesures qui seront proba-

blement édictées par l'esprit démocratique et probablement dans un temps peu éloigné, c'est l'abolition des noms de famille.

Voici comment Godwin entend l'éducation des enfants.

« On pourrait croire que l'abolition du mariage fera de l'éducation l'affaire de la communauté. Ce serait contraire aux principes du système intellectuel. L'éducation se subdivise en plusieurs parties. D'abord les soins personnels exigés par l'état de faiblesse des enfants. Ces soins incomberont probablement à la mère..... Si le fardeau était trop lourd, elle serait amicalement et volontairement aidée par d'autres.

« En second lieu, la nourriture et d'autres objets indispensables..... Or, nous l'avons vu, ces objets lui viendraient des lieux où ils seraient en abondance et d'où ils se répandraient dans ceux où ils manquent. (1)

« L'instruction, dans une telle société, serait grandement simplifiée et subirait des modifications. On ne surchargerait pas d'une science prématurée les cerveaux faibles et inexpérimentés, de peur que les enfants, arrivés à l'âge de raison, refusent de s'instruire. On laisserait l'esprit se développer, à mesure qu'il serait excité par les occasions ou les impressions ; on ne le torturerait pas pour le fondre dans un moule particulier. Aucun de nous n'apprendra que ce qu'il désire, ce dont il sentira l'utilité et le prix.....

« Avant de quitter ce sujet, il faut écarter une objection qui se présente d'elle-même à l'esprit du lecteur.— L'homme, dira-t-on, a été créé pour la société et la sympathie réciproque ; sa nature s'adapte donc très peu au système individualiste que nous esquissons ici..... Un système qui défend toute partialité et tout attachement conduit à la dégénérescence, non au progrès.

« — Sans doute, l'homme a été fait pour la société ; mais il y a une manière de perdre son individualité dans celle d'autrui qui est éminemment vicieuse. Chacun doit reposer sur un centre propre, et consulter son propre jugement. Chacun doit sentir son indépendance, pour être capable d'affirmer les

---

(1) Voir *infra* notre étude sur l'*Utopia*.

principes de justice et de vérité sans être obligé de les accommoder aux erreurs d'autrui.

« Sans doute, l'homme a été fait pour la société, mais il a été fait pour l'ensemble de la société et non pour une de ses parties. La justice nous commande de donner notre sympathie à un homme de mérite, plutôt qu'à un membre de la société insignifiant et corrompu..... Mais toute partialité est préjudiciable à l'homme, en général, et à celui auquel elle s'adresse.

« L'esprit de partialité est clairement exprimé dans cette parole mémorable de Thémistocle : « Dieu me garde de siéger dans un tribunal où mes amis ne seraient pas mieux traités que des inconnus ! »

« En fait, dans chacune de nos actions, nous jouons le rôle de juges injustes, lorsque nous nous laissons entraîner à la moindre partialité.

« Telles sont les limitations du principe social, limitations qui, en réalité, l'améliorent et rendent son action bienfaisante. Ce serait une déplorable erreur de croire que ce principe n'est pas de la plus haute importance : en effet, tout ce qui, dans l'esprit de l'homme, diffère du principe intelligent de l'animal, est le produit de la société. Tout ce qui est excellent dans l'homme, vient à la suite d'un progrès continu, par lequel une génération, s'appuyant sur les découvertes des générations précédentes, fait de leur point d'arrivée son point de départ.

« Sans la société, nos progrès seraient presque inutiles. L'esprit privé de sympathie est un champ stérile et froid. Ce n'est qu'en recherchant le bien d'autrui, en embrassant une vaste sphère d'activité, en oubliant notre intérêt personnel, que nous sommes dans notre véritable élément.....

« La tendance dominante du système exposé dans cet ouvrage est dirigée vers cet élément et l'individualisme que l'on y recommande, est tourné vers le bien général, seule fin qui lui donne du prix.

« Un tel système peut-il être égoïste ? Personne n'y recherche le luxe ; personne n'ose y être injuste, puisque chacun se dévoue pour autrui.

« L'état de société naturelle étant incompatible avec toutes les lois ou restrictions, ne peut admettre la restriction suivante : nul ne devra amasser de richesses.

« La sécurité provient ici de l'absurdité et de l'inutilité manifestes de cette accumulation. On n'éprouverait d'autre sentiment que le mépris ou la pitié, envers une perversion si étrange de l'intelligence. !

« Comment pourrais-je donner à un objet quelconque le nom de propriété ? Lorsqu'il serait nécessaire à mon bien-être, mon droit naîtrait avec cette nécessité. Le mot propriété resterait vraisemblablement, mais le sens en serait modifié. Si ce que je possède est vraiment nécessaire à mon usage, c'est vraiment à moi ; si ce que j'ai n'est pas nécessaire, bien que ce soit le produit de mon travail, c'est l'usurper que de le détenir.

« Dans une telle société, la contrainte serait inconnue. Je ne me déférais de rien sans mon propre consentement. Le caprice serait inconnu ; nul n'euvierait les objets qui seraient à mon usage à moins qu'il ne vît clairement qu'il pût tirer plus de profit de leur possession que moi-même.

« Mon appartement serait aussi inviolable qu'en ce moment. Aucun intrus ne viendrait interrompre le cours de mes études et de mes méditations..... D'autre part, si l'idée de propriété, ainsi modifiée, restait, la jalousie et l'égoïsme auraient disparu. Avez-vous besoin de ma table ? faites-en une pour vous ; ou bien, si je suis plus habile que vous à cet égard, j'en ferai une pour vous. Faisons une comparaison entre nos besoins et la justice décidera. (1) . . . . . .

. . . . . .

« Un auteur (2) qui a fait de vastes recherches sur les problèmes touchant au gouvernement, a recommandé l'égalité, ou plutôt la communauté de biens, comme remède absolu à l'usurpation et à la misère, les deux plus grands ennemis de notre espèce . . . . . .

« Mais après avoir dessiné ce tableau, non moins vrai que séduisant, il démolit l'œuvre par un seul argument qui le ramène

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. XVI.

(2) Wallace, *Various Prospects of Mankind, Nature and Providence*, 1761.

à l'indifférence et au désespoir : c'est l'excès de population qui surviendrait.

« Raisonner ainsi, c'est prévoir des difficultés bien lointaines. Les trois quarts du globe habitable ne sont pas cultivés, et la partie qui est mise en culture est susceptible d'un progrès illimité. Des myriades de siècles, durant lesquels la population augmentera, passeront probablement, et la terre pourra suffire à la subsistance de ses habitants. Qui peut prédire combien la terre survivra aux accidents du système planétaire? Qui peut prévoir les remèdes qui se présenteront contre une échéance si lointaine, avec l'aide du temps, remèdes dont nous n'avons pas la moindre idée ?

« Il serait vraiment absurde de reculer l'application d'un projet utile à l'humanité, par crainte qu'elle ne devînt trop heureuse, et, par une conséquence nécessaire dans un temps éloigné, trop nombreuse.

« Toutefois, la terre peut « rester à jamais » (1). Elle peut être exposée à un excès de population. Il faudra donc chercher un remède.....

« Ce qui suit peut être considéré, jusqu'à un certain point, comme une déviation dans le champ de l'hypothèse. Si nous sommes dans l'erreur, le système reste aussi inattaquable que jamais. Si nous ne trouvons pas le vrai remède, il n'en résulte pas qu'il n'y ait pas de remède. Le noble but de cette recherche restera toujours fixé, quelles que soient les défectuosités des idées que nous allons suggérer.

« Revenons ici à la sublime conjecture de Franklin d'après laquelle « l'esprit triomphera complètement de la matière. » Pourquoi ne triompherait-il pas de la matière de notre corps? Si l'esprit triomphe de la matière à quelque distance que ce soit, pourquoi ne triompherait-il pas de celle qui sert d'intermédiaire entre le principe pensant et le monde extérieur? En un mot, pourquoi l'homme ne deviendrait-il pas un jour immortel ?

---

(1) *Ecclésiaste*, I, 4. (Note de Godwin).

Dans le passage suivant, Godwin donne une intéressante théorie des rapports du physique et du moral. L'application, seule, paraîtra évidemment utopique.

« L'esprit modifie le corps involontairement.

« L'émotion excitée par quelque parole inattendue, par une lettre qu'on nous remet, peut causer le plus extraordinaire bouleversement de notre physique, accélérer la circulation, faire palpiter le cœur, arrêter la langue, et produire la mort par une peine ou joie excessive. Aucun fait n'est plus fréquemment constaté par les médecins, que le pouvoir que possède l'esprit de favoriser ou de retarder la convalescence.

« Pourquoi l'homme mûr perd-il cette élasticité des membres, qui caractérise l'insouciante gaîté de la jeunesse ? Parce qu'il perd ses habitudes de jeunesse. Il prend un air digne incompatible avec les légères saillies du jeune homme. Il est aussi la proie des chagrins provenant des institutions sociales mal comprises, et son cœur perd la satisfaction et la gaîté. De là viennent la lourdeur et la raideur de ses membres, signes précurseurs de la vieillesse et de la mort.

« L'habitude qui favorise tout d'abord la vigueur corporelle, c'est la gaîté. Chaque fois que notre esprit s'engourdit, est distrait et mélancolique, nous retranchons une partie de notre existence. La langueur de la pensée est sœur de la mort. La gaîté produit une vie nouvelle dans notre corps et fait circuler nos humeurs. Rien de dormant dans le cœur de l'homme tranquille dont l'imagination est active.

. . . . . .

« La source véritable de la gaîté est la bienveillance. Pour un esprit jeune, lorsque tout le frappe par sa nouveauté, il faudrait des circonstances individuelles bien malheureuses, pour ne pas avoir des pensées gaies, ou du moins pour ne pas hâter le retour de cette gaîté interrompue et de son oubli bienfaisant. Mais la nouveauté est un charme qui s'évanouit et constamment décroît, de là viennent la torpeur, l'indifférence. Après qu'on en a fait le tour, la vie ne nous plaît plus. Une apathie mortelle nous envahit. C'est ainsi que les vieillards sont généralement froids et indifférents : rien n'éveille leur attention, rien n'excite

la torpeur de leur esprit. Comment pourrait-il en être autrement ? Les occupations poursuivies par l'homme sont médiocres et méprisables ; l'erreur à la fin est découverte. Mais la vertu possède un charme qui ne se flétrit jamais. L'âme qui déborde perpétuellement de bonté et de sympathie sera toujours heureuse. L'homme sans cesse plongé dans la contemplation du bien public est toujours actif.

« L'application de cette théorie est simple et irrésistible.

« Si l'esprit gouverne maintenant une grande partie de notre système, pourquoi n'étendrait-il pas son empire ?

« Si nos pensées involontaires peuvent déranger ou rétablir notre économie physique, pourquoi, dans la suite des temps, ne soumettrions-nous pas ces idées involontaires, au gouvernement de la volonté ?..... L'esprit est toujours en progrès..... Il n'y a pas de limites de nos facultés. Si l'on avait pu dire aux sauvages habitants de l'Europe, aux temps de Thésée et d'Achille, que l'homme serait un jour capable de prédire les éclipses, de peser l'air, d'expliquer les phénomènes de la nature, au point d'exclure tout prodige, de mesurer la distance qui nous sépare des corps célestes et leur dimension, cela ne leur eut pas paru moins étonnant que si nous leur eussions annoncé, comme une découverte possible, le moyen de conserver le corps humain dans un état de jeunesse et de vigueur perpétuelles.

« Nous avons appelé la gaieté, la lucidité de conception et considéré la bienveillance comme le principe de l'immortalité chez l'homme. Ce principe est de la nature de l'attention..... Or, il peut être amélioré à un degré incroyable..... mais cette amélioration est d'un avenir lointain . . . . . .

« Si une attention constante à l'économie animale est nécessaire, avant qu'on puisse bannir la mort, nous devons d'abord bannir le sommeil qui est son image. Le sommeil est une des faiblesses les plus visibles du corps humain. . . . . .

« Nous tombons malades et nous mourons, en général, parce que nous voulons bien supporter ces accidents. . . . . .

« Appliquons ces considérations au problème de la population. La tendance d'un esprit cultivé et vertueux consiste à nous rendre indifférents aux plaisirs des sens. Au déclin de la vie, ces plaisirs diminuent, parce que notre corps nous les refuse,

mais surtout parce qu'ils n'excitent plus l'ardeur de l'esprit. C'est un fait bien connu qu'une imagination enflammée peut doubler ou tripler les sécrétions séminales . . . . . .

« Or, nous apprenons bientôt à mépriser la fonction purement animale :..... Nous estimons l'acte en raison des charmes personnels et des qualités mentales. . . . . .

« C'est pourquoi, lorsque la terre se refusera à nourrir une population plus nombreuse, les hommes cesseront de se multiplier, car ils n'auront aucun motif provenant de l'illusion ou du devoir pour les y pousser. En outre, ils seront peut-être immortels. Ils seront un peuple d'hommes, non un peuple d'enfants.

« Les générations ne se succèderont point, et, après chaque période de trente années, la vérité ne sera pas obligée de recommencer sa carrière. Il n'y aura ni guerre, ni crimes, ni tribunaux, ni gouvernement. Ces derniers progrès ne sont pas éloignés... En outre, il n'y aura point de maladie, de chagrin, ni de haine. L'intelligence sera active et ardente, jamais déçue..... Les hommes comprendront qu'ils font partie d'une même chaîne, que chacun a son utilité particulière..... Ils rechercheront ardemment le bien existant, le moyen de le produire et le moyen d'aller au-delà. Ils ne manqueront jamais de motifs d'action, car le bien qu'on comprend et qu'on aime, on ne peut s'empêcher de le réaliser.

« Avant de quitter ce sujet, dit Godwin (et cette remarque ne paraîtra pas inutile), nous rappelons au lecteur que la doctrine qu'on vient d'exposer dans ce chapitre, n'est qu'une hypothèse probable et que l'argument principal de notre œuvre, dans ce livre, est tout à fait indépendant de la vérité ou de la fausseté de cette doctrine. (1)

. . . . . .

« De quelle manière pourra-t-on réaliser tous ces progrès de la société humaine ?

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. VII. Objections tirées du principe de la population.

« N'y a-t-il pas certaines mesures à prendre, qui sont d'abord inévitables ?

« Rien n'a excité plus d'horreur, dans l'esprit d'une foule de gens, que les maux qui doivent résulter de ce qu'ils appellent les principes niveleurs. . . . . .

« Ils se représentent la partie ignorante et barbare de l'humanité échappant à toute contrainte et se précipitant dans tous les excès.

« Les massacres sont une conséquence trop possible d'une révolution..... Mais faut-il renoncer à la justice, à la vertu, au bonheur?..... Il faut opposer à un moment d'horreur et d'épouvante des siècles de félicité.

« Comment d'ailleurs supprimer la vérité?..... Pouvons-nous arrêter les progrès de l'esprit? Cela ne peut se faire que par le despotisme le plus absolu. L'esprit possède une tendance perpétuelle à s'élever. Il ne peut être comprimé que par un pouvoir qui contrarie cette tendance naturelle, à chaque moment de son existence..... Il faut prendre des mesures tyranniques et sanguinaires qui engendreront d'épaisses ténèbres de l'esprit, la servilité et l'hypocrisie..... Il faut choisir : ou supprimer toute recherche par les abus les plus grands, ou laisser un libre champ, où chacun aura la faculté de découvrir et de revendiquer ses opinions.

« Mais il est évident qu'il faut que la vérité soit connue, à n'importe quel prix..... .....

« Dans cette intéressante période, où l'esprit arrivera au moment critique de son histoire, de grands devoirs incomberont à chaque partie de la communauté, et, en premier lieu, aux esprits cultivés et puissants, qui sont préparés à devancer les autres dans la découverte de la vérité. Ils doivent être actifs, infatigables, désintéressés, s'abstenir de tout langage violent, d'expressions acrimonieuses ou vindicatives. Il serait absurde, de la part d'un gouvernement, de s'ériger en tribunal de critique à cet égard, ... mais c'est pour cette raison que les hommes chargés de communiquer leurs pensées à la foule, sont doublement tenus de s'observer avec vigilance..... .....

« Il n'est pas moins nécessaire de dire la vérité sans déguisement..... Nous tronquons, nous mutilons la vérité.....

Cette contrainte produit de funestes conséquences. Au contraire, la marche libre de la vérité est toujours salutaire..... La réserve prudente donne un ton de voix rude et irrité à la foule, quand elle découvre ce qu'on lui dissimule..... .....

« Portons maintenant notre attention sur les riches et les grands. C'est d'après un faux calcul qu'on désespère de compter ces citoyens au nombre des partisans de l'égalité. Les hommes ne sont pas aussi égoïstes que les satiriques et les courtisans le supposent.... Nous recherchons toujours ce qui est innocent et juste ... Les riches et les grands sont loin d'être réfractaires aux projets de bonheur universel, lorsque ces projets sont exposés avec l'évidence et l'attrait dont ils sont susceptibles. Ils n'ont pas connu l'oppression du besoin..... et ils sont bien placés pour juger du vide de cette ostentation et de ces plaisirs qu'on admire d'autant plus, qu'on les considère de plus loin..... D'ailleurs, le même courage qui, dans la suite des siècles, a poussé les jeunes nobles à braver les privations dans les camps, pourrait faire d'eux, les champions de la cause égalitaire.....

« Vous lutterez en vain contre la vérité : c'est comme si la main de l'homme essayait d'arrêter les empiètements de l'Océan. Retirez-vous à temps. Si vous ne voulez pas passer sous l'étendard de la justice politique, temporisez du moins avec un ennemi que vous ne pouvez vaincre..... Si vous êtes sage, gardez-vous de l'irriter et de le provoquer.... Nous savons bien que la vérité n'a pas besoin de recourir à votre alliance pour assurer son triomphe et nous ne craignons pas votre hostilité ; mais notre cœur saigne de voir votre bravoure, votre talent, votre vertu, soumis aux préjugés et rangés du côté de l'erreur. Nous vous gourmandons dans votre propre intérêt et dans celui de la nature humaine.....

« A ceux qui défendent la cause de la justice, il n'est pas inutile de dire quelques mots.

« Si les arguments de notre ouvrage ont quelque force nous pourrons en déduire au moins ce fait : que la vérité est irrésistible.....

« Que cet axiome de l'omnipotence du vrai serve donc de guide à nos jugements. Ne nous efforçons pas d'accomplir aujourd'hui

avec précipitation ce que la dissémination de la vérité rend inévitable pour demain. Evitons soigneusement la violence : violenter, n'est pas convaincre, et c'est tout à fait indigne de la cause de la justice..... Nous n'avons que deux obligations très claires à remplir et qu'il serait difficile de méconnaître.

« La première consiste à diriger notre attention vers ce noble instrument de justice, la raison.

« Exprimons nos sentiments avec la franchise la plus grande. Efforçons-nous de les communiquer à autrui. Ne cédons en cela à aucun découragement, aiguisons nos armes intellectuelles ; augmentons notre savoir. Notre seconde obligation est la tranquillité.

. . . . . .

« S'il se produit une égale répartition de biens, non par décret ou par institution publique, mais par suite de la conviction individuelle, de quelle manière commencera-t-elle?

« Il y a, dans tout système républicain, une forte tendance à l'égalité de la propriété. Si l'homme continue à croître en discernement, les mêmes raisons par lesquelles il apercevait l'injustice des rangs sociaux, lui montreront qu'il est injuste de posséder, sans nécessité, ce qui est utile à autrui.

« C'est une erreur commune de croire que cette injustice ne sera ressentie que par les classes inférieures, ce qui impliquerait qu'elle ne peut être corrigée que par la force. On a montré que les hommes ne sont pas aussi complètement dominés par l'intérêt personnel qu'on l'a supposé,..... que le désir de s'élever et de se distinguer est une passion universelle.

« En troisième lieu, surtout, le progrès de la vérité est la cause la plus puissante.... La théorie est essentiellement liée à la pratique et ce que nous approuvons clairement et distinctement, modifie inévitablement notre conduite. Or, quand les hommes connaîtront distinctement la folie du luxe, quand leurs voisins professeront à cet égard le même dédain, il sera impossible de rechercher les moyens de se le procurer avec autant d'avidité qu'auparavant. » (1)

---

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. VIII. Du moyen d'amener l'établissement d'un système véritable de propriété.

CHAPITRE II

1° **Considérations générales** sur la "**Justice Politique**"

Nous n'entreprendrons pas de faire ici la critique de l'à-priorisme à propos de Godwin. Ce qu'il est bon de répéter, c'est que les constructions de systèmes politiques nées d'une idée générale développée dans ses conclusions logiques, échappent au reproche d'imperfection et présentent un tout parfait.

Les philosophes de l'école de Godwin « se flattaient de posséder toute vérité politique, parce qu'ils combinaient en syllogismes quelques concepts vagues » (1). Aussi ne pouvons-nous entrer dans une discussion minutieuse de tous les problèmes posés dans la *Justice Politique* parce qu'ils sont à la fois trop importants et trop nombreux.

Trop de confiance dans la raison abstraite conduit ces philosophes au dédain de la tradition et de l'expérience : c'est pour l'homme en général, en tant qu'être raisonnable, qu'ils écrivent. Or nous ne sommes pas seulement des êtres doués de raison, nous avons des sentiments et des passions. Nous voulons que le cœur conserve ses droits et que la raison, parfois, sache se taire. Dans le système de la *Justice Politique* tout est sacrifié à l'idéal abstrait du bien général. Pour atteindre le but proposé, tous les penchants individuels doivent céder la place au sentiment social ; à l'amour des proches doit être substitué l'amour de l'humanité ; il faut donner pour extrême limite à toutes nos affections le

(1) Espinas, *la Philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution*, pp. 45, 77, 110.

monde lui-même, renverser toutes les conventions établies et ne se guider que d'après les règles d'une inflexible justice. Telle est la thèse générale que Godwin a soutenue et dont il ne s'est écarté que dans les détails.

Une deuxième thèse également fondamentale est la liaison nécessaire qui existe, d'après Godwin, entre le savoir et la vertu. Cette proposition peut-elle être acceptée comme vraie d'une vérité absolue ? Il est douteux que nous ne soyons méchants que par ignorance du bien (1). Mais si nous acceptons cette prémisse d'après laquelle les progrès de la moralité sont liés aux progrès de la science, nous pouvons entrevoir le progrès indéfini de l'humanité, comme conclusion logique.

Il ne nous reste qu'à nous laisser aller au plaisir de peindre la société future, puisque le philosophe a démontré que cette société fondée sur la stricte justice, est possible. Ainsi procède Godwin.

Puisque le bien repose sur le savoir, c'est ce dernier qu'il faut développer. Toute l'activité humaine doit être dirigée vers la recherche de la vérité. De toutes les vertus morales, la sincérité sera la plus utile et la plus recommandée.

Pour amener le règne de la philanthropie universelle, il suffit, d'après Godwin, de compter sur le progrès de l'esprit public. Il n'y aura pas de révolution subite, pas de cataclysme à redouter : à vrai dire, personne ne sera surpris par les évènements, puisque chacun y aura pris part. Il n'y aura personne à vaincre ou à convertir, puisque par le progrès pacifique des lumières, on obtiendra l'adhésion unanime des esprits.

Non seulement la vérité luira pour les peuples les plus civilisés, mais pour l'humanité tout entière. Tous voudront participer à la liberté et au bonheur.

Tous ces espoirs ne sont-ils pas chimériques ?

---

(1) « Le but de la philosophie morale est moins d'apprendre aux hommes ce qu'ils ignorent que de les faire convenir de ce qu'ils savent et surtout de le leur faire pratiquer. Ce sont moins les connaissances qui nous manquent que le courage d'en faire usage. » Ste-Beuve, *Causeries*, III, p. 442. (art. sur M. de Bonald).

Qu'est-ce que la Vérité en général ? Il y a des vérités particulières dans l'ordre moral et dans l'ordre scientifique, mais que peut être la vérité abstraite ? Comment l'exercice du jugement individuel pourra-t-il conduire au bien général ? Comment, en l'absence de toute règle de conduite, (Godwin condamne toute règle générale et veut qu'on se détermine d'après le motif présent,) ce bien pourrait-il se trouver réalisé dans la variété infinie des modes employés ? Est-ce que les penchants égoïstes ne se dissimuleront pas sous le masque hypocrite du bien général ? Est-il enfin concevable que les instincts égoïstes doivent jamais disparaître ? Pourrons-nous arriver jamais à maîtriser à tel point nos passions qu'aucune contrainte ne soit rendue nécessaire ? (1)

L'argumentation de Godwin nous paraît peu solide : ses déductions sont tirées de simples hypothèses.

Voici quelle est sa manière de raisonner. Si tous les hommes étaient justes et bons, toutes les lois seraient inutiles. Si tous les peuples étaient également épris de justice, toutes les nations ne feraient plus qu'une grande famille. Si la maladie et la mort étaient supprimées, le perfectionnement moral de l'homme serait illimité. Mais les individus et les peuples seront-ils jamais universellement justes et bons ? La maladie et la mort pourront-elles jamais être vaincues ? Telle est d'abord la difficulté à résoudre par le philosophe désireux d'établir son système sur un fondement plus solide que l'hypothèse pure. Il faut donc, avant tout, se préoccuper de la possibilité d'un progrès indéfini avant de songer à déduire de cette proposition, qui a besoin d'être bien établie, toutes les conséquences logiques qui pourraient découler de cette théorie. (2)

---

(1) « La raison et l'altruisme sont trop faibles pour lutter contre la permanence du principe égoïste et la violence occasionnelle des passions. On ne peut raisonnablement attendre sur ce point aucun changement dans la constitution de notre nature. » — Smyth, *Lectures on the French Revol.*, Lect. XXXVI.

(2) Selon Hazlitt, la morale de Godwin est trop ambitieuse, et impraticable, parce qu'elle s'élève trop au-dessus du niveau de l'humanité (*Spirit of the Age*, Godwin).

« La marche vers le mieux n'est pas ininterrompue. Du 1er au XIIe siècle, il y a eu régression plutôt que progrès.....

« Nous sommes aujourd'hui dans une ignorance profonde du régime social qui se substituera au nôtre dans un avenir plus ou moins éloigné et, par-

Il faut donc se résigner à maintenir une justice relative sujette aux erreurs, une justice humaine, en un mot, ce qui vaut mieux que l'absence de toute justice et l'institution de la propriété individuelle malgré ses abus (1), ou malgré ses contraintes, par crainte d'abus plus grands. En ce qui concerne le sentiment de philanthropie générale, nous craignons que l'extension trop grande de ce sentiment le rende inefficace : notre cœur n'est pas assez vaste pour contenir l'humanité tout entière.

« Il est beau de substituer à la patrie un idéal plus élevé et meilleur : celui de l'humanité. Toutefois je trouve que les liens les plus larges ne sont pas les plus solides. Je tiens le cosmopolitisme en grand honneur, mais ce n'est pas lui qui nous inspirera l'amour le plus ardent de l'humanité. Etre humain, ce n'est pas aimer le monde entier, mais aimer son prochain comme soi-même. En servant la patrie nous servons l'humanité (2). »

Godwin a d'ailleurs lui-même pris soin de relever ses propres exagérations dans sa *Réponse au Dr Parr* dont nous avons donné des extraits auxquels nous renvoyons le lecteur.

En relisant cette étude, on pourra s'assurer que, malgré ses paradoxes et ses utopies, Godwin était réellement désireux de contribuer au progrès de l'humanité ; il avait au cœur l'amour ardent de l'homme qu'il croyait capable d'accomplir des merveilles. Cet espoir généreux soutient son inspiration dans la *Justice*. Il y a, parmi toutes les déclamations qui déparent ses écrits, quelques idées qui méritent d'être recueillies : sur l'action bienfaisante du travail manuel ; sur les limites du droit de punir et la nécessité de relever les coupables ; sur le besoin

---

conséquent, des modifications que le contenu des vérités morales devra subir. » Lévy Bruhl, *Morale et science des mœurs*, pp. 220 et 221.

Cf. aussi Renouvier, *Philosophie analytique de l'histoire*, III, 662, 667.

(1) « L'insécurité de la propriété individuelle a produit la ruine des cités grecques ». Espinas, ch. II. Les crises sociales. *La Philos. soc. et la Rév. Fr.*, p. 54.

(2) Ziegler. *La Question sociale est une question morale*, Alcan, 1897, p. 97.

Alceste traduit la pensée du moraliste quand il déclare que

L'ami du genre humain n'est pas du tout son fait.

« C'est par l'attachement à la société concrète dont nous faisons partie que nous pouvons le plus utilement préparer l'avènement d'une société plus équitable et plus vaste : en servant la patrie, nous servons l'humanité. » Espinas, *op. cit.*, p. 44.

de faire appel, dans nos délibérations, au sentiment de la justice et du bien général, quoique Godwin ait eu le tort de trop appuyer sur ce principe et de subordonner à ce devoir de justice toutes nos affections privées. (1)

A ce dernier point de vue, le système de morale de Godwin est incomplet. Le devoir de justice, si bien rempli qu'il puisse être, ne peut constituer tout le devoir moral : ses disciples, Wordsworth, Coleridge, Southey l'ont compris, et Burke ne cesse de le laisser entendre dans tous ses écrits. « Quelle que soit la perfection de l'organisation sociale, et la prévoyance de la justice, dit un philosophe contemporain, Mr Darlu, il sera toujours besoin dans les relations des hommes, au foyer domestique, d'abord, et aussi sur la place publique, de charité et d'amour. » (2)

2° Quelques écrivains politiques Anglais avant Godwin

(*a*) les Utopistes : Sir Thomas More, Bacon, Harrington.

(*b*) Locke.

De tout temps, des rêveurs, hommes politiques ou philosophes ont excellé dans les peintures idéales. Mécontents du présent,

---

(1) « Un tel système dresse l'intelligence contre le sentiment, détruit l'unité et l'intégrité de notre nature. » (*Fraser's Magazine*, nov. 1830)
« Il prit la raison abstraite pour règle de conduite et le bien abstrait pour fin. Or, la raison seule n'est pas un fondement suffisant de la morale. » (Hazlitt, *Spirit of the Age*, Godwin).

(2) Voir Ch. Gide : Justice et charité, dans *la Morale sociale*, Alcan, 1899. Lire dans cet ouvrage en deux parties (*Morale sociale*, 1899, et *Questions de morale*, 1900), les conférences de MM. Delbet et Darlu sur la morale positive et la morale chrétienne ; de MM. Wagner et Maumus sur l'orientation morale, sur la justice et le droit (1er vol.)
« La raison n'a pas d'influence sur nos passions et sur nos actes. » Hume, cité par Patten, *Development of Engl. Thought*, p. 217.

ils se consolaient par des visions de l'avenir où ils plaçaient l'âge d'or de l'humanité future, Mais il est bien plus facile de décrire les injustices sociales que de nous donner les moyens efficaces de réaliser l'idéal entrevu par les métaphysiciens et les poètes. Ce que Godwin a rêvé, Morus l'avait rêvé avant lui, et Morus lui-même avait été devancé par Platon.

L'*Utopia* de sir Thomas More, publiée en latin (1), en 1516, n'était que le récit imaginaire du voyageur Raphael Hythloday (2) dans un pays inconnu situé dans l'occident où vivent les heureux habitants d'Amaurote (3). Ce récit fait à More sous forme d'un entretien, ce qui permet à l'auteur la liberté de tout dire, est la peinture d'une société idéale soumise à la communauté des biens.

Tout est pour le mieux dans l'île d'Utopie. Quoiqu'il y ait des esclaves, des criminels, on a recours à la douceur plutôt qu'aux châtiments corporels. Dans d'autres pays « de mauvais maîtres sont plus portés à punir leurs élèves qu'à les enseigner. » Il faut amender les coupables et « leur montrer la nécessité d'être honnêtes et d'employer le reste de leur vie à réparer les torts qu'ils ont faits à la société. » (4)

Les Utopiens font la guerre ; quelquefois même ils cherchent des prétextes pour guerroyer, « afin d'exercer leurs hommes dans l'art de couper la gorge. »

Tous les biens ont été mis en commun, parce que la propriété est un obstacle au bonheur, partout où elle est établie. « Je suis persuadé que tant que la propriété n'est pas supprimée, il ne peut y avoir d'équitable distribution des choses et le monde ne peut être sous un gouvernement heureux, car, aussi longtemps que la propriété sera maintenue, la plus grande partie des

---

(1) Elle avait été éditée par Erasme et d'autres amis de More, à Louvain ; réimprimée à Paris par Gilles de Gourmont, 1518 ; traduite en anglais après la mort de l'auteur par Ralph Robinson, 1551. Voir *Arber's Reprints*, Bibliography, p. 6 et suiv.

(2) Du grec ὕθλος, nugæ, bagatelles.

(3) αμαυρος, inconnu.

(4) *Utopia*, p. 71, *Ideal Commonwealths*, edited by John Morley, note 5, p. 63. La guerre est condamnée en plusieurs passages, pp. 138-139.

hommes, et la meilleure, gémira toujours sous le fardeau des soucis et des peines. » (1)

Le Livre II d'*Utopia* nous initie à la vie publique et privée des Utopiens. Il y a cinquante quatre villes dont la capitale est Amaurote. Toutes ces villes sont spacieuses et bien bâties (2). Les habitants, d'un commun accord, ont élevé des fermes dans la campagne voisine, et tous vont y travailler, à leur tour « Aucune famille de la campagne n'a moins de quarante hommes ou femmes ; il y a en outre deux esclaves. Un magistrat excerce sa juridiction sur trente familles. Chaque année vingt membres d'une même famille reviennent à la ville, après avoir séjourné deux ans à la campagne ». (3) Ceux-ci sont à leur tour remplacés. Quand ces laboureurs-citoyens manquent de quelque produit, « ils vont le chercher à la ville, sans rien apporter en échange. » (4) Les magistrats de cette ville sont chargés de s'assurer qu'on leur donne ce qu'ils demandent.

A la tête de l'Etat est un prince élu par les Philarques, ou juges. Il est assisté de magistrats d'un ordre supérieur appelés Archiphilarques ou Tranibors. Toute mesure importante est approuvée par le peuple consulté par les Philarques. (5)

L'agriculture n'est pas seule en honneur chez les Utopiens : chacun suit la profession qu'il préfère, ce qui est très avantageux à la communauté.

« Dans toute l'île, on porte la même espèce d'habits sans autre distinction que ce qui est nécessaire pour reconnaître les deux sexes, les personnes mariées et celles qui ne le sont pas » (6). Dans une société où domine une telle uniformité de costume, « la mode ne change jamais. »

Grâce à une juste répartition du travail, qui n'est que modéré,

---

(1) *Ideal Commonwealths*, p. 86. Cf. aussi p. 85.

(2) *Ibid.*, p. 90.

(3) *Ibid.*, ibid.

(4) *Ibid.*, p. 92.

(5) *Ibid*, II, p. 96.

(6) *Ibid.*

puisqu'il ne dépasse pas six heures par jour, dont trois avant le déjeuner et trois après, les Utopiens « font des lectures publiques, chaque matin, avant le lever du jour. » Il n'y a pas d'oisifs, parce que les magistrats les contraindraient à travailler : c'est pourquoi peu de travail suffit à assurer l'existence de toute la communauté. Il en serait de même chez tous les autres peuples, car « si tous ceux qui travaillent n'étaient employés qu'aux ouvrages que réclament les commodités de la vie,..... si tous ceux qui s'occupent de travaux inutiles étaient chargés d'une tâche plus profitable, si tous ceux qui languissent dans la paresse,..... étaient obligés de travailler, on peut aisément concevoir qu'une part minime de temps serait nécessaire pour faire tout ce qui est indispensable, utile, ou agréable aux hommes. » (1)

Quelques privilégiés sont exempts de travaux manuels : ce sont les gens d'étude, au nombre desquels un ouvrier peut être admis, s'il donne des preuves de son attachement pour le travail intellectuel. « Le but principal de la constitution est de régler le travail sur les nécessités de l'Etat et d'accorder au peuple tout le temps requis pour la culture de l'esprit. » (2)

Dans chaque cité, il existe des maisons d'approvisionnement : « chaque père de famille va dans ces maisons et y prend ce dont il a besoin, sans rien payer, sans rien laisser en échange (3) ». Les repas ont lieu en commun : les vieillards sont particulièrement respectés, et, à table, les jeunes gens servent les anciens ; quant aux tâches sordides, les esclaves en sont chargés.

Quoique « toute l'île ne constitue qu'une grande famille » (4), l'esclavage y subsiste : c'est le châtiment des fugitifs, de ceux qui transgressent les lois.

Il ne faut pas s'étonner si dans une république aussi patriarcale, où tous les citoyens sont contraints au travail, où le goût du luxe est inconnu, « on préfère le fer à l'or ou à l'argent. » (5)

---

(1) *Utopia*, p. 99. Cf. aussi p. 165, if, at the end of the year, a survey was made of the granaries of all the rich men that have hoarded up the corn, etc.....

(2) *Ibid.*, p. 101.

(3) *Ibid.*, p. 103.

(4) *Ibid.*, p. 108.

(5) *Ibid.*, p. 110. Chez les femmes l'usage du fard est noté d'infamie (p. 134).

En effet « c'est l'opinion des Utopiens que la nature, mère généreuse, a librement et abondamment répandu les meilleures choses, et caché celles qui sont inutiles. » (1)

Ils tiennent les métaux précieux dans le plus grand mépris ; « ils emploient l'or et l'argent à fabriquer des vases de nuit, » (2) quand ils n'en forgent pas les chaînes d'esclave ; quant aux diamants, ils en font des jouets pour les enfants, car ils les jugent indignes d'attirer les regards des adultes.

« Les Utopiens se demandent comment un homme peut se laisser prendre au brillant douteux et criard d'un bijou ou d'une pierre, quand il est permis de lever les yeux vers une étoile ou vers le soleil ; ou comment il peut tirer vanité d'un drap composé d'un tissu plus fin que les autres..... » (3)

Ce goût de l'utile se rencontre dans la philosophie des insulaires Utopiens : ils s'adonnent à l'astronomie, pour pouvoir prédire le changement atmosphérique ; ils n'ignorent pas la logique, mais ils en dédaignent la partie formelle et abstraite. Leurs principales discussions portent sur le bonheur de l'homme : ils placent la plus grande partie de ce bonheur dans le plaisir, et, comme il n'y a pas de plaisir plus grand que celui qui résulte de notre penchant à soulager les misères de nos semblables, » (4) notre bien-être particulier s'accorde avec le bien-être de tous. En cas de conflit, « ils préfèrent toujours le bien public à l'intérêt personnel. » (5)

C'est parce qu'ils ont foi dans la bonté divine qu'ils croient à l'immortalité de l'âme, seule récompense de la vertu ; c'est parce qu'ils voient que l'activité divine s'exerce dans la nature et dans l'homme, qu'ils sont persuadés que suivre les penchants naturels, c'est vivre conformément aux lois établies par Dieu. Ils trouvent ainsi que les plaisirs sensibles sont aussi légitimes que les plaisirs de l'esprit, quoiqu'ils soient d'un ordre inférieur. Au

---

(1) *Utopia*, L. II, p. 110.

(2) *Ibid.*, p. 110, they make their chamber pots and close-stools of gold and silver.

(3) *Ibid.*, p. 113.

(4) *Ibid.*, L. II, p. 117.

(5) *Ibid.*, p. 118.

bas de l'échelle les Utopiens mettent les divers appétits destinés à l'entretien du corps, puis les plaisirs des sens « que la nature paraît avoir réservés à l'homme,... puisqu'aucune espèce d'animaux ne contemple la figure et la beauté de l'univers. » (1) Au plus haut degré, se trouvent les plaisirs qui naissent « de la vraie vertu et du témoignage d'une conscience pure. » (2)

Chez un peuple aussi heureux, les lois sont peu nombreuses ; elles sont également très simples. On juge déraisonnable, en Utopie, d'écrire des volumes de lois suivies de commentaires que personne n'est capable de comprendre. La profession d'avocat y est inconnue : « chaque plaideur défend sa cause. » (3)

La renommée du pays d'Utopie s'est répandue chez les peuples voisins qui font appel à la sagesse incorruptible des magistrats de ce pays ; ils les renvoient chez eux, comblés d'honneurs, à la fin de leur charge.

Malgré ces relations de bon voisinage, les Utopiens ne recherchent aucune alliance : « ils pensent que si les hommes ne se sentent pas liés entre eux par le lien commun de l'humanité, les promesses n'auront pas beaucoup d'effet sur eux. » (4)

Cette prudente conduite est d'ailleurs dictée aux Utopiens par la perfidie des princes violateurs de traités et dont les maximes ne se règlent point sur la justice commune, mais sur l'intérêt et le plaisir, « comme s'il n'existait pas un lien naturel unissant l'une à l'autre des nations séparées seulement par une montagne ou une rivière, »..... comme si « la bonté n'unissait pas les hommes d'une manière plus efficace que toutes les conventions possibles. » (5)

Des mobiles purement humains ne suffiraient pas à faire triompher la vertu : les Utopiens redoutent la justice d'un Être

---

(1) *Utopia*, p. 119. Par ses préoccupations utilitaires, l'idéal de l'Utopie est l'idéal d'un Anglo-Saxon ; en effet, l'auteur met au premier plan le plaisir d'être sain et taxe de folie « ceux qui affaiblissent la vigueur de leur constitution. » p. 125.

(2) *Ibid.*, p. 124.

(3) *Ibid.*, L. II, p. 135.

(4) *Ibid.*, p. 135.

(5) *Ibid.*, p. 138.

Suprême. Toutes les sectes religieuses sont tolérées dans leur pays ; mais la « majorité des habitants croient en un Dieu unique, éternel, invisible, infini, incompréhensible, pénétrant tout l'univers..... qui a créé le monde et le gouverne (1). » Les lois d'Utopus, fondateur de la communauté accordent la tolérance religieuse la plus grande : « nul ne doit être puni pour la religion qu'il professe (2), » parce que toutes les formes du culte sont agréables à Dieu.

Toutefois le mépris public frappe les athées et les matérialistes qui paraissent des gens impropres à la vie de la communauté et dont les principes sont contraires à ceux d'une société bien ordonnée. « On ne leur confie ni honneurs, ni emplois, ... mais on ne les frappe d'aucune peine, parce qu'ils ont pour maxime qu'un homme ne peut croire tout ce qu'il voudrait. » (3)

Les prêtres, au contraire, jouissent d'honneurs plus grands que les magistrats eux-mêmes : ils sont au-dessus des lois. « S'ils viennent à commettre un crime, on ne leur en demande pas compte (4). » Il est vrai qu'ils sont choisis avec une prudence infinie.

Enfin le culte est exercé dans des temples magnifiques, vastes, sans insignes inutiles et pouvant déplaire aux sectes diverses (5). Ils sont un peu sombres à l'intérieur, ce qui favorise la méditation et la prière. Ni l'encens ni la musique ne sont proscrits. Les Utopiens remercient Dieu qui leur a donné « le plus heureux gouvernement du monde » et « une religion qu'ils jugent plus vraie que toutes les autres. » (6)

Le récit d'Hythlodée se termine par un éloquent tableau des misères du peuple, en Europe ; par un contraste saisissant de l'état réel de la société, et de ce que cette société pourrait être, si la justice n'en était chassée par l'amour du luxe et l'orgueil

---

(1) *Utopia.*, p. 149
(2) *Ibid.*, p. 151.
(3) *Ibid.*, p. 152.
(4) *Ibid.*, p. 157.
(5) Cf. V. Hugo, Le Temple, *Légende des siècles.*
Ecoutez, vous ferez sur la montagne un temple.
(6) *Utopia*, p. 162.

des riches. On croit entendre gronder la colère populaire dans un tel passage : « Je voudrais voir comparer la justice qui existe parmi eux (les utopistes) à celle des autres nations. Que je meure, si parmi ces dernières j'aperçois rien qui ressemble à la justice ou à l'équité. Car est-ce juste qu'un noble, un orfèvre, un banquier, ou tout autre individu, qui ne fait rien, ou, tout au plus, s'occupe de choses inutiles au public, vive dans le luxe et la splendeur, à l'aide de biens mal acquis, tandis qu'un homme du commun, charretier, forgeron, laboureur, qui travaille plus dur que les animaux mêmes, et dont l'ouvrage est si nécessaire qu'aucune république ne pourrait vivre plus d'une année sans lui, peut gagner une si maigre subsistance, et mener une vie si malheureuse, que la condition des animaux est supérieure à la sienne..... ? »

Lorsque ces artisans « sont accablés par l'âge, la maladie, le besoin, tout leur labeur, tout le bien qu'ils ont fait, sont oubliés : pour toute récompense on les laisse mourir dans la détresse... » « C'est pourquoi, tous les gouvernements que je connais ne sont qu'une conspiration des riches qui, sous prétexte de diriger les affaires publiques, ne cherchent que leurs propres intérêts, inventent tous les moyens et tous les artifices qu'ils peuvent découvrir, pour conserver en paix, ce qu'ils ont si malhonnêtement acquis ; pour engager les pauvres gens à travailler pour eux à des gages aussi bas que possible ; pour les opprimer autant que c'est en leur pouvoir. » (1)

Pourquoi donc les peuples n'ont-ils pas adopté les mœurs et les lois des Utopiens, si sages, si équitables et si bienfaisantes ? A cause de l'orgueil, « ce fléau de la nature humaine, » ce vice qui « ne mesure pas le bonheur par ses propres avantages autant que par le malheur d'autrui. » (2)

Ainsi s'achève la relation de voyage d'Hythlodée : notre curiosité est loin d'être satisfaite. Nous voudrions connaître les

---

(1) *Utopia*, p. 163 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 165.

évènements qui ont suivi son départ du pays d'Utopie ; combien de temps la passion du bien public a pu résister aux tentations perpétuelles de l'intérêt privé ; combien de temps enfin a duré la république.

Il y a d'ailleurs quelques ombres dans le tableau séduisant de Thomas More. Le citoyen d'Utopie ne voit-il pas dans chacun de ses magistrats, des membres de sa famille, un censeur de ses actes ? Il n'y a donc pas assez de liberté en Utopia.

A chaque instant il faut craindre l'ingérence du public dans la vie privée. « Comme il n'y a pas de propriété, chacun peut entrer librement dans une maison quelle qu'elle soit (1). » Il nous sera donc permis de souscrire à la conclusion de More lui-même. « Je ne suis pas complètement d'accord sur ce que Raphaël Hythlodée vient de rapporter ; toutefois il y a, dans la communauté d'Utopia beaucoup de choses que je désire, plus que je n'espère, de voir imiter dans notre gouvernement. » (2)

Il n'y a guère d'analogie entre l'œuvre que nous avons analysée et le fragment posthume de Bacon, intitulé *La Nouvelle Atlantide* (3), publié en 1629, trois ans après la mort de l'auteur. Sir Thomas More avait décrit une société de laboureurs et d'artisans, vivant sous un régime patriarcal sévère ; Bacon, plus pénétré d'esprit moderne, rêve d'une république où la science conduit au bonheur. Nous laissons de côté les origines fabuleuses de ce continent où le calme des mers équatoriales a forcé les aventuriers de séjourner ; nous ne dirons rien des commencements miraculeux de la civilisation de l'Atlantide, inconnue des Européens qui n'ont pas la moindre idée de cette terre (4) où le christianisme a été apporté par St Barthélemy, disciple du Christ. Ce qui nous intéresse dans cette fiction, c'est moins le

---

(1) *Utopia*, p. 93.

(2) *Ibid.*, p. 167.

(3) L'utopie de Bacon, écrite en latin, et inachevée, est exposée dans le cadre d'un récit d'aventures et de découvertes : c'est le chef des aventuriers qui raconte son voyage dans les mers australes.

(4) *Ideal Commonwealths*, *New Atlantis*, p. 187 et suiv.

côté pittoresque et narratif que les mœurs, la vie des habitants. Nous apprenons donc que le peuple d'Atlantide est rempli de piété et d'humanité. A l'arrivée des Européens, le commandant du navire perdu dans ces mers inconnues, manifeste sa joie d'avoir abordé chez un peuple parfaitement vertueux, « dans une terre d'anges (1), où Dieu est parfaitement visible. » C'est de la bouche même du personnage notable de l'Atlantide venu à la rencontre des étrangers que nous sommes informés des règlements observés quand il s'agit de donner l'hospitalité aux malheureux. Peu à peu le personnage, qui s'était montré touché du sort des voyageurs, se laisse entraîner à décrire son propre pays. Il nous explique pourquoi les Atlantidiens ne voyagent pas.

Ce n'est point par crainte des autres nations qu'ils interdisent l'accès de leurs rivages.

Pour n'introduire aucun changement dans les coutumes anciennes que le roi Salomon a établies (2), on fuit tout contact avec les autres peuples : toutefois, des missions secrètement organisées, vont en Europe et ailleurs, étudier les inventions nouvelles dont profiteront les Atlantidiens. Que si les hasards de la route, ou la tempête, viennent à jeter à la côte un navire appartenant à quelque équipage de nation lointaine, on les accueille avec la plus généreuse hospitalité et on les y retient par toutes les marques possibles d'attachement. Nombreux sont les étrangers fixés dans l'Atlantide, sans esprit de retour dans leur patrie ! (3)

Le peuple d'Atlantide semble ne former qu'une grande famille: dans nul autre pays les vertus domestiques ne sont plus encouragées ; la chasteté, entre autres, considérée comme une des formes du respect de soi-même, est universellement respectée. « Il n'y a pas sous le ciel un peuple plus chaste que celui de Bensalem.... C'est le peuple vierge du monde. » Point de courtisanes, ni de lieux de débauche qui détournent les jeunes gens du mariage, dans d'autres pays. Quiconque n'est pas chaste n'a

---

(1) *Ideal Commonwealths*, *New Atlantis*, p. 177.

(2) *Ibid.*, p. 189.

(3) *Ibid.*, pp. 190, 192.

pas le respect de lui-même, et ce respect, est, après la religion, la principale barrière contre le vice. » (1)

Le personnage d'Atlantide, a lu le récit d'*Utopia* dont il condamne entre autres usages, « celui qui autorise deux fiancés à se voir nus ; » les Atlantidiens « possèdent près de chaque ville plusieurs étangs (qu'ils appellent étangs d'Adam et d'Eve) où il est permis à l'un des amis du fiancé et à un ami de la fiancée, de les voir se baigner séparément » (2). La pudeur de chacun est ainsi sauvegardée, par ce moyen ingénieux.

Il règne dans l'Atlantide une vie patriarcale : le plus honoré des citoyens est le Tirsan, ou père de famille en l'honneur duquel ont lieu périodiquement des cérémonies privées où il reçoit les hommages de tous ses descendants ; il préside ces solennités ou « fêtes de la famille » comme une sorte de prêtre dont il a d'ailleurs le langage symbolique, et aucun de ses fils ou petits-fils n'est « assis à côté de lui, quel que soit son rang ou sa dignité, sauf s'il appartient à la Maison de Salomon. » (3)

Cette maison est un collège de savants, « l'institution la plus noble de la terre, le phare du royaume, elle est consacrée à l'étude des ouvrages de Dieu et de ses créatures. » (4)

Voici, d'après un des membres de cet ordre philosophique, le but, les ressources, l'organisation de cette confrérie.

« L'objet de notre fondation est la connaissance des causes, des mouvements naturels cachés, l'agrandissement de l'empire de l'homme et la réalisation de tout le possible.

.... « Nous disposons de souterrains vastes et profonds.... Nous appelons ces caves, la région basse..... Nous les faisons servir à la coagulation, ... à la conservation des corps, ... à la production de nouveaux métaux, ... à la guérison de certaines maladies, à la prolongation de la vie.....,

« Nous avons aussi des tours élevées... sur de hautes montagnes.... pour l'observation de divers météores, tels que le vent,

---

(1) *New Atlantis*, p. 199.
(2) *Ibid.*, p. 200.
(3) *Ibid.*, p. 195.
(4) *Ibid.*, p. 190.

la pluie, la grêle.... » (1)

Le but poursuivi est l'asservissement de la matière aux besoins de la vie : la part la plus large est donnée aux applications de la physique et de la chimie, dans les maisons d'acoustique, de perspective, de dissection, de parfums, de machines. Tous les problèmes sont étudiés par les savants de la confrérie de Salomon, celui de l'aviation et celui de la navigation sous marine ; chacun des membres de ce collège s'adonne à des recherches spéciales, sous les noms symboliques d'hommes des mystères, de marchands de lumières, de pionniers, d'interprètes de la nature, auxquels sont rendus les plus grands honneurs. (2)

En résumé, la constitution de la *Nouvelle Atlantide* est le rêve d'un savant utilitaire, d'un philosophe épris des sciences expérimentales, comme l'a été Bacon lui-même. (3)

Tout autre est la conception d'une société politique de James Harrington, dans son long et ennuyeux discours sur *La République d'Océana* (4) dédiée à Cromwell.

L'œuvre est née des circonstances : après la chute de la royauté anglaise, et l'établissement du « Commonwealth », Harrington entreprend de fonder un gouvernement démocratique sur une loi agraire dérivée des lois de Lycurgue et un système politique imité des républiques romaine, vénitienne, hollandaise.

Voici les principes du fondateur de l'Océana (5) : établir, au moyen d'une loi agraire, un équilibre tel qu'aucun citoyen ne puisse devenir dangereux pour l'indépendance de la commu-

---

(1) *New Atlantis*, p. 203.

(2) *Ibid.*, p. 208-211.

(3) On sait qu'il mourut à la suite d'une maladie contractée au cours d'une expérience sur la conservation de la viande froide.

(4) *The Commonwealth of Oceana*, to His Highness the Lord Protector of the Commonwealth of England, Scotland and Ireland. James Harrington, (1611-1677) élève de Chillingworth, séjourna longtemps en Flandre, en Italie ; publia son *Oceana* en 1656 ; emprisonné sous la Restauration par Charles II, à Plymouth, comme traître.

(5) Sous le voile transparent de l'allégorie on reconnaitra l'Angleterre, l'Ecosse, Londres qui deviennent Oceana, Marpesia, Emporium ; Elizabeth, Hobbes, Cromwell, sont désignés sous les noms de Parthénia, Leviathan, Olphaus Megaletor.

nauté (1) ; partager le pouvoir de telle sorte que « le sénat discute et propose les lois, que le peuple les accepte et que les magistrats les exécutent (2) ; » ne confier que des emplois d'une durée limitée aux personnages publics de manière à renouveler sans cesse les représentants du peuple ; n'élever aux dignités que les citoyens dont « la vertu est universellement reconnue. » (3)

Nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans ses multiples divisions du cadre électoral où entrent des dispositions empruntées aux lois censitaires des premiers Romains, ou aux subtilités de la constitution de Venise, que l'auteur donne comme modèle d'égalité démocratique (4) ; ni dans ses attaques contre les théories du *Leviathan* (5) ; ni enfin dans ses fastidieuses apologies du lord Protecteur, Cromwell (6) ; en somme l'*Oceana* est loin d'avoir une portée philosophique égale à l'*Utopia* et même au fragment de l'*Atlantide*.

C'est une longue étude sur le meilleur mode de gouvernement, et sur le meilleur système d'élection d'un parlement au XVIIe siècle : on n'y retrouve ni le rude souffle populaire de Sir Th. More, ni la profondeur de Bacon. Rien, dans cet ouvrage d'érudition embarrassée, ne fait pressentir la venue des écrivains politiques modernes (7), les successeurs des utopistes, représentants de l'école historique ou de droit politique naturel, de Montesquieu ou de Rousseau. (8)

---

(1) *Oceana*, p. 39.
(2) *Ibid.*, p. 44.
(3) *Ibid.*, p. 41.
(4) *Ibid.*, p. 41.
(5) *Ibid.*, p. 44 et passim.
(6) *Ibid.*, p. 281. Lord Archon, pater patriae, etc.
(7) Un passage pourrait éveiller quelque comparaison entre Harrington et Burke, mais ce passage est isolé. « My Lord Archon, in opening the council of legislators, made it appear how unsafe a thing it is to follow fancy in the fabric of a Commonwealth. » p. 72.
(8) Voir l'article de M. Halberg, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, sur trois utopistes anglais : Thomas Morus, François Godwin et Mrs Manley. Ce Godwin (1561-1638) est l'auteur du *Voyage de Gonzalez dans la lune*, ouvrage qui a servi de modèle à Cyrano de Bergerac.
Miss ou Mrs Manley (1672-1724) publia la *Nouvelle Atlantide* en 1710. C'est une sorte de pamphlet contre les vices de la société anglaise. *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 9e série, tome I, p. 195.

C'est Locke, par son *Traité sur le Gouvernement* (1), qui doit être regardé comme le précurseur véritable de la Révolution Française en Angleterre.

Il y a deux parties distinctes dans ce traité. Dans la première Locke réfute la théorie du droit divin exposée par Filmer dans ses *Patriarcha* (2) : cette partie est surtout critique et négative. Dans la deuxième, l'auteur recherche l'origine, l'étendue, la fin du gouvernement civil : c'est la partie positive de l'œuvre.

Nous ne nous arrêterons pas à Filmer dont la thèse principale est ainsi résumée par Locke lui-même : Que tout gouvernement est monarchie absolue ; que nul ne naît libre (3). Tout pouvoir, d'après Filmer, procède du pouvoir paternel : la souveraineté royale d'Adam fonderait la puissance politique. Pour ruiner le système de Filmer, Locke combat son adversaire sur le terrain que ce dernier a choisi, l'interprétation de la Bible.

Dieu, qui a ordonné à l'homme de croître et de se multiplier, n'a permis à aucun de ses enfants une propriété des biens de ce monde assez exclusive pour que certains d'entre eux souffrent de la faim ; il n'a pas voulu qu'un de ses enfants fut privé de sa liberté, et devint le vassal ou l'esclave d'un autre. (4)

Quel est le fondement du pouvoir politique ?

Quelle est sa nature et quelles en sont les limites ?

Tels sont les problèmes que Locke cherche à résoudre dans le second livre de son ouvrage.

Tous les hommes sont égaux et indépendants, à l'état de nature ; par suite « nul ne doit porter atteinte à la liberté, la vie

---

(1) *Two Treatises of Government*, 1689 ; *Epistola de Tolerantia* 1689 ; 2d *Letter*, 1690 ; 3d *Letter*, 1692 ; *Essay on Human Understanding*, 1692 ; *Thoughts on Education*, 1693 ; *The Reasonableness of Christianity*, 1695.

(2) *Patriarcha, or the Natural Power of Kings*, by the Learned Sir Robert Filmer, Bart., 1680.

(3) *On Civil Government*, L. I, p. 78.

(4) *Ibid.*, I, p. 103 et suiv.

la santé, les biens d'autrui. » (1)

Tant que dure cet état de nature, chacun est autorisé à se faire lui-même justice ; chacun possède « le pouvoir exécutif dérivé des lois naturelles. (2) »

Cette période d'anarchie cesse, lorsque, d'un consentement mutuel, les individus se groupent et forment un corps politique.

Un des chapitres les plus remarquables du livre de Locke est celui où il étudie le problème de la propriété. « Dieu a donné la terre aux hommes pour en jouir en commun » (3). Comment se fait-il que certains d'entre eux se soient approprié la jouissance exclusive du sol?

Locke répond : par le travail. Tout ce que l'homme tire de l'état de nature, « les produits auxquels son travail participe auxquels il ajoute quelque chose de lui même, tout cela devient sa propriété. » (4)

Ainsi le travail d'un seul exclut le droit commun des autres ; la prise de possession du sol devient légitime, « sans le consentement de personne » (5). Ce droit s'exerce d'ailleurs sans nuire à autrui. Il y a de la terre pour tous.

« Me croirais-je lésé parce qu'un autre viendra se désaltérer largement, si je dispose de tout un fleuve de la même eau pour étancher ma soif ? » (6)

Quelle limitation donnerons-nous à cette jouissance des biens naturels ? Les besoins de l'individu.

Tout le terrain qu'un homme cultive, plante, améliore, et dont il peut utiliser les produits, devient sa propriété. « Son travail forme, pour ainsi dire, l'enclos qui sépare ce terrain, de la propriété commune » (7). Comme les besoins d'un seul homme sont

---

(1) *Of Government*, II, s. 6, p. 194.

(2) *Ibid.*, s. 13, p. 197. « Every man in the state of nature has a power to kill a murderer. » (s. 11.)

(3) *Ibid* , sect. 26, p. 204.

(4) *Ibid.*, II, s. 27, p. 204.

(5) *Ibid.*, s. 28.

(6) *Ibid.*, s. 33.

(7) *Ibid.*, s. 32.

minimes, il se contente de peu. Et ce peu qu'il s'approprie fut resté sans valeur, s'il ne l'eut mis en culture. Que valent en effet les choses, hors de leur utilité ? (1)

C'est du travail que dérive le droit de propriété ; c'est le besoin qui légitime ce droit, le travail qui le fonde, à l'exclusion du droit de la communauté. Sans le travail, la terre resterait improductive, tandis que « quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ses produits sont dus au travail. » (2) Il suit de là que le fondement du droit de propriété est dans l'homme même, « quoique la nature nous ait tout donné en commun. (3) »

Nous ne suivrons pas l'auteur dans sa longue analyse du pouvoir paternel, des droits respectifs du père et de l'enfant. Il nous suffit de faire ressortir le but principal poursuivi par Locke. Ce but est de saper les fondements de l'absolutisme et de restaurer les droits de l'homme, par l'assimilation de la monarchie absolue à l'état de nature dans lequel il n'existe aucune garantie contre l'arbitraire et la violence (4) ; par l'obéissance aux lois imposée à tous les citoyens sans exception (5) ; par le consentement des citoyens aux lois établies.

Que devra faire le peuple ainsi investi de la puissance législative ? Comment exercera-t-il ce pouvoir ? Ici se place la théorie de la loi des majorités. Pour se mouvoir, le corps politique doit recevoir l'impulsion d'un côté ou de l'autre : il évoluera donc dans le sens de la plus grande force appliquée. Suit-il de là que la volonté de la majorité sera tyrannique ? Telle n'est pas l'opinion de Locke ennemi de la tyrannie populaire autant que de la tyrannie royale. Toute atteinte aux libertés, aux biens du peuple est contraire aux principes qui ont fondé le pouvoir civil, lequel n'est que délégué temporairement à quelques membres de la communauté. Comme le pouvoir royal, le pouvoir législatif a ses limites ; « la loi devra être la même pour le riche et le pauvre, pour le favori de la cour et le paysan à la

---

(1) *Of Governement*, II, s. 37, p. 204.
(2) *Of. Gov.*, L. II, s. 40.
(3) *Ibid.*, s. 44.
(4) *Ibid.*, s. 90.
(5) *Ibid.*, s. 94.

charrue; deuxièmement, cette loi n'aura qu'un but, le bien du peuple; aucun impôt ne pourra être levé sans le consentement du peuple. » (1)

Il est facile de reconnaître dans ces théories la plupart des idées développées plus tard en France par les philosophes de la Révolution : on y retrouverait aisément la plupart des vérités auxquelles Rousseau a prêté l'éclat de son éloquence, mais on n'y saurait rencontrer les paradoxes, les exagérations du *Contrat Social*.

3° Véritables précurseurs de Godwin : Rousseau, Helvétius, d'Holbach. Godwin et Condorcet.

Les véritables précurseurs de Godwin sont en France : ce sont Rousseau, d'Holbach, Helvétius. On trouverait plus de divergences que d'analogies entre l'*Esprit des lois* et la *Justice Politique*.

En premier lieu, Montesquieu n'est pas ennemi de l'ordre établi. Il avoue qu'il n'a point naturellement l'esprit désapprobateur (2). Il ne désire que les réformes indispensables, professe volontiers que le mieux est l'ennemi du bien. « On sent les abus anciens, dit-il, on en voit la correction, mais on voit encore les abus de la correction même. On laisse le mal si l'on craint le pire, on laisse du bien si l'on est en doute du mieux. » (3)

Il craint les changements, c'est un modéré, car « le bien politique comme le bien moral se trouve toujours entre deux extrê-

---

(1) *Of Government*, II, s. 142.

(2) *Esprit des lois*, préface, p. 189, éd. Didot.

(3) *Ibid.* Voir aussi L. III, ch. VI. « Je me hâte afin qu'on ne croie pas que je fais une satire du gouvernement monarchique. »

mes. » (1) Il est enfin profond observateur. (2)

Qu'est-ce en somme que l'*Esprit des Lois*, sinon une vaste enquête sur les mœurs des nations, enquête au cours de laquelle le philosophe établit par un grand nombre de faits et de considérations historiques la raison des lois particulières à chaque pays ? Il ne faudrait pas se laisser tromper par les apparences du système ; bien que l'auteur pose des principes et en déduise des conséquences, il est plus près de la méthode inductive : c'est à bon droit que Montesquieu est considéré comme un représentant de l'école historique en sociologie. Il ne raisonne guère in abstracto, mais plutôt d'après les faits, tels qu'ils sont. Il ne construit pas de système à priori. « Je ne tire point mes principes de mes préjugés mais plutôt de la nature des choses (3). » D'après cette méthode, les meilleures lois sont celles qui s'adaptent le mieux aux mœurs d'un peuple, ce qui justifie les variations du code selon les pays. « Elles doivent être tellement propres au peuple pour lequel elles sont faites que c'est un très grand hasard si celles d'une nation peuvent convenir à une autre (4). » Ces lois seront donc différentes selon les climats. Montesquieu est ainsi amené à étudier l'influence du milieu sur la société. Toute l'école révolutionnaire se séparera de lui sur ce point important. Il faut en excepter Rousseau qui empruntera cette théorie célèbre, lorsqu'il écrira dans le *Contrat Social* que « la liberté, n'étant pas un fruit de tous les climats, n'est pas à la portée de tous les peuples. » (5)

---

(1) *Esprit*, L. XXIX, ch. I, p. 471.

(2) « Un penseur mêlé au mouvement de la vie, à toutes les réalités sociales dont le contact peut garantir une haute pensée contre le double péril de l'abstraction et de la chimère. » Caro, *Fin du XVIIIe siècle*, t. I, p. 30.

(3) *Esprit*, préface, p. 189.

(4) *Ibid.*, L. I, ch. III, p. 192.

(5) *Contrat social*, L. III, ch. VIII, p. 671.

Cf. Mably. « Ils vous diront gravement que des lois bonnes au dixième degré de latitude ne valent plus rien sous le trentième. Qu'importent des plaines, des montagnes.... pour décider des lois les plus propres à faire le bonheur de l'homme ? » (Œuvres complètes, *de la Législation*, t. 9, ch. I, p. 26.)

Gardons-nous de croire que Montesquieu approuve tout ce qui est ; il y a, en effet, dans ce magistrat observateur et prudent, un ami de l'humanité qui sait à l'occasion s'élever contre les abus, contre l'interprétation arbitraire des lois (Liv. VI, ch. III), contre la torture infligée aux criminels (L. VI, ch. XVII), contre les châtiments corporels auxquels il voudrait substituer l'action du remords et des peines morales(1). (L. VI, ch. XII).

Avec Rousseau le point de départ change ; l'étude des faits est abandonnée, la discussion transportée dans le domaine du droit naturel de l'homme en général.

Le *Contrat social* emprunte à Locke la théorie du « passage de l'état de nature à l'état civil, » (L. I, ch. VIII), la théorie du fondement de la propriété sur le travail de la culture (L. I, ch. IX, p. 648). Nous avons noté plus haut que Rousseau s'était appuyé sur l'auteur de l'*Esprit des lois* pour montrer « qu'il faut assigner à chaque peuple un système particulier d'institutions qui soit le meilleur, non peut-être en lui-même, mais pour l'Etat auquel il est destiné ». (L. II, ch. VIII et XI).

Ces concessions faites à son devancier ne sauraient modifier le caractère essentiel de l'œuvre politique de Rousseau : elle est faite avant tout de raisonnement à priori. De quel pays s'agit-il, dans le *Contrat social* ? Quelle est cette volonté générale dont on nous parle ? Cette éloquente analyse des droits réciproques du citoyen et de l'Etat ne s'applique à aucun pays en particulier, ou plutôt elle s'applique à tous.

Nous ne retiendrons de cette doctrine que les points par lesquels elle touche aux théories des successeurs de Rousseau et, par eux, à Godwin : l'excellence du régime démocratique dont la base est l'égalité, non pas une égalité absolue, d'ailleurs chimérique, mais « telle qu'elle ne s'exerce qu'en vertu du rang

(1) Cf. Godwin, *Pol. Just.*, L. VIII, ch. VI, et Mably, *de la Législation*, L. III, ch. IV, p. 326. « Qu'il (le législateur) avertisse plusieurs fois avant que de punir ; qu'il travaille à nous rendre honteux de nos fautes et que le châtiment, si je puis parler ainsi, frappe l'âme plutôt que le corps. »

et des lois » ; (l. II, ch. XI, p. 660) l'influence du savoir et des lumières sur le progrès de la moralité et de toute l'activité sociale en général ; la croyance acceptée par la plupart des esprits au XVIIIe siècle, d'après laquelle les vices naissent des mauvais gouvernements et que les bonnes lois font les bonnes mœurs.

« Chez tous les peuples du monde ce n'est point la nature mais l'opinion qui décide du choix de leurs plaisirs. Redressez les opinions des hommes et leurs mœurs s'épureront d'elles-mêmes... Les opinions d'un peuple naissent de sa constitution ; quoique la loi ne règle pas les mœurs, c'est la législation qui les fait naître (1). » Sur ce paradoxe est fondée tout *Political Justice* ; nous l'avons rencontré à toutes les pages du traité ; nous le retrouverons dans Helvétius, Condorcet et leurs successeurs, chez tous les adeptes de l'école révolutionnaire. (2)

Après avoir indiqué les principales ressemblances, veut-on noter les différences entre le système du *Contrat social* et la *Justice Politique* ? On sera surtout frappé, dans ce dernier cas, de la puissance que la volonté générale délègue aux représentants du peuple contre la manifestation des volontés particulières ; c'est, dans le *Contrat*, la nécessité des sanctions pénales rigoureuses (3) l. II, ch. IV et VI, pp. 646, 652, 653) ; c'est l'intervention du pouvoir dans les questions religieuses ; la peine de mort édictée contre tout citoyen refusant de reconnaître les dogmes de la religion civile. (4)

---

(1) L. IV, ch. VII, p. 693.

(2) « Que les philosophes occupent le pouvoir pour quelques heures, et, par une opération de la grâce d'État, près de laquelle les miracles dont ils se raillent très volontiers, paraissent très naturels, non seulement la face du monde, mais l'âme même de l'homme sera changée. » A. Sorel, *L'Europe et la Révol. Fr.*, I, p. 108, ch. sur les idées de réforme.

(3) « Faute de sanction naturelle, les lois de la justice sont vaines parmi les hommes. » *Contrat Social*. De la loi, ch. VI, p. 653.

(4) « Par cette religion sainte, sublime, véritable, les hommes, enfants du même Dieu, se reconnaissent tous pour frères, et la société qui les unit ne se dissout pas même à la mort. » *Contrat Social*, ch. VIII, p. 696.

« Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, (existence de la Divinité puissante, bienfaisante, etc.) se conduit comme ne les croyant pas, *qu'il soit puni de mort* : il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois. » *Ibid.*, p. 698.

Nous avons vu dans Godwin que le progrès de la société se mesurera de plus en plus par la diminution de l'action coercitive, et la disparition progressive de tout gouvernement : il y a là une différence profonde entre les deux systèmes. Ajouterons-nous que Rousseau nous paraît soutenir une thèse juste ? Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux remarques sur les parties utopiques de la *Justice Politique*, dans le cours de cette étude, en particulier au début de ce chapitre sur les écrivains politiques prédécesseurs de Godwin.

En ce qui touche à la religion du *Contrat social*, elle est entachée d'intolérance calviniste et nous devons reconnaître que Godwin, s'il ne professe pas le noble déisme du vicaire savoyard, l'emporte sur son maître, par la sérénité de ses idées philosophiques.

Nous ne pouvons faire entrer, dans cette recherche des origines de *Political Justice* tous les éléments de l'œuvre. Sans parler des conversations de Godwin avec Holcroft, Paine (1), avec les révolutionnaires français Recordat, Noël et le cousin de Danton, Merget (2), Godwin a lu Helvétius, d'Holbach. (3)

Ces deux derniers ne sauraient être omis dans une étude complète des écrits de notre auteur ; leur influence est visible à toutes les pages. Quelles sont les doctrines contenues dans l'*Homme* d'Helvétius ? Elles peuvent se ramener à plusieurs thèses dominantes. Les voici : 1° sous toutes les latitudes, dans tous les pays, les hommes ont une égale aptitude à l'esprit. Il n'existe entre eux aucune différence fondamentale. Il n'y a pas de peuples nés pour l'esclavage, d'autres peuples nés pour la liberté. (4)

---

(1) Holcroft et Godwin avaient lu le manuscrit de la réponse à Burke : *The Rights of Man*, 1791. Voir le billet d'Holcroft, *W. Godw*, I, p. 63.

(2) *Ibid.*, I, p. 72, fragments du journal.

(3) *Ibid.*, p. 26. The « *Système de la nature* » read about the beginning of that year, changed my opinion and made a Deist.

(4) Sect. II, ch. XXII, p. 182, *de l'Homme* et sect. II, ch. XII, p. 122. Cf. aussi ch. XIII, p. 124 : « Les hommes sont plus semblables entre eux qu'on ne l'imagine, » etc.

2° Pour réformer les mœurs, détruire les préjugés, il faut avoir recours à l'éducation ; cette dernière produit seule les différences qu'on observe entre hommes. « L'inégalité des esprits est la différence de l'éducation. » (Sect. II, ch, I, p. 71.)

3° Quels sont les obstacles au progrès humain ? Les divers gouvernements, les prêtres de toutes les religions.

Conclusion : il faut détruire la religion et lui substituer une morale « fondée sur des principes vrais » (1) ; encourager le talent par des récompenses qui, « comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. » (2)

Pour terminer notre rapprochement entre les idées d'Helvétius et de Godwin, recueillons celle qui s'épanouira dans la *Justice Politique*, sur la subordination du devoir domestique au devoir social. « Le lien qui unit les enfants au père et le père aux enfants est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien serait même funeste aux Etats. La première passion du citoyen doit être celle des lois et du bien public » (3). A quelle extrême limite Godwin a poussé l'application d'une idée juste en elle-même, nous l'avons constaté dans *Political Justice*. Mais nous verrons aussi que l'auteur reviendra sur ces idées, dans les œuvres qui suivront la publication de son grand ouvrage.

Sur le problème de l'éducation, il manifestera son désir de « rétracter les opinions favorables à la théorie d'Helvétius sur l'égalité des esprits... et de suivre l'opinion commune par laquelle l'éducation étant considérée comme un instrument puissant, il existe cependant des différences très importantes entre les hommes dès leur naissance. » (4)

Nous passerions volontiers sous silence l'œuvre peu intéressante du baron d'Holbach intitulée : *Système social ou Principes*

---

(1) *L'Homme*, Sect. I, ch. XIII, p. 57.

(2) *Ibid.*, S. II, ch. XII, p. 121. Cf. aussi s. IV, ch. XX, p. 270 : « Qu'est-ce que le prêtre persécute ? La science. » — Voir également les généralisations injustes du genre de celle-ci : « Tout prêtre catholique doit en général être atroce. » *Ibid.*, p. 274.

(3) *Ibid.*, ch. VIII, p. 103.

(4) *W. Godw.*, fragment de journal, vol. I, p. 295.

naturels de la morale et de la politique (1). Mais la violence déclamatoire de ce traité ne se retrouve-t-elle pas dans la *Justice Politique* ?

Un étranger, comme Godwin, a dû se laisser influencer plus fortement par ces talents secondaires que par Rousseau lui-même.

Par la tournure de son esprit, il était porté vers les solutions extrêmes. Il aura lu, par exemple, dans d'Holbach que le gouvernement « fut très souvent un fléau non moins cruel que l'anarchie » ; que les vices et les folies des hommes sont « des suites fatales et nécessaires de leurs institutions déraisonnables (2) » ; que par l'éducation « on peut faire de l'homme tout ce qu'on veut (3) » ; que « le plus grand scélérat aurait pu devenir un homme de bien si le sort l'eût fait naître de parents vertueux (4) » : que « la vertu est conforme à l'utilité générale des hommes. » (5)

Nous laissons volontairement de côté les diatribes de d'Holbach contre la morale théologique et même contre la morale chrétienne, ainsi que cette théorie si superficielle d'après laquelle les religions seraient des inventions d'hommes politiques, théorie acceptée par tant d'esprits au XVIIIe siècle et qui méconnaît complètement la profondeur du sentiment religieux et du sentiment de l'infini, chez l'homme. (6)

Une idée perce sous cette philosophie grossière, c'est que le bonheur doit être cherché ici-bas et qu'il ne faut pas se laisser détourner du bonheur humain par les espérances d'un bonheur céleste, tel que celui que nous propose la religion « continuelle-

---

(1) *Système social*, introd., p. VI.

(2) *Ibid.*, p. I.

(3) *Ibid.*, 1re partie, p. 12.

(4) *Ibid.*, p. 13.

(5) *Ibid*, ch. VIII, p. 82. Voir l'étude de Caro sur ce « philosophisme épais. » — *Fin du XVIIIe s.*, p. 25, ch. sur la société française en 1765.

(6) « Ce qui manque surtout à l'esprit du XVIIIe siècle, c'est l'intelligence et le sentiment du christianisme qu'il interprète avec une ignorance, qu'il discute avec une légèreté incomparable, qu'il détruit dans les âmes sans le remplacer. » Caro, *Fin du XVIIIe s.*, p. 13.

ment occupée des merveilles invisibles d'un autre monde (1). » C'est dans ces pages que Godwin a pu puiser les éléments de sa religion de l'homme.

Nous voici arrivés enfin à l'œuvre qui, presque contemporaine de la *Justice politique*, un peu postérieure toutefois, présente avec cette dernière les plus grandes analogies : nous voulons parler de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, de Condorcet.

Rien ne prouve mieux que la publication presque simultanée de ces deux ouvrages, combien l'idée de progrès indéfini, leur base commune, était entrée dans les esprits. Ecrite dans des circonstances tragiques, l'*Esquisse* est une sorte de résumé des progrès de la civilisation et surtout des sciences proprement dites. Condorcet divise l'histoire en dix époques ; la dernière comprend « quelques aperçus sur les destinées futures de l'espèce humaine (2) ». Le but est de montrer que « les progrès de la vertu ont toujours accompagné ceux des lumières. » (3)

Jusqu'à la VIIIe époque, dans les temps modernes, Condorcet ne voit que ténèbres, « une Europe comprimée entre la tyrannie sacerdotale et le despotisme militaire (4). » Il résume l'histoire comme Godwin : « Jusqu'à cette époque.... les réclamations de l'humanité opprimée, de la raison outragée, avaient été étouffées dans le sang et dans les flammes (5). » « Enfin on vit se développer une doctrine nouvelle qui devait porter le dernier coup à l'édifice déjà chancelant des préjugés : c'est celle de la

---

(1) *Système*, 2e partie, ch. I, p. 2. Mably, dans son livre *de la Législation* que nous avons plusieurs fois cité, fait de la religion l'une des bases de l'éducation publique. Dieu y devient « le premier magistrat de la république. » (L. III, ch. IV)

Il y a comme « un état de conscience collectif, confus mais puissant, d'où va sortir la Révolution, » une tendance à réclamer « une répartition égale entre tous les citoyens des biens et des jouissances de toutes sortes. » Espinas, *op. cit.*, p. 209.)

(2) *Esquisse*, p. 24.

(3) *Ibid.*, IVe époque, p. 78.

(4) *Ibid.*, VIe ép., p. 109.

(5) *Ibid.*, VIIIe ép., p. 146.

perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine dont Turgot, Price et Priestley ont été les plus illustres apôtres. » (1)

Apôtre enthousiaste de la religion nouvelle, l'auteur ne prévoit aucune autre limite au progrès que « la destruction de notre planète. » (2)

Il se lance dans les conjectures les plus hardies, et, après avoir prophétisé la destruction complète des préjugés, l'augmentation continuelle de la durée moyenne de la vie humaine, il tourne en dérision ceux qui pensent que l'homme est condamné à « d'éternelles oscillations entre la vérité et l'erreur (3). » Il se débarrasse en quelques mots d'une théorie qui mériterait plus d'égards et la dénonce comme « pusillanime et corrompue ». Tous ces développements de la IXe et Xe époques, par le fond, et par la forme, rappellent le livre VIII de la *Justice Politique.*

Toutefois la lecture de Condorcet est plus attrayante que celle du pédantesque fatras de Godwin. Il y a plus d'unité de plan dans l'Esquisse, plus de profondeur véritable (4), dans les raisonnements. Ce qui frappe entre les deux ouvrages c'est l'analogie de ton et d'inspiration. Godwin et Condorcet ont eu un ami commun, Paine, l'auteur des *Droits de l'Homme*, du manifeste aux Français du 1er juillet 1791, et, comme Rousseau, père de constitutions politiques, telle que celle de Pensylvanie que Mme Roland admirait, bien que David Williams lui parut l'emporter sur Paine, « pour le travail suivi du législateur. » (5)

Le critique le plus récent de Condorcet, M. Alengry, a voulu voir dans l'auteur de l'*Esquisse* non seulement l'ancêtre de la

---

(1) *Esquisse*, IXe ép., p. 194.

(2) *Ibid.*, p. 13.

(3) *Ibid.*, IXe ép., p. 231.

(4) Condorcet était mathématicien de talent. Consulter l'ouvrage de M. Alengry sur *Condorcet, guide de la Révolution*, où l'auteur fait une véritable apologie de l'auteur de l'*Esquisse*, atténuant les fautes de Condorcet dans la vie publique, exaltant outre mesure son mérite philosophique. Quoi qu'en ponse M. Alengry, les jugements de Ste-Beuve (*Causeries*, III, p. 336), et celui de Caro (*Fin du XVIIIe siècle*, passim ; Alengry, p. 865) pourraient être définitifs.

(5) Cf. Mme Roland, Œuvres, t. II, p. 137. Ed. Champagneux. Voir aussi Conway, *Th. Paine*, 1900, trad. Rabbe.

démocratie contemporaine, le précurseur du mouvement laïque actuel, mais encore un des fondateurs de la science sociale. M. Alengry s'est épris de son héros ; il a réhabilité ses faiblesses ; il lui a emprunté l'épigraphe de son livre : « Que les hommes soient éclairés et bientôt vous verrez le bien naître sans effort de la volonté commune. » Il s'inscrit en faux contre le jugement traditionnel porté contre les hommes du XVI I[e] siècle, contre la condamnation de l'àpriorisme politique ; il nous assure même que Condorcet ne pratique pas la méthode abstraite, sans la tempérer par l'observation, et qu'il a le sens des difficultés et des contingences. (1)

Il y a certainement moins de vues utopiques dans Condorcet que dans Godwin. Ainsi, par exemple, ce dernier est allé jusqu'à croire que les progrès de la science pourraient rendre l'homme immortel. Condorcet, plus sage, n'espère que la prolongation de la vie humaine. Ce sont là, néanmoins des différences de détail, tandis que les ressemblances portent sur les côtés essentiels. C'est de part et d'autre une confiance aveugle dans la raison, dans le progrès parallèle des lumières et de la moralité, le même dédain des traditions et des préjugés, comme tout lecteur impartial peut en juger en comparant ces deux esprits l'un à l'autre. Tous deux ont essayé de « refaire le cœur humain à neuf. (2)

« Tous deux ont eu la superstition abstraite d'un genre tout nouveau chez ceux même qui se proclament affranchis de toute superstition et de toute croyance. (3) » Tous deux enfin ont cru « tenir la clef du bonheur des hommes et des races futures. » (4)

Bien que nous soyons moins optimistes, plus sceptiques à l'égard du progrès moral ; bien que nous ne croyons plus à une

---

(1) Alengry, *Condorcet*, p. 835 et suiv.

(2) Ste-Beuve, *Causeries*, III, p. 336. — « Telle est la prétention exorbitante de cette école finale du XVIIIe siècle issue de l'Encyclopédie et dont Condorcet est le produit extrême et le cerveau monstrueux. »

Un peu plus loin Sainte-Beuve parle des « orgies rationalistes » et du « délire raisonneur » de Condorcet.

(3) *Ibid.*, p. 356.

(4) *Ibid.*, p. 343. Cf. aussi A. Sorel. « Il n'y a qu'une vérité, ils en sont les prophètes. Le monde est corrompu ; ils ont le devoir de le régénérer. » *L'Europe et la Révol. Fr.*, I, p. 173.

relation nécessaire entre le savoir et la moralité, nous devons reconnaître que le progrès scientifique justifie bien des espérances. Tout n'est pas utopique dans Condorcet et Godwin.

Le projet d'une république d'Atlandide autrefois rédigé par Bacon et dont nous avons parlé brièvement au début de ce chapitre, a été repris par Condorcet. « Je parlerai, dit-il, de la réunion générale des savants du globe dans une république universelle des sciences. (1) ».....

Ce rêve s'est réalisé aujourd'hui. Sans aller jusqu'à croire, avec le poète, que

la traversée
D'un astre à l'autre est commencée (2),

nous pouvons augurer de nouvelles et belles conquêtes de l'homme sur les éléments. En ce sens, il est permis de dire que Godwin et Condorcet ont rêvé une partie de la vérité présente.

---

(1) *Fragment* sur l'Atlantide, p. 603.

(2) V. Hugo, *Légende des siècles*, Plein ciel.
Condorcet appartient à cette catégorie de philosophes, qui, selon M. Espinas, s'élancent dans l'absolu et boivent « tout le bonheur social d'un trait, dans la coupe de la fraternité. » *Philosophie sociale et Révol. Française*, p. 74.

CHAPITRE III

Influence de Godwin : Wordsworth, Coleridge, Southey, Shelley.

L'influence de la doctrine de Godwin sur Wordsworth, Coleridge et Southey n'a été que passagère, elle a été au contraire permanente sur Shelley.

Wordsworth a ressenti le premier le contre-coup des idées révolutionnaires. Pendant son séjour en France et sa liaison avec Beaupuy, il avait étudié l'état des esprits ; la contagion des nouvelles doctrines l'avait gagné. Mais, après les premiers moments d'enthousiasme, après la Terreur, il s'était détourné peu à peu, non sans regrets, de la Révolution.

Wordsworth nous a dépeint son état d'âme dans son poème *Le Prélude*. « Je fouillai jusqu'au cœur le corps entier de la société. Je traînai à la barre comme des criminels, tous les préceptes, tous les jugements, toutes les maximes, toutes les croyances (1). » Le poète était devenu un adepte du culte de la Raison. L'historien de la jeunesse de William Wordsworth nous a fait connaître, dans une admirable analyse, toutes les phases de la décomposition morale de ce noble poète de l'*Excursion* qui, séduit d'abord par le système du maître, s'aperçoit soudain,

(1) Legouis, *la Jeunesse de William Wordsworth*, p. 272.

épouvanté, de ses conséquences (1). » M. Legouis nous a montré Wordsworth « reconstruisant un à un par l'observation des humbles, les sentiments dont Godwin avait dépouillé l'homme idéal. » (2)

Ce même historien, dans cette psychologie d'une âme d'élite, nous décrit le passage de cette « crise d'abstraction » aux sentiments de la vie réelle, « à l'affection irraisonnée mêlée de folie ou portant sur quelque être en qui il manque la raison et, par conséquent inutile (3). » Par une réaction naturelle, Wordsworth abandonnait le culte de la raison et se donnait tout entier à celui de la famille, des affections domestiques, à la peinture des âmes simples et naïves. C'est la nature qui avait été sa grande consolatrice, après la perte de ses illusions révolutionnaires. Il avait « oublié ses passions politiques au sein de la vie champêtre (4), ... reconstitué son identité interrompue par une crise de désespoir. » (5)

La même évolution s'était produite chez Coleridge et Southey. Coleridge avait cherché à appliquer les principes de Godwin à la vie réelle : de cette tentative était née la *Pantisocratie* et l'*Asphétérisme*, projet de communauté où la justice devait régler tous les rapports sociaux.

Le fondateur de la *Pantisocratie* était Coleridge. Southey s'était laissé séduire par le côté romanesque de l'entreprise qu'il devait faire échouer bientôt, car il n'était pas « disposé à rompre les liens sacrés de la famille. » (6)

Après la rupture des deux amis, survenue en 1795 (7), Coleridge qui « avait renoncé à fonder une colonie en Amérique », s'était senti entraîné vers les doctrines de Burke.

---

(1) Legouis, *La Jeunesse de Wordsworth*, p. 275. Cf. *The Borderers*.
(2) *Ibid*,. p. 306.
(3) *Ibid.*, p. 307.
(4) *Ibid.*, p. 380, L. III, les étapes de la guérison.
(5) *Ibid.*, p. 393.
(6) *La Révolution Française et les poètes anglais*, par Cestre, p. 126 et suiv.
(7) *Ibid.*, p. 153, lettre de Coleridge, du 13 nov. 1795.

Il brûlait ce qu'il avait adoré. Il déclarait que « la morale godwinienne est la honte du parti révolutionnaire (1). » Il avait le godwinisme en horreur (2). Toutefois, tandis que Southey se ralliait sans réserves à la morale traditionnelle, Coleridge ne voulait « ni renoncer aux généreux enthousiasmes de la Révolution, ni oublier la leçon de ses tristes égarements (3). » Il défendait, dans ses essais du *Friend*, les principes de 1789 contre Burke et protestait seulement contre « l'application erronée qui en était faite. » (4)

Tandis que la première génération de poètes révolutionnaires avec Wordsworth, Coleridge, Southey, se détournait de la Révolution, Shelley restait fidèle au nouvel idéal, tel que Godwin l'avait présenté dans la *Justice Politique*. Il avait été transporté d'enthousiasme à la lecture de cet ouvrage qu'il considérait comme l'Evangile du temps, le code de morale par excellence dont l'observation devait conduire à la rénovation pacifique de l'humanité. Nous avons reproduit les témoignages de cet enthousiasme juvénile de Shelley, les lettres remplies d'admiration respectueuse adressées au maître.

Son premier poème *Queen Mab* est tout pénétré de godwinisme. Le jeune poète cite fréquemment des passages de la *Justice Politique* (5), les diatribes antireligieuses d'Holbach. (6)

Dans le corps du poème, Shelley chante sa haine du despotisme royal (7), de tous les gouvernements établis (8), son mépris du passé. Cette première partie correspond aux premiers livres de

---

(1) *La Rév. Fr. et les Poètes Angl.*, p. 388.

(2) *Ibid.*, p. 389, lettre à Thelwall, 6 février 1797.

(3) *Ibid.*, p. 413.

(4) *Ibid.*, p. 547.

(5) pp. 897, 898, 900, *The Complete Works of Shelley*, éd. Hutchinson, Oxford, 1904.

(6) *Ibid.*, p. 910 et sq.

(7) *Ibid.*, ch. III, vers 126. Behold a gorgeous palace, etc.

(8) *Ibid.*, vers 176 :

Power, like a desolating pestilence,
Pollutes whatever it touches.

la « Justice » dans lesquels Godwin avait sapé les fondements de tout l'ordre social existant.

Mais la Raison éclairera l'humanité et le bonheur redescendra sur la terre, parmi les hommes. « Car l'égoïsme aux cheveux blancs a été frappé d'un coup mortel (1) »... Alors « quel délicieux séjour deviendra notre terre, pure demeure de purs esprits, »... « quand la voix de la Raison, douce comme la voix de la nature, aura réveillé les nations et que l'homme verra que le vice est la discorde, la guerre et le malheur, que la vertu est la paix, le bonheur et l'harmonie... (2) » ; « lorsque l'aurore de la félicité et de la science luiront, quoique tardivement, sur ce globe, la maladie et le plaisir cesseront d'y être confondus. » (3)

Cette vision prophétique de l'avenir, dans la seconde partie de *Queen Mab*, répond aux utopies du Livre VIII de la *Justice Politique*.

Cette production de jeunesse n'était pas destinée à la publication et Shelley lui-même l'a sévèrement jugée dans sa lettre à l'éditeur de l'*Examiner* où il déclare que *Queen Mab* est « mieux fait pour nuire que pour être utile à la cause sacrée de la liberté. »

Bien que reniée par l'auteur, *Queen Mab* reste de tous ses *Juvenilia* la pièce la plus suggestive, celle qui contient le godwinisme le plus pur.

Il serait intéressant de rechercher les traces de l'influence de Godwin, tantôt fortement visibles comme dans *Queen Mab* et *The Revolt of Islam*, tantôt effacées, comme dans *Alastor*, lorsque l' « ardent espoir de Shelley (4) » s'est quelque peu refroidi.

---

(1) *Works*, ch. V, p. 871 :
But hoary headed selfishness has felt
Its death-blow.

(2) *Ibid.*, ch. III. p. 863 : When Reason's voice
fond as the voice of Nature, etc.

(3) *Ibid.*, ch. VIII, v. 230, p. 888 :
happiness
And science dawn though late upon the earth,
Disease and pleasure cease to mingle there.

C'est le *surgit amari aliquid* de Lucrèce dont Shelley se proclame l'admirateur. (*Revolt of Islam*, Préface, p. 40.)

(4) A very few years had checked the ardour of Shelley's hopes (note de Mrs Shelley, préface d'*Alastor*, p. 32.)

Dans la préface de *la Révolte de l'Islam*, en 1817, aussi bien que dans celle de *Prométhée*, en 1817, Shelley reste fidèle à ses croyances de perfectionnement moral par la science, et, comme Godwin, il croit au progrès pacifique des esprits.

« En recommandant un grand et important changement dans l'esprit qui anime les institutions sociales, j'ai évité d'attiser les passions violentes et malignes de notre nature. » (1)

« Pour ma part, j'aimerais mieux être damné avec Platon et lord Bacon que d'aller au ciel avec Paley et Malthus. » (2)

Il faut peut-être attribuer aux passions politiques du temps la violence de l'attaque contre Castlereagh, dans *The Mask of Anarchy* postérieur d'un an seulement au *Prométhée délivré*.

A défaut de cette excuse, ne trouverait-on pas qu'il y a quelque contradiction entre les déclarations de la préface de *la Révolte* et les menaçantes strophes où Shelley parle au peuple : « Debout, comme des lions, après le sommeil, debout dans votre masse invincible, secouez vos chaines sur le sol... Vous êtes nombreux, vous n'avez qu'une poignée d'ennemis ! (3) » Cette violence passagère n'est guère en harmonie avec le caractère du doux Shelley.

Il ne faut pas oublier qu'à l'intellectualisme absolu de son maître, qu'il devait corriger sur ce point, il ajoute un élément nouveau, la pitié pour la souffrance humaine.

Il complète par le sentiment l'idéal humanitaire abstrait et instinctivement il fait ce que Coleridge, Wordsworth, « ces dégrisés du raisonnement (4), » font eux-mêmes par une exigence de leur esprit.

N'y a-t-il pas dans *Alastor* une critique de « ceux qui essayent d'exister sans sympathies humaines (5) », pareils à Saint Léon,

---

(1) Works, *the Revolt of Islam*, p. 40. « J'ai conscience, dit-il encore, d'un changement lent, graduel, silencieux. » (*Ibid.*, p. 37).

(2) *Ibid.*, *Prometheus Unbound*, préface de Shelley, p. 224.

(3) Rise like Lions after slumber,
In unvanquishable number. . . .
. . . . . .
Ye are many, they are few. (str. XXXVIII).

(4) *Jeunesse de Wordsworth*, p. 408.

(5) *Alastor*, préface de Shelley.

qui ne peut trouver le bonheur dans la supériorité de son génie, en dehors de la société de ses semblables ?

Nous ne pouvons pas conjecturer l'évolution que Shelley aurait pu suivre, s'il eût vécu plus longtemps ; nous ne pourrons jamais savoir s'il eut été capable de réagir contre le godwinisme, comme il avait, dans sa vie privée, su rompre avec Godwin.

Celui qui fait dire à son Prométhée :

« Je ne souhaite la souffrance d'aucune chose vivante (1) », n'aurait-il pas, reniant la tyrannie de la raison, la haine de l'ordre social, dit, comme ce même Prométhée : « La malédiction qu'autrefois j'exhalais contre toi, je voudrais la reprendre ? » (2)

En dehors des conjectures, il y a ce fait que Shelley a ajouté un élément affectif à l'intellectualisme pur du maître.

---

(1) Sarrazin, *Renaissance de la poésie anglaise*, p. 36.

(2) *Ibid.*, passage traduit du *Prométhée délivré*, p. 41.

CHAPITRE IV

Œuvres se rattachant directement à la « Justice Politique » :

« Caleb Williams, » (1794)
« The Enquirer, » (1797
« Saint Léon. » (1799)

I

L'œuvre principale de Godwin est liée à trois autres ouvrages publiés peu de temps après *Political Justice.*

Caleb Williams est la fiction destinée à rendre ses théories populaires : c'est l'œuvre la plus connue de Godwin, celle qui lui assure un rang élevé parmi les romanciers.

Saint Léon rend aux sentiments affectueux la place qui leur avait été refusée dans la *Justice* où ils étaient sacrifiés au bien public. Enfin l'*Enquirer*, recueil d'essais, développe des points secondaires, rectifie, par l'observation, certaines théories contenues dans le grand traité : on ne nous sert plus que les « restes d'un grand festin. »

De ces trois publications la plus importante est « Caleb Williams » que Mr Mézières, dans son *Histoire critique de la littérature anglaise* (1), a jugé avec clarté et vigueur. Quoique nous soyons moins préoccupé d'étudier la valeur littéraire de ce roman que d'y rechercher les idées de l'auteur, il nous paraît utile d'en faire une analyse sommaire.

---

(1) T. III, p. 214 et suiv.

La 1re édition est du 12 mai 1794. Le titre du livre est le suivant : *Les aventures de Caleb Williams, ou les choses comme elles sont.*

Cette première édition était précédée d'une préface que l'auteur avait dû tout d'abord supprimer par égard pour les éditeurs alarmés. « La terreur était à l'ordre du jour et on redoutait que l'humble romancier lui-même ne fût soupçonné de trahison.

« C'était le mois dans lequel fut tramée une conspiration sanguinaire contre les libertés anglaises, et heureusement arrêtée par l'acquittement des premiers accusés dont on voulait faire des victimes (Hardy, Tooke, Holcroft)... Chaque ami des véritables intérêts de l'humanité se réjouira avec l'auteur que la cause de la liberté et la bonne manière de penser aient fait depuis tant de progrès. (1) »

Cette note de Godwin parue dans l'édition d'avril 1831, est rédigée dans la phraséologie du temps. Voici des extraits de la première préface :

« Le récit suivant est destiné à atteindre un but plus général et plus important qu'il ne semble au début... Tandis que les uns plaident en faveur des réformes et des changements, les autres vantent avec ferveur l'état de la société actuelle.

« L'ouvrage présenté au public n'est pas une spéculation abstraite, c'est une étude, une esquisse de ce qui se passe dans le monde moral.

« Ce n'est que depuis peu que l'importance incalculable des principes politiques a été adéquatement comprise. Les philosophes savent maintenant que l'esprit et le caractère du gouvernement pénètrent dans tous les rangs de la société ; c'est une vérité digne d'être communiquée à des personnes qui ne toucheront jamais des ouvrages de philosophie et de science.... On propose donc, dans l'invention de ce roman, de montrer, dans la mesure où la marche progressive d'un récit unique le permet, les procédés despotiques qui conduisent à la destruction de l'homme par l'homme.. Ce récit sert de véhicule à ces idées. (2)»

---

(1) *The Adventures of Caleb Williams or Things as they are*, by W. Godwin. Revised and Corrected, with Memoirs of the Author, 1831.

(2) Préface de l'auteur, 12 mai 1794.

Dans la préface de *Fleetwood* (1), Godwin a raconté comment *Caleb* fut composé. Il conçut d'abord l'idée de la poursuite d'un homme innocent. Ce fut l'origine du personnage de Caleb. Puis il imagina un mobile puissant chez le persécuteur : un meurtre secret. Il fallait donner à ce dernier personnage tous les avantages de la fortune et une résolution indomptable. L'intérêt du récit devait découler des vertus du héros digne de la plus grande pitié. « Je n'écrivais, dit-il, que lorsque j'étais inspiré..... Je veux écrire un récit qui fera époque dans l'esprit du lecteur. Que ferai-je pour être éternellement connu, et m'emparer du siècle à venir ? »

What shall I do to be for ever known
And make the age to come my own ? (2)

C'est Caleb lui-même qui, persécuté, entreprend d'écrire ses mémoires et de prouver son innocence. Le héros nous raconte qu'il est né de cultivateurs pauvres, que son éducation a été très simple, qu'il a une constitution vigoureuse. Il est doué de l'esprit de recherche, et son grand mobile est une insatiable curiosité. « Mes parents, écrit il, résidaient dans le manoir de Ferdinand Falkland, riche propriétaire campagnard. Je fus remarqué par Mr Collins, homme d'affaires de Falkland et, le jour de la mort de mon père, je fus mandé auprès du squire ».

Portrait de Falkland. Physionomie délicate et expressive, manières bienveillantes, regard vif, mais inquiet parfois, air grave et digne. « Il me proposa l'emploi de secrétaire. Je fus charmé. Hélas ! le reste de mes jours était désormais voué au malheur et aux alarmes. »

Falkland vivait solitaire, fuyait la société et le plaisir. Compatissant pour autrui, mais toujours réservé, il était d'humeur inégale.

« Tantôt emporté, boudeur, tyrannique et poussé à ces défauts par son tourment d'esprit, il s'efforçait de supporter le poids de ses malheurs. Tantôt, perdant tout son calme, il se frappait le front, grinçait des dents et se retirait à l'écart... Au dehors,

(1) *Fleetwood*, 1805. Un fragment de cette préface de *Fleetwood* est reproduit dans *Caleb*, éd. 1832.

(2) *Ibid.*

cependant, on ne le connaissait que par ses bonnes actions. (1) »

Un jour, le jeune secrétaire pénètre par curiosité dans un cabinet voisin de la bibliothèque, il est violemment apostrophé par son maître Falkland qui se réveille en sursaut, troublé dans ses occupations mystérieuses. C'est de Collins que notre jeune curieux apprend l'histoire de la vie de Falkland. La voici en quelques lignes.

Un voisin peu commode, le squire Tyrrel, s'est imposé à l'admiration des propriétaires de la contrée par ses prouesses physiques, son naturel violent, sa verve caustique : ce Tyrrel devient le rival féroce de Falkland. Par son air et ses manières polies, son humeur enjouée, celui-ci paraît un cavalier brillant. Subissant son charme, les anciens amis de Tyrrel passent à Falkland. Dans un langage brutal Tyrrel exhale sa haine contre son rival, « un avorton, un nain, de constitution misérable qui voudrait faire croire que les hommes sont faits pour pâlir sur les livres. Un peuple entier d'animaux de cette espèce serait, disait-il encore, inférieur à un seul régiment de nos vieux Anglais amis du bœuf et du pudding » (2). Démarche surprenante de Falkland qui, en vue d'une explication amicale se rend chez son rival. Dramatique dialogue. Falkland vient pour essayer d'arrêter les évènements sur la pente fatale qu'ils sont en train de prendre. Il se heurte à la haine opiniâtre de Tyrrel qui soupçonne quelque secret dessein dans cette action chevaleresque. « Ma foi, réplique Tyrrel, je vous rendrai franchise pour franchise... J'ai un caractère brutal; je ne supporte aucun frein. Peut-être, est-ce un défaut, mais je ne veux pas changer. Avant votre arrivée, j'aimais mes voisins et mes voisins me laissaient faire. Maintenant tout est différent, et, tant que je ne pourrai sortir sans me heurter à quelque humiliation à laquelle vous prenez part, je suis résolu à vous haïr.. Le diable m'emporte, si je ne vous hais pas plus pour être venu aujourd'hui, avec cet air important, sans qu'on vous demande, pour montrer que vous

(1) *Caleb W.*, ch. I, p. 6.
(2) *Ib.* ch. III. p. 24.

êtes supérieur à tout le monde. » (1)

Un incident est cause de la catastrophe.

Un petit fermier, Hawkins, est persécuté par son maître, Tyrrel.

Indépendant et hardi, Hawkins se voit ruiné par un procès qu'il a intenté au maître coupable d'avoir inondé ses terres et fait périr son bétail. « C'était folie pure, dit le narrateur, de songer à lutter contre un homme du rang et de la fortune de Mr Tyrrel. Le riche et le despote font servir pour l'oppression ces lois qui furent d'abord destinées à être la sauvegarde du pauvre (2) ! » Ruiné, désespéré, Hawkins s'enfuit. Mais Falkland toujours en quête de malheurs à soulager, vient offrir sa protection. En chemin, il rencontre Tyrrel qu'il accable de reproches et auquel il rappelle ses devoirs en termes élevés. « Nous qui sommes riches, nous devons tout faire pour alléger le fardeau de ces pauvres gens ». Que répond Tyrrel ? Il profère des menaces de vengeance contre Falkland qui l'a humilié et confondu. (3)

Cependant le héros du roman, Caleb, poursuit son récit, tout en nous avertissant que sa destinée est liée aux catastrophes qui vont suivre.

La cruauté de Tyrrel envers sa parente, Miss Melville, amie et admiratrice de Falkland et que Tyrrel a fait jeter en prison pour dettes, excite l'hostilité des esprits contre lui... Malgré sa fortune et son rang, il connaît l'impopularité. Il essaye de remonter le courant et de frapper un grand coup, Il paraît à l'assemblée des « squires » d'où il a été exclu. Conscient de sa supériorité physique, il brave ceux qui essaient de l'intimider par leurs reproches. Mais l'arrivée imprévue de Falkland réduit son adversaire au silence et à la fuite, sous les huées de tous les assistants encouragés par un tel chef. Retour inopiné de Tyrrel. Il frappe publiquement Falkland. Cet outrage est insupportable pour un homme qui éprouve un si vif sentiment de l'honneur. On apprend que Tyrrel a été tué quelques instants après, mysté-

---

(1) *Caleb*, ch. IV, pp. 34 et 35.

(2) *Ibid*, ch. IV, p. 95.

(3) *Ibid.*, p. 101. I am sorry, Mr Tyrrel, etc.

rieusement (1). Falkland devait-il donc être privé du plaisir de la vengeance?

Avant cet évènement, Falkland était un homme heureux et tranquille; après son humiliation, il est profondément malheureux. Il est même soupçonné d'être l'assassin. Cité à comparaître, il se défend avec une noble hauteur, en homme que l'accusation seule fait reculer d'horreur, dont la souffrance se mesure à la profondeur de la sensibilité, dont l'amour de la popularité est « l'idole de la vie. » Mais, ni son acquittement triomphal, ni la découverte de l'assassin supposé, Hawkins, ne peuvent consoler Folkland qui désormais vit solitaire, en proie à des accès de délire. (2)

Caleb résume ses impressions en ces mots : « Je m'intéressais aux différents personnages... J'étais étonné qu'une créature humaine pût être aussi pervertie que Tyrrel... Je trouvais mille motifs nouveaux d'admirer Falkland. » (3)

Mais ne pouvait-il être le meurtrier de Tyrrel? Pourquoi s'entourait-il de mystère? « Le penchant de la curiosité agit sans trêve : il nous entraîne d'autant plus que le danger qui l'accompagne est plus grand. »

Caleb cherchera par tous les moyens à découvrir le secret; il pose des questions simples et naïves en apparence : il inquiète Falkland. Il trouve par hasard une lettre du fermier Hawkins qui, « malgré ses malheurs, » ne veut pas « se laisser aller à la violence. » (4)

Conversation entre Caleb et Falkland. La culture de l'esprit est-elle suffisante pour détourner du crime? La justice punit-elle toujours les coupables? Emotion, cri de colère de Falkland contre le secrétaire indiscret. Il se décide enfin à répondre : « Vous avez récemment parlé d'une façon mystérieuse. Sur quoi sont fondées vos allusions? Que savez-vous? Que voulez-vous? » (5) Aveu de Caleb : il a lu la lettre d'Hawkins. Falkland se justifie.

---

(1) *C. W.*, ch. XI, p. 125 et suiv.
(2) *Ibid.*, ch. XII,
(3) *Ibid.*, ch. XIII, p. 141.
(4) *Ibid.*, ch. XIV, p. 151.
(5) *Ibid.*, ch. XV, p. 157.

Il est le plus malheureux des hommes, depuis que Tyrrel l'a humilié et que son rival a été tué, le privant ainsi de la possibilité de se venger. Maintenant le dernier des valets a le pouvoir de renouveler son tourment.

Caleb est de plus en plus intrigué par le trouble profond de Falkland. « J'espère, dit-il, que le lecteur me pardonnera d'insister sur ces détails... J'arriverai bientôt à l'histoire de mes malheurs. » (1)

En qualité de juge du district, Falkland est appelé à se prononcer sur un cas de meurtre accidentel où se constatent des analogies frappantes avec le meurtre de Tyrrel. Ce jour-là Caleb observe son maître, comme Hamlet observe Claudius. Falkland quitte précipitamment le tribunal. Dès ce moment, Caleb est convaincu de la culpabilité de son maître. « C'est lui l'assassin ! Hawkins était innocent. Le secret est découvert ! » Le soir de cet évènement Falkland erre dans les environs de sa demeure en proie au délire. (2)

Les évènements se précipitent désormais. A la faveur d'un incendie, Caleb pénètre dans l'appartement de Falkland et revoit le coffre mystérieux que son maître avait précipitamment refermé, le jour de son irruption indiscrète. Mais au moment où il se propose de soulever le couvercle, Falkland paraît. Caleb, effrayé, s'enfuit. (3)

Son rôle change, après l'offensive, la défensive contre son puissant ennemi. En effet, Falkland prévient Caleb et lui avoue son crime.

Il a tué Tyrrel et laissé frapper Hawkins : mais, pour sauver son honneur, il commettrait un nouveau crime. « Je suis autant que jamais l'esclave de l'opinion, je le serai jusqu'à mon dernier moment. » (4)

En même temps, l'intérêt du récit se déplace et passe de

---

(1) *C. W.*, ch. XVI, p. 164.

(2) *Ibid.*, ch. XVII, p. 174. — « Mr Falkland is the murderer ! He is guilty ! I see it. » etc.

(3) *Ibid.*, ch. XVIII ;

(4) *Ibid.*, Récit de Falkland, pp. 179–183.

Falkland à Caleb persécuté. Rendu malheureux par la tyrannie de son maître, devenu tyran, Caleb veut s'évader... Il échoue, implore sa liberté, au nom de l'humanité. Refus implacable. « J'ai juré, dit Falkland, de conserver ma réputation à tout prix. Vous ne quitterez mon service qu'avec la vie. » (1)

Résolu à tout faire pour conserver sa réputation d'homme d'honneur, Falkland accuse Caleb de vol. La découverte inattendue des objets volés, trouvés dans les malles du fugitif, semble accuser Caleb, accablé par ces témoignages imprévus. Il veut se défendre. Mais Falkland n'a-t-il pas déclaré, dans sa colère, que son innocence ne lui servirait de rien ? Ni les protestations de l'innocent, ni son appel touchant aux gens de service, pauvres et opprimés comme lui, à la loyauté de Falkland lui-même, ne peuvent le sauver. Forester, parent de Falkland, loue ce dernier, l'assure de la reconnaissance de la société : c'est un martyr calomnié par un vôleur indigne, qui, lui, devient, dans la bouche de l'accusateur, un monstre de dépravation et d'ingratitude. Falkland affectant des airs de clémence demande la liberté de sa victime. Mais Forester refuse. Caleb est jeté en prison. « Dans quel monde vivons-nous ? » s'écrie Caleb, repoussé de tous. (2)

Le héros fait entendre une éloquente protestation contre le régime des prisons anglaises, la cruauté des gardiens, la malpropreté des cellules et la promiscuité des prisonniers. Il y a des prisonniers vertueux. Les prisons sont les monuments de la tyrannie sociale.... « Ma haine ne s'arrêtait pas à mon persécuteur ; elle s'étendait à toute la société. » J'étais innocent ; j'avais droit à être secouru ; tous les cœurs « étaient de bronze pour moi ; d'un côté, la justice, l'équité ; de l'autre, la force brutale, l'insolence cruelle, l'injustice triomphante. » (3)

Rendu courageux par l'adversité, Caleb, échappe aux tristesses du présent par la poésie, l'étude de l'art oratoire : il devient stoïcien. (4)

---

(1) *C. W.*, ch. XX, p. 205.
(2) *Ibid.*, ch. XXII. « What a world do we live in » ! p. 236.
(3) *Ibid.*, ch. XXIII, p. 245.
(4) *Ibid.*, ch. XXIV.

« Grâce aux imperfections de la loi, trop solennelle et compassée pous se plier aux droits et aux avantages d'un pauvre particulier (1), » Caleb devra subir six mois de prison préventive. Heureusement pour lui, des gardiens complaisants ou maladroits favorisent son évasion.

Il s'échappe pour tomber presque mourant et sans ressources au milieu d'une bande de voleurs : le roman psychologique se transforme ici en roman d'aventures. Ces voleurs sont d'ailleurs de très honnêtes gens qui luttent « contre les voleurs soutenus par la loi (2). » En effet, le capitaine Raymond se montre chevaleresque envers son malheureux hôte. « Qui pourrait croire, dit-il, que l'innocence ou la culpabilité aient la moindre influence sur le résultat d'un procès (3) ? » Cependant Caleb s'enfuit, déguisé en mendiant, car l'alarme a été donnée dans le pays : une récompense de mille guinées est promise à celui qui ramènera Caleb au chef-lieu du comté et cet innocent sera poursuivi et traqué avec autant d'acharnement qu'un vrai coupable. Le dessein de l'auteur est de nous peindre son héros aussi malheureux que possible et il y réussit ; il dépasse même le but. Le tableau est certainement trop noir. Ce n'est pas ainsi que se passent les choses. (*Things as they are*).

Caleb qui se cache dans Londres et s'est lancé, pour vivre, dans la littérature, est bientôt inquiété de nouveau par un des voleurs que tentent les mille guinées. Un soir, il entend crier, dans la rue, « l'histoire miraculeuse des aventures de Caleb Williams, comment il a échappé de prison, et la récompense offerte à qui le retrouvera. »

«Ce n'était pas seulement Bow-Street, mais tout Londres, toute la société qui s'armait contre lui. » (4)

Cependant il finit par tomber dans un guet-apens, préparé par Gines le voleur qui le ramène devant Falkland.

Il n'éprouve plus de pitié pour son maître ; il ne songe qu'à la

---

(1) *C. W.*, ch. XXV, p. 253.

(2) *Ibid.* ch. XXVIII, We, who are thieves without a licence, are at open war with another set of men who are thieves according to law. p. 128.

(3) Ch. XXIX, p. 299.

(4) Ch. XXXVI, p. 360.

vengeance. Conduit devant le magistrat du comté, il demande à faire une déclaration : Falkland est l'assassin de Tyrrel. Que n'a-t-il parlé plus tôt ! C'est vraiment trop de délicatesse envers son persécuteur. Tout lecteur ne manquera pas de trouver Caleb patient jusqu'à l'héroïsme. Mais voici que le magistrat refuse de recueillir son témoignage. Que dirait-on, en vérité, si les domestiques voleurs pouvaient venir devant les tribunaux accuser des maîtres jouissant de six mille livres de revenu ? La loi dit : « Silence au pauvre ! La loi n'a ni oreilles, ni yeux, ni entrailles. » (1)

Pourquoi le malheur s'acharne-t-il sur Caleb ? Pourquoi l'opiniâtreté du voleur Gines à se saisir encore une fois du prisonnier libéré ? Pardonnons son parti-pris à l'auteur qui met en présence de Falkland, pâle et flétri, sa victime non moins malheureuse.

Il est vrai que Falbland a versé le sang de Tyrrel, qu'il a causé la mort d'Hawkins, et qu'il s'est préparé un remords éternel. Mais il se vengera de Caleb qui a divulgué le fatal secret de sa vie. En effet, à partir de ce moment, Falkland poursuit Caleb comme l'œil de Dieu poursuit Caïn dans la *Conscience*, de Victor Hugo. L'innocent est obligé de fuir devant l'implacable hostilité de ses semblables. Partout Gines, devenu l'agent secret de Falkland, suit les traces du malheureux Caleb. Partout Caleb, repoussé de tous, endure le tourment des criminels. Désespéré, il veut enfin quitter son pays, l'Angleterre, contrée maudite pour lui. On lui intime l'ordre de rester. Il prend alors la résolution suprême de dénoncer Falkland aux tribunaux. Caleb prononce un plaidoyer éloquent. Falkland, accablé par le remords et la souffrance, excite la pitié de Caleb lui-même. Il se jette dans les bras de son jeune accusateur, avoue son crime et demande une prompte justice. Mais il expire quelques jours après. En terminant, Caleb rend hommage aux vertus de son maître « victime du poison de la chevalerie. » (2)

---

(1) *C. W.* ch. XXXVII. But the law has neither eyes nor ears, no bowels of humanity. (p. 373).

(2) *C. W.*, ch. XLI, Postcript. But thou imbibedst the poison of chivalry with thy earliest youth, p. 438.

Dans son *Tableau de la Littérature Française*, M.-J. Chénier s'est montré sévère pour *Caleb*. Il reproche à l'auteur d'avoir fait de Falkland qu'il prétend doué de qualités sublimes, un assassin, un calomniateur, un persécuteur : le tout, pour conserver sa réputation. « Le persécuté Caleb, dit Chénier, se conduit souvent avec bassesse et indignité. De tous les personnages, le plus humain, c'est Raymond le chef des voleurs. Des déclamations contre les lois pénales d'Angleterre, contre les cours de justice et même contre la société civile, sont les ornements de ce livre un peu maussade et presque immoral. Mr Godwin ose affirmer qu'il peint les choses comme elles sont : le fait nous semble au moins douteux. Ce qui ne l'est pas, c'est qu'il faut plaindre Mr Godwin puisqu'il les a vues ainsi. » (1)

Quant à l'abbé Morellet qui trouve que *Caleb* a été trop vanté, il déclare à peu près tout mauvais dans le roman : les invraisemblances de caractère chez Falkland, l'insuffisance des motifs par lesquels Caleb est poussé à rechercher l'auteur du crime. Il accuse Godwin d'avoir fait un tableau des prisons, « chargé jusqu'à la calomnie, » d'avoir voulu généralisé un fait exceptionnel tel que la poursuite d'un innocent. « Il me faut des faits communs, non des exceptions... » Enfin, l'auteur « imagine des situations à plaisir pour rendre odieuses les institutions sociales qui nous préservent précisément de cet état horrible de lutte.. » (2)

Il est vrai que l'impression générale est sombre : il n'était pas nécessaire de charger ainsi les couleurs du tableau, si l'on voulait prouver seulement que la société est mauvaise, que l'innocent est parfois victime de la tyrannie des lois.

Il est vrai que le ton du récit est uniformément triste et que le spectre de Falkland nous hante comme un cauchemar.

Ces exclamations à la Rousseau, ces diatribes continuelles contre la société, nous gâtent l'œuvre. On a remarqué avec raison que le caractère de Falkland était contradictoire, puisque

---

(1) *Tableau historique de la littérature française*, ch. VI : des romans.

(2) *Mélanges de littérature et de philosophie*, t. IV, pp. 187 à 207. Observations critiques sur le roman intitulé *Caleb*.

ce parfait homme d'honneur devient assassin ; que Caleb, qui nous est donné d'abord comme un jeune homme sans culture, devient capable de soutenir les conversations les plus élevées avec son maître. Toutes ces critiques sont plus ou moins fondées. Pourtant, nul n'y peut contredire, *Caleb Williams* est une forte peinture, si ce n'est pas une peinture vraie.

Il n'y a eu ni Caleb, ni Falkland dans le monde ; nul n'a été aussi inexorablement contraint de fuir devant le malheur : il y a un roman de la persécution et de la tyrannie domestiques.

Nous ne pouvons pas croire que Godwin lui-même ait eu l'intention de peindre les choses de son temps. Le pamphlétaire et le romancier ont collaboré à son œuvre. Et n'arrive-t-il pas que l'amour du paradoxe, l'ardent désir de faire du bruit autour de soi, sont des mobiles aussi puissants que l'amour de la vérité ?

Quoi qu'il en soit, *Caleb* est toujours lu. « Les sentiments, sinon les opinions, dont il naquit, furent passagers, dit Mackintosh, et pourtant il n'y a guère de roman dans aucune langue, qu'il soit plus difficile de négliger. » (1) « C'est la crême de son esprit, dit un autre, tout le reste de son œuvre n'est que du lait écrémé. » Un autre enfin, parlant de l'oubli relatif dans lequel est tombée la *Justice Politique*, compare *Caleb Williams* à un parachute grâce auquel le grand traité politique de Godwin se rappelle encore à l'esprit de « quelques vaillants explorateurs littéraires. » (2)

La thèse a été délaissée, le roman vit encore. Devant la postérité à qui « les longs ouvrages font peur, » Godwin se présente son *Caleb Williams* à la main. Bien lui en a pris de ne pas jeter son manuscrit au feu, comme lui conseillait son ami Marshal, car aujourd'hui il aurait les mains vides. L'originalité de *Caleb* n'est pas dans les idées : elles nous paraissent aujourd'hui banales ou fausses, exagérées tout au moins.

---

(1) Review of the *Lives of Milton's Nephews*, *Revue d'Edimbourg*, t. XXV.

(2) *A. Gallery of Literary Portraits*, 1st Gallery. *Caleb* coloured insensibly many works such as *Paul Cliffords*, *Eugene Arams*, and *Oliver Twists*, pp. 15 à 36.

Le critique du *Gentleman's Magazine*, (Obituary notice, 1836) déclare que *Caleb* est le roman le plus puissant qui ait été écrit en Angleterre.

On dénonce une société mal faite où l'innocent est persécuté, où le coupable, au contraire, s'il appartient à une classe privilégiée, peut impunément braver les lois. Rien n'égale l'insolence de Tyrrel, par contre, les Hawkins, ses deux victimes, sont d'une honnêteté parfaite. Quant à Falkland auquel l'auteur s'est complu à donner tant de nobles inclinations, il est le représentant de la classe aisée : il devient criminel. Il faut que les préjugés de cette classe d'hommes soient bien profonds pour pousser au crime une nature aussi haute que celle de Falkland. (1)

Caleb, lui, est innocent : aussi les persécutions s'acharnent contre lui. C'est qu'il est pauvre, incapable de lutter contre les puissants. Qui voudrait croire au témoignage d'un valet ? Quel juge hésiterait entre sa parole et celle d'un Falkland ? Ne serait-ce pas la fin de toute société bien organisée ? S'il parvient à faire proclamer son innocence, c'est que Falkland lui-même s'est reconnu coupable : sans cela, nous avons conscience qu'il n'y parviendrait jamais, quel que fût son bon droit.

La conclusion, c'est évidemment qu'il faut changer l'ordre des choses. Nous ne relèverons pas tous les paradoxes de l'auteur ; la philosophie de *Caleb Williams* ne peut être que malaisément défendue.

Lorsque l'écrivain ne cherche qu'à nous émouvoir, tout lui est permis : il peut déformer la vérité, travestir les faits : c'est une fiction, nous sommes avertis. Prétend-il, au contraire, peindre « les choses telles qu'elles sont, » il est évident, ici, que l'exagération est grande. Il y a trop d'honnêtes gens parmi ces voleurs, trop de fripons parmi ces honnêtes gens. Il faut intervertir les rôles : la vérité de l'observation, la justice l'exigent. Tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des sociétés possibles, nous l'accordons, mais tout n'est pas mauvais non plus. Gardons-nous surtout de croire que nous devons détruire cette société, parce qu'elle est imparfaite. Comme le mal est inhérent aux choses humaines, il y aura toujours ample matière

---

(1) He (Godwin) puts nature into a straight jacket. . . . . unnatural and improbable character of Falkland. . . . Allan Cunningham, *History of E. Literature*, nº 18, p. 126.

aux critiques, aux déclamations contre les abus. Mais où est celui qui réformera jamais les instincts profonds de l'homme par qui ces abus sans cesse dénoncés, reparaissent sans cesse, sous des formes nouvelles et sous des noms nouveaux ?

Ce qui fait l'originalité de *Caleb*, c'est le spectacle émouvant d'un homme d'honneur devenu criminel et torturé par la crainte de voir son crime découvert, c'est le malheur de Caleb lui-même et la situation dramatique des deux principaux personnages, car il y a vraiment un drame dans ce récit et l'intérêt croît jusqu'à la catastrophe. (1)

Ni les invraisemblances, ni les longueurs, ne peuvent rebuter le lecteur. Il faut aller jusqu'au bout. Il nous faut connaître le secret de la vie de Falkland, et, quand il est découvert, grâce à la curiosité de Caleb, il nous faut voir comment ce caractère si noble pourra supporter la vie, sans l'honneur. Il nous semble que ce que l'on a reproché au héros est ce qui fait son individualité singulière : il est gentilhomme et assassin. Mais l'âme humaine n'est-elle pas bouleversée par des tendances contraires? Quel est celui que n'ont jamais effleuré les penchants coupables ?

N'est-il pas difficile parfois, quand une passion règne en maîtresse, de la contenir dans le devoir? Qu'arrive-t-il à Falkland ? Cédant à l'appel de sa passion dominante, l'amour de sa réputation et de l'honneur, il perd cet équilibre moral de l'homme vertueux, équilibre instable, sans cesse menacé, sans cesse rétabli. Quoi qu'on en ait dit, ses contradictions sont bien humaines. Il nous ressemble : malgré son crime, nous gardons quelque tendresse pour lui.

Caleb, son jeune secrétaire, est plein d'une humeur indiscrète qui le pousse invinciblement à sonder le mystère de la vie de son maître : de là son malheur. Il émeut notre pitié, parce que sa faute ne mérite pas un si terrible châtiment. Le persécuteur et sa victime se partagent tour à tour notre sympathie.

---

(1) The situation is impressive : a man of delicate sense of honour writhing under the dread of detection. Leslie Stephen, *Fortnightly Review*, vol. XX.

Caleb est le porte-parole préféré de l'écrivain : c'est lui qu'il charge de déclamer contre les institutions sociales, contre le régime des prisons, l'injustice des lois, la partialité des juges. Comme il est innocent et malheureux, nous souffrons pour lui ; nous parcourons ce long cycle d'infortunes dont il ne sortira jamais : telle est la volonté de l'écrivain. La victime, en effet, se venge bien du bourreau, mais quand la vengeance est assouvie, la chute de Falkland éveille en Caleb une commisération profonde. Dans un moment de colère, las d'être persécuté, il s'est retourné contre Falkland. Mais ce dernier n'est plus à la fin que l'ombre de lui-même. Il est poursuivi par un remords implacable : il devient un objet de pitié pour tous.

Ajoutons enfin que l'art de l'écrivain contribue à produire une impression de force ; l'intensité des sentiments de désespoir ou de haine, augmente cette impression. Il manque à ce style vigoureux l'art des nuances délicates par lesquelles se représentent les états intermédiaires entre les états violents, comme il manque à cette satire la peinture reposante des douces qualités de l'âme humaine, telles que l'amitié et l'amour. La teinte du tableau est trop uniformément sombre (1). Ce n'est pas l'amour épisodique de Miss Melville pour Falkland qui peut jeter une éclaircie dans ce ciel noir. Il y a, en résumé, plus de vigueur continue que de souplesse et de variété dans le talent de Godwin. (2)

---

(1) K. Paul Reviewed, *Temple Bar*, 1876. — Le critique compare l'effet produit par la lecture de *Caleb* à un cauchemar (a nightmare novel).

(2) *Caleb Williams* a été mis à la scène par Colman, 1796. La pièce est intitulée : *The Iron Chest*. Sir Edward Mortimer est un autre Falkland, tandis que Caleb est représenté par Wilford. L'analyse de la pièce est donnée dans Brewer's *Handbook of Famous Novels in Fiction* (Chatto and Windus, 1902.)

L'auteur des *Remarques sur la Préface de Mr Colman* critique les défauts de cette pièce dont les incidents sont, à son avis, mal amenés ; par exemple, Colman nous met tout de suite, sans préparation préalable, en présence de Sir Mortimer, assassin.

Godwin produit un effet puissant en nous dévoilant insensiblement le caractère et le crime de Falkland. (A Summary Comparison between the play of the *Iron Chest* with the novel of *Caleb Williams*, British Museum, 1347, e. 12.)

D'après Gilfillan, (*1st Gallery of Literary Portraits*) l'influence de

II

The Enquirer ou *le Chercheur*, est le premier des trois livres d'*Essais*, publiés par Godwin. C'est dans cette partie de son œuvre que nous avons cherché, autant que dans la *Justice Politique*, à saisir la pensée de l'écrivain. Elle y est plus familièrement exprimée que dans un traité dogmatique : nous croyons enfin que le mérite de Godwin essayiste n'est pas assez reconnu. Nous reviendrons sur ce point dans notre analyse des *Pensées sur l'homme*. Pour le moment, nous allons rendre compte des passages les plus intéressants du *Chercheur*.

« Les plus agréables parmi les essais de Godwin, dit Leslie Stephen, à mon goût du moins, sont ceux qui traitent de l'éducation : dans cette science, nous avons encore le plus grand besoin de ses idées favorites. » (1)

L'auteur a composé son *Enquirer* d'après une méthode différente de celle qui a été employée dans *Political Justice* : cette deuxième manière est le recours à l'observation, à l'expérience. Ces essais sont présentés au public comme des « sujets de réflexion » (*the materials of thinking*). Un passage de la préface nous fait connaître l'attitude nouvelle de Godwin envers la Révolution, « cette source inépuisable de méditations pour les esprits curieux et réfléchis. » Le moment d'exaltation impétueuse est passé. Avec la même passion pour les réformes, il a plus de modération et de patience. Il déclare que le progrès politique et la culture littéraire sont inséparables. Il a fait des recherches « dans les humbles sentiers de la vie privée. » Il souhaite enfin

---

Caleb Williams est sensible dans *Paul Clifford*, *Eugène Aram*, *Rookwood* et *Oliver Twist*.

Sur Godwin considéré comme romancier, voir Hazlitt, *Comic Writers*, Novelists ; l'auteur compare W. Scott et Godwin. (c. VI, pp. 173 à 180, Bohn's cheap series).

(1) L. Stephen, *Fortnightly Review*, XX.

que les réformateurs acquièrent des manières aimables et s'attachent à l'étude de questions variées dans l'intérêt de la bonté et de la philanthropie universelle qu'il veut « conserver dans la justice. » (1)

L'ouvrage est divisé en deux parties ; la première comprend seize essais spécialement consacrés à l'éducation ; la seconde est formée de douze essais divers.

Le vrai but de l'éducation, comme de toute autre recherche morale, est le bonheur. Il faut donc enseigner à l'homme l'art d'être heureux. Or le bonheur n'est possible que dans la vertu : l'objet de l'éducation véritable sera de rendre l'homme heureux par la vertu. Quelle méthode emploierons-nous ? Quelle que soit la qualité que l'on désire acquérir, ce qui est avant tout nécessaire c'est un désir ardent de la posséder. Inspirez des mobiles assez puissants et vous pourrez tout obtenir. Montrez les avantages du but que vous vous proposez d'atteindre avec clarté, avec ardeur.

Avant tout le précepteur devra chercher à éveiller l'esprit de l'élève. En effet l'instruction précoce a peu de valeur. Il nous faut apprendre de nouveau ce que nous avons appris dans la jeunesse et nous ne faisons alors que nous préparer à apprendre. Ce qui importe c'est d'acquérir des habitudes d'activité intellectuelle. Il faut exercer l'esprit de bonne heure, mais surtout pour « apprendre à penser. » (2)

Une objection se présente. Le savoir est-il vraiment utile ? Ne vaut-il pas mieux avoir pour guides le bon sens el la vertu ? Mais un ignorant peut-il vraiment être vertueux ? Sans le jugement, la vertu peut-elle exister ? « L'homme qui est faible d'esprit peut me vouloir du bien, sait-il comment il peut m'être utile ? Ne déploiera-t-il pas autant de zèle pour me faire obtenir un colifichet qu'à me procurer la liberté et l'indépendance ? » (3)

Quant à me refuser le savoir de peur que je n'en abuse, la précaution est aussi juste que de « m'enfermer en prison de peur

---

(1) *The Enquirer, Reflections on Education, Manners and Literature.* Londres 1797, Préface du 4 février.

(2) *Enquirer*, (1re partie), Essai I, p. 6 : of Awakening the Mind.

(3) *Ibid.*, Es. II, of the Utility of Talents, p. 9.

que je ne me conduise mal en liberté. » Mieux vaut un homme qu'une brute, et un homme de talent vaut mieux qu'un homme dépourvu de talent.

Les esprits ordinaires ne suffisent pas à diriger la société : les hommes de génie dont la fonction est d'expliquer les rouages de la société, la liaison entre les évènements, leurs causes et leurs conséquences, nous défendent contre la tyrannie. Quel lecteur ne comprendra pas que l'auteur de *Political Justice* se compte lui-même au nombre de ces génies ?

En philosophe empiriste, Godwin refuse de reconnaître le génie comme un don naturel : le génie est soumis aux lois humaines ; dans des circonstances défavorables il peut disparaître. Sans doute, il y a plus de grands génies qu'on n'imagine, mais « la société actuelle est le grand abattoir où l'on tue l'intelligence et le génie. » (1)

« Comme l'herbe sur le sol, le talent se distribue irrégulièrement et au hasard : le vent disperse d'un lieu à l'autre les germes invisibles (2). » Tandis que certaines perceptions, comme des graines stériles, sont destinées à l'oubli, d'autres restent immortelles.

Les livres recèlent tout ce qu'il y a de plus beau pour l'homme. Aimez la lecture : tous les plaisirs seront à votre portée.

« Je ne puis vivre en si bonne compagnie sans lui ressem-« bler : quand je lis Milton, je deviens Milton moi-même. » (3)

Enfin il faut lire de bonne heure, car, dans un âge avancé, nous n'avons qu'une connaissance superficielle des auteurs sans être admis dans leur intimité ; nous ne cédons plus alors à leurs caprices, nous n'éprouvons plus toutes leurs sensations.

Passant aux matières de l'étude proprement dite, Godwin défend l'étude des langues anciennes, en tant que discipline intellectuelle.

« Peu de gens ont écrit l'anglais avec force et exactitude

---

(1) *Enq.* III, p. 17. It is the great slaughter-house of genius and mind. (of the Sources of Genius).

(2) *Ibid.*, V, p. 29. (of an Early Taste for Reading).

(3) *Ibid.*, p. 33.

sans être versés dans le latin. Le latin, comme la géométrie, donne des habitudes d'ordre et de précision... C'est une partie d'une science générale qu'il ne faut pas refuser « même aux enfants voués aux occupations les plus humbles. » (1)

En passant, Godwin soulève le problème de l'éducation publique et de l'éducation privée. Dans cette dernière l'émulation est absente ; la surveillance s'étend à trop de détails ; on contrôle trop l'enfant; c'est le pire des esclavages. L'élève du précepteur est moins bien préparé à entrer dans la vie que l'autre, car l'école est l'image réduite de la vie ; ne privons pas l'enfant par une fausse tendresse, de l'expérience qu'il y acquiert. Craignons le danger de l'isolement. On peut entrer dans le monde, « aussi ignorant de la vie réelle, que si on avait passé sa jeunesse dans une île déserte. » (2)

Comment faut-il nous conduire envers l'enfant ? Au lieu de le réprimander sans cesse, respectons-le : « Ne violente pas ta propre image. » La familiarité détruit le bonheur; en nous voyant moins souvent, nous nous accoutumerons à la douceur et à l'urbanité . Soyons francs avec lui. Il ne faut ni le tromper, ni lui faire peur *(that you will give them to the old man)* (3). Pas de principes différents pour les enfants et pour les personnes âgées. « Vous exigez que vos enfants aillent à l'église et vous négligez d'y aller vous-même.... Rousseau est tombé dans ce travers. Tout son système d'éducation est un tissu de ruses, un musée de marionnettes : le maître tient le fil et l'élève ne sait pas ce qui le fait mouvoir. » (4)

Comment gagnerons-nous la confiance de l'élève ? « Rien n'est plus fort que la sympathie. » Faisons-nous les égaux de l'enfant ; « ne jouons pas le rôle de censeur austère et de moniteur hargneux ; pas d'air emprunté, pas de jargon solennel et froid. » (5)

---

(1) *Enq.* VI, pp. 46 et 55 : of the Study of the Classics.
(2) *Ibid.*, VII, p. 63 : of Public and Private Education.
(3) *Ibid.*, XII, p. 102 : of Deception and Frankness.
(4) *Ibid.*, pp. 105 et 106.
(5) *Ibid.*, XIV, p. 125 : of the Obtaining of Confidence.

Dans un remarquable essai, Godwin traite des lectures défendues et des inconvénients qui en résultent. Une pareille interdiction établit une barrière entre l'enfant et l'adulte : « Je ne puis aimer une personne qui me prévient continuellement de ne pas entrer sur son domaine. (1) » En outre la curiosité est excitée par la défense et l'obstable, et l'élève, luttant d'habileté avec le maître, apprend à dissimuler et à mentir. Il semble que l'impression que nous retirons d'un ouvrage dépend bien moins de ce qu'il contient que « de la tournure d'esprit dans laquelle nous le lisons. » (2) « Il faut préférer les auteurs capables de créer une âme sous l'enveloppe de la mort, » (*to create a soul under the ribs of death*) ceux qui versent leur âme dans la mienne... » (3)

On trouvera que les livres sont moins qu'on ne l'imagine les corrupteurs de la moralité. « Celui qui veut en extraire du poison, doit aller vers eux l'esprit déjà perverti. Le pouvoir des livres pour produire la vertu est probablement beaucoup plus grand que leur pouvoir de produire le vice. » (4)

On ne laisse pas aux enfants assez d'indépendance. Il ne faut pas les élever « comme un objet précieux, à l'abri du souffle du vent ou de la brûlure du soleil... N'oublions pas que l'enfant est un être de même nature que nous, destiné à jouer un rôle, à surmonter des difficultés et à remplir des devoirs. » (5)

L'homme doit faire son apparition chez l'enfant « par degrés insensibles. » Il ne doit pas être élevé en dehors du monde. Il n'est pas bon qu'il soit perpétuellement enfermé dans une vie imaginaire et que, familier avec les maximes des philosophes, il ignore complètement la perversité du cœur humain. Abandonnons-le à lui-même dans une mesure certaine. Laissons-le quelquefois choisir lui-même ses lectures. « Pour l'homme pur,

(1) *Enq.*, XV : Of Choice in Reading, p. 130.
(2) *Ibid.*, p. 144.
(3) *Ibid.*, p. 139, cité de Milton.
(4) *Ibid.*, p. 141.
(5) *Ibid.*, p. 142.

tout est pur, » (1) répète Godwin, après St-Paul.

Enfin ne soyons pas trop sévères pour les jeunes gens...

« Laissons passer cette période d'enivrement : l'époque de la mesure et de la réflexion aura son tour... Rien n'est plus contraire à la vraie justice et à la morale éclairée que l'impitoyable dureté avec laquelle les vieillards censurent la folie des jeunes gens... » Veillons seulement à ce que les excès de la jeunesse, en avilissant le caractère de l'homme mûr, ne lui enlèvent une part de son utilité future. (2)

On ne manquera pas de remarquer, dans cette série d'essais, sur la nécessité de laisser une certaine initiative à l'enfant, les vues originales et profondes, entrées de nos jours seulement dans la pratique de la pédagogie, à côté d'une confiance excessive peut-être dans la bonté de l'enfant, et d'un optimisme exagéré.

Quels que soient l'attrait et l'importance des questions d'éducation, nous devons revenir aux idées développées dans la *Justice politique*. Dans la deuxième partie du *Chercheur*, Godwin donne un commentaire de son œuvre sur des points particuliers.

Le deuxième essai a inspiré Malthus. L'auteur y condamne le prodigue en réhabilitant l'avare. Le travail mécanique quotidien est l'ennemi de l'homme. L'argent n'est que l'équivalent de biens réels. Si le riche veut alléger les charges du pauvre, il ne peut le faire qu'en lui prenant une partie du travail. Tout autre allègement n'est que temporaire.

Revenant à une de ses idées favorites (3), Godwin demande que le travail soit équitablement partagé entre tous, moins de luxe pour les uns, moins de travail obligatoire pour les autres. Or, le prodigue, ami du luxe, augmente le travail du pauvre. Il a beau prétendre qu'il paie : « il n'y a pas d'autre richesse au monde que le travail de l'homme. Ce que vous appelez richesse, n'est qu'un pouvoir reconnu par les institutions sociales, de contraindre autrui à travailler pour vous. » (4)

---

(1) *Enq.* Essai XV, p. 145.

(2) *Ibid.*, XVI, pp. 156 et 157 : of Early Indications of Character.

(3) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. VI.

(4) *Enq.*, 2e partie, Essai II, p. 177 : of Avarice and Profusion.

L'avare, lui, vit selon la justice. Il ne croit pas au droit du riche de vivre plus somptueusement que le pauvre. « Il n'enserre ni blé, ni bœufs, ni vêtements, ni maisons, il fait vœu de pauvreté. »

Sa conduite est conforme à la justice. « Il comprend avec autant de sagacité qu'un philosophe » la folie des richesses; son tort est d'être l'ennemi des arts qui embellissent la vie ; mais « il voit la folie de la prodigalité... » (1)

L'essai sur les métiers et professions contient une attaque contre les hommes de loi et le clergé.

Que fait l'homme de loi ? « Il ne tient aucun compte de la raison. Il consulte les édits et les lois du Parlement, produit de siècles barbares... » (2) Il accepte sans appel des volumes entiers de textes législatifs, et les questions les plus simples s'obscurcissent dans ces labyrinthes du code : son but principal n'est pas de comprendre la loi, mais de troubler et d'embarrasser l'esprit de ses auditeurs. Ajoutez qu'il plaide le pour et le contre avec indifférence.

Nous ne reproduirons pas l'attaque relevée par le Dr Parr, contre la profession de prêtre auquel, en substance, Godwin reproche de supporter, sans murmurer, le joug de l'esclavage intellectuel (3). A notre avis, Godwin eût fait preuve de délicatesse et de tact, en s'abstenant de rappeler, en de tels termes, son passage dans le clergé.

Le médecin, le soldat, ne sont pas plus épargnés. Godwin reproche à l'éducation militaire de faire de l'homme une machine. « Quand une bataille est gagnée, la vérité et la justice ne sont pas triomphantes (4). » Cela est vrai, mais Godwin ne nous fait pas connaître le moyen de supprimer la guerre.

La morale religieuse ne trouve pas grâce devant lui. Précurseur du socialisme contemporain, il donne pour but à l'homme la recherche du bonheur ici-bas. Les ascètes enseignent

---

(1) *Enq.*, p. 181.
(2) *Ibid.*, essai V, of Trades and Professions, p. 222.
(3) *Ibid.*, V, p. 228. By long habits of intellectual slavery, etc.
(4) *Ibid.*, p. 234. Cf. d'Holbach, *Système social*, II, XI, p. 121.

« l'amour des persécutions et du malheur... (1) » Ils veulent nous priver des biens de la terre et nous offrent en échange l'espérance d'un monde futur.... Or, l'homme est un tout : il doit cultiver toutes les parties de sa nature, ne négliger aucun de ses organes... Sans doute, il ne faut pas s'abandonner aux plaisirs sensuels : il faut se borner à ne pas les proscrire, les contenir, les gouverner. (2)

Nous avons reproduit les passages qui nous ont paru les plus intéressants dans les *Essais* : nous nous contenterons de citer, pour terminer, quelques extraits de trois de ces essais qui forment un tout par eux-mêmes, sur la réputation, la renommée posthume et les différences d'opinion.

« Je puis me passer du suffrage de la foule, pourvu que je sois assuré de celui de penseurs équitables, de profonds logiciens... Il ne faudrait pas cependant se laisser gouverner par l'opinion d'autrui. A cet égard, le monde ressemble à certaines personnes de l'autre sexe à qui l'on ne doit pas trop chercher à plaire, si l'on veut être accueilli avec faveur. Qui veut conquérir le suffrage du monde doit se montrer en quelque sorte supérieur à ce suffrage. » (3)

« La postérité à laquelle on en appelle est bien incertaine. Qu'advient-il de la réputation littéraire ? Les plus grands noms ne sont pas à l'abri des détracteurs. On nous dit : le temps éclaircira les évènements, quand les querelles de parti auront cessé. Or, les rivalités de parti sont éternelles.... Personne n'a jamais pu comprendre entièrement le caractère d'un homme. On discutera encore, dans un siècle, sur les mérites de Johnson et on ne les reconnaîtra pas unanimement. » (4)

Godwin a repris cette idée très juste dans la préface de *Cloudesley*. « L'homme, y est-il dit, est une machine plus compliquée que notre philosophie ne l'imagine, et il est probable qu'il n'a pas encore existé d'anatomiste moral dont le talent ait été

---

(1) *Enq.*, ch. VI, p. 243, of Self-Denial.
(2) *Ibid.*, p. 244 et 245.
(3) *Ibid.*, 2e partie, VII, of Personal Reputation, p. 277.
(4) *Ibid.*, VIII, of Posthumous Fame, 289.

assez grand pour résoudre pleinement les difficultés de caractère d'un seul des grands hommes des temps anciens ou modernes... Mille contradictions se trouvent dans ceux que nous croyons connaître le mieux; le même homme nous paraît souvent tout différent de lui-même... On peut affirmer, sans paradoxe, qu'aucun homme ne se comprend parfaitement ; comment pourrait-on espérer que l'historien, qui ne l'aperçoit qu'à travers une étroite ouverture, puisse arriver à un résultat plus juste? »

Comme on le voit, Godwin avait le sentiment des difficultés auxquelles se heurte l'historien, et l'on se prend à regretter qu'il n'ait pas su discerner à un degré égal l'extrême complexité des phénomènes sociaux. Faut-il donc s'abstenir de juger les hommes et leurs œuvres ?

Ne nous laissons pas décourager dans notre travail par ces obstacles divers ; cherchons à pénétrer plus avant dans l'esprit et les idées de Godwin. Une chose aura certainement frappé le lecteur, dans les pages précédentes, c'est le ton relativement modéré de l'auteur des *Essais*. Il n'y a plus ici le parti pris d'étonner par une succession de paradoxes, et l'écrivain n'est plus aussi dogmatique, aussi tranchant qu'autrefois. Nous pouvons l'en croire lui-même : le moment d'exaltation impétueuse est passé.

III

St Léon(1) continue l'évolution qui se dessinait déjà dans les *Essais* du *Chercheur* : ce roman n'est en effet autre chose que la réhabilitation des sentiments de famille que l'auteur de *Political Justice* avait méconnus ou du moins volontairement confondus dans l'idée de bien général. C'est une rétractation partielle des théories dans lesquelles Godwin prêchait la nécessité de sacrifier toutes nos affections à la justice.

(1) *St-Leon*, a Tale of the Sixteenth Century, 1799.

Nous ne nous attarderons guère à étudier cette œuvre : de l'aveu de la plupart des critiques, elle est inférieure à *Caleb Williams* bien qu'elle ait eu ses admirateurs et, parmi ces derniers, lord Byron lui-même. Au point de vue que nous avons adopté, c'est la préface qui nous importe plus que le roman en lui-même. « Godwin, dit Mr Barnett-Smith (1), s'était aperçu du grand défaut de son système : le sacrifice de l'individu à la communauté. Après avoir construit la maison, il découvrait que les matériaux de l'un des étages n'étaient pas solides et il avait le courage de l'avouer franchement. »

Voici le passage le plus important de la préface : « Quelques lecteurs de mes œuvres plus sérieuses, en parcourant ces petits volumes, m'accuseront peut-être d'inconséquence : les affections et les sentiments domestiques sont partout, en effet, dans cette publication, l'objet du plus grand éloge, alors que dans la *Recherche sur la Justice Politique*, ils ne paraissaient guère être envisagés avec indulgence et faveur. En réponse à cette objection, tout ce que je crois nécessaire de répondre, en ce moment, c'est que j'ai vivement cherché, pendant plus de quatre années, l'occasion et le loisir de modifier quelques-uns des premiers chapitres de cette œuvre, conformément aux sentiments inculqués dans ce roman. Non que je voie des raisons de changer quoi que ce soit dans le principe de justice ou toute autre idée fondamentale du système exposé, mais je suppose que les affections domestiques et privées sont inséparables de la nature de l'homme et de ce qu'on peut appeler la culture du cœur ; ces affections, j'en suis pleinement convaincu, ne sont pas incompatibles avec un sentiment profond et actif de la justice chez celui qui les professe. C'est la véritable sagesse qui nous recommande les attachements particuliers, car, grâce à eux, la vie et l'activité de notre esprit sont plus complètes qu'en leur absence ; il vaut mieux que l'homme soit un être vivant qu'une souche ou une pierre. La vraie vertu approuve ce précepte, puisque l'objet de la vertu est le bonheur, et, puisque l'homme,

(1) *St-James Magazine*, 1877, vol. 2, Godwin, his writings and opinions, 2e partie.

vivant dans le sein de la famille, a mainte occasion de conférer aux autres, sans nuire au bien général, une somme de plaisirs, légers, sans doute, pris à part, mais non pas négligeables dans leur ensemble. En éveillant sa sensibilité, en introduisant quelque harmonie dans son âme, on peut attendre de ces affections, s'il est doué d'un esprit viril et large, qu'elles rendent l'homme plus empressé à servir les étrangers et le public. » (1)

Reproduisant la préface de Godwin, le docteur Parr, un de ses adversaires, déclare, non sans raison, qu' « après la reddition de tant d'ouvrages avancés, la citadelle elle-même n'est guère tenable » et le même auteur se demande jusqu'à quel point la culture du cœur est compatible avec le sentiment actif et profond de la justice que Godwin continue à donner comme fondamental. (2)

L'*Anti-Jacobin* de février 1800 semble saluer le retour de l'auteur de *Political Justice* dans la voie de la modération et de la sagesse, et espérer un revirement plus complet pour l'avenir. *St Leon* contient peu de mauvaises choses ; elles y sont du moins habilement dissimulées : le critique relève beaucoup de déclamations banales, entre autres le passage contre la guerre en général et certaines railleries contre le christianisme, la longueur exagérée du récit, en quelques endroits, et l'emphase du style, plus poli et plus agréable cependant que dans le premier roman de Godwin.

Mais, après toutes ces réserves, on cite avec éloges quelques belles peintures, le dialogue dramatique de St Léon avec son fils, l'élévation de caractère de Marguerite. « Nous sommes enclins à penser, ajoute l'auteur, que notre philosophe ne serait pas éloigné de rétracter la plupart des opinions émises dans ses ouvrages précédents, tout en désirant rester en bons termes avec ses anciens associés.... Les vertus domestiques et sociales occupent leur vrai rang, tandis que dans les premiers écrits, sous le couvert de la philanthropie, le philosophe aboutissait à l'égoïsme. » (3)

---

(1) Préface du 24 nov. 1799, p. X, éd. *The Standard Novels*, 1831.
(2) Dr Parr's *Spital Sermon*, notes.
(3) *Anti-Jacobin*, février, 1800.

Mais résumons l'œuvre en quelques mots :

Le comte de St Léon, descendant d'une ancienne famille française, a rencontré en Marguerite de Damville le modèle des épouses : il lui doit un bonheur sans mélange. Mais il porte lui-même la première atteinte à son bonheur domestique en se livrant à la passion du jeu qui le conduit à la ruine. Or, un jour, un mystérieux étranger, un vieillard, réfugié dans sa maison, lui lègue deux redoutables secrets : celui de l'*elixir vitae*, ou élixir d'immortalité, et le don de transmutation des métaux qui lui procure une richesse illimitée. En échange de ces dons merveilleux, St Léon s'engage à ne révéler à aucun des siens, à personne au monde, le terrible secret.

A partir de ce moment, il est condamné à toutes sortes d'épreuves. L'affection de sa femme pour lui reste intacte, mais elle souffre du changement de vie de St Léon. Ses enfants, l'aîné entre autres, se détournent de lui. Il change de séjour, visite les pays étrangers où le poursuit la nouvelle vite répandue dans les cours et dans les villes de l'inexplicable changement de fortune du comte de St Léon.

A ces humiliations cruelles se joint, en Italie, la haine de la foule contre le sorcier et le magicien. Il est contraint de fuir sans cesse. La douce et héroïque Marguerite, qu'il entraîne dans son malheur, expire à Barcelone, en recommandant ses trois filles à la tendresse du père, qui, grâce à sa fortune, a racheté le domaine de ses ancêtres où il les envoie. Il lutte seul contre ses ennemis. Il est arrêté et jeté dans les cachots de l'inquisition (1) et tout son or est impuissant à corrompre ses gardiens. Une fois de plus, il maudit le legs fatal de l'étranger qui l'a isolé au milieu des siens, puis au milieu de ses semblables. Comment, en effet, un être immortel s'attacherait-il à des êtres d'un jour ? Et de quelle utilité lui est son immense fortune, puisqu'elle ne peut même lui procurer le premier de tous les biens, la liberté ?

Il parvient cependant à s'échapper et se rend en Hongrie où il cherche à devenir le bienfaiteur de ce pays en proie à la fa-

---

(1) Cet épisode sert de motif pour attaquer l'inquisition espagnole. These are thy works, superstition ! pp. 347 et suiv.

mine. Mais le rêveur philanthrope s'aperçoit combien il est difficile de faire le bien sans être méconnu. Il croit utile de s'associer à Bethlem Gabor, noble hongrois et misanthrope farouche. C'est une figure terrible rappelant les héros de Byron. Gabor se venge sur St Léon de ses malheurs privés.

Le roman finit par le récit des efforts que fait St Léon, travesti en sieur de Chatillon, pour favoriser les projets de son fils, Charles, sans se faire connaître. « Je suis heureux, dit-il, en terminant, de clore cette histoire d'une mélancolie dramatique par une si agréable fin. »

Il est curieux de constater l'erreur de certains critiques sur la portée philosophique de ce roman. L'un d'eux (1) n'y voit qu'une « satire de l'or et des malheurs qu'entraînerait l'immortalité terrestre. » Il nous semble que cette thèse est accessoire. Sans doute, *St Leon* nous fait voir l'impuissance de la richesse à donner le bonheur au cœur humain. Mais pourquoi n'en croirions-nous pas l'auteur lui-même, dans sa préface? Son but est de réhabiliter la famille, « de prouver la force et la nécessité de l'affection individuelle et la valeur des liens domestiques. »

« Que le lecteur ne me condamne pas si je préférais un seul individu, mon fils, à tout le reste du monde. La philanthropie est une sainte vertu, on ne peut jamais trop la recommander; mais l'affection naturelle enveloppe le cœur de tant de replis, elle fait naître des émotions si variées, si complexes et si exquises, que celui qui essaierait de s'en dépouiller, trouverait qu'il se dépouille de ce qui mérite le plus d'être recherché dans la vie. Ce n'est pas un penchant égoïste; au contraire, j'irai jusqu'à soutenir que son plus grand charme est la générosité qu'elle produit.

« Dans mon cas particulier, je considérais mon existence comme flétrie; je ne pouvais donc rien trouver de mieux que de m'oublier dans mon fils. J'avais fait suffisamment l'essai de la pierre philosophale: toutes mes expériences avaient échoué. Mes tentatives les plus récentes de devenir le bienfaiteur des

---

(1) Gilfillan, *A Gallery of Literary Portraits*, (1re G., pp. 15-36). Le critique fait d'ailleurs un éloge exagéré de *St-Léon*.

peuples et de l'humanité avaient non seulement avorté, mais laissaient bien voir que toute tentative semblable ne réussirait jamais. Je repoussais donc, du moins pour le présent, tous ces vastes et ambitieux projets et croyais devoir être très satisfait si je pouvais être le bienfaiteur inconnu du fils de Marguerite de Damville » (1).

Et cette note revient fréquemment. Dans un autre de ses « sermons (2) » le héros fait la peinture de son malheur qui provient de son isolement au milieu des hommes. « La forme humaine dont j'étais revêtu n'était qu'une duperie : je n'avais rien de la substance de l'homme. Je possédais la faculté de la parole, mais j'étais sevré de son usage naturel et propre.

« J'étais complètement seul dans le monde et séparé par une barrière insurmontable de tous les êtres de mon espèce. Nul ne pouvait me comprendre, nul ne pouvait sympathiser avec moi, nul ne pouvait avoir l'idée la plus vague de ce qui se passait dans mon cœur. J'avais la faculté du discours : je pouvais adresser la parole à mes semblables, je pouvais parler de tout, sauf de mes propres sentiments. C'était là, non la prison de Bethlem Gabor, la vraie solitude ! Ah ! que nul, après moi, ne se lance à la recherche de la pierre philosophale ! » (3)

On trouvera probablement que nous avions raison de noter précédemment une réaction contre la ferveur utopique de la *Justice Politique*. Ne semble-t-il pas que le découragement de St Léon soit un peu aussi celui de Godwin lui-même ? Quoi qu'il en soit, on peut voir, d'après ce rapide exposé, qu'il était bon de s'arrêter un peu sur cette œuvre qui d'ailleurs vient immédiatement après la *Justice* et *Caleb*. Elle ne manque pas d'intérêt en elle-même, d'ailleurs, bien qu'elle contienne un élément de surnaturel, et si le récit a des longueurs inutiles, le style est plus soutenu, plus agréable, moins déparé par la déclamation, que dans *Caleb*.

---

(1) Let not the reader condemn me, etc. p. 433.

(2) Le mot est de Barnett - Smith (article cité plus haut) qui trouve que St Léon prêche trop.

(3) *St Leon* p. 465 et 466.

« Il faudra qu'on soit arrivé à un degré peu ordinaire de sagesse générale, quand on ne lira plus *St Leon.* » Malgré cet éloge d'Holcroft (1), nous croyons avec Leslie Stephen (2), que ce livre a peu de chances d'être lu aujourd'hui et que « si quelque curieux se sentait porté vers l'étude des romans de Godwin autres que *Caleb*, il ne pourrait qu'être déçu dans ses recherches. » (3)

---

(1) *St-James Magazine*, v. pl. haut.

(2) *Fortnightly Review*, vol. XX.

(3) Une curieuse parodie de *St Leon*, parut en 1799, sous le titre de *Voyages de Saint-Godwin*.

Voici quelques passages de cette œuvre qui témoigne du succès de l'original.

Sur la prolixité du style de *St Leon* : « Ma femme, Margot, me fit un long et terrible discours, à cette occasion, mais, comme je ne vois pas en quoi le bavardage d'une femme stupide regarde quelqu'autre personne que son mari, je le garderai pour moi seul. » (p. 42)

Sur la *Justice Politique*, à la fin du pamphlet : « Poussé par mon digne ami, un certain Allcraft, j'écrivis deux gros in-quartos dans lesquels je parlais de choses que personne ne pouvait comprendre... J'attaquai toutes les institutions politiques et toutes les règles morales, dans le but de renverser tous les systèmes que le temps et l'expérience avaient consacrés....

« Je me mis ensuite à écrire des romans dans le même style ampoulé.... et destinés à faire avaler toutes les absurdités et toutes les sottises que je pouvais inventer. »

Une traduction française de *St Leon* a paru en 1799, 3 vol. in-12, Paris.

Une édition américaine a été publiée à Alexandria, Etats-Unis, en 1801.

CHAPITRE V

Les adversaires de Godwin. Querelle avec le Dr Parr, Mackintosh et autres

---

I

De 1798 à 1800, le système de Godwin est attaqué par une série de pamphlets dont les plus connus sont le *Sermon* du Dr Parr et les conférences de Lincoln's Inn par Mackintosh, deux anciens amis. Tandis que Green, Hall, Parr font surtout la critique de l'idée de bien dans le nouveau système de morale, d'autres, tels que Findlater et Proby, attaquent l'idée d'égalité ; Mackintosh fait la critique générale de l'idée de Gouvernement.

Th. Green dans son *Examination of the New System of Morals* (1) déclare qu' « en poursuivant jusque dans ses conséquences extrêmes les nouveaux principes, Godwin a forcé les gens les plus indifférents à méditer sur leur fondement. »

« La justice, dit-on, est un devoir inflexible. Par suite, tout ce qui nous porte à agir d'après un autre mobile, doit être détruit ou dompté, comme entrant en révolte contre les règles de la justice. Par suite, encore, toute passion, toute émotion du

---

(1) *An Examination of the Leading Principle of the New System of Morals*, as applied in Mr Godwin's Enquiry concerning *Political Justice*, in a Letter to a Friend, 1799.

cœur humain, doit être supprimée, comme contraire à notre devoir, puisqu'il est de l'essence de toutes ces affections de nous faire agir d'après des mobiles particuliers qui ne nous portent point vers le bien général, du moins d'une manière bien apparente, et qui certainement ne reposent pas sur lui. » Si nous adoptons le principe fondamental, il est impossible d'échapper aux conséquences logiques. Quel est donc ce principe ? « La moralité consiste à produire tout le bien possible. Si ce principe est faux, tout est faux et plus on avance dans le développement du système, plus on perd la bonne voie. » Or, quelle hypothèse fait-on, dans ces axiomes ? « C'est que la fin de la vertu étant le bien général, et l'utilité la cause finale de toute moralité, cette utilité doit en être aussi la cause immédiate et prochaine. Or il n'y aurait pas, dans tout le champ de la moralité humaine, un seul exemple où la fin à atteindre serait également le motif désigné pour atteindre cette fin.

« Par exemple, la fin du boire et du manger, c'est le soutien du corps. Mais, mangeons-nous et buvons-nous dans ce but ?

« La fin de l'amour maternel, c'est la préservation de l'enfant. Aimons-nous nos enfants pour cela ? Le bien général est ici aussi fin ultime ; forme t-il une partie du mobile excitateur » (*does it form any part of the incitement*) ?

« L'esprit patriotique est totalement différent de la philanthropie en général. Le vrai patriote fonderait la prospérité de son pays sur la ruine de tout autre pays que lui ferait obstacle. Le bonheur général, sans doute, est produit par ces moyens, mais ces moyens ne sont pas adaptés à la fin indiquée Si nous considérons l'utilité des actions comme une preuve de leur mérite, l'inventeur du moulin à vent ordinaire surpasserait en splendeur tous les héros de l'antiquité (1)

« Un homme qui agirait strictement d'après une conviction fondée sur les tendances finales de sa conduite, en faveur du bien universel, qui serait dépourvu des mobiles ordinaires et de

(1) The inventor of the common windmill would eclipse in splendour all the worthies of antiquity. (*An Examination*, etc....)

tout sentiment sympathique, serait un objet de dégoût et d'aversion. »

Toutes les conséquences révoltantes ou risibles sont déduites de ce faux principe par Godwin « errant loin de la grande vie de la nature, à travers les labyrinthes de l'erreur. »

Au point de vue pratique, d'ailleurs, le précepte est impossible à suivre. Il faudrait passer la vie entière à peser les motifs. « La règle est incomparable, sans doute, mais il est impossible de la mettre en pratique » (1). Le bien général n'est pas un mobile assez humain, assez immédiat.

Enfin « un tel système, contrecarre, dès le début, les instincts les plus puissants de notre nature que nous ne pouvons changer..... Une loi de cette nature veut que nous procédions de l'affection particulière et personnelle au bien général. En s'élargissant, nos sympathies s'affaiblissent et le philanthrope le plus ardent dinera d'aussi bon appétit, quoique l'une des Philippines, avec tous ses habitants, vienne d'être engloutie par un tremblement de terre, ou que la peste fasse rage sur les bords de l'Hellespont, tandis qu'il pleurerait amèrement la mort prématurée de son fils unique. Voilà les faits.....

« Vouloir renverser leur ordre, transformer la dernière et la plus lointaine ramification de nos sentiments affectueux en principe originel d'où dérivent tous les autres, faire encore davantage, la donner comme le seul principe d'action légitime, à la place de tout autre mobile, c'est folie pure.

« Je ne dois pas avancer d'un pas, sans être convaincu que de tous les modes possibles d'agir, celui-là est le seul capable de servir le bien-être de tous.

« A un autre point de vue, chacun reste libre d'interpréter ses actes à sa guise. » Comment reposer quelque confiance dans l'adepte de la nouvelle morale ? « Il est seul juge de ses motifs : il peut me voler, sous prétexte de secourir, avec mon argent, un confrère en philosophie. »

En résumé, proscription générale de toutes les maximes

---

(1) The rule is a most incomparable one, but it is impossible to put it into practice. (*Ibid.*)

reçues, telle est l'essence du nouveau système. Réaliser l'homme idéal rêvé par les théoriciens, serait faire un monstre. Et pourquoi ? Est-ce afin de contribuer au bien général? Mais ce bien qu'est-ce, après tout, sinon un agrégat, une somme de biens individuels et particuliers ? Nos sentiments moraux sont des principes premiers d'action. Nous ne croyons pas seulement qu'une action soit d'une certaine nature, morale ou immorale, mais encore nous lui donnons ou lui refusons notre approbation. Or, l'approbation et le blâme sont des émotions et ne peuvent naître de la raison.

« En un tel système, fait d'expédients, nous passons notre vie à nous diriger à tâtons, à la merci de tous les coups de vent, sans autre direction que le caprice. » (1)

Green admet bien que le jugement, arbitre de tout, préside, mais il ne remplace rien et se borne à contrôler les facultés de l'esprit et du cœur.

Dans sa réplique, Godwin affecte de traiter son adversaire avec mépris. Il dit s'être amusé beaucoup à la lecture de « cet écrit insignifiant » et nous assure qu'il garde, après cette attaque, son sentiment de sécurité insouciante.

Cependant le Dr Parr. qui cherche partout des ennemis à Godwin, fait grand cas de ce pamphlet et lui prodigue les éloges. Il fait porter, lui aussi, la plupart de ses critiques sur la doctrine d'universelle philanthropie. Mais il apporte peu d'arguments personnels. Il se borne à citer, à l'appui de ses idées, les auteurs anciens et modernes, dans son célèbre *Sermon* dont tout l'intérêt est rejeté vers la fin, dans les notes. Nous allons relever les principales de ces critiques dont Godwin se montra fort irrité.

Parr reproche à l'auteur de *Political Justice* son goût de la simplicité dans des sujets qui sont d'une structure intérieure trop compliquée. Il raille les prétentions dogmatiques des nouveaux

(1) We are left under this scheme.... without any other direction than caprice. (*An Examination.....*)

philosophes. Nos penchants amicaux ou patriotiques peuvent être insuffisants à remplir « le vaste cerveau des sages modernes accoutumés à se laisser aller à des visions extatiques de bonté universelle, mais pour nous, êtres inférieurs, cherchons à acquérir cette maigre portion de vertu imparfaite. » Ne ferons-nous pas ainsi œuvre de moralistes mieux que « ceux qui cherchent à détourner de son lit accoutumé le cours des affections bienveillantes, à le répandre sur une vaste étendue sans chemins frayés, où il ne pourrait jamais nourrir ou même pénétrer le sol ? (1)

« S'ils ont besoin de méditer longuement, avant d'étendre la main au secours du malheureux, s'ils s'arrêtent de crainte de trouver quelque être un peu plus vertueux et un peu plus malheureux, n'est-ce pas émousser les affections les plus délicates, n'est-ce pas réduire à peu la somme de notre bonheur? On nous engage à substituer les spéculations faciles et l'orgueil dogmatique aux fatigues de la vie réelle. Je ne veux pas être citoyen du monde, je rejette avec mépris ce titre orgueilleux sous lequel les philosophes dissimulent une indifférence égale pour toute la race humaine. »

Le Dr Parr défend le principe évangélique : aime ton prochain comme toi-même (*Love our neighbours as ourselves*) que Godwin avait attaqué comme n'étant pas exprimé avec une vraie rigueur philosophique.

« J'opposerai à cette opinion, dit-il, l'autorité de Butler. Notre Seigneur, a dit ce dernier, a voulu donner un sens très large au mot *neighbour* ». Hume est appelé à confirmer les vues du curé de Hatton sur la limitation nécessaire de nos affections. « Lorsque chacun de nous agit pour le bien de sa communauté, nous sentons que l'intérêt général est mieux servi par ce moyen que par des opinions vagues, indéterminées, sur le bien de l'espèce. Il ne peut sortir de ces opinions aucune action bienfaisante faute d'un objet proprement limité, sur lequel elles

(1) They that would turn aside the stream of benevolent affections from its wanted course, scatter it abroad over a wide and trackless expanse of surface, etc. (*Spital Sermon*).

puissent s'exercer. » Hutcheson n'a-t il pas soutenu (*Inquiry*, p. 220) la même théorie, « l'incapacité où nous nous trouvons d'être vraiment utile aux multitudes et le besoin de ne pas laisser détourner nos instincts de bonté par la multiplicité des objets dont le mérite égal les recommanderait également à notre considération? N'est-ce pas jeter une poignée de sel dans un étang (1)? Notre jugement, notre pouvoir sont limités. Les liens du sang font naître des affections bien plus vives que la bienveillance générale envers tous » (2)

L'auteur de *St Leon* ne vient-il pas d'ailleurs de condamner son propre système? Ne reconnaît-il pas la place légitime que doivent occuper les affections domestiques?

Parr cite la préface de cette œuvre et conclut : « Après la reddition de tant d'ouvrages avancés, la citadelle elle-même est peu tenable. »

A quel point, en effet, la culture du cœur que Godwin recommande dans ce passage est-elle compatible « avec le sentiment actif de la justice qui est toujours donné par l'auteur comme fondamental? »

Chemin faisant, le Dr Parr s'élève contre l'internationalisme, les visions de progrès indéfini et l'athéisme du temps, non sans appeler à la rescousse Hutcheson. Tucker, Hooker, Sénèque.

« Il règne, dit-il, parmi quelques écrivains, une espèce de mode consistant à déprécier l'amour de notre pays et à représenter ce sentiment comme nuisible aux principes de bienveillance générale. La vraie philosophie, dit Hutcheson, a toujours témoigné en faveur du vrai patriotisme, parce qu'elle considère que le bien de notre pays fait partie du bonheur universel. »

Quant au progrès, « la confusion et l'obscurité envahissent les écrivains modernes, d'où la tendance à exciter ces espoirs visionnaires qui amusent l'imagination, sans améliorer le cœur. » Telle est la saine philosophie « ramenée dans les limites du bon sens » (*brought within the reach of common sense*). On sait quels fruits l'autre philosophie a déjà portés, de l'autre côté de la

---

(1) *Light of Nature*, vol. III.

(2) Hutcheson, *On the Passions*.

Manche. « Ce spectacle (la Révolution française) peut enseigner aux particuliers à suspecter la pureté et l'innocence de toute théorie cherchant à détruire les opinions reçues, tous les usages établis que les hommes ont été accoutumés à respecter. »

Le Dr Parr exprime, en terminant, sa confiance dans le triomphe final du christianisme contre ses plus formidables ennemis (1) et par des exhortations à Mackintosh.

« Quoique le feu des batteries de l'opposition n'ait jusqu'ici été ouvert que contre les sentiments de famille, contre la gratitude, il peut être assuré, que tous les autres par lesquels nous nous aimons les uns les autres en tant qu'amis, voisins ou concitoyens, seront sapés à leur tour et que la philosophie, non moins que la religion, peut être déshonorée par des pharisiens.

« Après leur vague et magnifique promesse de réaliser le progrès indéfini dans la vie sociale, ils voudraient renverser toutes les institutions connues et remplacer presque tous les principes auxquels la société paraît devoir sa préservation et son existence. » (2)

Le Dr Parr se défend de toute animosité personnelle à l'égard des écrivains eux-mêmes dont il réprouve les théories. « Quelque désapprobation que je puisse avoir exprimée sur certaines opinions, et quelques conséquences que je puisse redouter pour l'innocence des individus et le bien-être social, je repousse sincèrement tout sentiment de mépris pour le talent, toute haine pour les personnes des écrivains qui les soutiennent (3).... Je crois, au contraire, avec un auteur très judicieux, qu'en négligeant leurs opinions, nous pourrions les encourager à avoir une trop haute idée de leur jugement et de l'étendue de leurs idées et à attribuer notre dédain pour eux à l'étroitesse et à la pauvreté de notre intelligence. »

Il accepte les éloges que l'auteur du *Principe de la population*

---

(1) My conviction as to the security and final success of Christianity against its most formidable assailants. (*Spital Sermon*)

(2) They would proceed to overturn every known institution and to supersede almost every known principle to which society seems to be indebted for its preservation and existence. (*Ibid.*)

(3) I sincerely and anxiously disclaim all contempt for the abilities and all hatred to the persons of the writers... (*Ibid.*)

adresse à Godwin, mais il reproduit aussi ses critiques. « Je souscris à un très haut degré à son éloge de la verve et de l'énergie du style de Godwin, de la force et de la précision de quelques uns de ses arguments et du ton ardent de ses pensées. »

Parr reconnaît aussi non seulement la vérité, mais l'importance de l'observation de Malthus, à savoir que l'homme est à la fois un être rationnel et, en même temps, pourvu de passions agissant comme « forces perturbatrices dans les décisions de son jugement (1).» Un passage de Sir William Temple clôt le recueil de citations du Dr Parr. Il est dirigé contre « ceux qui apportent au marché des denrées, qui, Dieu sait, ont toujours été dans le monde, quoique gardées dans des coins, parce qu'elles faisaient donner autrefois à leurs possesseurs les noms de bouffons, profanes ou impudents, qui, raillant toutes les formes établies, la piété et la vérité, s'efforçent, dans leur fatuité, de dissoudre les liens sociaux grâce auxquels ils jouissent d'une plus grande part de bien-être et de plaisirs qu'il ne leur en écherrait en partage, si tout était mis en commun, comme ils paraissent le désirer. » (2)

C'est aussi le principe moral de *Political Justice* qui est attaqué par Robert Hall, dans son *Sermon sur l'infidélité moderne.* (3)

---

(1) The passions will act as disturbing forces to the decisions of the understanding (*Spital Sermon*, note).

(2) Those who.. set up with bringing those wares to market, which, God knows, have been always in the world, though kept up in corners, because they used to mark their owners, in former ages, with the names of buffoons, profane or impudent men, etc.... (from Sir William Temple's *Observations upon the United Provinces*).

Le Dr Parr, whig ardent, devenu l'adversaire de Godwin, est, d'après Sydney Smith, dépourvu de toute originalité. Son style est pompeux et artificiel. Sydney Smith s'indigne de voir le Dr Parr comparé à Johnson.

« Everything smells of the rhetorician. And this man is to be compared with Dr S. Johnson ! » (*Rev. d'Edimbourg*, vol. I, Janv. 1802).

Macaulay lui accorde beaucoup d'érudition. (*Essai sur Warren Hastings.*) C'est un latiniste de premier ordre.

(3) Robert Hall, un des ennemis acharnés de Godwin qu'il avait accusé de prêcher la promiscuité des sexes. Voir la lettre de Rob. Hall à H. Crabb Robinson, *Diary*, vol. I, 1798.

Paroles de Robert Hall consignées par H. C. Rob. « I could not have supposed any man capable of such an action, except Godwin. » (*Ibid.*)

Modern Infidelity Considered with Respect to its Influence on Society, by Rob. Hall, 1800.

Lui aussi prend à partie « cet esprit téméraire d'innovation et d'empirisme audacieux, ce dédain des usages anciens et ce sot désir d'éblouir le monde par des systèmes politiques nouveaux, dans lesquels les précédents légués par l'antiquité et l'expérience des siècles, ne sont étudiés que pour être foulés aux pieds. » (1) Il trouve dans l'orgueil la source de cet état d'esprit. Dans son zèle de prédicateur il voit une connexion nécessaire entre l'irréligion et l'humanité et il rend l'athéisme responsable des barbaries qui ont souillé la Révolution dans le malheureux pays de France. Outre la cruauté, l'athéisme conduit à la sensualité excessive, à la destruction du mariage, « la plus grande félicité terrestre permettant à chaque homme de jouir en sécurité de son bonheur. » (2)

Que font les apôtres de l'impiété ? « Ils renversent l'ordre éternel de la nature. Au lieu de recommander les affections domestiques par lesquelles l'esprit se prépare aux sympathies d'ordre plus élevé, ils les opposent les unes aux autres ; ils veulent fonder la bonté générale sur la destruction des sentiments particuliers de tendresse, nous faire aimer davantage l'espèce entière, en aimant moins chacun de ses membres. Pour accomplir ce projet chimérique, ils condamnent la reconnaissance, l'humilité, l'amour conjugal, paternel, filial, et tous les autres penchants sociaux : la vertu est limitée à un attachement ardent au bien universel. N'est-il pas naturel de se demander d'où naîtra cet ardent amour du bien public, lorsque toutes les tendresses de la vie seront éteintes et tous les liens sociaux dénoués ? Quand cette philosophie sauvage aura achevé son œuvre, quand elle aura enseigné à son disciple à regarder avec une indifférence parfaite ses enfants, produits de son sang, sa femme, l'amie de son cœur, à se détourner froidement de ses amis, à injurier ses bienfaiteurs, à faire taire la voix de la reconnaissance et de la pitié, quand il sera dépouillé de tout ce qui est humain, sera-t-il mieux préparé à l'amour désintéressé de la race ?

---

(1) A spirit of rash innovation and daring empiricism, etc. *Modern Infidelity*.

(2) The chief earthly happiness enabling every man to rest secure in his enjoyments (*Ibid.*)

Deviendra-t-il philanthrope par le seul fait qu'il a cessé d'être homme ? (1)

« La bonté générale est le dernier et le plus parfait produit de l'affection privée ; s'attendre à l'une après l'extinction de l'autre, c'est opposer le moyen à la fin ; c'est vouloir arriver au sommet d'une montagne sans passer par l'espace intermédiaire, à la plus haute science, en oubliant les premiers éléments du savoir. Il n'est pas du ressort de la raison de faire naître des passions nouvelles, d'ouvrir des sources nouvelles de sensibilité : son rôle est de nous guider dans la poursuite des fins que la nature a préalablement indiquées en nous les rendant agréables, ou de déterminer, dans le conflit des inclinations et des passions qui nous gouvernent, celles que nous devons préférer. »

Selon Hall, comme selon Parr et Mackintosh, l'erreur fondamentale de Godwin provient d'un goût prononcé pour les solutions trop simples. (2)

« Il aurait fallu réfléchir à ce fait important, l'existence de deux sortes d'attraction dans le monde de la nature, l'une maintenant les diverses parties des corps en contact, l'autre réunissant les corps eux-mêmes dans le système universel ; quoique la première de ces unions soit plus intime que l'autre, chacune n'en est pas moins indispensable à l'ordre du monde. » (3)

Findlater et Proby appliquent leur critique aux idées égalitaires, sans ménager d'ailleurs les attaques contre les autres parties du système de Godwin.

Findlater (4) dénonce « la monstrueuse doctrine égalitaire,

---

(1) Will he become a philanthropist because he has ceased to be a man ? (*Mod. Infid.*) Cf. Rousseau. « Il semble que le sentiment de l'humanité s'évapore et s'affaiblisse, en s'étendant à toute la terre. » De l'économie politique, *Encyclopédie*, p. 593.

(2) Voir Burke, *Reflections*, passim.

(3) *Modern Infidelity*, conclusion.

(4) *Liberty and Equality*, a Sermon or Essay, by Charles Findlater, 1800.

non pas la doctrine de l'égalité des droits, mais la doctrine niveleuse de l'égalité des biens qui détruit d'un seul coup toute activité jusqu'à la racine.

« Les nouveaux philosophes donnent à l'homme idéal une nature angélique plutôt qu'une nature humaine... Quelle est leur fin dernière ? La destruction de tout ordre social, l'abolition de la religion, du gouvernement civil et de la propriété, la suppression des instincts sociaux, le retour à l état primitif d'égalité barbare.... »

« Sous le couvert des idées de fraternité et de délivrance, n'a-t-on pas vu envahir et piller différents pays ? » Qu'espère-t-on de toutes ces théories ? « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, dit l'Evangile. Il y aura toujours des inégalités dans les situations des hommes. Aussitôt qu'ils sortent de l'état sauvage pour s'élever à un état meilleur, les lois et les règles doivent intervenir (1). Grâce au fonctionnement de ces lois, les inégalités de condition existent de plus en plus et la déviation de l'égalité originelle augmente graduellement dans la situation extérieure et dans les qualités intellectuelles requises. C'est cependant à cet état d'ignorance sauvage dépourvu de tout art et de toute industrie que font allusion les apôtres de l'égalité. » Ils font d'ailleurs une fausse peinture de la vie primitive, car rien n'est plus misérable que l'homme à l'état de nature, état dans lequel l'existence est précaire, les faibles sont cruellement traités, et tous sont plongés dans une ignorance profonde (2). Or, l'homme tend vers une amélioration progressive de son sort, son histoire le prouve. La culture de la terre a entraîné l'établissement de certaines lois « pour assurer à chacun, à un degré plus ou moins étendu, la possession exclusive et le bénéfice du produit de son propre travail, de sa propre habileté (3). » De là l'origine de la propriété. « Telles sont les règles inséparables de toute civilisation, règles assurant à l'homme industrieux le fruit

---

(1) Cf. Locke sur le passage de l'état de nature à l'état de société. *Of Government.* (IIe partie, ch. II et suiv, dans cette étude.)

(2) V. Locke. Chacun, dans l'état de nature, a le droit de se faire justice. « Whoso sheddeth man's blood, by man shall his blood be shed. » *Ibid*, ch. II, sect. 11, p. 196 et 197, éd. Morley.

(3) *Ibid.*, sect. 2, ch. V, of Property.

de son industrie, protégeant la propriété dans son acquisition, dans sa jouissance, dans sa transmission.

« Comme ces règles impliquent un gouvernement commun, l'indépendance sauvage ne peut plus exister : il faut renoncer à un certain degré de liberté. Tout gouvernement, quel que soit sa forme, détruit également la liberté illimitée du sauvage, et la doctrine de la liberté et de l'égalité détruit nécessairement toute espèce de gouvernement. Tant que subsiste un gouvernement quelconque, il doit y avoir des inégalités marquées, celle du supérieur et de l inférieur, du gouverneur et du sujet, de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent.

« Il y a aussi une inégalité intérieure, intellectuelle, religieuse ou morale. Il est impossible de ramener l'homme civilisé à son état originel de liberté et d'égalité sauvage et brutal, sans que le gouvernement soit détruit dans ses fondements, la société dissoute, la justice, cette pierre angulaire de l'ordre social, renversée et le droit de propriété annihilé. L'industrie ayant disparu une fois de plus, l'homme pourrait alors revenir à son mode primitif de subsistance par les produits spontanés du sol. Peu de nations, en Europe, pourraient y avoir recours, sans être peut-être obligées d'exterminer 999 individus sur 1.000. (1)

« Telle est la folle extravagance du système godwinien. Un pareil système pourrait être réalisé si, en une nuit, toute la race humaine venait à être illuminée par la vérité, entièrement sanctifiée dans sa rectitude par l'irrésistible action de la grâce divine. Si tous les hommes étaient d'une sagesse et d'une vertu suprêmes. il suivrait de là que tous feraient toujours ce qui est juste ; que le gouvernement et les lois ne seraient que des interventions déplacées destinées à régler ce qui ne demande pas de règle extérieure ; que des contrats particuliers visant notre conduite future seraient superflus, et que l'activité industrieuse, sans le stimulant de l'intérêt personnel séparé de l'intérêt général, pourrait continuer à s'exercer, grâce au sentiment commun du devoir. » (2)

---

(1) Le travail de l'homme représente $^{99}/_{100}$ des produits du sol. Locke, (*op. cit.*), L. II, ch. V, s. 40.

(2) Findlater, *Liberty and Equality*.

W. C. Proby (1) compare lui aussi la philosophie moderne et la barbarie et cherche à prouver l'identité des systèmes de Lycurgue et de Godwin. *Political Justice*, c'est « le système de Lycurgue habillé à la moderne » (2). Quel est, en effet, le premier principe inculqué par la législation spartiate ?

« Que chaque individu immole ses affections, son amitié, ses intérêts au bien public, au bien-être général de la communauté. » Quelle sombre uniformité dans cet état réduit à n'être qu'une vaste machine ! Que trouvons-nous dans Godwin ? « Le principe de l'utilité générale qui nous accable sous son poids, la raison chassant tous nos sentiments. » Mais Lycurgue bornait l'application de son système à un état insignifiant : le philosophe et le politicien moderne l'agrandit « au point de lui faire embrasser tout l'univers. » (3)

Autres points de ressemblance : « l'abolition de la richesse et l'égalité de conditions qui en découle ; l'abolition de rapports sexuels exclusifs, dans le but de déchirer et de détruire les liens d'affection privée, pour leur substituer la chaîne qui nous attache au bien public. »

Il y a, sans doute, des différences entre les deux systèmes. Ainsi Lycurgue conserve l'esclavage, tandis que « Godwin décide que tout homme devra pourvoir par son propre travail à ses besoins. » Lycurgue admet la contrainte militaire, Godwin « repousse toute coercition, mais il encourage le fonctionnement d'une force de nature despotique, la tyrannie de l'opinion et de la censure publiques qui doit s'exercer dans le système égalitaire contre tout citoyen qui osera accumuler les biens. » (4)

---

(1) *Modern Philosophy and Barbarism*, or a Comparison between the theory of Godwin and the practice of Lycurgus, 1798.

(2) Lycurgus ' system clothed in a modern garb. (*Ibid.*)

(3) Cf. Plutarque. « Lycurgue persuada aux Spartiates de mettre en commun toutes les terres, d'en faire un nouveau partage, de vivre désormais dans une égalité parfaite, enfin de donner toutes les distinctions au mérite seul, et de ne reconnaitre d'autre différence, que celle qui résulte naturellement du mépris pour le vice et de l'estime pour la vertu. » *Vie de Lycurgue*, trad. Ricard, p. 20.

(4) Godwin countenances a force of the most despotic nature : the tyranny of public opinion..... (W. C. Proby, *Modern Philosophy and Barbarism.*)

Quelles sont les conséquences de ce système d'abnégation froide et brutale ? « Les amours, les sympathies, les affections sont étranglées dès le berceau : l'être ainsi élevé devient un citoyen en cessant d'être un homme. » Tout ce système ambitieux est impraticable. Laissons de côté l'omnipotence de l'esprit sur la matière, « une des chimères les plus folles qui aient jamais pénétré dans un cerveau humain, effort de l'imagination, dépassant les limites de la probabilité », considérons, par exemple, l'idée de supprimer la division du travail, n'est-ce pas, dans l'état actuel des arts, réduire l'homme à la condition du sauvage ? « Car la division du travail constitue la différence principale entre un état sauvage et un état civilisé... »

« L'amour, l'affection, la sensibilité qui s'opposent à l'établissement de ce gouvernement philosophique doivent disparaître, et de quelle manière ? En permettant la promiscuité des sexes, en enlevant l'enfant à son père, en supprimant tout sentiment d'amitié et de reconnaissance : la règle nouvelle consiste à « préférer un homme à un autre en raison de son degré supérieur d'utilité... L'homme est changé en un ressort passif de la machine raison ; sans femme, sans enfants, sans amis, il devient un vrai citoyen de l'état philosophique moderne, jouant son rôle dans le drame de l'Utilité générale. » (1)

On ne prend point garde cependant que la femme est sacrifiée, « dégradée au point de ne plus être qu'un objet de passion sensuelle, tandis qu'il est permis à l'homme d'errer partout à sa guise, pour la satisfaction de ses appétits ; » que les arts et les sciences sont condamnés, dans cet état parfait, puisque le besoin est le père du savoir et de la civilisation humaine. Croit-on que l'homme aura atteint le bonheur ? Nullement. « Du moment où il n'aura plus rien à désirer, il deviendra malheureux. » Pourquoi donc vouloir forcer ses facultés naturelles ? Pourquoi

---

(1) *Modern Philos. and Barbarism.* Cf. *Pol. Just.*, L. II, ch. 2 : étendue et sens du terme justice ; des affections de famille ; la reconnaissance, etc.

Man, a passive spring in the rational machine..... he becomes a true citizen of modern philosophy acting his part in the drama of public utility. (*Ibid.*)

voudrait-il « se prendre pour un Dieu, chercher à guider les planètes, gouverner l'univers ?

« Limité dans les opérations de son intelligence, il l'est aussi dans les affections du cœur... Mieux vaut pour lui se laisser glisser sur le ruisseau de la vie sociale, bien qu'il soit plus étroit qu'il ne devrait être, plutôt que de se lancer sur le vaste océan de bonté universelle où le naufrage l'attend. Car il sera jeté, abandonné, sur ses rivages... » (1)

« Tenter d'agir d'après le principe de bonté universelle, et négliger le bien actuel qu'il nous est possible de faire, c'est lâcher la proie pour l'ombre. Ou l'homme doit rester confiné dans le cercle des affections particulières où il trouve seulement le bonheur, ou il deviendra partie intégrante de la grande machine, servant mécaniquement l'utilité générale, et, comme une horloge, mis en mouvement. »

II

Mackintosh avait été un des premiers à attaquer la philosophie nouvelle, dans ses conférences de Lincoln's Inn. Nous les étudions en dernier lieu, parce qu'il élève le débat, et que son idée du gouvernement, son opinion sur les difficultés de la science sociale, se rapprochent de notre conception actuelle. Malheureusement ces conférences n'ont jamais été écrites : nous ne pouvons en juger que d'après le discours d'ouverture, (2) traduit par Royer-Collard et placé par Vattel, en tête du *Droit des gens.*

Il veut s'efforcer, dit-il, en substance, de « fortifier quelques remparts de la morale qui avaient été négligés, parce que

---

(1) Better it is he should glide down the rivulet of social life even though it be more narrowed than it ought, than embark upon the vast ocean of universal benevolence where he must be shipwrecked and dashed helpless upon its shores. (*Ibid.*)

(2) *A Discourse on the Study of the Law of Nature and Nations*, 1 : 99. *Le Droit des gens* par Vattel, *Discours de Mackintosh*, traduit par Royer-Collard, 1830.

personne n'avait osé les attaquer. » Comme tous les devoirs dérivent de deux institutions principales, « on recherchera les fondements des droits d'acquisition, non dans des contrats imaginaires ou dans un prétendu état de nature, mais dans leur utilité pour la conservation et le bien-être du genre humain .. » (1)

« Les hommes ne peuvent subsister sans société, ni assistance mutuelle : ils ne peuvent ni entretenir le commerce social, ni recevoir l'assistance les uns des autres, sans la protection du gouvernement... (2) Je n'embarrasserai pas mon raisonnement d'inutiles théories sur l'origine du gouvernement. Car des fictions, les conventions supposées, ne pourraient jamais servir de base à un raisonnement exact : elles conduisent également, dans Hobbes, à un système de despotisme universel et, dans Rousseau, à un système d'anarchie universelle. » Mackintosh définit ensuite la liberté : une garantie contre l'injure. (3) D'après cette définition, « les hommes sont plus libres sous un gouvernement quelconque, même le plus imparfait, qu'ils ne le seraient, s'il leur était possible de vivre sans gouvernement : ils sont plus à l'abri de l'injure, moins troublés dans l'exercice de leurs facultés naturelles, et, par conséquent, plus libres, dans le sens même le plus simple et le plus ordinaire de ce mot, que s'ils n'étaient aucunement protégés les uns contre les autres...

« Mais dans quelques pays favorisés, les sujets sont garantis, non-seulement contre les injustices des autres sujets, mais encore contre le despotisme des magistrats. Ceci n'a pas lieu dans les gouvernements sans mélange. » A ce sujet, Mackintosh cite l'opinion de Fox qui « avait toujours trouvé mauvais tous les gouvernements simples et sans contrepoids (4), monarchies simples, aristocraties simples, démocraties simples. Il les tenait

---

(1) On voit que Mackintosh appartient, comme la plupart des philosophes anglais, Burke, Malthus, Godwin lui-même, à l'utilitarisme. Cf. Elie Halévy, *Le Radicalisme philosophique*, introduction.

(2) We cannot subsist without society and mutual aid ; they can neither maintain social intercourse nor receive aid from each other without the protection of government (Mackintosh, *A Discourse on the Study of the Law of Nature and Nations).*

(3) Security against wrong (*Ibid.*)

(4) Unmixed forms of government; simple, unbalanced governments.

tous pour imparfaits ou vicieux : une combinaison lui semblait seule bonne.

« Le résultat de cet examen sera qu'il n'a peut-être jamais existé d'institution aussi détestable que celle d'un gouvernement qui n'aurait absolument aucun contrepoids ; que les gouvernements simples sont des chimères inventées par les théoriciens ; enfin, que plus les gouvernements se rapprochent d'une simplicité sans mélange et sans contrôle, plus ils deviennent despotiques, tandis que plus ils s'en éloignent, plus ils deviennent libres (1). C'est toujours en vain que l'on a tenté de changer par la violence les anciennes habitudes des hommes et l'ordre établi dans la société ; de manière à les accommoder à un système de gouvernement tout à fait nouveau. Un semblable projet ne peut être conçu que par la plus présomptueuse ignorance ; il a besoin d'être soutenu par la tyrannie la plus atroce. Mais la sagesse qui travaille sans relâche à corriger les abus, qui saisit constamment les occasions favorables de perfectionner cet ordre social, résultat de causes sur lesquelles nous ne pouvons avoir que peu d'influence, s'est quelquefois, bien que très rarement, à la suite des réformes et des amendements de plusieurs siècles, montrée capable d'élever une constitution libre, produit du temps et de la nature plus que de l'invention humaine,.... le temps, ce grand novateur, qui innove beaucoup, mais lentement, et par des degrés presque imperceptibles. (2)

« Tous ceux qui ont écrit sur le gouvernement, dit Bacon, ont écrit comme des philosophes ou des jurisconsultes, non comme des hommes d'Etat. Quant aux philosophes, ils font des lois imaginaires : leurs discours sont comme les étoiles qui ne nous éclairent pas, parce qu'elles sont trop élevées. » (3)

---

(1) Cf. Burke. The constitution of a state and the due distribution of its powers, a matter of the most delicate and complicated skill. It requires a deep knowledge of human nature, etc., *Reflections*, p. 333, éd. Bohn's Library.

(2) The great innovator Time, which, indeed, innovates greatly, but quietly and by degrees scarce to be perceived. *A Discourse*, etc.

(3) Imaginary laws for imaginary commonwealths,...and their discourses are as the stars which give little light because they are so high. (cité par Mackintoah, *Ibid.*)

Quelle est la source des erreurs politiques ? « Elle est dans la prétention de donner les apparences du système de la simplicité et de la démonstration rigourense à des choses qui ne les admettent pas. On s'est rapporté à un petit nombre de causes simples qui, dans la réalité, naissaient d'une foule de combinaisons embrouillées et de causes successives. Il ne fallait pas une grande habileté pour donner des arguments qui parussent concluants ; mais tout le monde était d'accord sur ce point que ces raisonnements étaient inapplicables aux affaires de ce monde. Les théoriciens se récriaient contre les folies des hommes, au lieu de reconnaître la leur, et les hommes de pratique blâmaient injustement les philosophes, au lieu de condamner les sophistes. » (1)

Ainsi, Mackintosh prend une position intermédiaire entre les utopistes, ou novateurs, et les hommes pratiques, ou conservateurs. En même temps, il entrevoit la complexité de la matière sociale. (2)

« Les causes qui doivent attirer l'attention de l'homme politique sont plus que toutes les autres multiples, variables, délicates, subtiles, insaisissables. Elles sont susceptibles sans doute d'être réduites en théorie, mais il faut supposer une théorie fondée sur les vues les plus larges dont les principes aient une compréhension et une flexibilité assez grandes pour embrasser toutes les variétés et s'accommoder à toutes les métamorpho-

---

(1) The causes which the politician has to consider are, above all others, multiplied, mutable, minute, subtile, and if I may so speak, evanescent... They admit indeed of being reduced to theory, but to a theory formed on the most extensive views, of the most comprehensive and flexible principles, to embrace all their varieties and to fit all their rapid transmigrations, a theory of which the most fundamental maxim is distrust in itself and deference for practical prudence. (*A Discourse*, etc.)

Mackintosh est ici complètement d'accord avec Burke :

Is every landmark of the country to be done away in favour of a geometrical and arithmetical constitution ? (*Reflections*, p. 327).

Le revirement de Mackintosh était d'ailleurs dû à son amitié avec Burke.

(2) Ce discours est une rétractation de l'*Apologie de la Révolution Française* écrite en 1792.

ses ; une théorie qui ait pour maxime fondamentale la défiance de soi-même et le respect pour la sagesse de l'expérience. La science politique, dit Bacon, s'applique à un sujet qui, plus qu'aucun autre, est plongé dans la matière, et difficile à réduire en axiomes. »

. . . . . .

« Les lois ne doivent être ni plus simples, ni plus complexes que la société qu'elles ont à gouverner : elles doivent, au contraire, être dans une correspondance exacte avec son organisation, ni trop simples, ni trop complexes, combinant, dit Burke, les principes de la justice primitive avec la variété infinie des affaires humaines. »

Plus d'un siècle après que cette opinion a été émise, on discute encore la possibilité d'une science sociale : le conflit entre les deux méthodes existe toujours. (1) Il est né dans l'antiquité entre les doctrinaires cherchant l'impossible bien absolu et les hommes d'expérience satisfaits d'un bien relatif possible.

III

Godwin était attaqué non seulement par les philosophes, mais aussi par les romanciers et les satiriques. *St Godwin* était la parodie de *St Leon. Edmund Oliver*, de Charles Lloyd, battait en brèche la morale de *Political Justice*.

Dans la préface, Lloyd avoue son désir de « lutter contre cet esprit généralisateur qui se glisse dans la philosophie nouvelle » accusée de produire le relâchement des mœurs et une indifférence pleine de mépris envers toutes les affections. Le personnage de Gertrude est créé afin de montrer le résultat de ces théories

(1) « The long warfare between political economists and the various prophets of Utopia ». Leslie Stephen, *Fortnightly Review*, t. XX.

nées d' « un esprit insensé d'expérimentation. (1) Mais l'œuvre est froide, sans intérêt. Les lettres qui la composent servent de cadre à de longues dissertations sur la vie de famille. La conclusion est tirée par Edmond lui-même. « Je suis convaincu, dit-il, que les relations domestiques sont le moyen nécessaire et indispensable d'amener l'âme à la bonté envers tous. » (2)

Plus agréable à lire est le poème satirique, en quatre dialogues, de G. Mathias, paru longtemps après (1812) et intitulé *Pursuits of Literature*. Godwin y est traité de « sot et méprisable écrivain. » (3)

C'est surtout dans les notes de son long poème que Mathias se montre violent envers les Jacobins de son temps. En voici une : « Condorcet et ses disciples bâtards d'Angleterre, Godwin et autres, ne cherchent pas à élever l'esprit de l'homme, mais bien à le déprimer et à l'abaisser au niveau de la bête, ou, dans le langage indigné de Sir Thomas More « *ad pecuini corpusculi vilitatem...* » Ces prêtres de la Raison « professent une froide indifférence envers tous les sentiments tendres, pieux, respectables, de notre nature commune, tandis qu'ils éprouvent le plus grand intérêt et la plus grande affection pour le bien-être des générations qui existeront dans quelques siècles. Il nous faut repousser désormais toute ingérence divine dans les affaires humaines içi bas et ne croire qu'en nous-mêmes...

« Comme corollaire, toute institution est avilie, détruite : quelques vertus vulgaires telles que l'amour des parents, l'amour

---

(1) *Edmund Oliver*, by Ch. Lloyd, 1798. Bristol. Ce roman est dédié à Charles Lamb. Gertrude Sinclair règle sa conduite d'après les maximes de *Political Justice*. « Viendrait-il (Edmund) réclamer la réalisation de mes serments ? Et que sont les serments pour moi ? Les promesses, que sont-elles ? Des pièges, des entraves de l'esprit. Nous ne devrions nous déterminer que par les principes du moment présent. » *Edmund Oliver*, Lettre VI. Cf. *Pol. Just.*, L. III, ch. III ; et L. VI, ch. IV et V, promesses, serments.

(2) *Edmund Oliver*, conclusion.

(3) *Pursuits of Literature*, a Satirical Poem, by A. b. Mathias, (en 4 dialogues, 1812, 16e édition.)

des enfants, seront effacées du cœur humain. Un puits, un pommier, tout objet de production, a plus de prix que l'homme pour un autre homme, en dehors de l'utilité que l'un peut avoir pour l'autre... » De temps en temps, Godwin émet une idée nouvelle, mais la plus grande partie de l'œuvre repose sur des idées très anciennes, subversives et fausses.

> Godwin's dry page no statesman ever believed. (1)
> . . . . . .
> I too will call, loud through the gathering storm,
> Godwin and Volney, ruin and reform.

L'auteur raille les rêveries de *Political Justice* et l'hypothèse de Godwin sur le procédé de génération, dans l'avenir, par des moyens mécaniques, « en pressant la détente d'un fusil, » par exemple, (*gun of generation*), procédé qu'il appelle le comble de l'absurde. Il raille aussi la marche d'un homme de talent, dont la description se trouve dans l'*Enquirer* (Mr Godwin lui-même, par exemple,) de Temple Bar à Hyde Park Corner. « Je devrais reproduire les deux tiers de cet ouvrage, (l'*Enquirer*), si je voulais montrer tout ce qu'il contient de répréhensible, de méchant, de ridicule et de banal au delà de toute expression... Godwin n'est tout au plus qu'un métis, un exotique, une plante greffée sur l'arbre planté par Condorcet et la racaille française sur le terrain français. (2) Il n'a même pas le bouquet que donne ce terroir fertile. L'esprit anglais ne veut plus souffrir cette grossière supercherie. » Contre cette obscure philosophie, pour nous préserver de sa contagion, se dresse un grand esprit, « véritable flambeau » du siècle, Edmond Burke.

---

(1) *Pursuits of Lit.*, Dial. III, Comme dans le *Spital Sermon* de Parr, l'attaque est violente dans les notes de l'ouvrage.

(2) Condorcet and his mongrel disciples in England, Godwin and others ... (note page 368)... Now and then he throws out a new idea... etc...

Godwin at best but a mongrel or an exotick ; he is grafted upon the stock of Condorcet and of the French rabble on French ground ; but he has not even the raciness of that teeming soil. English minds will no longer bear the grossness of such an imposition. (note p. 326)

CHAPITRE VI

Réponse au Docteur Parr (1801)

Godwin sortit de sa réserve accoutumée deux fois dans sa vie pour répondre à ses adversaires : une première fois en 1801, dans ses *Pensées sur le sermon du Dr Parr à Christ Church* (1) ; une deuxième fois en 1820, dans sa *Réponse à Malthus.* Le premier de ces ouvrages a été admiré par Coleridge : c'est une éloquente apologie personnelle où Godwin justifie sa conduite politique passée, et où il critique celle de ses adversaires. Malheureusement il n'aborde pas la discussion des points de détail, en sorte que, s'il réussit à se faire absoudre lui-même aux yeux du lecteur, il n'arrive qu'imparfaitement à sauver son œuvre. Telle qu'elle est, cette première réponse mérite d'être analysée.

Dès le début, il se plaint de ceux qui ont « contribué à grossir les clameurs » que des vues particulières et une mode contagieuse ont soulevées contre lui. « J'ai succombé, (en admettant que j'ai succombé), dans le tombeau commun à la cause et à l'existence de la liberté. Mon livre était fils de la Révolution Française (2).... il était dû à un acte réflexe de ma pensée. »

---

(1) *Thoughts occasionned by Dr Parr's Spital Sermon*, Preached at Christchurch, avril 15, 1800.

(2) I have fallen, (if I have fallen), in one common grave with the cause and the love of liberty..... My book was the child of the French Revolution... etc...

Godwin a cédé à l'enthousiasme du moment. Mais que dire des palinodies de ses adversaires ? Pendant longtemps, par pudeur, ils sont restés fidèles à ces idées ; ils n'ont pas été émus par les évènements les plus tragiques.

« Je me suis constamment déclaré l'ennemi des révolutions. Quelques uns de ceux qui sont maintenant dans le parti extrême des opposants, ont censuré autrefois ma tiédeur.....

Cependant, en Angleterre, « les jours de déclamations démocratiques ne sont plus... C'est le moment choisi pour donner l'alarme;.... on foule au pieds le monstre considéré comme expirant;... on veut faire la paix »... Godwin n'attribue pas ce revirement à des motifs purement égoïstes,.... « à la seule sagesse mondaine et à l'intérêt personnel », mais plutôt à la contagion des idées.....

« Il n'est pas de la nature de l'homme de rester isolé dans ses croyances. » On déserte maintenant les idées de la Révolution : chacun se joint au troupeau.

Pour lui, Godwin, éprouve peu de ressentiment... « Je n'étais pas disposé à prononcer une parole de reproche : je voulais garder le silence, si cela m'eût été permis »..... L'attaque de Mackintosh s'est produite; ensuite est venue celle de l'auteur sur l'*Essai sur la Population*. « Je ne puis jamais parler de ce livre qu'en termes du plus sincère respect ». (Nous verrons comment les sentiments de Godwin sur Malthus subiront sur ce point un changement regrettable). Il énumère d'autres attaques : les *Pursuits of Literature*, l'*Anti Jacobin*, celles du Dr Parr, enfin, à l'arrière garde de cette armée d'ennemis (1).

Il fait ensuite un important aveu. « J'ai écrit la *Justice Politique* dans l'innocence du cœur, sans rechercher des résultats pratiques, en faisant entendre ma protestation contre les révolutions... Je n'étais nullement assuré de la vérité de mon système : j'écrivais sans doute avec ardeur, mais je publiais avec défiance. Je savais que mes spéculations m'avaient conduit hors des sentiers battus; j'attendais le commentaire d'autrui

(1) Dr Parr brings up the rear (*Thoughts* etc.). Voir, supra, la lettre de reproches de Godwin au Dr Parr. (ch. VII)

pour connaître la valeur qu'on pouvait attribuer à mes écrits, je ne vivais pas dans le monde : je n'étais qu'un simple étudiant, sans attache avec aucun parti, membre d'aucun club, ne pouvant être soupçonné d'aucune conspiration ou cabale politique. » (1)

Godwin se plaint d'avoir été traité par Mackintosh avec une insolence dédaigneuse.

« Nul ne croira que pour avoir médité sur des questions de philosophie, il mérite d'être traité en voleur de grand chemin ou en criminel... De telles invectives contribuent à répandre l'esprit de malignité et de persécution plus que l'esprit de science et de vérité... J'ai cessé d'entendre les conférences de Lincoln's Inn qui auraient pu faire honneur à un moine dominicain ou à un inquisiteur... L'orateur ne nommait aucun écrivain... Se réfugiant dans des généralisations,... désignant par des surnoms les partisans de la philosophie nouvelle, il aurait pu être arrêté dans quelques-unes de ses envolées les plus sublimes, s'il eût imprimé ses attaques, au lieu de les produire de vive voix. » (2)

De Mackintosh, Godwin passe au Dr Parr.

« Celui-ci n'est pas un apostat... Je l'ai toujours connu partisan déclaré des anciennes institutions et de ce qui me semblait être de vieux abus... Il a joué le rôle d'auxilliaire servile... Le jacobinisme était détruit : c'est le moment choisi par le Dr Parr pour ses attaques... Il a rassemblé ses troupes, fait résonner le clairon... Au lieu de chercher à donner le ton à ses contemporains, comme son talent le lui permettait, il a fait chorus avec

---

(1) I would have been silent, if they would have permitted me to be so... I wrote *Political Justice* in the innocence of my heart, sought no overt effects, entered my protest against revolutions. I was by no means assured of the truth of my of own system... I knew that my speculations had led me out of the beaten track, and I wanted to be instructed by the comment of others as to the degree of value which should be stamped upon them. I was no man of the world: I was a mere student, connected with no party, elected into no club, exempt from every imputation of conspiracy or cabal. (*Thoughts....*) etc.

(2) ... Had he (Mackintosh) printed, instead of spoken, his animadversions, he would have found himself checked in some of his sublimest flights... (*Ibid.*)

une troupe déjà bruyante et nombreuse, » (1) non sans quelque hypocrite prudence, car, tandis qu'il est modéré dans ses notes, il est violent, en chaire, quand il ne nomme pas Godwin. Ici, ce dernier reproduit un extrait des attaques du Dr Parr, notamment à propos de la préface de *St-Léon*, que ce dernier appelle un aveu explicite de ce que Godwin a reconnu d'erroné dans l'*Enquête sur la Justice Politique*. « Le Dr Parr insiste sur les motifs de la vertu : j'appelle l'attention sur le criterium de la vertu. En écrivant mon traité, mon esprit était si profondément et si ardemment absorbé par cette idée, que je fus amené à jeter injustement quelque discrédit sur ce que j'appellerais maintenant les plus communs et les plus praticables des motifs vertueux. (2) Je regrette assurément que mon ouvrage soit entaché par cette erreur » qui, d'ailleurs, n'a pas été sans produire « un effet salutaire : apprendre au lecteur à exercer son jugement. »

Les affections de famille sont trop naturelles pour être recommandées. L'esprit patriotique est souvent étroit. « Il se donne libre carrière en proférant des sifflets, en lançant peut-être des pierres contre l'étranger sans défense qui passe dans nos rues. Je n'approuve guère un patriotisme de cette espèce. » (3)

« L'homme qui a reçu une instruction accomplie à la grande école de la perfection humaine, a des passions et des affections comme les autres. Mais il sait que toutes ces affections tendent à l'excès, que chacune doit être enseignée à garder son rang, à rester dans sa sphère. Il a donc constamment à l'esprit les principes d'après lesquels leurs limites sont fixées. Je crois qu'un tel homme serait d'autant plus parfait qu'il s'efforcerait d'élever la philanthropie au rang des passions. Je souhaiterais vivement d'employer une partie de chaque journée à me rendre

---

(1) (Dr Parr) is not an apostate... but servile auxiliary... the time chosen for his attack... when Jacobinism was destroyed... instead of attempting to give the tone to his contemporaries, as his abilities well entitle him to do, he has condescended to join a cry, after it had already become loud and numerous. (*Thoughts*, etc.)

(2) An undue degree of slight and discredit upon the ordinary and what I would now call the most practicable motives of virtue... (*Ibid*)., etc.

(3) Which vents itself in uttering hisses and perhaps casting stones at the unprotected foreigner, as he passes along our streets. I do not regard a patriotism of this kind with much feeling of approbation. (*Ibid.*)

propre à être le bienfaiteur de l'étranger et de celui que je ne connais pas ; je voudrais que mes semblables n'oublient pas, dans la mesure de leurs facultés, de consacrer une partie de leur énergie aux habitants de pays lointains, aux siècles à venir. Je dis que ce criterium ne peut être trop souvent consulté, que son observation ou sa non observation constitue la différence principale entre le paysan de Livonie et le sage ; qu'il serait bon pour l'humanité, pour la génération d'un caractère parfait, que justice ou philanthropie soient changées en une passion et deviennent l'une des pensées agissantes et vivantes de notre cœur. Quoi qu'il advienne de cette doctrine d'universelle philanthropie, je suis persuadé que, dans les limites où je l'ai enfermée, on trouvera que le Fondateur du christianisme est parmi ses plus remarquables défenseurs... Il a, en effet, mainte et mainte fois, parlé des affections domestiques en termes méprisants. (1)

« La doctrine philanthropique ne favorise aucune négligence... Tant que nous restons sous son influence, nous ne pouvons manquer à aucun des devoirs de bienveillance... Quand elle perdra son empire sur nous, ce que la fragilité de notre nature causera fréquemment, je crois que nous retomberons parmi la grande masse de nos semblables, que nous serons gouvernés par les motifs, les passions et les affections auxquelles ils ont l'habitude d'obéir. »

Cette doctrine ne se heurte pas, au dire de Godwin, à des obstacles très grands dans la pratique. Sur la nécessité d'agir, sans longue délibération, Godwin répond :

« Il faut sans doute nous soumettre souvent, dans les cas urgents qui se présentent, au risque de nous tromper dans nos préférences.

« Il faut être un idiot, plutôt qu'un moraliste, pour exiger que nous accordions à la délibération un temps si long qu'il nous enlèverait l'occasion d'agir...

---

(1) Indeed, whatever becomes of the doctrine of universal philanthropy, I am persuaded that, to the extent in which I have above explained it, the Author of Christianity will be found among its most conspicuous advocates. He has again and again expressed himself in disparagement of the private affections. (*Thoughts*, etc.)

« Mes adversaires affirment qu'après la reddition de tant d'ouvrages avancés, (il s'agit de la théorie des affections domestiques et privées), la citadelle elle-même (il s'agit du but élevé poursuivi dans l'*Enquête*) n'est guère défendable... La grande doctrine du traité est la nature perfectible et progressive de l'homme, dans le savoir, les penchants vertueux et les institutions sociales...

« Par suite de l'influx continuel et constant du savoir, nous cesserons d'admirer et d'applaudir la dépense et l'ostentation extravagantes... Le progrès des connaissances rendra familier à chaque esprit le criterium de la vertu, ou, en d'autres termes, cette terrible doctrine de la philanthropie universelle.

« Le Dr Parr et Mackintosh croient fermement que les vices, les folies qui ont toujours existé dans l'espèce humaine, persisteront, sans diminuer, tant que la terre existera. Je n'envie pas de tels sentiments. J'aime à contempler le germe non encore épanoui des forces et des ressources de notre nature; j'aime à croire qu'elles se développeront un jour pour le bien et le bonheur illimités des habitants de ce globe... Si ma doctrine est fausse, si je suis destiné à mourir en lui restant fidèle, je ne puis m'affliger beaucoup d'une erreur qui égaie ma solitude, que j'emporte avec moi dans les foules, qui ajoute un peu au plaisir et à la tranquillité de mon existence chaque jour... (1)

« Quant à l'amélioration des institutions sociales, elle ne peut être ébranlée dans son essence par aucune considération tirée des affections de famille... Moins nous serions gouvernés, moins nombreux seraient les exemples dans lesquels le gouvernement interviendrait dans la conduite des individus, tout en veillant à la conservation de l'état social, mieux cela vaudrait

---

(1) Dr Parr and Mackintosh cling to the opinion that the vices, the follies which have hitherto existed in our species, will continue undiminished, as long as the earth shall endure : I do not envy them their feelings. I love to contemplate the yet unexpanded powers and capabilities of our nature and to believe that they will one day be unfolded to the infinite advantage and happiness of the inhabitants of the globe. If my doctrine is an error, and if I am fated to die in it, I cannot afflict myself greatly with the apprehension of a mistake which cheers my solitude, which I carry with me into crowds, and which adds somewhat to the pleasure and peace of every day of my existence... (*Thoughts, etc.*)

pour le bien-être et la félicité de l'homme. Quant à la somme de progrès qui peut être, de temps à autre, introduite dans la condition sociale de l'homme, quant aux limites qui peuvent être prescrites en définitive à l'action gouvernementale, la solution de ces questions dépend du degré de perfectibilité et de penchants vertueux dont la race humaine est susceptible ».

La *Réponse* de Godwin se termine par une appréciation du livre de Malthus sur le *Principe de population* paru en 1798. « Je n'approche jamais de l'auteur de l'*Essai*, dit Godwin, sans un sentiment d'approbation et de respect sincères (1). La marche générale de son argumentation fait le plus grand honneur à son esprit libéral... Lui, du moins, n'a en vue que la recherche de l'évidence et le développement de la vérité. Je ne puis m'empêcher de tirer quelque vanité d'avoir, par mes écrits, fourni l'occasion et le mobile d'un traité si estimable. »... Suit l'exposé, sans atténuation, des grandes lignes du système de Malthus, entre autres l'*impossibilité pour le principe de subsistance de résister au principe de population*. Godwin admet ce principe (2) (il le contestera plus tard), mais il repousse les conclusions. « Rien n'est plus à redouter qu'une quantité trop petite de vice et de malheur dans le monde pour enfermer le principe de population dans sa propre sphère, d'après Malthus. Il faut par suite regarder toute tentative de grande amélioration de l'humanité avec une appréhension inquiète... Un plan dont la tendance serait de chasser de la surface de la terre tout vice et tout malheur, serait, s'il pouvait être réalisé, une des calamités les plus intolérables dont notre espèce eût à souffrir.....

« Les obstacles préventifs que l'auteur de l'*Essai* honore de son patronage sont le vice et le malheur... Est-il nécessaire de conserver la quantité exacte de vice et de malheur qu'on trouve maintenant dans le monde, sous peine d'être sujet aux plus

---

(1) I approach the author of the *Essay on Population* with a sentiment of unfeigned approbation and respect. etc. (*Ibid.*)

(2) Strange that Godwin should so hastily admit principles so doubtful in themselves and so undoubtedly dreadful in their consequences. There exists no proof and no probability has been evinced by Malthus that an excess of population arising from *physical* necessity has introduced immorality. (2e note manuscrite de Coleridge, p. 62.)

terribles calamités ? Non seulement ce que Mackintosh appelle les paradoxes abominables et pestilentiels de *Political Justice*, mais toute tentative d'importante amélioration de l'état social, sont ici en jeu. Les partisans des vieilles institutions et des vieux abus n'auraient pas pu trouver une doctrine plus chère à leur cœur, plus capable d'arrêter toute réforme et tout progrès pour toujours.

« Je sais que le globe de la terre n'offre assez de place, pour les conduire à quelque perfection, qu'à un certain nombre d'êtres humains. J'aimerais mieux contempler l'existence d'un millier de pareils individus que celle d'un milliard de créatures à charge à elles-mêmes, et se méprisant mutuellement (1). »

En vertu de ces principes, Godwin se met, lui aussi, à la recherche d'obstacles à l'accroissement de la population. Il compte sur la stérilité, le célibat.

Il a surtout le mérite de faire appel à la contrainte morale, seule efficace. « Y aura-t-il moins de vertu, de prudence, et de fierté honorable, dans un tel état de la société, qu'il n'y en a maintenant ? Plus les hommes s'élèveront au-dessus de la pauvreté et de la vie d'expédients, plus ils mettront de la moralité dans leur conduite, de modération dans leurs sentiments.

« Là où chacun jouira d'une bonne réputation, nul ne voudra se faire remarquer par une imprudence obstinée... L'individu sentira que son bonheur personnel est si intimement lié aux institutions existantes qu'il écartera toute tentation de toucher l'arche sainte d'une main sacrilège.

« Il n'y a donc pas lieu de croire à de tels obstacles au progrès extraordinaire de la société, que nous soyons réduits à rester éternellement impassibles sous la masse entière du mal moral présent...

« Je concède, dit Godwin dans sa conclusion, que la Révolution Française a été féconde en méfaits... Mais sera-t-il désor-

---

(1) Cf. Mably. « Il vaudrait mieux ne compter qu'un million d'hommes heureux sur la terre entière, que d'y voir cette multitude innombrable de misérables et d'esclaves. » (*de la Législation*, L. II, p. 82.)

Cette partie des *Pensées* est la première réponse de Godwin à Malthus. (*Thoughts*, etc., p. 54.) La deuxième réponse est de 1820 : c'est une œuvre de vieillesse.

mais interdit de se livrer dans les écoles aux discussions théoriques et scientifiques ?... Quel but poursuivent mes adversaires ? Renverser un projet visant l'intérêt général, au moyen des erreurs et des absurdités qu'ils m'ont si largement imputées. La question à résoudre est la suivante : faut-il jamais attendre un progrès social extraordinaire ?... L'imagination de l'homme est capable de se représenter une communauté de citoyens vertueux, formant un petit Ciel sur la terre...

« Réalisera-t-on cette idée ? Ou bien marchons-nous dans une ombre vaine et nous tourmentons-nous en vain ? Sommes-nous entachés de vice et de malheur à jamais ? Pourrons-nous en fin de compte rejeter, ou, du moins, alléger notre fardeau ? Ce que le cœur de l'homme peut concevoir, la main de l'homme est assez puissante pour l'exécuter... Apprenons donc à respecter l'homme, à nous enorgueillir d'être membres d'une espèce capable de si grands progrès. Ne nous laissons pas aller, par vain dégoût misanthropique, à blasphémer la cause de la vertu... Je crois fermement, pour moi, que des jours de vertu plus haute, de justice plus vaste, descendront sur la terre... Je ne chercherai pas à me consoler en m'imaginant que le trône de l'ignorance et du vice repose sur un fondement si solide qu'on ne pourra jamais le renverser. » (1)

Comme on peut le voir, d'après les extraits précédents, la réplique de Godwin est éloquente : elle a été admirée par Coleridge. « Je me souviens, a écrit le poète, en marge de l'exemplaire qui existe au British Museum, de peu de passages chez les auteurs anciens ou modernes, développant une philosophie plus juste en un style plus approprié, plus châtié et plus beau que les pages suivantes... J'éprouve du remords d'avoir jamais parlé

---

(1) Let it be granted that the French Revolution has been prolific o mischief to mankind. . . . . .

The question at issue is whether any extraordinary improvement can ever be expected to take place in society. . . . . .

Shall this idea ever be realized ? Or « do we walk in a vain show and disquiet ourselves in vain ? »

Are vice and misery entailed on us for ever, or may we hope ultimately to throw off, or greatly diminish the burden ? . . . . . .

What the heart of man is able to conceive, the hand of man is strong enough to perform..... For myself I firmly believe that days of greater virtue and more ample justice will descend upon the earth. (*Thoughts.*)

peu amicalement d'un tel écrivain, bien que je ne l'aie fait que lorsqu'il était à l'apogée de sa réputation. » (1)

Cette réplique est en même temps habile : l'auteur y laisse volontairement de côté les points de détail les plus faibles de son système ; il fait la part du feu, se contente de défendre l'esprit de philanthropie qui avait inspiré son œuvre, sauvant ainsi ce qu'elle a de meilleur. Le soin qu'il prend de montrer le caractère personnel des attaques de Mackintosh et de Parr, lui permet de ne pas engager la discussion sur le fond des questions soulevées et de s'échapper par l'éloge des sentiments de bonté générale, d'universelle bienveillance, auquel ses adversaires eux-mêmes auraient pu souscrire.

(1) I remember few passages in ancient or modern authors that contained more just philosophy, in appropriate, chaste, or beautiful diction, than the fine following pages. They reflect equal honour on Godwin's head and heart. Though I did it in the zenith of his reputation, yet I feel remorse even to have only spoken unkindly of such a man.

S. T. C.

(Samuel Taylor Coleridge, *note manuscrite, en haut de la page 8*).

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE I

Controverse avec Malthus (1820)

Le livre de Malthus dont la première édition est de 1798, portait comme titre : *Essai sur le principe de population, en tant qu'il affecte les progrès futurs de la société, avec des remarques sur les spéculations de Godwin, Condorcet et d'autres écrivains.*

L'auteur modifia ce titre dans les éditions suivantes. Dans celle de 1809, ce titre devient « l'*Essai sur le principe de population* ou l'*Exposé des effets passés et présents de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain, suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne.*

« L'homme va-t-il se lancer avec une vitesse accélérée vers des progrès illimités et jusqu'à ce jour inconnus, ou sera-t-il condamné à osciller perpétuellement entre le bonheur et le malheur, en restant, après chaque effort, à une distance incalculable du but qu'il veut atteindre ? (1) » Telle est la question que se pose Malthus.

« Les partisans de l'état de choses existant ont une tendance

(1) *On the Principle of Population*, ch. I.

à traiter les philosophes théoriciens de fripons artificieux qui prêchent une ardente charité, font des peintures attachantes d'une société heureuse, dans le seul dessein de détruire les institutions actuelles.

« D'un autre côté, les partisans de la perfectibilité humaine et sociale rejettent au moins le même mépris sur les défenseurs de ces institutions :.. l'œil fixé sur un état plus heureux de la société, ils lancent des invectives amères contre l'ordre présent.

« Je vois, pour ma part, de grandes et, à mon avis, d'insurmontables difficultés.... Loin de me réjouir de l'existence de tels obstacles, et de triompher ainsi des amis des innovations, rien ne me serait plus agréable que de voir ces obstacles tout à fait écartés. » (1)

« Il se manifeste, chez tous les êtres vivants, une tendance constante à accroître leur espèce, plus que ne le comporte la quantité de nourriture qui est à leur portée..... C'est ainsi que certaines plantes, le fenouil, par exemple, sont si vivaces, qu'elles suffiraient à couvrir la terre de verdure... Un seul peuple, le peuple anglais, pourrait, à lui seul, peupler la terre en peu de siècles ».. Tandis que la loi d'accroissement de la population est une progression géométrique, 1, 2, 4, 8, 16..... 256, la loi d'accroissement des subsistances n'est qu'un rapport arithmétique. 1, 2, 3, 4. Après deux siècles, le rapport entre ces deux lois serait : $^{256}/_{9}$. Tel est le danger qui menace l'humanité. Est-il possible de trouver un remède (2)? »

Contre l'accroissement exagéré de la population, Condorcet propose des rapports intersexuels libres, capables de prévenir la fécondité. « C'est renoncer à la morale, à la vertu, à la pureté des mœurs. C'est là évidemment l'écueil de tous les systèmes politiques... » La chaleur du raisonnement, le ton de persuasion de Godwin, répandent « une grande apparence de vérité » sur *Political Justice ;* mais sa marche est peu prudente : il se repose

---

(1) *Essay on the Princ. of Pop.*, ch. I. Malthus assure, dans la préface, que la lecture de l'*Enquirer* de Godwin l'a poussé à écrire son livre.

(2) *Essay*, L. II, chap. XIII, p. 315, trad. Prévost (1845). Notes de J. Garnier.

avec trop de confiance sur des « propositions abstraites absolument inapplicables » dans la vie réelle. De plus, quelques-unes de ses conjectures « s'éloignent de la simplicité de la nature. C'est, au premier coup d'œil, le plus beau et le plus séduisant système qui ait jamais paru. Une amélioration de la société, due à la raison seule, et à la conviction qu'elle opère, promet plus de constance et de stabilité que tout ce qu'on pourrait obtenir par la force... L'exercice illimité de la raison individuelle est une doctrine imposante... Le principe de la bienveillance, employé comme ressort principal de toutes les institutions sociales, substitué au principe de l'amour de soi et de l'intérêt personnel, paraît, au premier aspect, un perfectionnement vers lequel doivent se diriger tous nos vœux. Il est impossible, en un mot, de contempler l'ensemble de ce magnifique tableau, sans éprouver des émotions d'admiration et de plaisir et sans concevoir le désir de voir réaliser ces projets...

« Mais hélas ! ils ne se réaliseront point, car tous ces aperçus de bonheur ne peuvent guère être envisagés autrement que comme un rêve et un fantôme brillant, produit par l'imagination.

« Ce séjour de félicité, ce concert d'hommages à la vérité et à la vertu, disparaissent à la lumière du jour et font place au spectacle des peines réelles de la vie, ou plutôt de ce mélange de biens et de maux dont elle est toujours composée... (1)

« La grande erreur de Godwin, celle qui domine dans le cours de son ouvrage, c'est d'attribuer aux institutions humaines tous les vices et toutes les calamités qui troublent la société. Les lois politiques et les lois sur la propriété lui paraissent la source de tous les maux, de tous les crimes. Si son système était fondé, on ne devrait pas envisager comme entièrement désespérée l'entreprise de bannir entièrement le mal du monde que nous habitons, et la raison serait en effet l'instrument par lequel on pourrait se flatter d'opérer une si heureuse réforme. (2)

« Mais le fait est que les maux causés par les institutions humaines dont quelques-uns ne sont que trop réels, peuvent être

---

(1) *Essay on the Pr. of Pop.*. L. III, ch. I.

(2) *Ibid.*, ch. II, p. 528, trad. Prévost.

envisagés comme légers et superficiels, en comparaison de ceux qui ont leur source dans les lois de la nature et dans les passions des hommes... S'il n'y avait point de lois sur la propriété, chacun serait obligé de garder par la force sa petite portion de biens. L'égoïsme serait dominant. Les sujets de dispute se renouvelleraient sans cesse. Chaque individu serait occupé des soins du corps : il n'y en aurait pas un seul dont l'esprit pût se livrer à de plus hautes pensées. » Il est absurde de croire que la population puisse croître pendant des myriades de siècles sans que la terre cesse de suffire à la subsistance de ses habitants. (1)

« Supposons cependant le système d'égalité réalisé. Plus de guerres, plus de famines, le paradis terrestre revenu ici-bas. Le commerce entre les sexes est établi sur le principe de liberté parfaite.... Je ne saurais concevoir une forme de société plus favorable à la population :... elle croîtra avec une rapidité sans exemple.... Alors ce brillant ouvrage de l'imagination s'évanouit au flambeau de la vérité. L'esprit de bienveillance, comprimé par le besoin, disparaît ; les passions basses reparaissent : l'intérêt personnel reprend son empire absolu... Peut-on dire que ces résultats proviennent des institutions, des monopoles, des lois injustes ? Après une courte période de cinquante ans, voici que la violence, l'oppression, la fausseté, la misère, les vices, se manifestent de nouveau, engendrés par les lois mêmes de notre nature, sans qu'aucun règlement humain ait ici exercé son influence. (2)

« Quelques-unes des principales lois qui, jusqu'ici, ont gouverné la société ont été successivement dictées par la plus absolue nécessité. Quelques hommes jouissent du superflu, mais c'est un mal préférable au défaut de sécurité dans la propriété ; le possesseur de ce superflu, l'échange contre le travail d'autrui,.. d'où les lois sur la propriété... Les lois de la nature condamnaient quelques individus à sentir le besoin, et bientôt le nombre de ces individus se multiplia tellement que l'excédent de produits ne

(1) *Essay*, L. III, ch. II.
(2) *Ibid.*, ch. III.

pouvait plus suffire... Voilà donc tous les hommes que presse le besoin obligés d'offrir le travail en échange de leur nourriture.... Le fonds destiné à mettre le travail en activité est donc la quantité de nourriture possédée par les propriétaires des terres, au-delà de ce qui suffit à leur propre consommation... Quand les demandes sont nombreuses, le travail est mal payé; si les demandes sont peu nombreuses, le travail est bien rémunéré.

« Il semble qu'une société fondée sur le plan le plus beau que l'imagination puisse concevoir, animée par le principe de la bienveillance, et non par celui de l'amour de soi ou de l'intérêt personnel, dans laquelle toutes les dispositions vicieuses seraient corrigées par la raison et non par la force, dégénérerait très vite, par suite des lois inévitables de la nature, et nullement par la méchanceté primitive de l'homme, ou par l'effet des institutions humaines, en une forme de société peu différente de celle qui existe actuellement sous nos yeux; qu'elle offrirait, comme celle ci, une classe d'ouvriers et de propriétaires, et que le ressort mouvant de la grande machine sociale serait, pour l'une comme pour l'autre, l'amour de soi ou l'intérêt personnel. ... En supposant le plan de Mr Godwin établi et porté au plus haut point de perfection, il serait infailliblement détruit et renversé par le principe de population en moins de trente années. »

Malthus se compare à un médecin qu'on ne peut dire « ami de la douleur, parce qu'il engage un malade à supporter un mal présent, plutôt que de le guérir par un remède dangereux dont les suites seraient les plus graves. Il ne faut pas dire que peut-être le système de Godwin ne sera pas permanent, mais qu'il ne peut certainement avoir qu'une très courte durée: il serait donc immoral d'essayer de le réaliser. » (1)

Dans le livre quatrième de l'*Essai*, Malthus cherche les moyens de porter remède au péril qu'il a signalé...

Il recommande une activité incessante dans l'accroissement des subsistances, un effort constant pour maintenir la popula-

(1) *Essay on the Princ. of Pop.*, L. III, ch. III.

tion au-dessous du niveau de nourriture, la diminution du nombre des ouvriers.

« La multitude qui fait les émeutes est le produit d'un excédent de population (1). » Selon Payne, selon l'abbé Raynal, l'homme a le droit de subsister. — Il a le droit de vivre mille ans, répond Malthus, s'il le peut, et si son droit ne nuit pas à celui des autres. Il s'agit moins de droit que de puissance... Or, les lois sociales augmentent cette puissance et la propriété est nécessaire pour obtenir une grande production... Si le peuple savait que ces lois sont sanctionnées par la nature et tout à fait indépendantes des institutions humaines, presque toutes les déclamations si dangereuses et si malfaisantes sur l'injustice des lois qui sont en vigueur dans la société, paraîtraient sans objet et seraient à peine écoutées... Mais les pauvres ne sont pas des visionnaires. Leurs maux sont toujours réels, bien qu'ils se trompent sur la cause qui les produit. Si donc on leur expliquait nettement quelle est cette cause, sur laquelle ils s'abusent; si on leur faisait sentir combien est petite la part que le gouvernement a dans leurs souffrances, ... le mécontentement et l'irritation se manifesteraient moins souvent dans les classes inférieures du peuple, ou bien ils éclateraient avec moins de violence....

« Les vrais soutiens de la tyrannie sont, sans contredit, ceux qui, se livrant à de vaines déclamations, attribuent les souffrances du peuple et presque tous les maux de la société aux institutions humaines et à l'iniquité des gouvernements,... alors que sous le gouvernement le plus parfait, le malheur et l'extrême misère peuvent se répandre, si l'on ne prévient pas l'accroissement exagéré de la population. La principale cause des souffrances du peuple dépend de la conduite des pauvres eux-mêmes. » (2)

Malthus propose une série de mesures : désavouer publiquement le prétendu droit des pauvres à être entretenus aux frais

---

(1) *Essay*, L. IV, ch. I, de la contrainte morale.

(2) La théorie de Malthus est énoncée avec une telle dureté qu'elle fait penser au « struggle for life de Darwin. Aussi Godwin accuse à bon droit Malthus de renverser les doctrines de l'Evangile. » (*Answer*, L. V, ch. VI.)

de la société ; livrer à eux-mêmes ceux qui se marient sans moyens d'existence, ou les abandonner à la pitié des âmes bienfaisantes, aux secours casuels de la charité privée... Pour corriger les erreurs sur la population, Malthus compte en outre sur un bon système d'éducation qui rendra possible la contrainte morale de l'homme mûr (1). Il ne craint pas de répéter, après l'apôtre St Paul, que celui qui ne veut pas travailler n'est pas digne de manger. Il cite un passage de Young sur l'état de la France :

« Le principal malheur de ce royaume est d'avoir une population si grande qu'il ne peut ni l'employer, ni la nourrir. Pourquoi donc encourager le mariage ? La concurrence pour les aliments est telle que votre peuple meurt de faim. » (2)

Voyons maintenant sur quoi Malthus fonde ses espérances raisonnables d'une amélioration dans l'état social.

Tout d'abord, le progrès de la population est arrêté par celui de la civilisation. Le séjour dans les grandes villes, le travail dans les manufactures, abrègent la durée moyenne de la vie. En second lieu, la pratique des hommes à l'égard du mariage a été fort supérieure à leurs théories ; chacun réfléchit, avant de faire ce pas important, et cette hésitation est dûe à « l'irrésistible pressentiment qu'entraîne la violation des lois naturelles ». On devrait enfin persuader aux pauvres que « la cause principale et permanente de la pauvreté n'a que peu ou point de rapport avec la forme de gouvernement, ou avec l'inégale division des biens et qu'il n'est pas toujours en la puissance des riches de fournir du travail et du pain.

« Toutefois, l'avenir ne nous interdit pas l'espérance de quelques améliorations lentes et graduelles... Il est très probable que la structure générale de l'édifice social ne sera pas changée. Nous avons tout lieu de croire qu'on y verra toujours une classe de propriétaires et une classe d'ouvriers. Mais le sort de chacune d'elles et les rapports de l'une à l'autre peuvent être modifiés de manière à augmenter beaucoup l'harmonie et la beauté du tout. » (3)

---

(1) *On the Princ. of Pop.*, L. IV, ch. VIII.
(2) *Ibid.*, L. IV, ch. IX.
(3) *Ibid.*, L. IV, ch. XII.

Dans l'appendice ajouté à l'*Essai*, Malthus réfute la plupart des attaques, déclamations ou injures, qui ne méritent, dit-il, aucune réponse, et qui sont dirigées contre ses théories.

On lui a objecté le commandement divin par lequel il est enjoint à l'homme de croître et de se multiplier. Malthus répond: « Je crois que l'intention du Créateur est que la terre se peuple, mais d'une race saine, vertueuse, heureuse, non d'une race souffrante, vicieuse, misérable. Est-ce obéir au Créateur que d'augmenter la population sans aucun moyen de la nourrir ? Les ennemis que je combats sont le vice et le malheur. Que dirait-on d'un fermier qui garnirait sa ferme de cinq cents bestiaux, quand elle ne peut en nourrir que cinquante ? » (1)

Malthus admet que la puissance d'un Etat se mesure par le chiffre de sa population. Mais il diffère sur le moyen d'arriver à obtenir un grand nombre d'habitants. Il y a avantage d'arriver au chiffre requis au moyen du moindre nombre possible de naissances. On doit avoir pour objet la diminution de la mortalité.

« La faculté productrice de la terre n'est pas illimitée, mais elle est indéfinie. Il est probable qu'il n'arrivera point un temps où le travail et les inventions ingénieuses deviendront entièrement incapables de rien ajouter aux produits de l'agriculture. Mais la faculté d'obtenir quelque surplus de nourriture ne ressemble pas à la faculté d'obtenir toute la nourriture nécessaire à une population qui croît sans gêne. » (2)

On a enfin relevé comme un autre grief la négation du droit des pauvres d'être entretenus par le public.

« Ceux qui font cette objection, réplique Malthus, sont tenus de prouver que ces deux différents rapports ou taux d'accroissement de la population et des subsistances, admis dans mon ouvrage, sont faux. Car, s'ils sont vrais, l'assertion qu'ils attaquent est incontestable... Si chacun se marie dès que son goût l'y porte, tout le travail de l'homme ne peut nourrir tout ce qui

---

(1) *On the Principle of Pop.*, Appendice, 1re objection.
(2) *Ibid.*, Appendice, Réponse à la 1re objection.

nait : d'où le droit d'être nourri ne peut appartenir à tous... La concession d'un tel droit ferait croître les besoins au-delà de toute espèce de possibilité de les satisfaire...

Pour conclure, la diminution dans le nombre des naissances est le seul moyen d'améliorer d'une manière permanente la santé et le bonheur de la masse du peuple. » (1)

(1) *On the Princ. of Pop.*, Réponse à la 2e objection, p. 257.

CHAPITRE II

Réponse de Godwin

La manière dont Malthus abordait le problème social était faite pour plaire au public anglais (1) : il descendait des hauteurs de la spéculation dans la réalité des faits, forçait son adversaire à le suivre sur un terrain où celui-ci n'était pas habitué à évoluer. Godwin le montra bien par l'étonnement qu'il manifesta et par le temps qu'il mit à répondre. En essayant d'introduire la précision scientifique dans son pamphlet, Malthus venait d'ébaucher une science nouvelle, désormais liée à l'économie politique et très développée de nos jours, la démographie ou statistique démographique.

Inquiété dans sa vanité d'auteur, Godwin, qui s'était pourtant montré l'admirateur de Malthus dans sa *Réplique au Dr Parr*, n'usa point d'assez d'égards envers un tel adversaire. Ses facultés étaient d'ailleurs affaiblies par l'âge : ce fut la doctrine de Malthus qui triompha.

« Je croyais, dit Godwin, que l'*Essai sur la Population*, comme d'autres vues des choses fausses et erronées, retomberait bientôt au rang qu'il doit tenir.. Pourtant il poursuit toujours sa

(1) After the true English fashion Malthus met his semi-Gallican antagonist. L. Stephen, *Fortnightly Rev.*, v. XX.

carrière heureuse... Je ne puis plus garder le silence. » (1) Mais il n'est plus le rêveur enthousiaste d'autrefois...

« J'ai voulu à peine me souvenir des belles visions (si toutefois visions il y a) qui m'enchantèrent l'âme, et animèrent ma plume, lorsque j'écrivais cet ouvrage (la *Justice Politique*). Ce problème de la population, dit Godwin, « l'a presque exclusivement occupé pendant deux années. »

Le début est agressif. La théorie de Malthus ne repose évidemment sur rien... « Il a beau l'exposer sur le ton d'un oracle, d'une manière dogmatique,.. il est temps de renverser ce château de cartes. » (2)

Godwin, qui croit remplacer des arguments par des injures, qualifie de « monstrueuses » les erreurs de l'*Essai*. Puisque le problème a été posé, cependant il faut le résoudre.

Quelle est la doctrine actuellement reconnue? « C'est que la diminution de la population est le plus grand mal d'un Etat. » Malthus vient changer tout cela. Par crainte de la surpopulation, « il a écrit un livre dont la tendance directe est de diminuer le nombre d'habitants. »

Malgré ses erreurs criardes, l'auteur est le grand favori du public et, « dans la société des grands, on ne supporte pas d'autre manière de penser sur cette question ». Godwin cite David et Salomon : « Sa femme sera aussi féconde que la vigne.» Il cite aussi Fénelon, Sir Richard Steele qui déclare : « Je me réjouis d'avoir augmenté le nombre d'individus de mon espèce... Il me plait de me voir ainsi perpétuer par mes enfants »... Il fait appel à la saine philosophie morale. Pour les besoins de la cause, le novateur de *Political Justice* devient traditionaliste. « Congédions ce cœur de pierre qui a déshonoré le commencement du XIXe siècle, et donnons-nous un cœur de chair. » (3)

---

(1) *Of Population*, an Answer to Mr Malthus, 1820. C'est, d'après L. Stephen (*op cit.*), le plus faible des écrits de Godwin.

(2) I can refrain no longer... It is time that some one should keep away this house of cards... *Answer to Malthus*, Préface.

(3) Let us dismiss now and for ever the heart of flint that has disgraced the beginning of the XIXth century and take to ourselves hearts of flesh, *Answer*, L. I, ch. VII.

Il entre dans le sujet proprement dit, quand il recherche la loi de notre nature, ou plutôt les lois de l'accroissement de la population d'une manière plus approfondie et plus scientifique, à son avis du moins, que celle de son adversaire. Sur quoi se fonde la thèse de Malthus sur l'augmentation de la population en Amérique ? Tous les calculs de Godwin tendent à prouver que cette augmentation est due à l'émigration, non à un excédent de naissances. Il conclut hâtivement que Malthus a commis ainsi une bévue (*a blunder*). Et voilà le système qui a eu dans le monde un succès sans précédent ! Voltaire a raison : les hommes ne se multiplient pas autant qu'on le pense. Godwin accorde qu'il y a dans notre espèce un pouvoir d'augmentation numérique, mais en dehors de ce témoignage, tout n'est que conjectures, dit-il. « Il viendra plus tard des investigateurs patients qui étudieront le problème de près ». Compter sur l'avenir pour réfuter les erreurs de Malthus, ce serait trop peu : il essaiera de fournir les matériaux nécessaires à la solution. (1)

Godwin examine, en conséquence, les *Tables suédoises* où l'on constate que les femmes propres au mariage ne dépassent pas un cinquième de la population totale ; pour chaque mariage, les tables ne donnent qu'une moyenne de quatre enfants. De plus toutes les femmes ne se marient point ; il y en a parmi elles qui sont stériles : Godwin établit ainsi l'existence de sept obstacles (checks) dont aucun ne peut être compris sous le nom de vice et de malheur. Donc la nature prend plus de soin de son œuvre que ne sont portés à le supposer des écrivains irrespectueux comme Malthus dont les lois sont impies. (2) « Jusque dans l'année 1798, l'accroissement de la population n'avait jamais été considéré comme un mal : voilà que nous avons appris à redouter un danger qui ne se produira peut-être jamais. »

A la fin du livre II, Godwin a placé la dissertation d'un collaborateur Mr David Booth, qui tente de déterminer les rapports entre l'augmentation de la population et les moyens de subsistance. Nous ne donnerons que la conclusion philosophique de ce travail.

---

(1) *Answer*, L. II, ch. I.

(2) *Ibid.*, The law impiously set up in the *Essay on Population*.

« Individuellement, dit Booth, l'homme n'est sur terre qu'un visiteur passager. Après quelques révolutions solaires, cet être orgueilleux est repoussé de la scène du monde. La race humaine est-elle éternelle? Bien des espèces animales ont disparu. Loin de nous effrayer à l'idée d'une population surabondante, n'y a-t-il pas plutôt lieu de craindre une dégénérescence graduelle de la race et, dans le cours des temps, sa disparition du globe ? La terre elle-même n'est probablement pas impérissable, pourquoi en serait-il ainsi de ses chétifs habitants ? » (1)

Comme on le voit, Booth revient aux conjectures : la discussion dévie de cette marche scientifique annoncée au début par Godwin. Ce ne sont pas les exemples plus précis mais tirés de pays lointains ou peu connus qui peuvent nous y ramener. En réalité, la thèse de Godwin, quoique contenant des aperçus ingénieux, est fausse. Il affirme que nous n'avons aucune raison de croire que le globe terrestre, tel du moins qu'il était connu, il y a trois mille ans, ait été moins peuplé qu'il ne l'est à présent. Il vient cependant de citer des chiffres plus probants que cette assertion générale aussi difficile d'ailleurs à défendre qu'à combattre. Depuis 1700, l'Angleterre a presque doublé de population. Elle était alors de 5.475.000 : elle est en 1801 de 9.168.000 habitants.

Il y aura, 80 ans plus tard (1900), 46 millions d'habitants environ dans les Iles Britanniques.

Néanmoins, Godwin reste plein d'espoir, tandis que Malthus est dépeint comme un « noir et terrible génie toujours prêt à étouffer tout l'espoir de la race humaine. » (2)

La population, d'après Godwin, n'a pas besoin d'être réprimée : tous les législateurs de l'antiquité attestent le contraire. En certains pays elle progresse ; dans d'autres, elle recule : elle est presque toujours dans un état de flux et de reflux. Certaines races disparaissent : tels sont les indigènes du Mexique, les Indiens de l'Amérique du Nord. N'est-il pas vrai que c'est le mauvais gouvernement, non le manque de subsistance, qui fait de la

---

(1) Dissertation on the Ratio of Increase in Population and on the Means of Subsistence, by Mr David Booth, L. II, Conclusion, *Answer to Malthus.*

(2) *Answer*, L. III, ch. I.

Turquie un pays de désolation continuelle ? Malthus annonce que la terre « finira par être cultivée comme un jardin. Faut-il rejeter, par une généreuse sollicitude pour une postérité si éloignée, l'immense surcroît de félicité qui nous est offert ? » (1)

En Suède, la population double tous les cent ans; certains pays, autrefois florissants, sont aujourd'hui dépeuplés. Le principe de la population est un principe intermittent, de marche irrégulière : c'est une faculté tantôt active, tantôt dormante. « Dans tous les cas, le sol de notre île peut nourrir un peuple dix fois plus nombreux... » (2)

L'accroissement de la population des Etats-Unis, « pays où Malthus a placé la funeste et affligeante doctrine de la progression géométrique, » (3) ne provient pas de la procréation : la cause est due plutôt à l'émigration des adultes. Loin d'être plus favorable qu'en Europe, le climat amènerait une diminution d'habitants au Centre et au Sud, sans l'appoint des émigrants étrangers.

Malgré tout ce qu'on dit, de vastes contrées sont insuffisamment peuplées; l'espèce humaine est relativement « peu nombreuse et clairsemée sur la terre (4) ». Enfin, même si la population devient plus dense, la terre est susceptible de nombreuses améliorations.

« Partout où il y aura de la terre, de l'eau et les autres éléments chimiques, il est possible que l'art puisse un jour former des composés capables de servir de nourriture : cela nous fournirait une série véritablement infinie d'accroissement de moyens de subsistance qui pourrait marcher de pair avec la progression géométrique de Malthus. » (5)

Il est curieux de remarquer comment Godwin se rencontre ici avec les socialistes contemporains.

---

(1) *Answer*, L. III, ch. I.

(2) *Ibid.*, ch. V.

(3) *Ibid.*, L. IV, ch. I.

(4) *Ibid.*, L. V, ch. I.

(5) *Ibid.*, ch. VI ; Cf. *Pol. Justice*, L. VIII, ch. VI et VII, et surtout Condorcet, *Esquisse des Progrès de l'Esprit humain*, IXe et X^e^ époques.

« On peut compter, dit l'un de ces derniers, sur des possibilités indéterminées, sur des découvertes chimiques, sur des inventions industrielles, sur les conséquences impossibles à prévoir d'une transformation croissante de l'univers.

« On peut imaginer que l'air deviendra un aliment, qu'on s'éclairera et qu'on se chauffera avec de l'hydrogène ; que les forêts seront plantées d'arbres fruitiers et produiront des champignons comestibles ; que l'horticulture prendra la place de l'agriculture et que l'on récoltera deux ou plusieurs moissons par an au lieu d'une. » (1)

En terminant Godwin est convaincu que l'œuvre de Malthus, remplie de théories « atroces et décourageantes », n'est pas construite de manière à durer à jamais.....

Quant à lui, en combattant cet écrivain impie qui renverse toutes les maximes de l'évangile (dont Godwin se fait le défenseur), il n'a fait qu'esquisser le sujet, laissant à ceux qui viendront après lui le soin de remplir le cadre.

L'auteur anonyme des *Remarques sur le livre de la population de Godwin* (2), parues en 1821, n'a écrit qu'un plaidoyer en faveur de Malthus, une longue diatribe contre ce qu'il appelle la mauvaise foi de Godwin. Non content de réfuter les arguments de son adversaire, il accuse celui-ci de décrier et de chercher à « faire haïr l'individu qui lui a donné tant de peine ». Quoi de plus plaisant que d'entendre Godwin déclarer qu'il écrit en proie à « une hâte et à une chaleur excessives » ? Il a mis 22 ans à répondre : n'a-t-il pas eu le temps de reprendre son sang-froid? Encore Godwin essaie-t-il de répondre, sans avoir lu l'ouvrage de Malthus en entier, au dire du critique. (3)

Quant aux passages cités, ils le sont incomplètement de manière à travestir les pensées de l'*Essai*. En outre, par une tactique déloyale, Godwin reproduit des passages supprimés

---

(1) Ziegler, *La Question sociale est une question morale*, 1895.

(2) *Remarks on Mr Godwin's Enquiry concerning Population*, London. 1821.

(3) He (Godw.) answers a book without reading it..... he has taken 20 good years to consider. (*Ibid.*)

par Malthus ; il s'acharne sur ces passages condamnés par l'auteur lui-même, ce qui ne peut guère encourager les futurs écrivains à corriger leurs œuvres. Grâce à ce système de citations tronquées, il peut donner Malthus comme un ennemi de tout progrès. N'écrit-il pas que : « Tout l'ouvrage est composé avec ce mépris pour la nature humaine par lequel beaucoup d'écrivains ont voulu acquérir la réputation de sages supérieurs? Quelle que soit l'élévation de nos idées, nous serons toujours, dans la pratique, les esclaves de nos appétits. Quels que soient les progrès réalisés dans le domaine de la science pure, aucune génération à venir ne se conduira avec plus de vertu et de sagesse que dans le passé. » Telles sont les idées que Godwin prête à Malthus. Or celui-ci déclare, dans la conclusion de son livre, que « le résultat général de sa recherche n'est pas de nature à nous faire désespérer des progrès de la société. »

Professe-t-il sur l'homme des idées grossières et dégradantes, l'auteur qui a tracé le tableau du bonheur conjugal (pages 88 et 89 de l'*Essai*) ? Peut-on accuser Malthus d'avoir fait appel au vice et à la misère comme seuls obstacles préventifs, alors qu'il a écrit : « Mon but ultime est évidemment de diminuer le vice et le malheur » ?

En réalité, Godwin paraît avoir besoin de soutenir son argumentation par des injures. Quel « excellent endroit que la Chine (1) » pour aller chercher des faits, quand on est résolu, comme Godwin, à ne rien avancer qui ne soit accompagné de preuves? C'est son œuvre que Godwin croit devoir durer à jamais, puisqu'il déclare avoir « définitivement détruit les rapports géométriques de Malthus », puisqu'il compte sur son propre ouvrage pour préserver de l'oubli le nom de son adversaire. « Comme cette bonté et cette condescendance partent d'un bon naturel ! Le nom de Malthus n'arrivera à la postérité qu'embaumé dans le livre de Godwin. » (2)

---

(1) China is an excellent place to go to... etc., *Remarks*, etc.

(2) Kind and condescending ! The name of Malthus embalmed in this book of Mr Godwin's. (*Ibid.*)

L'année suivante (en 1822), Francis Place faisait paraître ses *Illustrations et preuves du principe de population, et l'examen des remèdes proposés par Malthus ainsi qu'une réplique aux objections de Godwin* (1). Le ton modéré de ce nouvel écrit sur la controverse malthusienne contraste avec le ton aggressif du précédent : le problème est examiné avec calme, sans parti pris, sans arrière pensée, sans esprit de polémique.

L'auteur, Fr. Place, commence par l'éloge de Malthus dont il adopte les lois sur le mouvement de la population. Cet écrivain a montré que dans presque tous les pays du monde le niveau de la population s'élève au niveau des subsistances. Quoique l'ouvrage de Godwin ait été vanté, même au sein du Parlement, son raisonnement est faible et sans conclusion. De plus, le style et le ton général de cette *Réponse* ne sont pas de nature à faire honneur à un philosophe. Quel est la principale question soulevée ? La voici : les hommes ont-ils une tendance à s'accroître plus rapidement que les moyens de subsistance? Il semble que Godwin lui-même ait reconnu cette inégalité de progression dans la *Réplique au Dr Parr*. Il existe une piquante contradiction entre les idées de Godwin à cette époque et celles qu'il défend maintenant (2). Il approuvait alors les lois de Malthus ; il travaillait lui-même avec ardeur à enseigner le principe de la population. « Les doctrines de l'*Essai sur la population*, si elles sont vraies, comme je n'en doute pas, » écrit l'auteur de la *Réplique*, en 1801, lui qui, vingt ans après, écrit un livre contre lui-même. En même temps, Place relève les procédés de discussion de Godwin qui « choisit, dit-il, quelques passages particuliers ou quelques mots et les commente, comme si c'était la conclusion d'une série de raisonnements ». Il ne dédaigne pas d'user d'injures. Malthus n'est pourtant pas le seul écrivain qui ait répandu ces « grossiers mensonges » : ils ont été approuvés dans la *Réplique* de 1801.

De la discussion elle-même, Place passe à l'examen des faits.

---

(1) *Illustrations and Proofs of the Principle of Population*, by Fr. Place, 1822.

(2) Cf. Supra : les adversaires de Godwin. Le passage cité de la *Réplique* se trouve pp. 71 à 75.

Godwin attribue à l'émigration l'augmentation de la population aux Etats-Unis. Or, « si le nombre des émigrants et leur accroissement eussent été trois fois plus grands qu'on ne le suppose pour les besoins de la discussion, la population aurait doublé, par le seul effet de la procréation, depuis 1795, et cela sans aucun appoint d'émigrants, sans aucune augmentation provenant d'un accroissement de territoire ». Quant à l'Angleterre, il est facile de constater que la population croît sans cesse.

Telle est « l'incroyable légèreté » dont Godwin a fait preuve, qu'il nie les faits les plus évidents. Son collaborateur Booth est aussi tombé dans le même travers : lui aussi condamne les lois de Malthus d'après lesquelles la race humaine aurait le pouvoir de doubler dans de courtes périodes. Et Malthus n'est « ni devin, ni rêveur. » (1)

Sur les remèdes contre l'excès de population, Place se sépare de Malthus : « celui-ci refuse au pauvre sans emploi le droit de manger et il accorde ce droit au riche sans emploi. »

« Un homme, nous dit Malthus, n'a pas le droit d'exister si un autre homme ne peut ou ne veut l'occuper à quelque espèce de travail.

« Cette loi de la nature est, dit-il, une loi de Dieu. Mais la nature n'est pas si cruelle, puisqu'elle a tout donné en commun. De pareilles théories contribueraient à endurcir le cœur du riche envers le pauvre. La justice et l'honneur nous obligent à repousser le droit d'assistance du pauvre : telle est la thèse de Malthus. Le sentiment de pitié fait défaut dans ce système.» Place va jusqu'à déclarer que l'infanticide est un obstacle préventif moins déplorable que le refus d'assistance. Toutefois il espère que ce moyen barbare, déjà indiqué par Godwin, deviendra inutile dans une société meilleure. Tous les autres moyens d'arrêt que Godwin a énumérés pourront suffire dans cette société, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'infanticide. Celui que Place recommande, avant tout, c'est la diffusion du savoir parmi le peuple. Pas d'obstacles vraiment efficaces au progrès de la

---

(1) The unaccountable carelessness of Mr Godwin (*Illustrations* etc., Mr Malthus has been shown to be neither a predictor nor a dreamer. (*Ibid.*)

population, en dehors de l'augmentation de l'instruction parmi les masses. Mais il faudra quelque temps avant de pouvoir arriver à ce résultat. Il semble que Francis Place ait réussi à dégager du problème de la population les seules idées précises qu'il comporte.

En résumé, Godwin n'avait pas eu gain de cause dans sa controverse avec Malthus.

Forcé de descendre dans la réalité, de se livrer à l'étude des faits, il n'était point de taille à lutter avec son adversaire. Son « Utopie » ne résistait point à l'investigation scientifique des sociologues dignes de ce nom : de cette construction imposante, il ne restait plus que les lignes générales, le souffle généreux du philanthrope rêveur qui animait l'œuvre. Aux vastes synthèses politiques allaient succéder les recherches particulières des phénomènes sociaux, l'étude des questions sociales proprement dites, les statistiques, le calcul et la méthode inductive dans une science exclusivement considérée jusque-là comme une science de déduction et d'à priori.

Contre l'opinion de Kegan Paul qui trouve admirable (1) la réponse de Godwin à Malthus, nous sommes obligés de reconnaître que le point de vue de ce dernier est beaucoup plus près de la manière actuelle d'envisager la sociologie que les généralisations dépourvues de preuves auxquelles se complait Godwin (2). A ce point de vue, l'auteur de l'*Essai sur la population*, par le souci de l'observation des faits, par la perception claire de la réalité, des conditions propres à atteindre un bonheur relatif envisageait le problème de la population, non au point de vue à priori, comme Godwin qui continuait à se montrer disciple de l'école française idéologique, mais en philosophe anglais, presque en naturaliste, comme Darwin.

---

(1) *Westminster Review* : W. Godwin, vol. 144.

(2) « Le livre de Godwin montre qu'il avait perdu sa première vigueur. » L. Stephen. *English Utilitarians*, vol. II, ch. VI. Même opinion dans les *Lectures* de Smyth, L. XXXVI. Signalons un article du *London Magazine* (1820, vol. 2) favorable à Godwin.
La critique de Place est précise et impartiale.

Tandis que Godwin poursuit, sans rien voir et sans rien entendre autour de lui, les déductions logiques de ses principes, Malthus porte son attention sur les moyens d'assurer la subsistance à une population démesurément accrue, et sur une multitude de problèmes particuliers qui dérivent de cet accroissement. Si la population augmente sans cesse, ne faudra-t-il pas rendre le travail obligatoire ? Faudra-t-il considérer comme un devoir l'assistance aux pauvres ? Ne deviendra-t-il pas indispensable de réfréner l'appétit sexuel ?

Il y avait une divergence de vues entre Godwin et Malthus qui touchait au point faible du système godwinien et qui, en réalité, appliquait à la population le principe nouveau de la lutte pour l'existence. « Malthus insistait sur la nécessité de l'effort personnel. Il attribuait l'existence du mal social, non plus à la méchanceté des gouvernants, mais au caractère des gouvernés (1). » Tandis qu'il affirmait l'impuissance de la raison dans la lutte contre l'instinct, Godwin affirmait sa toute puissance.

« Cette controverse, écrit ailleurs Mr Leslie Stephen, est le signe d'un désaccord profond. C'est la première escarmouche dans cette longue guerre entre les économistes et les divers prophètes d'Utopie ; entre ceux qui, faisant appel aux faits tels qu'ils existent, sont portés à considérer l'ordre actuel des choses comme définitif, et ceux qui, tournant leurs regards vers une ère de justice et de bonheur, sont tentés de s'imaginer que cet idéal peut être brusquement réalisé, en dépit des faits existants. Sur ce point particulier, l'argumentation de Malthus était évidemment la meilleure, mais le monde ne peut se passer de ces rêveurs qui, malgré leurs déclamations futiles, l'aident à entretenir du moins en lui l'enthousiasme envers l'humanité. Tel est le service que Godwin rendit à sa génération et la futilité singulière de sa proposition tendant à abolir tous les liens sociaux ne doit pas nous empêcher de reconnaître le sentiment généreux qui la soutient. » (2)

---

(1) L. Stephen, *op. cit*, t. II, ch. VI.

(2) L. Stephen, *(Fortnightly Review :* on Godwin, v. XX.)

On trouvera peut-être que cette conclusion empruntée à un critique anglais est trop générale et serait mieux placée à la fin de notre étude : elle nous paraît cependant juger heureusement toute l'œuvre politique de Godwin dont la controverse Malthusienne peut être considérée comme un tardif et dernier écho. (1)

(1) Sur cette controverse on consultera avec fruit : Hazlitt, *Spirit of the Age* ; *A Reply to Malthus* (du même auteur) ; E. Halévy, *Radicalisme philosophique*, ch. sur Malthus ; Leslie Stephen, *English Utilitarians* ; Patten, *Development of English Thought*, p. 345, etc.

CHAPITRE III

Les Essais de Godwin
I° Essai sur les Sépultures

Nous avons eu l'occasion de remarquer l'importance de la *Justice Politique* dans l'œuvre de Godwin. A vrai dire, la plupart des écrits qu'il a laissés se rattachent à son grand ouvrage. Nous n'avons pas manqué de noter le lien qui rattache *Caleb Williams, St Leon*, au système de la *Justice*. Le recueil d'essais intitulé l'*Enquirer* n'est qu'un commentaire des points particuliers auxquels l'auteur n'avait pas donné une attention suffisante. Suivant l'image d'un critique, ces essais sont « les miettes du grand festin. »

La *Réponse au Dr Parr, Mackintosh et autres* est une défense des points faibles de la doctrine philanthropique.

Enfin la *Réponse à Malthus* prolonge la controverse suscitée par la *Justice Politique*. Par cette controverse, l'influence de Godwin qui s'était bien affaiblie au commencement du siècle, se réveille momentanément, grâce à la notoriété de son adversaire, l'auteur de l'*Essai sur la population*. Mais la cause occasionnelle de tous ces écrits est la *Justice Politique*.

Cependant un travail profond s'était opéré dans l'esprit de Godwin. A mesure qu'il s'éloignait de cette période de ferveur humanitaire dont *Political Justice* avait été le fruit, ses vues sur la société, sur l'histoire, perdaient le caractère absolu et

systématique qu'elles avaient d'abord revêtu. (1) Au ton déclamatoire succède un ton plus calme, plus modéré. Dans la lutte pour la vie si âpre à Skinner Street, s'il ne perd point confiance dans l'avenir, il tempère l'optimisme excessif dont il a fait preuve, par une philosophie résignée. Ce changement est visible dans les conseils qu'il donne à ses disciples dont l'enthousiasme ne connaît pas de frein : ceux-ci croient parler à l'auteur de *Political Justice* alors qu'en réalité, ils s'adressent au Godwin de *St Leon*, bien différent du premier. Dans cette seconde période de sa vie il rachète ses audaces de jeunesse par un repentir calme.

Qui peut exactement déterminer d'ailleurs la part qu'il faut faire dans une œuvre comme la *Justice* à l'esprit de système, aux exagérations logiques ? Combien de paradoxes n'émet-on pas afin de frapper l'opinion, d'attirer l'attention du public ? (2) Ce désir n'est-il pas plus vif encore lorsqu'il s'agit d'un écrivain ignoré, qui brûle de l'envie de se faire connaître et de briller dans le monde ? Que de passages déclamatoires et enflammés doivent être attribués à l'esprit du temps ? C'est le résultat ordinaire des polémiques et des controverses, de montrer les exagérations d'un système et d'en faire ressortir aussi les parties justes. Nous avons vu quelle critique destructive a été appliquée à *Political Justice* ; nous savons aussi ce qu'il en est resté. La plus grande partie du système s'est effondrée : l'esprit généreux qui circulait au travers s'est conservé.

De son vivant, Godwin avait pu assister à la ruine de son ouvrage : il est hors de doute que les arguments de ses adversaires l'avaient ému. La preuve en est dans les concessions qu'il leur fait ouvertement, parfois (3). La preuve en est aussi dans le tour d'esprit nouveau dans lequel il écrit maintenant. Nous ne nous prévaudrons même pas des publications faites sous le pseudonyme de Baldwin : nous avons été avertis par l'auteur qu'il

---

(1) En face de notre pensée nous abondons dans notre propre sens ; mais en face de la pensée des autres nous revenons au sens commun. Caro, *Fin du XVIIIe s.*, t. I, p. 98 (cité de St Marc Girardin).

(2) Cf. supra, dans la *Réponse au Dr Parr*, l'état d'esprit de Godwin, quand il écrivait son grand ouvrage.

(3) Préface de *St Léon*.

n'y avait rien mis de lui-même (1). Là sans doute, le revirement est complet. Laissant de côté cette entreprise commerciale où sombre le caractère de Godwin, nous ne pouvons que souligner l'évolution vers la sagesse et la modération politique, non seulement dans *St Leon* et l'*Enquirer*, mais aussi dans les *Essais* publiés du vivant de Godwin. La *Réponse à Malthus* ne marque pas un point d'arrêt dans cette marche régressive : cette faible production de vieillesse fournit plus d'une preuve d'un changement considérable dans ses idées.

Quant aux *Essais* proprement dits, l'*Essai sur les sépulcres* (1807) et les *Essais sur l'homme* (1831), ils pourraient être l'œuvre de tout écrivain représentant la pensée moyenne du siècle, le premier surtout. C'est peut être dans ces écrits d'un genre tout à fait anglais, qu'il faut aller chercher la vraie pensée de l'auteur : là il se montre débarrassé de l'esprit de système. Il expose des idées modérées et justes exprimées dans une forme classique parfois trop unie (2), mais parfois brillante : du rêveur d'autrefois il ne reste plus qu'un philosophe ami de l'humanité, avec une confiance raisonnable dans son avenir.

Prenons, par exemple, cet aimable opuscule que Godwin a intitulé *Essai sur les sépulcres*, (3) où il propose « d'ériger quelque monument en souvenir des morts illustres de tous les siècles, sur le lieu même où leurs restes ont été enterrés. » En épigraphe est citée cette parole de la Bible : « Pas un de ces hommes ne devrait périr » (*not one of these should perish — The Bible*).

« J'espère, dit l'auteur dans la préface, qu'aucun de mes lecteurs ne se méprendra au point de croire que le souvenir vivant du passé est hostile à cet état de l'esprit par lequel nous aspirons au plus hardi progrès dans l'avenir (4). Faut-il croire Godwin sur parole ? Le respect du passé et le zèle du novateur sont-

---

(1) Lettre du 30 mars 1820 à Mrs Shelley. *W. Godwin*, vol. II, p. 271.

(2) « Style rather smooth, trite, classical illustrations. » L. Stephen, *Fortn. Rev.* XX. (*loc. cit.*)

(3) *On Sepulchres*, 1809.

(4) *Ibid.*, Préface.

ils faciles à concilier ? Dans tous les cas, Godwin cherche à rassurer ses anciens amis. Il ne veut point se rendre coupable à leurs yeux de ce que les Anglais appellent *inconsistency*. Mais il a beau s'en défendre, le ton, les idées ont changé. Autrefois Paine accusait éloquemment Burke de défendre les droits des morts, tandis que lui défendait les droits des vivants : maintenant Godwin recommande les devoirs envers les morts.

Nous verrons jusqu'à quel point cet état d'esprit a pu le faire incliner vers des sentiments religieux. En attendant que demande-t-il ?

« Un objet simple et ordinaire, une croix de bois blanche avec une plaque de bois au pied suffirait,.... quitte à renouveler ces matériaux une fois pourris.» Quel résultat faut-il attendre du culte des morts ? Laissons de côté le mort lui-même et ne pensons qu'aux survivants; .. tenons compte du travail de l'imagination et des sentiments. Il est impossible de calculer la somme de bien qui périt, lorsqu'un grand homme, un homme excellent, meurt.... De même la mort d'un ami est un évènement terrible. Où est mon ami ? Je suis à un degré considérable la créature des sens..... Ne le trouvant nulle part à la surface de cette terre, il m'est impossible de ne pas éprouver de l'attachement pour le lieu où son corps a été déposé. Le cœur de celui-là doit être fait d'une matière impénétrable qui n'attribue pas un certain caractère sacré au tombeau de celui qu'il aimait, et qui ne ressent pas une émotion particulière qui secoue son âme, quand il s'en approche... Visitons leurs tombes,... l'endroit qu'ils habitent encore... Il est bon pour nous d'être quelquefois « sur la montagne. »... Hélas ! les tombes ordinaires sont déplacées de la même manière que le fermier enlève le chaume de la dernière récolte, pour faire place aux semailles de l'année qui suit...

« On néglige entièrement les tombes : avant que cinquante ans se soient écoulés, elles deviennent un tas de ruines. Une personne douée de qualités admirables, dont le caractère était loué de tous, dont les grâces gagnaient tous les cœurs, n'est plus présente à l'esprit, que comme le simple anneau d'une orgueilleuse chaîne généalogique aussitôt qu'une génération a disparu et que les yeux témoins de ces vertus et de ces grâces se sont fermés, ... Je ne réclame aucune décoration somptueuse,.... ce

que je demande, c'est de paralyser la main de l'oubli. » (1)

Voici un passage qu'on croirait écrit par Burke :

« J'aime à demeurer dans un pays où, de quelque côté que je me tourne, j'aperçois quelque objet qui se rattache à un récit touchant. Je considère comme un des avantages que le hasard de la naissance m'ait réservés d'être né dans un pays vieux.. Je ne me contente pas de vivre avec la génération des hommes qui existent en ce moment : je veux vivre en communion d'idées avec les morts illustres de tous les temps « Que ces ossements desséchés vivent ! » Ces hommes qui ont vécu valent-ils moins que les hommes du temps présent ? Assurément ce sont des ombres, mais ils ne sont pas plus des ombres que nous-mêmes. Ils ne sont pas morts. Ils sont toujours parmi nous, par leurs récits, leurs paroles, leurs écrits, dans les résultats qui ne cessent de jaillir, source toujours fraîche, de leurs actions.... Ils occupent encore un endroit que nous pouvons visiter et où nous ne manquerons pas, si nous nous arrêtons calmes et recueillis, de sentir leur présence (2)...

. . . . . .

« On peut raisonnablement supposer que tandis que les pyramides et les vastes cités périront, ces simples bornes qu'un enfant serait capable de renverser, seront regardées comme sacrées et qu'elles assisteront, sans que leur immobilité soit troublée, aux révolutions les plus extraordinaires....

« Le catalogue de ceux qui ont vécu serait, pour l'homme de sentiment, une relique précieuse. » (3)

Les *Pensées sur l'homme*, publiées bien plus tard, en 1831, nous font connaître, mieux peut-être qu'aucune des œuvres déjà étu-

---

(1) *On Sepulchres.* A very slight and cheap material... we should paralyse the hand of oblivion, etc.

(2) We shall not fail to be conscious of their presence. *(Ibid.)*

(3) A precious relic to the man of sentiment, Conclusion de l'Essai. *On Sepulchres.*

diées, les idées définitives de Godwin sur l'homme, sa place dans le monde, sa destinée. Ces essais peuvent être rapprochés de ceux de l'*Enquirer*, déjà analysés. Comme dans le recueil de 1797, l'auteur donne une place importante aux questions de l'éducation, du développement de l'esprit.

Mr Leslie Stephen, qui trouve intéressant le livre des *Pensées*, goûte fort les théories pédagogiques qu'il contient. « Nous avons encore grand besoin, dit-il, de sa doctrine favorite : stimuler le désir de savoir au lieu de verser dans les intelligences la science toute prête (1). » Pour tout lecteur impartial, le second livre d'essais paraîtra supérieur au premier. Non seulement la pensée de Godwin est plus sûre, le paradoxe moins fréquent qu'au lendemain de la *Justice Politique*, mais le ton est plus soutenu, plus ferme que précédemment. On ne peut qu'être frappé de même du grand nombre d'aperçus ingénieux, de la sobriété parfois classique du style. Bien que la date de la publication de ces 23 essais soit 1831, ils ont été écrits bien avant, en grande partie, de l'aveu de Godwin lui-même, et dans les intervalles de loisir. Le titre complet est le suivant : *Pensées sur l'homme, sa nature, ses productions, et ses découvertes, avec quelques détails biographiques sur l'auteur lui-même.* (2)

Nous ne sommes pas certains que la dernière partie de ce titre n'ait été ajoutée par Godwin, alors dans la gêne et repoussé par les éditeurs, dans le but d'attirer l'attention du public toujours ami de révélations personnelles sur la personne des écrivains connus : la promesse de l'auteur n'a d'ailleurs guère été tenue, et c'est à peine si quelques pages sont consacrées à sa biographie ou à ses œuvres. Nous ne donnerons de ces essais que les passages qui nous ont paru les plus intéressants ou les plus propres à faire connaître l'esprit de Godwin dans son âge mûr.

« Je connais, dit-il, beaucoup de gens qui sont misanthropes : je professe des sentiments opposés et j'éprouve le plus grand intérêt et la plus vive affection pour mes frères en humanité. Il

---

(1) Leslie Stephen, *Fortnightly Review*, vol. XX. (*loc. cit.*)

(2) *Thoughts on Man*, London, 1831.

me plait de m'engager en qualité de missionnaire dans cette cause (1).....

« L'homme est dans l'univers la créature la plus parfaite et la plus noble, " la merveille des merveilles. " Le don de la parole est le plus estimable de tous.

« L'homme qui ne parle pas est un penseur encore en germe ; l'homme qui n'écrit pas n'est que la moitié de l'investigateur.

. . . . . .

Malgré l'infinie beauté du corps, l'esprit réclame sur lui, à juste titre, une indiscutable supériorité.....

« L'homme est semblable aux dieux.... nous dédaignons les limites du temps et de l'espace.... Le corps tient l'esprit emprisonné. Quand je viens de me laisser entraîner au ravissement des plus hautes pensées, avec quel mépris j'abaisse mon regard sur la demeure d'argile qui m'enferme ! Quelle misérable habitation pour un hôte si divin ! » (2)

Un examen attentif de la nature humaine justifie cet optimisme. Comparons l'homme et l'enfant. Est-il vrai qu' « un enfant seulement sur cent soit doué d'un jugement pénétrant ? ... Le maître d'école est un despote pour son élève : celui-ci est facilement rebuté. Il désespère de faire ce qu'on lui demande de la manière exigée : il n'essaie donc pas. Rien n'est plus difficile pour le maître que d'inspirer à l'élève de faire de son mieux.» .. Qu'arrive-t-il ? « Avant que l'être humain soit arrivé au degré d'indépendance qui caractérise l'homme complet, l'homme mûr dont la démarche ferme, l'accent modéré et calme, indiquent qu' "il connaît son prix (3)", est, la plupart du temps, méconnu, foulé aux pieds (4).....

« Pourtant il y a plus de ressemblance et d'égalité entre les hommes que ne veulent bien le reconnaître les critiques dédaigneux de notre nature... Chacun de nous possède quelque don

---

(1) *Thoughts on Man*, Préface.
(2) *Ibid.*, Essai I.
(3) Iago, *Merchant of Venice.*
(4) *Thoughts*, Essai II, sect. I.

naturel par lequel il est supérieur à tous les autres... Tel lourdaud qui n'a pas encore trouvé sa voie, aussitôt qu'il découvre ce en quoi il excelle, devient, dès ce moment, un autre homme. Toute créature humaine est peut-être sensible au stimulant de l'ambition, désire être considérée, admirée. » (1)

« Chacun a sa sphère où il peut briller... Chacun peut dire : Et moi aussi j'ai ma place dans la société. » (2)

Il faut conduire l'enfant « dans le sentier des acquisitions et des progrès intellectuels avec une corde de soie (3). (*a silken cord*).

« Si le précepteur et l'élève ont marché ensemble en amis, une remarque grave, un air de désapprobation, seront de puissants moyens de réprimande.

« Il y a toujours à craindre un discours abondant, quand l'orateur est en même temps arbitre et se sent libre de dire ce qu'il veut. Il se laisse gagner par le charme de sa propre voix. Il dit plus que ce qu'il n'avait l'intention de dire. . . . . .

« Quand un vrai philosophe élève un enfant nouveau-né dans les bras et qu'il l'examine avec soin, il discerne en lui diverses indications de son caractère...

« Seules la violence et les règles despotiques peuvent gâter la plus belle fleur dont s'enorgueillit la création. . . . . (4)

« Le premier devoir d'un précepteur consiste à encourager son élève... Non que son visage doive être toujours orné d'un sourire (*dressed in smiles*)... La vie humaine est remplie de privations... Mais on ne doit jamais permettre à l'élève de se mépriser, de ne faire aucun cas de lui-même... Ne pas briser le ressort de l'esprit. C'est comme si l'on brisait le ressort principal, le mécanisme essentiel d'une machine compliquée et ingénieuse.

« La mélancolie et une tendance à anticiper le malheur doivent

---

(1) *Thoughts.*, sect. II.
(2) *Ibid.*, sect. III.
(3) *Ibid.*, Essay, XIVe, Youth and Age.
(4) *Ibid.*

être soigneusement évitées par l'homme désireux de bien jouer son rôle sur le théâtre du monde.

« Chantez plutôt le chant de combat qui, mille fois avant, a conduit ses prédécesseurs à la victoire. » (1)

En réalité « l'occupation à laquelle on destine l'enfant doit être choisie d'après une sérieuse investigation de ses facultés. » (2)....

Que voyons-nous au contraire? La toute-puissance des méthodes uniformes ... « Une école nombreuse devient un abattoir des intelligences » (*the slaughter house of man*). On rebute l'enfant, faute de le connaître ... « Accoutumé à s'entendre dire qu'il est un sot et n'est bon à rien, il se décourage. On devrait l'engager à étudier de bon cœur, si c'était possible, ou du moins, si l'on ne peut y arriver entièrement, avec un peu de bonne volonté.

« Il faudrait encourager surtout les études qui développent l'imagination, nous familiarisent avec les sentiments, les joies et les épreuves de nos semblables...

« En un mot, il faut posséder l'art de tirer le meilleur parti possible de la créature humaine,.. car jamais la nature n'a créé un imbécile » (*nature never made a dunce*). (3)

S'il en est ainsi, pourquoi faut-il enregistrer tant de déceptions, tant d'échecs? Dans la carrière littéraire, par exemple, pourquoi tant d'avortements? Parce que les conceptions de l'esprit sont souvent insaisissables, parce que nous manquons de ténacité. Une idée luit dans mon cerveau, « je voudrais la fixer; avant que j'aie pu dire : la voilà, elle a disparu. Il est difficile de donner une forme artistique à nos pensées ;.. nous pour-

---

(1) *Thoughts on Man*. Essay XIX. Même théorie dans l'Essay III, 3e sect.

(2) *Thoughts*, Ess. III, sect. 3.

(3) *Ibid.* Cf. Dickens, *Hard Times*, sur les dangers d'une éducation trop utilitaire et la nécessité de développer l'imagination de l'enfant. A. Filon, *Hist. de Lit. Angl.*, XXX, p. 633.

suivons perpétuellement une idée sans jamais l'atteindre.... (1)

Il y a aussi des inconstants des lettres ; ils vont d'un sujet à l'autre, sans rien approfondir : ils ne laissent point de trace. Quels sont les auteurs dont on se souvient ? Ceux qui ont poursuivi fermement un même but : « ils ont eu l'audace ; ils sont entrés dans une niche restée vide dans le musée de l'art ou de la science... Quant à celui qui ne fait qu'errer dans les champs du savoir à la recherche des fleurs les plus brillantes et de tout ce qui lui procure les amusements les plus recherchés, il rentrera le soir, à la maison, avec un herbier très pauvre. » (2) Est-ce à dire qu'on puisse atteindre la perfection ? Loin de là. « Nul n'est assez complet, assez armé de toutes pièces, et assez propre à toute entreprise pour la mener à bonne fin, pour atteindre à tout le fini qu'il désire... Il y a des choses que Shakespeare lui-même n'eût pas pu faire. » (3)

Dans un beau chapitre de philosophie littéraire, Godwin examine l'idée de popularité, la durée des œuvres humaines. « La multitude est douée d'un appétit dévorant : elle ressemble à une bête sauvage que vous abriteriez sous votre toit et qui se retournerait pour attaquer son protecteur, s'il ne lui présentait constamment sa provision de nourriture. « Comme la gloire littéraire est instable ! Saumaize, Du Bartas, Donne, Pradon, sont maintenant oubliés et « toute la poésie du siècle de Louis XIV est menacée du même destin .. »

L'un disparaît après l'autre... « Ils se couchent, comme les étoiles, pour ne plus se lever... Comme un acteur sur la scène, ils se sont pavanés un instant : ensuite on n'entend plus parler d'eux. (4) Les plus puissantes cités sont condamnées à disparaître... Aussi longtemps que les livres existeront, ils transmettront le savoir aux générations successives. »

---

(1) *Thoughts*, Essay, III, sect. 3 : of Intellectual Abortion, p. 62.

(2) *Ibid.*, The man who merely wanders through the fields of knowledge etc.

(3) *Ibid.*, ... things that Shakespeare could not do...

(4) *Thoughts*, Essay IV. Cf, Bossuet. « J'entre dans la vie pour en sortir bientôt, après il me faudra disparaître. Je viens me montrer, comme les autres. » (*Sermon sur la mort*) éd. F. Didot, t. II, p. 161.

Revenant à une de ses idées favorites, Godwin avance que l'homme de génie mérite d'être soutenu : la société doit le débarrasser des soucis matériels qui entravent la liberté de son inspiration. Il est frappé de l'indifférence générale à cet égard. « Nous prenons tous le rang qu'on nous assigne,.. peu disposés à interrompre nos occupations réciproques. » Quel « agréable et réconfortant spectacle » dans cette universelle obéissance aux lois sociales !... « Cependant nous coupons les ailes à l'esprit parmi nous... Nous disons à l'homme de génie :.. qu'il s'arrange pour vivre par lui-même. Pourquoi lui viendrions-nous en aide ? » Nous abandonnons ainsi l' « homme doué de talents extraordinaires aux occupations vulgaires et sans gloire de la vie réelle. » (1)

Plus que tout autre, pourtant, il a besoin du loisir qui lui permettra des efforts « spontanés, salutaires, semblables à ceux que fait le soldat nouvellement enrôlé. »

Nous avons tous besoin de loisir.. « Nous ne pouvons être constamment courbés sur la rame... Si les progrès que les philosophes ont essayé d'esquisser se réalisaient jamais, le travail manuel serait fortement diminué ;... dans les classes inférieures de la société il y aurait plus de loisir... » (2) Mais les cabarets ne profiteraient-ils point de ce régime nouveau ? Qu'importe ? Ne sont-ils pas généralement « le théâtre de discussions vives et sérieuses... et, en quelque sorte, un rudiment d'université (*an unrefined university* ?) C'est là qu'on apprend à penser dans le peuple... Quant aux excès,... ils existent aussi dans la meilleure société. » (3)

Un des essais les plus remarquables par les aperçus ingénieux, la sobriété et la fermeté de l'expression, est l'essai sur l'imitation et l'invention (4). Après le commentaire de la parole célèbre : rien de nouveau sous le soleil, l'auteur fait l'éloge de la science et de la poésie et conclut que rien n'est vieux dans ce monde ; il y a place pour une large part d'imitation et d'invention.

---

(1) *Thoughts*, Essay VI : of Human Innocence. Cf Helvétius, l'*Homme*, (sect. II, ch. 12.)

(2) Cf. *Pol. Justice*, L. VIII, ch. II et *Enquirer*, 2e partie, ch. II.

(3) *Thoughts*, Ess. IX, of Leisure.

(4) *Ibid.*, Ess. X, of Imitation and Invention.

« La plupart des animaux ne peuvent proférer qu'un cri éternellement monotone... Nous mêmes sommes esclaves de l'imitation. Les yeux fixés sur un modèle, nous en reproduisons tous les gestes... Comme des moutons auxquels le bélier porte-sonnette montre le chemin, nous nous précipitons vers le passage, tête baissée... Dites-moi la longitude et la latitude sous lesquelles un homme est né et je vous dirai quelle est sa religion' Je quitte l'habit qu'un autre mettra bientôt (1) . . . . . .

« A grand'peine nous émettons ce que nous croyons être une idée nouvelle. Quelque temps après nous retrouvons cette même idée dans un volume moisi, jeté dans quelque coin, recouvert de toiles d'araignée et de poussière...

« Quelques hommes favorisés du sort s'efforcent sans cesse de fuir le sentier battu.

« N'y a-t-il donc rien de nouveau sous le soleil ? Nous dépassons les progrès accomplis... L'histoire du monde est faite de nouveautés. Le christianisme était une nouveauté: il a conquis le monde civilisé et on ne peut en prévoir la fin. Tout ce qui, dans l'art, dans la poésie, a des titres à l'originalité, est nouveau. L'esprit de l'homme, les pouvoirs virtuels de notre espèce, sont de même un magasin de richesses inexplorées. Arrive quelque puissant génie qui brisera la surface et montrera les trésors merveilleux qui gisaient par-dessous, ignorés et inutilisés... Les choses à découvrir sont là. Tout ce qui manque, c'est l'œil qui les apercevra, la plume qui les racontera... » Conclusion : « Rien n'est vieux sous le soleil, en fait d'art, d'invention, de science, inépuisable est le progrès de l'esprit humain. Tel le cours majestueux d'un fleuve qui continue à se dérouler à jamais. » (2)

Une des conditions de ce progrès c'est un effort incessant vers le mieux, une révision continuelle de nos anciennes croyances d'après des arguments nouveaux: c'est dire que Godwin repousse l'immutabilité de principes dont quelques-uns se font gloire.

« A tous les moments et jusqu'à la dernière heure de notre vie, nous devons être accessibles aux convictions fondées sur

(1) *Thoughts*, Ess. X.
(2) *Ibid.*

des preuves nouvelles, ne jamais nous déclarer satisfaits des efforts passés et marcher toujours en avant.

« Ainsi les acquisitions des sages nous sont transmises de génération en génération et nous pouvons gravir, degré par degré, l'échelle qui conduit au paradis, en attendant d'atteindre jusqu'aux cieux... »

En vertu de ce mouvement de la pensée vers la perfectibilité, « Pope était tour à tour papiste et protestant, suivant le dernier livre qu'il avait lu... Soyons toujours prêts nous-mêmes à accueillir les convictions nouvelles. » Toutefois, usons d'un scepticisme prudent... « Nos opinions sont gouvernées par l'exaltation ou la mélancolie... On peut dire que l'opinion d'un homme est celle qu'il professe dans ses moments les plus lucides, quand il est le plus lui-même. »

Dans ce cas même il y a une défiance, une humilité salutaires. « Quand nous avons fait tout notre possible, nous restons ignorants, faibles de vue et faillibles. Nos meilleurs raisonnements peuvent nous trahir, nos plus sages conclusions peuvent nous tromper... (1)

« Pourquoi suis-je persuadé, sous prétexte que je suis né sous telle latitude, dans tel siècle, dans un pays où dominent telles institutions, de parents professant certaines croyances, que toutes ces choses sont vraies ?... Je dis à la Vérité : Marche ! Partout où tu me conduiras, je suis prêt à te suivre... (2)

« J'ai débuté hardiment dans la carrière littéraire... Souvent je rencontrais une opposition imprévue... Je n'avais pas les poumons assez solides pour couvrir la voix de tous mes contradicteurs, et, ce qui était encore plus grave, je n'avais pas ce tour d'esprit capable de me faire considérer toutes ces attaques comme sans valeur. (3) Je m'habituais donc moins à parler qu'à écouter... Quand j'écrivis la *Justice Politique*, mon esprit était

---

(1) *Thoughts*, Essay XIII : of Belief. Cf. *The Enquirer*, IIe partie, Ess. V. (*lot. cit.*).

(2) *Ibid.*, Ess. XVIII : of Diffidence. I say to truth : Go on, withersoever thou leadest, I am prepared to follow.

(3) Sur la susceptibilité littéraire de Godwin voir, supra, ses démêlés avec Newton et le Dr Parr.

monté à un ton très élevé... Je ne fis aucun quartier aux usages parce qu'ils étaient vieux... Je ne reculai devant aucune conséquence effrayante... Je croyais répandre des vérités salutaires dans le monde. Mais j'étais d'un caractère contemplateur, plutôt qu'actif. (1)

« Je descendis dans l'arène.... Mes adversaires ne manquaient point des qualités que je n'avais pas, à savoir une voix de stentor et de vils artifices oratoires... Je possédais une sorte de grandeur d'âme constitutionnelle, un imperturbable sang-froid... Pour me mêler à la lutte, il était nécessaire que je fusse provoqué et excité... Mon talent m'abandonnait souvent... » (2)

Les *Pensées sur l'homme* se terminent par une attaque curieuse contre l'astronomie et une critique de la philosophie de Berkeley. L'essai sur l'astronomie montre bien que Godwin a changé, depuis qu'il a écrit le livre VIII de *Political Justice*, si plein de vues utopiques, d'espérances chimériques. Maintenant il reprend le mot de Socrate : « Tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien. Nous mesurons la terre, dit Godwin ; nous pesons l'air et fixons l'heure des marées.. Il est de notre devoir d'être prudents, de ne pas nous imaginer, parce que nous avons beaucoup fait, que nous pouvons tout faire.. Nos facultés sont limitées ;... elles déforment la vérité ; elles ne nous éclairent que d'une lumière crépusculaire. Les astronomes sont assurément une race d'hommes privilégiée. »

Godwin met en doute le calcul des distances, de la vitesse de la lumière, l'hypothèse de la pluralité des mondes.

« Ce petit globe de la terre, dit-il, est pour nous un mystère infini. L'homme n'est pas tout-puissant. La terre avec tout ce qu'elle renferme est notre domaine et notre empire. Soyons contents de

---

(1) D'après Ch. Lamb, (*Temple Bar*, 1876, K. Paul Reviewed), « Godwin n'a ni griffes, ni cornes, c'est une créature tout à fait apprivoisée. »

(2) *Thoughts*, Ess. XVIII.

ce que nous possédons... Ne gaspillons pas nos forces dans des tentatives démesurées et mal conçues. » (1)

Après avoir assigné des limites aux spéculations scientifiques, Godwin demande que nous considérions avec humilité et respect les opérations de ce Pouvoir suprême dont nous tirons l'existence. L'ouvrage s'achève par une nouvelle affirmation de l'excellence de la nature humaine, en dépit de ce que les institutions sociales ont de défectueux.

« Le jugement de l'homme, la vertu de l'homme, accompliront par la suite des choses telles que son cœur n'a pas encore eu la hardiesse de les concevoir. » (2)

(1) *Thoughts*, Ess. XXI : of Astronomy. This little globe of earth is to us an infinite. mystery

(2) *Ibid.*, Ess. XXIII, of Human Virtue (Conclusion.)

CHAPITRE IV

« Essais posthumes. » Idées religieuses de Godwin.

Nous avons vu combien l'éducation de Godwin avait été imprégnée de calvinisme, comment, pendant son séjour à Hoxton, il avait conservé sa croyance aux doctrines de Sandeman, comment enfin, de son propre aveu, sa foi dans le christianisme avait été ébranlée par les ouvrages des philosophes français que Fr. Norman lui avait mis entre les mains.

« Les doctrines hérétiques que j'avais récemment adoptées me troublaient ; mais après avoir lu, à Beaconsfield, (où il était ministre dissident) les *Institutes* de Priestley, le socinianisme me parut résoudre un si grand nombre de difficultés nées de la théologie calviniste, que je m'en tins à cette théorie à laquelle je restai sincèrement attaché jusqu'en 1788. (1)

« Jusqu'en 1782, je croyais, d'après la doctrine de Calvin, que la plupart des hommes étaient l'objet de punitions divines et que la peine qu'ils subissaient était éternelle. Le *Système de la Nature*, au commencement de cette année, changea mes idées et fit de moi un déiste. Je tournai plus tard au socinianisme et les *Institutes* de Priestley me confirmèrent dans ces idées en 1783...

(1) *W. Godwin*, p. 15 — 20.

Mais je ne fus incrédule achevé que vers 1787 (1). » Il était incrédule, mais non athée. Voici deux notes qu'il écrivait à cette époque sur Dieu et la religion.

« Dieu est un être qui est à lui-même sa propre cause..... Il est le créateur de l'univers... Il agit sur rien et change ce rien en quelque chose... Immuable lui-même, il meut toute chose. Tout lui est également facile : il produit tout à l'instant. Il est présent partout, sans avoir ni parties, ni forme, ni divisibilité. Il est tout en tous et dans chaque partie. Chez lui, pas de changement, ni avant, ni après ; c'est l'éternel maintenant. Il existe à travers tout le temps, remplit tout l'espace, possède tout savoir, reste simple, indécomposé.

« Il veut le bonheur de toutes ses créatures. Sa félicité est toujours complète. Je crois en cet Etre, non parce que j'ai une connaissance directe de son existence, mais parce que je suis embarrassé pour rendre compte de l'existence et de l'ordre de l'univers visible... Abandonné dans le vaste océan des conjectures, sans aucun indice tiré de l'analogie ou de l'expérience, je trouve l'hypothèse d'un Dieu facile, naturelle et irrésistible. Le mystère se change en raison et la contradiction aboutit à la certitude.

« La religion est au nombre des choses les plus naturelles et les plus belles. J'entends cette religion qui voit Dieu dans les nuages et qui l'entend dans le vent, qui prête à chaque objet invisible une âme vivante, qui voit dans le système de la nature tout ce qui est saint, mystérieux, vénérable, et pénètre le cœur de sentiments de respect... Mais maudite et détestable est la religion qui torture l'esprit, tourmente la conscience de fantômes de crimes, donne au prêtre un empire abominable sur l'esprit, détruit toute hardiesse de pensée et toute intrépidité de sentiment, rend la mort, cette calamité, mille fois plus pénible, en nous obsédant de ses démons et de ses châtiments vengeurs dans un monde à venir. » (2)

---

(1) *W. Godwin*, p. 26. Sur le rapprochement des doctrines d'Helvétius et de Godwin, voir, supra : Ecrivains politiques précurseurs de Godwin.

(2) *Ibid.*, p. 27 et 28.

Sous l'influence de la Révolution, les dispositions anti-religieuses de Godwin ne firent que se développer : *Political Justice* contient, comme tous les écrits d'alors, des tirades contre les prêtres et les rois. Ne sont-ce pas de tels passages qui causèrent la brouille entre Godwin et ses amis, entre autres le Dr Parr ? On n'a pas oublié non plus l'ironique lettre de l'ancien précepteur Newton à son élève, ni les plaintes affectueuses de Mrs Godwin, ni la pédantesque dissertation religieuse, sous forme de lettre à Miss Lee. « Au milieu du vaste monde des conjectures, vous avez choisi une croyance. Vous avez bien fait : cela égaye l'imagination, cela calme le cœur.... Que pouvez-vous connaître de l'origine de l'univers ? Etiez-vous là quand furent posées les fondations de la terre ?... La raison ne confirme pas l'idée d'une vie future.

« Nous voyons un homme mourir ; nous pouvons l'enfermer dans un caveau ; nous pouvons le visiter de jour en jour et être témoin de son dépérissement graduel... Nous prétendons qu'une partie invisible de lui-même s'est envolée et habite quelque part....

« Toutes les preuves de son existence étaient la parole, le mouvement, le pouls, l'haleine. Tout cela est changé en une masse putride et sans mouvement... Nous disons cependant que l'homme existe... Je ne méprise pas ces opinions, loin de là. Je les considère comme l'aliment d'une imagination sublime et d'un caractère aimant, ... mais j'attends de celui qui les professe la modération et la tolérance. Il ne regardera pas ce monde invisible qu'il ne connaît pas, qui est la création de son esprit, comme un criterium des réalités qui l'entourent.... » (1)

En cette même année, 1798, Godwin projette d'écrire, entre autres ouvrages, deux « discours sur les raisons et les tendances de l'opinion, où il détruira la fiction d'un créateur intelligent du monde et traitera des effets nuisibles des croyances religieuses et de la prière. »

Dans son fragment autobiographique, Godwin attribue à Holcroft une grande influence sur l'évolution de ses idées reli-

(1) W. *Godwin*, lettre à Miss Lee, juin 1798, t. I, p. 305.

gieuses vers l'athéisme. « A trente-trois ans, écrit-il, je fis la connaissance d'Holcroft et ce fut probablement à la suite de nos entretiens que je devins incrédule deux années après et athée à trente-six ans (1792).

« A quarante-quatre ans (1800), je commençai à ne plus considérer le nom d'athée avec le même plaisir qu'avant, mais mon intelligence opposait quand même la plus grande répugnance à l'idée d'un créateur intelligent et gouverneur de l'univers, ce qui me paraît une conception d'un anthropomorphisme rationnel mais ridicule. Mon déisme, si je puis l'appeler de ce nom, est une contemplation respectueuse et calme de tout ce qui est beau, grand, mystérieux dans le système de l'univers et une conscience de certains rapports avec les principes de ces attributs, sans aucune tentative oiseuse pour les expliquer et les définir. Coleridge fut le premier qui, par ses entretiens, m'amena à cette manière de penser. » (1)

Il semble bien que Godwin n'alla jamais au delà de ce déisme ou plutôt de ce naturalisme vague : de plus en plus il se détourna de l'athéisme proprement dit, le déconseillant à ses disciples. Il refuse d'envoyer à son fils, Charles Clairmont, *le siècle de la Raison* de Paine. « C'est un livre écrit sur un ton vaniteux et impudent. Je ne veux pas qu'un jeune homme soit l'esclave de la religion de son pays, sans doute ; mais il y a peu de choses que je déteste plus que le jeune homme qui, grâce à une teinte de science, dédaigne et persifle ce qui a été traité avec vénération par les esprits les plus sages que l'Angleterre ait jamais produits. Je préfère donc une œuvre d'Anthony Collins, l'ami de Locke, œuvre écrite avec modération et savoir, aux larges grimaces de Thomas Paine. » (2)

Ce pauvre fou de Patrickson avait adopté la philosophie nouvelle. « Je m'aperçois, lui écrit Godwin (3), que vous proclamez l'état actuel de votre jugement le criterium de la raison et de la justice, et que vous êtes persuadé qu'il n'y a rien de juste dans

---

(1) *Autobiographie*, passage cité par K. Paul, p. 357, vol. I.
(2) *W. Godwin*, t. II, p. 185 ; lettre à Mrs Godwin, 20 mai 1811.
(3) Lettre du 1er avril 1812, *W. Godwin*, p. 196, vol. II.

ce que qu'un autre peut voir, ou dans ce que vous pouvez voir vous-même dans la suite et que vous ne distinguez pas en ce moment.

« Cet état d'esprit est niveleur, et niveleur de la pire espèce, puisqu'il abaisse à votre portée tout ce qui le dépasse et qu'il ne se préoccupe pas légitimement d'élever ce qui se trouve au-dessous. L'état d'esprit opposé ne peut être plus exactement désigné que par le nom de sentiment religieux... C'est le sentiment que les hommes pieux professent à l'égard de l'Auteur du monde.

« Il consiste à reconnaître qu'il peut y avoir des choses vraies que nous ne comprenons pas, et des choses bonnes que nous ne considérons pas clairement comme telles.

« Ce sentiment est fondé sur une conviction calme et parfaite de notre faiblesse, de notre ignorance et des erreurs auxquelles nous sommes continuellement exposés. Il fait éclore en nous les sentiments d'honneur, d'admiration et d'affection pour ceux que nous supposons, par quelque côté, plus sages, meilleurs que nous-mêmes.

« Je ne vois pas bien comment l'amour croîtrait dans l'esprit, comment il pourrait y avoir rien de délicieusement aimable dans le caractère, là où le sentiment religieux ainsi défini fait défaut. Ce sentiment toutefois s'accorde parfaitement avec les plus pures notions de fierté et d'indépendance ; il les fortifie même et les corrige, parce qu'il change une froide décision du jugement en un sentiment noble et généreux. » (1)

Comme il avait autrefois calmé l'impatience des réformateurs tels que Shelley, et vanté les bons résultats de la féodalité et du papisme, il conteste l'infaillibilité de la raison en matière religieuse, De même, il critiquera le prosélytisme d'un de ses derniers disciples, Ch. Rosser.

« Je n'aime pas votre dernière lettre. Pourquoi vous le dissimuler? Je pense que le zèle du prosélyte est peu naturel chez

---

(1) Un sentiment du respect religieux ainsi entendu perce dans les passages que nous avons cités de l'*Essai sur les sépulcres*. V. supra, ch. précédent.

un athée. Je ne crois pas en un Dieu intellectuel, en un Dieu fait à l'image de l'homme. Dans l'acception vulgaire de ce mot, je crois qu'on a raison de ne pas croire en Dieu ; mais je suis aussi persuadé qu'un homme a tort d'être sans religion.

« Si l'ardeur du prosélytisme pouvait se comprendre dans certains cas, réfléchissez à ce qu'il doit paraître chez un jeune homme qui se soumet à toutes les cérémonies extérieures de l'église d'Angleterre, qui pratique régulièrement ce culte et qui participe même à son acte le plus solennel de la communion. Pensez-vous que l'effet produit soit bon ?

« Craindriez-vous de réfléchir profondément et patiemment, avant de cesser toute réflexion et tout examen sur un sujet que les hommes de tous les temps ont jugé de la plus haute importance ?.... (1)

« Vous paraissez ne pas comprendre ce que j'entends par religion. Vous me demandez si je ne veux pas désigner la bienveillance. Non : j'aurais honte de jouer ainsi sur les mots. L'homme religieux est, comme dit Warton, dans le titre d'un de ses poèmes, " un amant enthousiaste de la nature. " Je suis un adorateur de cette nature. Je mourrais de regret si je ne vivais au milieu d'œuvres aussi majestueuses que celles que je contemple de toutes parts. A cet égard, mon admiration et mon respect ne cessent jamais. Tout ce que j'aperçois, la terre, la mer, les fleuves, les arbres, les nuages, les animaux, et par-dessus tout l homme, me remplit d'amour et d'étonnement. Mon âme est pleine du mystère de toutes ces choses que j'aime à cause de leur caractère mystérieux... C'est trop merveilleux pour moi... C'est délicieux au delà de toute expression. Voilà ce que j'appelle religion : si c'est la religion que vous détestez, vous n'êtes pas l'homme que je croyais. » (2)

Cette adoration naïve de la nature n'est qu'un pas timide vers l'explication de l'univers ; les premiers hommes ont dû éprouver des sentiments analogues. Faisant table rase de tout le travail métaphysique antérieur, Godwin éprouve avant tout des émo-

---

(1) *W. Godwin*, t. II, p. 263, lettre du 7 mars 1820.
(2) Lettre du 27 mars 1820, *W. Godwin*, p. 264.

tions poétiques. Il ne veut pas aller au delà de cette nature mystérieuse et symbolique dont les mouvements concordants ne s'expliquent pas sans la présence d'un ordonnateur suprême que nous nommons Dieu.

A plus forte raison, il n'adoptera aucune des religions établies. Jusqu'à la fin il persévéra dans cette attitude. C'est ce qui ressort de la lettre écrite en 1834 à W. Cooke, père d'un de ses jeunes admirateurs. A la requête de son fils mourant, W. Cooke écrit à Godwin : « Environ deux mois avant sa mort, mon fils déclara qu'il éprouvait vivement le besoin d'être consolé dans ses souffrances et me pria de demander quelques ouvrages à un ami intime, prêtre unitarien. Parmi ces derniers se trouvaient les *Sermons* de Channing. Bientôt il me pria de lui lire l'un des Evangiles ; peu de temps après, il m'envoya sa femme pour me dire qu'il avait à me parler. — Père, dit-il, je suis fermement convaincu que Jésus-Christ est vraiment Dieu : je puis l'adorer de toute la force de mon âme. — Changement surprenant de l'infidélité à la foi ! Il a désiré ardemment qu'on fît connaître sa conversion à tous ceux qui étaient au courant de ses opinions anciennes. » (1)

Godwin, raconte son biographe, K. Paul, remercie Cooke, lui envoie ses condoléances sincères et se montre heureux que la mort chrétienne du fils ait donné quelque consolation au père. « Quant à mes croyances, auxquelles vous faites allusion, ajoute-t-il, c'est tout à fait différent. Elles sont profondément raisonnées et le fruit de recherches aussi honnêtes et aussi patientes que les vôtres. Il faut se contenter d'un résultat différent. Si je suis dans l'erreur, je suis entre les mains de Dieu et j'espère humblement qu'il verra l'intégrité et l'honnêteté de mes efforts. » (2)

Le moment était mal choisi pour ramener Godwin à la religion chrétienne ; il était en effet occupé à écrire ses derniers essais qu'il se proposait d'intituler : *le Génie du Christianisme*

---

(1) Lettre de W. Cooke à W. Godwin, 5 déc. 1834, *W. Godwin*, p. 323.

(2) Réponse de Godwin, *Ibid.*, p. 324. If I am in error, I am in the hands of God.....

dévoilé, titre bien ambitieux d'ailleurs, et répondant mal au contenu de l'ouvrage. Ces essais, œuvre posthume, n'ont été publiés qu'en 1873. On peut supposer que Godwin n'a pas eu le temps de les finir, ou du moins d'y mettre la dernière main. Mais il est probable aussi qu'il ne voulut pas soulever de nouveau l'opinion contre lui, vers la fin de sa carrière. Ce livre n'ajoute rien à sa réputation. Il est d'inspiration voltairienne, moins l'esprit. Il est superficiel, laisse soupçonner que l'auteur n'est point suffisamment préparé à aborder des sujets aussi élevés que le problème religieux. Il est écrit sur un ton agressif, irrité, indigne d'un philosophe. Il nous semble enfin que ce livre n'eût jamais dû être l'œuvre de l'ancien ministre dissident, dont le père, prêtre lui-même, et la mère calviniste fervente, étaient fermement attachés au christianisme qu'il veut battre en brèche. Tels qu'ils existent ces *Essais inédits* (1) ne nous paraissent qu'un écho de la philosophie antireligieuse du XVIIIe siècle, avant la Révolution. Ils ne contiennent aucune idée originale ou profonde ; en revanche on y trouve la diatribe violente et le parti pris hostile : ce n'est qu'un pamphlet Godwin en avait confié la publication à sa fille Mrs Shelley : « Je ne voudrais pas, lui écrivait-il, que cette œuvre, la dernière de ma longue vie, écrite, à ce que je crois, en pleine maturité de jugement, soit destinée à l'oubli. Depuis que j'ai atteint l'âge de raison, le but principal de mon existence a été de contribuer à délivrer l'esprit de l'esclavage. Je vous adjure donc, ou toute autre personne dans les mains de laquelle ces papiers peuvent tomber, de ne pas les condamner à l'oubli. »

Nous voici obligés de tenir compte de cet écrit, comme d'une sorte de testament religieux. L'attaque de Godwin est dirigée contre la conception de l'enfer chrétien, contre la Providence et ce qu'il appelle la tyrannie divine. Il choisit les côtés humains du caractère de Jésus pour nier sa divinité. Il termine par une conclusion sceptique et stoïque.

« Partout où j'aperçois une lueur de vérité, je la poursuis, m'efforçant de remonter à sa source, sans aucune crainte de

(1) *Essays hitherto Unpublished*, 1873. L'ouvrage contient 14 essais. La lettre de Godwin à sa fille, Mrs Shelley, sert de préface.

pousser trop loin mes recherches.... Une certaine part de ce qu'on peut appeler le sens religieux est nécessaire pour que l'esprit se trouve dans un état salutaire. Par lui nous sentons quelle partie insignifiante et fragile nous formons dans le grand Tout... Mais la religion empiète trop sur l'intelligence de l'homme ». En Lucrèce moderne, Godwin se propose de soulager une grande partie des hommes de leurs terreurs... « Il n'est pas possible qu'un Dieu universellement bon ait condamné la majorité de ses créatures... Pourquoi y aurait-il peu d'élus?... L'homme est naturellement bon... Quand il succombe, les circonstances l'ont fait choir très souvent. Tel mène une vie honorable qui n'a jamais passé par l'épreuve de la tentation. Quant au pauvre, la nécessité peut le pousser au crime. N'y aura-t-il pas dans la vie future une compensation pour les malheureux? Avec une déférence infinie, mais avec une humilité ferme et virile, j'ai le droit d'être juge du bonheur qui m'attend ou du malheur qui doit me frapper. » (1)

Nous préférons passer sous silence les passages dans lesquels Godwin se fait le champion des droits de l'homme contre Dieu. Il trouve l'existence du mal contradictoire avec l'idée de Providence. « L'esprit directeur du monde, s'il constitue la solution de l'énigme de l'univers, nous envoie dans ce monde qu'il a créé, en nous laissant le soin d'affronter le bien ou le mal qui résultent des lois naturelles.... Il y a beaucoup de belles et bonnes choses; il y a aussi beaucoup de maux et beaucoup de souffrances sur la terre. De là des doutes graves sur le pouvoir et la bienveillance infinie qui dirigent la machine de l'univers. » (2)

Sur le caractère et la mort de Jésus, l'auteur des *Essais* nous paraît avoir fait preuve d'hostilité injuste. Vainement il prétend qu'il n'approche qu'avec une crainte respectueuse de l'Homme dont l'influence sur l'histoire de l'humanité a été infiniment plus grande que celle de tout autre individu qui ait jamais existé (3).

---

(1) *Essays hitherto Unpublished*, Essai 1, on a State of Future Retribution.

(2) *Unpubl. Essays*, V, on Providence.

(3) *Ibid.*, VIII, on the Character of Jesus.

Ce début ne rachète pas la violence des attaques qui suivent. Quel pauvre argument que celui-ci, par exemple : « Il s'éleva au-dessus des règles de la sagesse moyenne ». (*he over stepped the golden mean*). N'est-ce pas le cas de tous les grands hommes? Ne font-ils pas tous violence à la sagesse de leurs contemporains ? Qu'est-ce enfin que le reproche qui est fait à Jésus de faire appel à la croyance ? " Parce que tu m'as vu, tu as cru en moi. Bénis ceux qui ne m'ont pas vu et qui cependant ont cru en moi ! " Nous ne pouvons croire, répond sèchement Godwin, que ce que nous pouvons clairement prouver, ni plus ni moins »

Il retranche ainsi du même coup une partie de notre esprit, la plus noble peut-être, le sentiment religieux, la croyance au surnaturel et à l'infini. Il supprime aussi, sans s'en douter, le fondement de la plupart de nos connaissances scientifiques : la croyance en l'absolu, en l'inconnaissable. (1)

Nous avons retiré de la lecture de ces pages des *Essais posthumes* l'impression que Godwin n'a pas su, ou n'a pas voulu voir l'extraordinaire grandeur du Christ. Comme le poète moderne, déiste et chrétien, il n'a pas éprouvé le frisson de ceux qui

> Atterrés ont senti que l'Inconnu lui-même
> Leur était apparu dans cet Homme Suprême.

Il n'a pas mesuré en lui

> Toute la quantité de Dieu qui tient dans l'homme.

Il a méconnu dans sa critique malveillante et mesquine

> Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain,
> (Hugo).

Au début de sa carrière littéraire, Godwin avait été mieux inspiré, à notre avis, lorsqu'il écrivait dans son livre d'*Esquisses* (6e sermon) : « Un tel caractère n'est-il simplement qu'humain ? C'est la voix d'un Dieu, non celle d'un homme. En vérité c'était le fils de Dieu. Le fourbe le plus artificieux, l'imposteur le plus expérimenté, n'aurait jamais pu nous duper à tel point. Au pied de cette croix, je veux pleurer mes folies passées. » (2)

---

(1) *Unpubl. Essays*, Cf. également Essay IV : on the Death of Jesus.

(2) *Sketches in History*, in six sermons, 1784.

Sans doute, les *Esquisses* sont un ouvrage de jeunesse et les idées de Godwin ont évolué. Prenons alors une production de son âge mûr, écrite sous le pseudonyme de Baldwin. Voici ce que l'auteur déclare d'un livre sur la mythologie destiné aux enfants et intitulé le *Panthéon*. « Quelques personnes semblent redouter, dit-il, dans la préface, que quelques élèves ne préfèrent la religion de Jupiter à celle du Christ. Or, nous possédons une religion par laquelle " la vie et l'immortalité ont paru à la lumière ; " qui nous enseigne la sublime leçon de l'unité divine, l'amour que nous devons à notre prochain comme à nous-mêmes. Cette religion ne craint pas d'être comparée à la religion de l'ancienne Grèce : ce serait pour un Chrétien un blasphème. Ne craignons pas d'écarter un seul fidèle de la croix du Christ. »

Oui, sans doute, objectera-t-on, Godwin a écrit cette apologie du Christianisme, mais il a répudié toutes les œuvres de Baldwin. Il a reconnu depuis qu'il avait publié ces œuvres sous l'empire de la nécessité, qu'il ne s'y était pas montré lui-même.(1)

Soit, mais, dans ce cas, qui nous répondra de la sincérité des *Essais posthumes* ?

Nous n'insisterons pas sur les nombreux passages (2) qui déparent l'ouvrage. Choisissons plutôt le dernier essai écrit, non dans un état d'esprit violemment négateur ou d'incompréhensible fureur antichrétienne mais sur un ton modéré, vraiment philosophique. Nous y trouverons, dans la mesure où les croyances de Godwin sont saisissables, un exposé probablement exact de ses pensées sur Dieu et la nature.

« Je ne considère pas mes facultés intellectuelles comme assez puissantes pour se prononcer sur la cause de toutes choses. Il me suffit d'accepter simplement, tel qu'il est, notre globe terrestre.

« Cela ne m'empêche pas toutefois de reconnaître l'existence de quelque chose d'admirable, au delà de toute expression, dans

---

(1) *The Pantheon* or Ancient History of Greece and Rome, by Ed. Baldwin, Esq. L'ouvrage est dédié au Rév. Matthew Raine, (1806).

(2) Cf. par exemple le passage suivant : Christianity has *probably* been of some service to mankind. V. aussi en quels termes blessants et injustes Godwin parle des Réformés et de leurs doctrines. (*Unpubl. Essays*, p. 203.)

le système de l'univers, ou de regarder, avec la plus grande humilité et le plus grand respect, ce principe, quel qu'il soit, qui agit partout autour de moi... Donner le nom de sagesse à la formation de la terre et de tout ce qu'elle renferme, me paraît une sorte d'anthropomorphisme qui me pousserait à modeler d'après l'esprit humain la cause incompréhensible des choses... La vie est un mystère... Sans prétendre expliquer les moyens par lesquels opère le grand principe de tout ce qui est, nous n'en reconnaissons pas moins ses bons et salutaires effets...

Comment l'univers se trouve-t-il être ce qu'il est en ce moment?

« C'est un secret que l'homme s'efforcera en vain de pénétrer. Si nous n'avons pas un ami omniscient, veillant perpétuellement sur les choses qu'il a créées, il y a néanmoins, dans la nature, un principe qui agit en vue de notre bien... Il est actif en notre faveur pendant le sommeil : il est pour nous comme une providence. .

« Qu'y a-t-il derrière le rideau ? Qu'y a-t-il au delà de l'extrême limite de notre vie sublunaire ? Rien, probablement. Nous savons ce que nous sommes, nous ne savons pas ce que nous serons.

« N'ayons pourtant pas de craintes vaines... » (1)

Devant l'inconnu de la mort, le sage garde sa fermeté inébranlable. C'est le dernier mot du philosophe qui veut, à tout prix, connaître toute la vérité, dût-il en pleurer de tristesse : sa conclusion est celle d'un stoïcien sceptique. (2)

---

(1) *Essays hitherto Unpublished*, XIV.

(2) Nous avons choisi, dans l'étude qui précède, les œuvres principales de Godwin : 1° son grand traité, 2° *Caleb Williams* et *Saint-Leon*, 3° les essais. La *Réponse au Dr Parr*, et la *Réponse à Malthus* sont entrées naturellement dans le cadre de cette étude. Mais nous avons volontairement laissé de côté les œuvres médiocres et généralement peu estimées que nous pouvons ranger en plusieurs groupes : 1° les romans, *Fleetwood*, *Manderille*, *Clondesley* ; 2° les biographies et ouvrages historiques, *William Pitt* ; *G. Chaucer* ; *History of the Commonwealth* ; 3° les ouvrages classiques publiés sous les pseudonymes de Baldwin et de Marcliffe dont on trouvera le titre à l'index bibliographique placé à la fin de ce volume.

CONCLUSION

I

Dans l'étude qui précède, nous avons cherché à donner une idée de l'œuvre de Godwin et, dans ce but, nous avons choisi la *Justice Politique* et les *Essais*, ainsi que les deux romans que l'on considère généralement comme les meilleurs que Godwin ait écrits, c'est-à-dire *Caleb Williams* et *St-Leon*. Nous pensons, avec la plupart des critiques anglais et français, que les œuvres dont nous venons de parler présentent seules quelque intérêt. (1)

Il nous reste maintement à reprendre les idées principales de la *Justice Politique*, en opposant à ces idées celles que Burke a exposées avec éclat dans ses *Réflexions sur la Révolution française*.

Nous aurons ensuite à reproduire les jugements des principaux critiques sur l'ensemble des œuvres de Godwin et nous essaierons enfin de dégager de ces témoignages favorables ou hostiles une conclusion personnelle.

Il ne faut pas juger l'*Enquête sur la Justice Politique* dans ses détails, mais plutôt dans son esprit et ses tendances. Si nous examinions en effet tous les problèmes que soulève Godwin dans cet ouvrage, le cadre de notre étude serait démesurément agrandi. Nous relèverions, sans peine, un grand nombre de

(1) « Si quelque critique était porté à pousser plus loin ses études, je crains fort qu'il n'éprouve une déception. » Leslie Stephen, Godwin's Novels, *National Review*, 1892.

thèses paradoxales dont quelques-unes, nous le savons déjà, ont été abandonnées par l'auteur lui-même. Nous serions même dans l'impossibilité absolue de résoudre ces questions si complexes et si difficiles.

Quel est en effet le sociologue qui pourrait, même de nos jours, avoir des opinions arrêtées sur la part respective des influences physiques ou morales dans la formation du caractère ; (1) sur l'avantage ou le désavantage d'un code de lois très simples ; (2) sur la meilleure forme possible de gouvernement, ou sur la suppression du gouvernement lui-même (3) ; sur les conséquences qui découleraient de l'abolition du mariage (4) ; sur la suppression de la propriété individuelle (5) ; sur l'accroissement de la population (6), et les rapports de cet accroissement avec la loi des subsistances ; sur les rapports qui existent entre les progrès du savoir et le développement de l'idée de justice ; sur les limites du progrès scientifique ; sur le perfectionnement moral dont l'homme est susceptible ; sur un grand nombre de sujets d'égale importance ? - Le propre des écrivains tels que Godwin (et ce défaut est commun à la majorité des philosophes de l'école révolutionnaire) est de s'abandonner au raisonnement sans aucun souci des faits, de commencer à « poser le principe à priori » et de prétendre ensuite « plier les faits à la doctrine » (7). Par cette méthode facile, toutes les difficultés disparaissent, car le philosophe, dans ses recherches spéculatives, n'est occupé que de son idéal abstrait et « rien n'offre moins d'obstacles que de perfectionner l'imaginaire. » (8)

---

(1) *Pol. Just.*, L. I, ch. VII.

(2) *Ibid.*, L. VII, ch. VIII.

(3) *Ibid.*, L. VI, ch. II, III.

(4) *Ibid.*, L. VIII, ch. VI.

(5) *Ibid.*, Cf. aussi, *Réponse à Malthus.*

(6) *Ibid.*, L. VIII.

(7) A. Sorel, l'*Europe et la Révol. Franç.*, p. 358, cité de Rémusat : l'*Angleterre au XVIIIe s.* t. II, p. 449.

(8) Cf. Legouis, *Jeunesse de Wordsworth.* « Là plus de ces démentis irritants que les faits ironiques infligent aux systèmes. Plus de ces contradictions et de cette incohérence que présente à l'esprit logique l'illogique réalité. » L. II, ch. IV, p. 264.

Ste-Beuve, *Causeries*, t. III, p. 510. (Correspondance de Mallet du Pan).

A ce point de vue il est vrai de dire que « la construction d'une Utopie est un amusement innocent. » (1)

Un amour ardent des réformes, et la croyance que toutes les réformes que la raison et la logique approuvent, doivent être réalisées, tels sont les sentiments caractéristiques de Godwin dans la *Justice Politique*. Il faut joindre à ces sentiments le mépris du passé.

L'état d'esprit exactement contraire est celui de Burke, dans son œuvre, dont nous allons donner quelques extraits. Nous avons choisi Burke, parce que, contemporain de Godwin, c'est lui qui représente avec le plus d'éloquence, dans la forme et dans le fond, les théories opposées.

L'auteur des *Réflexions sur la Révolution Française* (2) est l'ennemi des révolutions et des métaphysiciens politiques. « Toutes les réformes que nous avons faites jusqu'ici, écrit-il, dérivent du respect envers la tradition ancienne. (3)

« L'esprit d'innovation résulte d'un caractère égoïste et de vues étroites. On ne songe pas à la postérité quand on ne veut jamais jeter un regard vers ses ancêtres. (4)

« Vous avez agi comme si tout était à recommencer... Vous n'auriez pas dû considérer les Français comme un peuple né d'hier... Vous avez voulu créer pour un grand royaume une constitution entièrement nouvelle, depuis le monarque assis sur le trône, jusqu'au conseil de fabrique d'une paroisse. Mais " des sots s'élancent sur la voie que les anges craignent d'effleurer. " (5)

---

(1) Patten, *The Development of English Thought*, New-York, 1899, p. 296.

Cf. dans l'ouvrage ci-dessus les principaux éléments psychologiques de l'utopiste anglais (Ch. V, p. 276 et sq., the Economists).

(2) *Reflections on the French Revolution*, 1790.

(3) *Ibid.*, p. 305.

(4) *Ibid.*, p. 307.

(5) *Reflections*, p. 318. Cf. aussi p. 316 où Burke raille l'inexpérience des membres d'une assemblée « arrachés soudain aux rangs les plus humbles de la hiérarchie ».

Comparer avec ce qu'écrira André Chénier quelques années plus tard : « Quand les tavernes et les lieux de débauche vomissent par milliers des législateurs, des magistrats et des généraux d'armée, qui sortent de la

Voici un passage des *Réflexions* qui annonce Malthus :

« A quoi sert de discuter le droit abstrait d'un homme à la nourriture et aux remèdes ? Il s'agit de la méthode de se les procurer et de les administrer. Dans une délibération de ce genre, je conseillerai toujours de recourir au paysan ou au médecin, plutôt qu'au professeur de métaphysique.

« L'art de construire le plan d'une société, de la rénover, de la réformer, comme toute autre science expérimentale, ne peut être enseigné à priori. (1)

« Et ce n'est pas une expérience de peu de durée qui pourra nous donner cette connaissance pratique, parce que les effets réels des causes morales ne sont pas toujours immédiats....

« La science du gouvernement a un caractère tellement pratique, exige tant d'expérience, (plus d'expérience qu'un homme ne saurait en acquérir dans sa vie entière, quels que soient sa capacité et son pouvoir d'observation) que nul ne devrait, sans précautions infinies, s'aventurer à démolir un édifice qui a pu répondre, même d'une manière passable, aux fins sociales communes, pendant des siècles, ou à le reconstruire, sans avoir sous les yeux des modèles et des exemples dont l'utilité a été éprouvée. » (2)

Burke défend la constitution anglaise, malgré ses défauts, et il la préfère aux constitutions « simples », produits de l'abstraction révolutionnaire. (3)

« Les gouvernements simples sont radicalement imparfaits. Si vous envisagez la société à un seul point de vue, vous trouverez que ces formes politiques simples sont infiniment attrayan-

---

boue pour le bien de la patrie... ». Ste-Beuve, *Causeries*, t. IV, p. 163.

« Pas un commis marchand formé par la lecture de l'*Héloïse*, point de maître d'école ayant traduit dix pages de Tite-Live... qui ne fasse aujourd'hui une constitution. Cependant la société s'écroule durant la recherche de cette pierre philosophale de la philosopie spéculative. Elle reste en cendres au fond du creuset. » Correspondance de Mallet du Pan, *Causeries* t. III, p. 510.

(1) *Reflections*, p. 333.

(2) *Ibid.*, p. 334.

(3) Le ton de la période révolutionnaire est donné par le mot « simplification ». Dowden, *The French Revol. and Eng. Lit.*, p. 13.

tes. Chacune atteint sa fin unique plus parfaitement qu'une forme complexe ne peut atteindre ses fins complexes. Mais mieux valent quelques imperfections et quelques anomalies dans l'ensemble, qu'un soin rigoureux donné à quelques parties, à une négligence totale de quelques autres. (1)

« L'hypocrite se complait dans ces spéculations sublimes. Comme il n'a pas l'intention d'aller plus loin que la théorie, il n'en coûte rien de professer une théorie magnifique... Ces sortes de gens sont si occupés de leurs théories sur les droits de l'homme qu'ils ont complètement oublié sa nature... (2)

« Sans ouvrir aucune voie nouvelle à l'intelligence, ils ont réussi à obstruer celles qui vont au cœur. » (3)

Cédant aux exigences de la raison abstraite, les révolutionnaires français sacrifient la famille à l'humanité, le passé au présent. Or toutes les générations sont solidaires.

« Nous sommes les héritiers de nos ancêtres et nous ne devons point gaspiller notre héritage: par cette facilité à changer la forme de l'Etat, suivant le caprice flottant de l'imagination et de la mode, la continuité de la chaîne qui lie la communauté serait rompue. Nulle génération ne se rattacherait à une autre génération, et les hommes ne vaudraient guère plus que les mouches d'un été. » (4)

Burke est d'ailleurs convaincu de l'inutilité des réformes hâtives. « Vous pourrez changer le nom des choses, mais les choses elles-mêmes, sous une autre forme, subsisteront. » (5)

---

(1) *Reflections*, p. 335. V. supra, Mackintosh, *Le Droit des gens*.
« L'organisation sociale, dit Espinas, est toujours allée en se compliquant et s'intégrant dans son ensemble.» *La philos. soc. et la Rév. Franç.*, p. 76.

(2) *Ibid.*, p. 336.

(3) *Ibid.*, p. 327.

(4) *Reflections*, p. 367. Cf. aussi p. 440 : « Quand les grands intérêts de l'humanité sont en jeu, pendant une longue succession de générations, ces dernières ont le droit de participer aux conseils où l'on doit leur faire subir des modifications si profondes. »

(5) *Ibid*,, p. 412.
« Si nous pouvons affirmer quelque chose de l'avenir, c'est précisément qu'il sera dans ses lignes générales et, en un sens différent, semblable au passé..... On ne verra pas les étoiles tomber du firmament ni les montagnes s'entrechoquer ; mais on ne verra pas non plus, à un signal

Est-ce à dire que Burke condamne toute espèce de réforme ? Non, sans doute. Il demande que le réformateur soit d'une prudence infinie, mais il reconnaît que le désir d'améliorer ce qui existe, est légitime.

« Il y a mieux qu'une alternative de destruction absolue ou de conservation sans réformes. *Spartam nactus es, hanc exorna.* Ce conseil renferme, à mon avis, un bon sens profond, et un honnête réformateur ne devrait jamais s'en départir. Je ne peux concevoir qu'un homme puisse s'élever à un tel degré de présomption qu'il considère son pays comme une carte blanche sur laquelle il peut griffonner ce qu'il lui plait.

« Un théoricien ardent et généreux peut souhaiter une société autrement constituée que celle qu'il a trouvée, mais le véritable homme politique considère toujours comment il pourra mettre le mieux à profit les matériaux existants. Une disposition à conserver, unie à l'aptitude à améliorer, réalise mon idéal de l'homme d'Etat. Tout le reste est de conception vulgaire et d'exécution périlleuse. (1)

« C'est tout autre chose que de conserver et de réformer tout à la fois. Quand on conserve une vieille institution dans ses parties utiles, que ce que l'on ajoute doit être adapté à ce que l'on garde, il faut mettre en œuvre beaucoup de vigueur d'esprit, une attention persévérante et ferme, des facultés diverses de comparaison et de combinaison, et les ressources d'une intelligence fertile en expédients....

« On objecte la lenteur de ce procédé... Une des qualités de la méthode dont le temps représente l'un des facteurs, c'est qu'elle agit lentement et parfois d'une manière presque imperceptible. Si la circonspection et la prudence font partie de la sagesse, quand nous n'agissons que sur la matière brute, ces qualités deviennent aussi une partie de notre devoir lorsque

---

donné, les hommes renoncer à la distinction du mien et du tien, et la souffrance disparaître du milieu de nous. Point de cataclysme, mais point d'Eden. Le monde ne finira pas; il ne fera pas place non plus à un monde radicalement différent de celui-ci. Espinas, *La philos. sociale et la Révol. Française*, p. 77. »

(1) *Reflections*, pp. 427 et 428.

l'objet de notre démolition et de notre construction n'est pas seulement la brique et le bois, mais des êtres sensibles, lorsque, par le changement soudain de leur état, de leur condition et de leurs habitudes, des multitudes d'hommes peuvent être rendus malheureux. » (1)

« Les vieilles institutions sont jugées par leurs résultats. Si le peuple est heureux, uni, prospère et puissant, nous présumons le reste. Nous concluons que cela est bien dont le bien dérive. Ces institutions ne sont pas souvent édifiées d'après une théorie, c'est plutôt d'elles que les théories sont déduites. » (2)

Dans toute société complexe doivent co-exister la diversité des intérêts et les inégalités de situation.

« Le paysan doit être assez raisonnable pour ne pas proclamer l'égalité abstraite de ses moutons, de ses chevaux et de ses bœufs et pour ne pas refuser à chaque espèce particulière les soins et le travail appropriés... tandis que l'économiste, berger de ses concitoyens, s'élevant dans les nuages de la métaphysique, est résolu à tout ignorer de son troupeau, sauf la qualité d'homme en général... Ces législateurs et alchimistes ont voulu confondre les catégories de citoyens en une masse homogène. (3)

« Pour faire un gouvernement, il n'est guère besoin de sagesse. Etablissez le siège de l'autorité, enseignez l'obéissance et la chose est faite. C'est encore plus facile de rendre libre : il n'est pas nécessaire de guider, il suffit de lâcher les rênes. Mais pour former un gouvernement libre, c'est-à-dire pour tempérer ces éléments opposés de liberté et de contrainte dans une œuvre harmonieuse, il faut beaucoup de réflexion profonde, un esprit éclairé, puissant, combinateur... » (4)

Animé d'un tel esprit de conservation, de respect du passé, et de toutes les institutions établies, Burke défend non seulement toutes les religions, mais encore les préjugés et les superstitions populaires.

---

(1) *Reflections*, p. 439.
(2) *Ibid.*, p. 443.
(3) *Ibid.*, p. 455.
(4) *Ibid.*, p. 515.

« Les vrais partisans de la tolérance protègent toute religion parce qu'ils aiment et vénèrent le grand principe sur lequel toutes reposent et le noble but qu'elles poursuivent.

« Quant à la superstition, c'est la religion des intelligences faibles, Il faut la tolérer, sous peine de priver ces intelligences faibles d'une ressource nécessaire même aux intelligences les plus vigoureuses.

« Le corps de doctrine de toute véritable religion, c'est l'obéissance à la volonté du souverain du monde, la confiance dans ses déclarations, l'imitation de sa perfection. Le reste nous appartient... Le sage n'est pas le censeur le plus sévère du fou. S'il était obligé de faire un choix entre les erreurs et les excès de l'enthousiasme qu'il condamne ou tolère, peut-être penserait-il que la superstition qui crée vaut mieux que la superstition qui détruit, celle qui embellit un pays, mieux que celle qui le défigure, celle qui l'enrichit, mieux que celle qui le dévaste... (1)

« Beaucoup de nos théoriciens, au lieu de condamner les préjugés ordinaires, emploient leur talent à découvrir la sagesse latente qu'ils renferment. Ils trouvent plus sage de garder le préjugé avec la raison qu'il contient, que de rejeter ce vêtement du préjugé, pour ne garder que la raison toute nue. (2).

« Nous savons, et, ce qui vaut mieux, nous sentons intérieurement, que la religion est la base de toute société civile, la source de tout bien et de tout bien-être. Nous sommes si convaincus, en Angleterre, de cette vérité, qu'il n'est pas de rouille superstitieuse dont l'absurdité accumulée des siècles ait recouvert l'esprit humain, que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des Anglais ne préfèrent à l'impiété...

« Si jamais nos croyances religieuses demandent à être élucidées, nous ne ferons pas appel à des athées pour les expliquer. Nous n'éclairerons pas notre lampe à ce feu impur... Nous le parfumerons d'un autre encens que la matière abjecte importée par les contrebandiers d'une métaphysique frelatée... (3) Nous

---

(1) *Reflections*, pp. 429 et 430.
(2) *Ibid.*, p. 359.
(3) *Ibid.*, p. 362.

ne sommes pas des disciples de Voltaire. Helvétius n'a pas fait de progrès parmi nous... Nous craignons Dieu. Nous regardons les rois avec crainte, le parlement avec affection, les magistrats avec égards, les prêtres et la noblesse avec respect .. (1)

« Je n'aime pas à voir détruire quoi que ce soit, à voir causer aucun vide dans la société, aucune ruine à la surface du sol... » (2)

Nous pouvons essayer, dès maintenant, après la lecture de ces extraits, de dégager les principaux traits de la physionomie de Burke.

On n'a pas de peine à voir que Burke évite de mettre en lumière les fautes des ordres privilégiés, fautes qui amenèrent la Révolution. Il ferme trop souvent les yeux sur les vices de l'ancien régime. Il n'insiste que sur « le danger de l'invasion du monde par les idées nouvelles. » (3) Mais il est à supposer que Burke n'eût pas agi différemment, s'il eût connu la misère du peuple en France aussi bien qu'Arthur Young lui-même.

On sait que ce dernier, après avoir fait un tableau désolant de l'état du royaume, était persuadé qu' « une réforme constitutionnelle était possible » (4) et que la révolution était désastreuse pour la France. Telle était également l'opinion de Burke.

« La France, écrit ce dernier, aurait pu se rendre libre sans violence. » (5) Burke souffre des atrocités commises et s'indigne des excès de la multitude. Homme d'Etat lui-même, il a pris part aux affaires de son pays : il n'est donc pas seulement « un philosophe de cabinet, » (6) comme Godwin. Il sait, par expérience, que l'homme est un être formé de passions et de sentiments autant que de raison. Il dirait volontiers comme Wordsworth (7) que « l'âme humaine est compoée de mille facultés et de deux fois dix mille intérêts. » C'est pourquoi les gouvernements simples, les systèmes de morale fondés sur le raisonnement seul et la logique abstraite, ne peuvent convenir à l'homme vivant dans

---

(1) *Reflections*, pp. 358 et 359.
(2) *Ibid.*, p. 410.
(3) Smyth. *Lectures*, (*loc. cit*).
(4) Dowden, *The French Rev. and. Engl. Lit.*, Anti-Revolution, p. 128.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*, p. 96.
(7) *Excursion*, IV, 987.

une société particulière, avec des habitudes, des goûts particuliers.

Burke ne veut être classé ni parmi les théoriciens qui perdent de vue la nature complexe de l'homme et légifèrent dans l'absolu, ni parmi les empiriques purs dont les maximes de conduite se tirent des évènements, au fur et à mesure qu'ils se produisent et qui, « aux principes généraux » (1) substituent les expédients habiles.

Burke n'est pas ennemi des théories abstraites, comme on le dit parfois : il est ennemi des sophismes révolutionnaires.

« Je ne veux pas avilir la théorie et la spéculation, dit-il, parce que ce serait avilir la raison elle-même. Non, chaque fois que je combats une théorie, c'est en tant que faible, erronée, fausse, sans fondement, imparfaite ; et l'un des moyens de découvrir que c'est une théorie fausse, est de la rapprocher de l'expérience. Voilà la pierre de touche de toutes les théories qui concernent l'homme et les affaires humaines. » (2)

Il appelle le cœur de l'homme au secours de la raison. Il n'applique pas une seule de ses facultés à ses recherches, mais toutes les facultés, l'être tout entier. Et comme le cœur de Burke est « aussi large que son esprit, » (3) la raison en est vivifiée. « Ce qui guide sa plume, » quand il écrit, « c'est tout l'homme, » (4) son intelligence et ses passions. « Un tel homme, dit Dowden, (5) ne pouvait être ni un simple pédant, ni l'oracle d'une coterie. »

Enfin Burke est profondément religieux. « Il considère son devoir envers Dieu comme le fondement de tout » (6) et « l'ordre social comme étant d'institution divine. » (7)

Sur ce point, Burke pourrait être rapproché de Berkeley, pour lequel l'ordre naturel garantit l'ordre politique et social. (8)

---

(1) Dowden, *op. cit.*, p. 98.

(2) *Ibid.*, p. 101 et 102. — Cf. *Present Discontents*, cité par Morley, dans *Burke*, p. 52.

(3) *Ibid.*, p. 116.

(4) *Ibid.*, p. 95.

(5) *Ibid.*, p. 96.

(6) Sir Fitzjames Stephen, cité par Dowden, p. 105 ; Burke est, à juste titre, rapproché de Berkeley.

(7) Dowden, p. 106.

(8) Voir notre étude sur le *Commonplace Book* (*Sermon sur l'Obéissance passive*, ch. III.)

II

Il y a plus que des différences d'opinion entre Burke et Godwin: il existe, entre ces deux philosophes, une opposition absolue provenant de l'éducation, des goûts, du tempérament de chacun d'eux. Ils sont chacun le type d'une classe d'esprits: Burke représente l'amour de tout ce qui existe, de la religion, du gouvernement, des coutumes de son pays. Godwin, nourri des doctrines encyclopédiques, méprise le présent et le passé, et se tourne vers l'avenir (1). Les critiques anglais, en jugeant l'œuvre de Godwin, ont généralement adopté le point de vue de Burke : cela est surtout vrai de ceux qui ont écrit dans la première moitié du XIXe siècle. De nos jours, le calme a succédé à la tempête, la froide impartialité aux attaques violentes. Mais, tandis que les uns louent la logique sévère et hardie de la *Justice Politique*, d'autres n'éprouvent encore que de la répulsion pour ces abstractions de la métaphysique politique.

Nous ne reviendrons pas sur les critiques de Marie-J. Chénier et de l'abbé Morellet à propos de *Caleb*. (2)

Nous dirons quelques mots de Mme de Staël qui, d'après H. Crabb Robinson, a connu Godwin. Elle se défend d'avoir emprunté à l'auteur de la *Justice Politique* autre chose que « le système de la perfectibilité de l'espèce humaine » qui, « heureusement, ajoute-t-elle, n'appartient pas plus à moi qu'à Godwin. »

Voici le passage: « Godwin, aussi, dans son ouvrage sur la justice politique, soutient le même système ; mais, quoique ce soit un homme de beaucoup d'esprit, sa raison ne m'a pas paru assez sûre pour le citer jamais comme une autorité. L'on a prétendu que j'avais pris quelques idées de mon ouvrage, où il n'est question que de littérature, dans la *Justice Politique* de Godwin ; je réponds par une dénégation simple. Je défie qu'on cite une seule idée de cet ouvrage que j'aie mise dans le mien, excepté

(1) « La perception d'un idéal utopique est une cause d'aversion pour le présent. » Patten, *Development of Eng. Thought*, p. 288.

(2) Cf. supra, *Caleb Williams*.

le système de la perfectibilité de l'espèce humaine..... Je crois avoir essayé, la première, d'appliquer ce système à la littérature. » (1)

D'après Félix Rabbe, traducteur de Shelley (2), personne n'a mieux jugé le livre de la *Justice Politique* que Benjamin Constant dans ses *Mélanges de littérature et de politique.* » (3) Benjamin Constant qui avait été lié avec Mackintosh et avait traduit la *Justice Politique*, n'a jamais publié sa traduction, parce qu'il a craint de « répandre des principes antisociaux et des prédictions chimériques. » Il définit ainsi ce que Godwin entend par justice politique, « la loi unique et fondamentale qui doit servir de règle aux institutions des peuples, comme aux relations des individus. » Après cette définition, il étudie successivement la métaphysique, la morale et la politique du traité.

Benjamin Constant trouve que la métaphysique de Godwin est fausse et commune. « Godvin exagère Locke, fait de l'homme le jouet passif des impressions du dehors. » (4)

La partie morale « est encore plus défectueuse... »

« Séduit par l'idée de justice abstraite, il veut soumettre à cette justice stricte, tous les mouvements, toutes les affections, tous les engagements de l'homme ; de là ses paradoxes sur la pitié, la reconnaissance et les promesses. Je le crois de bonne foi, mais ces assertions dénotent une telle ignorance de l'homme en société (ignorance qui résulte de la vie contemplative), que, toutes bizarres qu'elles sont, elles méritent à peine d'être réfutées.

« Ce n'est pas, ajoute judicieusement B. Constant, en étouffant les affections qu'on donnera du bonheur à l'espèce humaine ». L'homme doit être « partial par goût » et « s'entourer d'un cercle d'êtres chéris », sans abandonner ses devoirs envers ses semblables.

---

(1) Mme de Staël, *de la Littérature*, préface à la 2e édition, (1872), p. 8.

(2) *Shelley, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1887, p. 165, note 1.

(3) De Godwin et de son ouvrage sur la *Justice Politique.* (éd. Pichon et Didier, 1829, ch. IX.)

(4) Voir dans notre ch. sur les origines de *Pol. Just.*, la doctrine d'Helvétius contre laquelle Godwin s'est proposé de réagir plus tard.

La partie politique, malgré ses erreurs, est « la seule importante », de l'avis de Benjamin Constant, qui relève le faux principe qui a servi de point de départ à Godwin et d'après lequel « le gouvernement est un mal nécessaire. »

Pour Benjamin Constant, au contraire, (et nous nous rangeons volontiers à l'opinion de ce juge éclairé), le gouvernement est un bien, quand il reste fidèle au but dans lequel il a été institué et qui est « d'empêcher les hommes de se nuire. »

Le gouvernement n'est un mal, que « lorsqu'il sort de sa sphère » ; dans ce cas, « c'est comme usurpation qu'il est un mal » ; par exemple, « lorsqu'il s'arroge des fonctions qui ne lui appartiennent pas, telles que la surveillance des idées. »

Benjamin Constant relève une conséquence également fausse de ce point de départ faux : Godwin désire qu'il y ait le moins de gouvernement possible. « Il faut, au contraire, répond B. Constant, que le gouvernement soit très fort, mais circonscrit dans l'enceinte légitime ».

Au nombre « des vérités neuves, des idées profondes », qui échappent aux défauts de la doctrine générale, le critique distingue « une analyse ingénieuse et convaincante des inconvénients de l'autorité », ainsi que la réfutation de « l'hypothèse perfide et dangereuse sur les erreurs utiles ». A ces mérites divers, s'ajoute l'honneur de « démasquer la tyrannie des partis ».

Dans la conclusion de ce remarquable chapitre, après avoir mis en relief les imperfections du plan de la *Justice Politique*, l'absence des « ménagements nécessaires pour faire accueillir, ou même examiner sans répugnance, des notions trop différentes des opinions reçues, » les idées, « tantôt bizarres, tantôt surabondamment incontestables, la maladresse du détail » jointe à « la témérité des hypothèses », B. Constant déclare que *Political Justice* est loin d'être un bon ouvrage, mais qu'il invite le lecteur attentif à penser par lui-même et le dispose à juger toutes les doctrines et toutes les institutions avec impartialité et indépendance.... » (1)

---

(1) *Mélanges*. ch. IX, *loc. cit.*

Que le lecteur veuille bien se reporter au chapitre sur la querelle de Godwin avec le Dr Parr et Mackintosh, il y verra que Godwin ne se proposait pas d'autre but que d'appeler l'attention des esprits sur la plupart des théories qu'il soutient et dont il reconnaît lui-même les difficultés. Il est vrai que l'aveu a été tardif et n'est venu qu'après le triomphe de ses adversaires.

Ainsi Benjamin Constant a su rendre justice à Godwin. Les historiens français de la littérature anglaise dans la deuxième moitié du XIXe siècle, M. Mézières et M. Augustin Filon, n'ont parlé que de *Caleb Williams*. M. A. Filon se montre très dur à l'égard de Godwin, « écrivain fanatique », auquel il reconnaît « une sorte de puissance psychologique. » (1)

Mais l'œuvre de Godwin a été, jusqu'à une époque récente, assez négligée.

Godwin a été jugé avec beaucoup plus d'indulgence par Benjamin Constant que par W. Smyth dans ses *Lectures on the French Revolution* (2). Ce dernier critique accuse Godwin d'emprunter ce qu'il y a de bon dans son livre et de n'être original que dans ce qu'il y a de ridicule. Le traité est « révolutionnaire de la première à la dernière page ». W. Smyth n'a qu'une confiance limitée dans le progrès par les institutions politiques : il ressemble à cet égard à Malthus. Il compte plutôt, sur le " self-help ". Enseignons la bienveillance aux riches, la frugalité et le travail aux pauvres ; « laissons à chacun le soin d'améliorer son état. » Les ouvrages tels que celui de Godwin ne peuvent qu'amener les esprits à faire preuve d' « une impatience et d'un mépris déraisonnables à l'égard des principes plus modestes, moins prétentieux sur lesquels doivent se régler ceux qui voudraient améliorer la condition de leurs semblables. » (3)

Nous avons hâte d'arriver aux ouvrages publiés récemment par Leslie Stephen et Dowden.

---

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, ch. XXX, p. 608.
(2) *Lectures*, XXX.
(3) *Ibid.*

Mr Leslie Stephen (1), historien de la pensée anglaise au XVIIIe siècle, rattache Godwin à l'école française, et, en particulier « aux théoriciens qui représentèrent la première poussée de la Révolution ». Voici comment Mr Leslie Stephen, dans son important ouvrage, apprécie le caractère de Godwin et l'utopie de la *Justice Politique*.

« Ses opinions, trop enracinées dans la spéculation abstraite, ne pouvaient être modifiées par la tempête qui sévissait dans la région des phénomènes concrets. Il resta fidèle à ses idées, ajouta quelques corollaires, et, impassible, se remit en marche (2). . . . . .

La généalogie intellectuelle de Godwin remonte à Rousseau, Helvétius et d'Holbach. La *Justice Politique* est intéressante en ce qu'elle montre avec clarté « la véritable nature des principes qui excitaient l'horreur de Burke et des conservateurs. » (3)

« L'organisation complexe de la société ne peut être comprise que par une étude attentive de la marche de l'évolution. Sa structure la plus intime aussi bien que chacune de ses particularités superficielles, porte la marque de forces qui ont opéré depuis les premiers temps de la pensée.... L'homme, tel que nous le voyons aujourd'hui, est le produit de forces innombrables; son caractère lui a été légué par une longue série d'ancêtres....

« Le grand mérite de Burke est d'avoir saisi des vérités devenues maintenant familières et d'avoir vu leur rapport avec la spéculation politique. Une complète inconscience de leur importance caractérise l'école révolutionnaire toute entière....

« Godwin aurait désiré, comme d'Alembert, que l'histoire fût abolie... Il aurait sapé, jusqu'aux fondements, l'édifice politique et religieux, pour lui substituer un principe nouveau dont le

---

(1) *English Thought in the Eighteenth Century*, vol. II, ch. II, *The Revolutionists*, p. 252-279.

(2) L. Stephen, *English Thought*, t. II, ch. X, s. 138.

(3) *Ibid.*, ch. X, s. 139.

seul principe de cohérence serait tiré du raisonnement abstrait (1)..

« Le bon Godwin était, comme tous les esprits spéculateurs, naturellement porté à exagérer l'influence de la logique par rapport à l'émotion....

« Sa croyance en la perfectibilité de l'espèce était un corollaire dérivé du développement rapide des sciences... Débarrassé de ses vieilles entraves, conscient de sa force, l'esprit s'élançait à la conquête de tout l'univers physique et moral... Cette toute-puissance devait s'étendre à tout l'ordre social... » (2)

En morale, notre seule règle devait être « d'agir d'après le calcul impartial des résultats, sans permettre que des préjugés personnels obscurcissent le point de vue rationnel... »

Tandis que « les moralistes nous exhortent d'ordinaire à contracter des habitudes vertueuses, Godwin professe que nous sommes déraisonnables en tant que créatures soumises à l'habitude... Nous sommes omniscients en puissance; nous pouvons donc agir, comme l Etre suprême, sans le secours de maximes intermédiaires... Il laisse ainsi tranquillement de côté, comme exception peu importante, ce qui est, en réalité, la condition essentielle du problème, à savoir la puissance limitée de l'homme. » (3)

« Appliquée à la politique, sa méthode est également absolue. L'omnipotence de la raison entraîne l'abolition de toutes les institutions politiques aussi bien que des lois morales.... Mais si la vérité doit nécessairement prévaloir, pourquoi le mal exis-

---

(1) L. Stephen, *op. cit.*, s. 140.

« En vertu d'une loi constante du développement constant de notre savoir, le manque d'une science positive d'une portion déterminée de la réalité est d'autant moins senti qu'il est plus grand.... L'ignorance s'ignore elle-même. La place de la science absente est occupée par des représentations pré-scientifiques, par des constructions et des systèmes où l'imagination et l'entendement trouvent une égale satisfaction ; tout s'explique sans difficultés insurmontables par des principes généraux et abstraits. » Lévy Bruhl, *Morale et science des mœurs*, p. 194.

Cf. aussi : *Espinas*. Les philosophes sont « épris d'une justice absolue et universelle qui ne doit rien à l'histoire ni au droit positif. » (*op. cit.*, p. 77.)

(2) *Engl. Thought*, t. II, ch. X. s. 142.

(3) *Ibid.*, s. 144.

te-t-il toujours ? Pourquoi l'homme, cet être perfectible, est-il si loin de la perfection ?... Une telle doctrine ne pouvait prévaloir que chez des personnes aveuglées par une haine féroce contre l'ordre de choses existant ou dans une époque radicalement antihistorique... (1)

« Les rêves de Godwin n'étaient que des bulles magnifiques condamnées à disparaître rapidement au contact de la dure réalité du monde présent. Cependant la confiance dans la justice et la croyance au pouvoir que possède l'homme d'améliorer son état n'étaient pas entièrement abandonnées, bien que l'une et l'autre ne pussent devenir fécondes que par leur association avec une perception plus claire des conditions de l'existence humaine... (2)

« Les principes français représentés par Paine et Godwin ne se sont jamais bien acclimatés en Angleterre... La condition sociale de l'Angleterre, l'aversion des Anglais pour les théories abstraites absolues,... nous ont empêché d'adopter cette méthode métaphysique et quasi-mathématique de raisonnement en matière politique... Tous les théoriciens Anglais s'accordent pour reconnaître que la vérité politique doit être fondée sur l'expérience... L'imagination splendide de Burke et sa pénétration véritablement philosophique l'ont conduit plus près qu'aucun de ses contemporains, de la vraie méthode historique. » (3)

La condamnation des théories politiques de Godwin par Leslie Stephen est donc motivée par la méconnaissance des lois de l'évolution. Ce point de vue est aussi celui d'Herbert Spencer dans son *Introduction à la science sociale* : « Une critique rationnelle, dit ce grand philosophe, a comprimé les espérances chimériques... Pour passer de l'enfance à la maturité, il n'existe pas de raccourci permettant d'éviter les fastidieuses lenteurs de la croissance et du développement qui se poursuivent par une série d'accroissements insensibles. Chacun de nous n'apporte au mouvement primitif qu'une accélération infinitésimale.

---

(1) L. Stephen, *Engl. Thought*, s. 146.
(2) *Ibid.*, X, s. 156.
(3) *Ibid.*, s. 152.

Avant qu'il se produise dans la nature humaine ou dans les institutions humaines des changements ayant un caractère de permanence qui en fait une part de l'héritage de l'humanité, il faut qu'il y ait eu des répétitions innombrables des pensées, des sentiments et des actions de nature à amener ces changements. Cette marche ne peut être abrégée, il faut la suivre avec la patience nécessaire. » (1)

---

(1) Spencer, *Introduction à la science sociale*, ch. IV. « Mais faute d'une science de la " nature sociale ", nous ne voyons pas encore comment l'art social rationnel pourra modifier la pratique établie dans les grandes questions fondamentales.

« Des tentatives, sans doute, ont été faites, de tout temps, par les utopistes, et encore, surtout depuis un siècle, par les réformateurs communistes, socialistes, fouriéristes et autres, pour instituer une organisation nouvelle de la famille, de la propriété, des relations économiques et de notre société en général.

« Ces tentatives prétendaient se fonder sur la science positive. Mais, en fait, l'effort de leurs auteurs se portait principalement sur la réorganisation de la société et non sur l'étude objective et patiente de la réalité sociale. C'est pourquoi, ils ont pu, sans hésiter, proposer des sujets de réorganisation totale de la pratique existante ; mais c'est pourquoi aussi ils appartiennent encore à la période pré-scientifique.

« Celle-ci n'est terminée que lorsque ces espérances ambitieuses ont disparu. Une fois la conviction bien établie que l'homme ne dispose pas plus aisément de la " nature sociale " que de la " nature physique " et que le seul moyen de conquérir la première comme la seconde, c'est d'en découvrir d'abord les lois, les prétentions deviennent plus modestes. La recherche scientifique apparaît comme la condition préalable d'une intervention rationnelle dans les phénomènes sociaux. Le réformateur se subordonne au sociologue. *Ibid.*, ch. V, p. 106-107. »

« Personne ne s'improvise physicien, chimiste ou physiologiste : le génie le mieux doué a besoin d'un apprentissage... Mais on s'improvise encore sociologue et l'on peut faire écouter du public, même instruit, les solutions plus ou moins ingénieuses que l'on apporte sur les principaux problèmes actuellement soumis à la discussion ; des études spéciales préalables ne paraissent pas être indispensables.....

« Au lieu de nous imaginer que nous avons sans peine l'intelligence complète des faits sociaux, il convient de nous montrer très circonspects dans l'interprétation de ces faits, surtout quand il s'agit de croyances, de sentiments, de pratiques, de rites fort éloignés de nous....

« La science nouvelle se rendra compte de l'immense étendue inexplorée de son domaine. (*Ibid.*, p. 120.)

« Une fois bien comprise, l'extrême complexité des relations entre les faits sociaux, — complexité comparable à celle des phénomènes de la nature organique, — la sociologie, mesurant ce qu'il faut d'efforts, de patience et

Il est juste de reconnaître que Godwin a eu parfois (1) la vision de la lenteur de l'évolution sociale, mais il a eu tort de peindre ce qu'il n'est possible que de pressentir.

Mr Edward Dowden, dans ses conférences sur « *La Révolution française et la littérature anglaise* » (2), consacre son chapitre deuxième aux théoriciens de la Révolution, Godwin et Mary Wollstonecraft. Mr Dowden s'accorde avec Mr Leslie Stephen pour reconnaître que Godwin manque de sens historique et pour faire retomber sur l'époque révolutionnaire les défauts de la *Justice Politique*.

« Aucun écrivain n'exprime plus clairement que Godwin l'individualisme qui caractérise le commencement du mouvement révolutionnaire en Europe : aucun écrivain ne donne de preuve plus frappante du défaut absolu de l'idée et du sentiment historiques.

« L'homme n'est pas représenté comme sortant du passé... La première année du monde est arrivée ; tout l'univers doit être reconstruit, sans aucun souci des tendances héréditaires accumulées, sur les principes de la raison. Il y a quelque chose de sublime, de touchant, de comique, dans cette héroïque folie avec laquelle le philosophe, dans son cabinet de travail, modèle le monde entier de l'humanité. Mais les erreurs, aussi bien que les vérités, appartiennent moins à la personne de l'écrivain qu'à l'époque extraordinaire de l'histoire où il a vécu. » (3)

C'est parce que l'œuvre de Godwin est représentative de cette époque, qu'elle a encore des lecteurs. Nous devons la connaître pour une seconde raison, c'est que nous y retrouvons quelques-unes des tendances actuelles. L'historien littéraire est donc forcé de s'occuper de ce « rêveur. »

---

d'ingéniosité méthodique, pour élucider un seul problème particulier, aura perdu le goût de la spéculation abstraite et générale. Elle abandonnera les vastes questions analogues à celles où la physique ancienne s'est complue, qui prêtent à des raisonnements ingénieux et à des variations brillantes, mais qui n'ajoutent rien à notre savoir. » *(Ibid.*, p. 122.)

(1) *Pol. Just.*, L. VIII, ch. VIII.

(2) *The French Revolution and English Literature*, ch. II, Theorists of Revolution.

(3) *Ibid.*, ch. II, p. 65.

Mr E. Dowden a donc analysé, après Mr Leslie Stephen, les doctrines de la *Justice Politique*, mais il l'a fait en littérateur plutôt qu'en philosophe, sans juger les doctrines et sans montrer l'enchaînement des systèmes.

Il ne s'interdit nullement toutefois d'apprécier le talent de Godwin auquel il trouve plus d'aptitude pour les constructions théoriques que pour la patiente investigation des faits. L'intelligence de Godwin est étroite, comme celle d'un doctrinaire, et, " de même qu'il y a un fanatisme enflammé des passions, il existe aussi uñ fanatisme froid de l'idée." Mr. Dowden est d'avis que cette doctrine a reçu toute sa vitalité du mouvement révolutionnaire.

Telle qu'elle est, elle a exercé une grande influence « sur les esprits jeunes et ardents. »

Mr E. Dowden établit un curieux parallèle entre la thèse soutenue de nos jours par P. Bourget, dans son *Disciple* et l'influence de Godwin sur Shelley, qui serait la transposition, dans l'ordre des faits et de la vie réelle, de ce que le romancier français a entrepris de prouver dans sa fiction. Mr Dowden se demande quelle a été la part de responsabilité de Godwin dans les fautes et les erreurs de son élève ? « On peut démontrer que beaucoup d'égarements de la vie de Shelley et presque tous les sophismes qui se cachent derrière son art plein de couleur et d'harmonie, sont dus à sa fidélité constante, aux théories de Godwin, ainsi qu'au zèle qui le poussait à mettre immédiatement en pratique les idées qu'il acceptait comme vraies. » (1)

Mr Dowden pense que la faiblesse capitale du système de Shelley, son manque d'originalité, sont dus à ce fait que le système lui a été imposé par le maître : les erreurs de Shelley sont donc les erreurs de Godwin.

Au nombre des théoriciens révolutionnaires, Mr Dowden place également Holcroft, Bage et Mary Wollstonecraft. Toutefois, de l'œuvre de Holcroft, les *Mémoires* seuls restent dignes d'intérêt. Ses deux romans *Hugh Trevor* et *Anna St-Yves* qui, comme ceux de Bage, *Man, as He Is* et *Hermsprong*, or *Man, as He Is not*,

(1) *Op, cit.*, ch. II, pp. 50 et 51.

font la satire des institutions sociales, sont aujourd'hui oubliés. Parmi ces romans révolutionnaires, *Caleb Williams* a seul survécu. Dowden loue la puissance d'analyse dont Godwin a fait preuve dans ce roman où « prennent corps les doctrines nouvelles. » Malheureusement le ton du moraliste est pédantesque et le sens de l' " humour " lui fait défaut. (1)

III

Nous voici arrivés au terme de notre étude. En résumé, Godwin ne peut revendiquer la découverte d'aucune des théories particulières de la *Justice Politique*. Il n'a fait que les coordonner et leur prêter la vigueur logique de son tempérament en suivant, jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences, les principes posés. Ce n'est donc pas un penseur original.

On peut reprocher à Godwin :

1° D'avoir trop de confiance dans la raison abstraite, dans des généralisations à priori insuffisamment démontrées ;

2° De mutiler l'âme humaine, en retranchant tous les sentiments, et en faisant dominer exclusivement, despotiquement, la seule saison sur les autres facultés dont il semble ignorer la complexité et la force. Il est ainsi porté à nous assigner un but moral beaucoup trop élevé, « un impossible héroïsme. » (2) (Objection de Coleridge, Wordsworth.)

3° De manquer totalement de sens historique, de raisonner dans l'absolu, sans souci de l'expérience et des faits. (Ces divers reproches ont été adressés à Godwin par Malthus, Parr, Mackintosh, ses contemporains, puis, par la plupart des critiques anglais de nos jours.)

Pourtant, quels que soient les défauts du système de Godwin, il faut admettre qu'il a le mérite de forcer le lecteur à penser par lui-même et à examiner toutes les idées reçues ; d'être

(1) *Op. cit.*, pp. 75 et 76.
(2) Leslie Stephen, *Fortnightly Review*. (*loc. cit.*)

inspiré par une philanthropie généreuse et un amour ardent du vrai. Mais il ignore l'art d'orner ses pensées de couleurs aimables et son talent austère se complait dans les drames sombres, les peintures de la haine ou du désespoir.

Quant au sort réservé à ses écrits, nous ne nous risquerons pas à le prédire. Il est à présumer que la *Justice Politique*, dont le nombre de lecteurs doit être excessivement restreint, est destinée à tomber dans l'oubli ; que de toutes les œuvres de morale, de tous les essais, de tous les romans de Godwin, le temps n'épargnera que *Caleb* : c'est bien en effet la meilleure de ses œuvres, celle où la plupart de ses idées se font accepter à la faveur du récit.

Le conte fait passer le précepte avec lui.

La postérité ira chercher des leçons dans Burke et ses disciples plus volontiers que dans Godwin. Elle retrouvera toujours, sans s'en douter, les paradoxes, les erreurs, l'enthousiasme humanitaire de la *Justice Politique*, sous le lyrisme resplendissant de la *Révolte de l'Islam* et du *Prométhée délivré* de Shelley.

BIBLIOGRAPHIE

1 Ouvrages consultés au British Museum (B. M.)

2 Ouvrages consultés à la Bibliothèque Nationale (B. N.)

ŒUVRES DE WILLIAM GODWIN (B. N.)

Baron Frederic of Lovel. Memoirs of the [illegible] Simon [illegible] Lord [illegible] Translated from the original Manuscript [illegible] W. [illegible]

Antonio, a Tragedy in five acts and in verse. London, 1800 [illegible]

Caleb Williams, a Novel. Things as they are [illegible]

second edition, 3 vol., London, [illegible] 12 [illegible]

another edition, 2 vol., Philadelphia, [illegible] 12 [illegible]

another edition, Standard Novels [illegible]

another edition, London [illegible] 1860 [illegible] One of the series entitled the Railway Library.

another ed. with a Memoir of the Author [illegible] Chambers, Edinburgh, [illegible]

trad. en français par Amédée Pichot, [illegible] vol., [illegible]

Cloudesley, a Tale. By the Author of *Caleb Williams*, [illegible]

trad. en français par Jean Cohen, 4 vol., [illegible]

Deloraine, a novel. [illegible] vol., London, [illegible] 12 [illegible]

The Enquirer. Reflections on Education, Manners and Literature, in a Series of Essays. London, 179[illegible] [illegible]

another edition, Dublin, 179[illegible] [illegible]

new edition, Edinburgh and London, [illegible] 12 [illegible]

An Enquiry Concerning Political Justice, and its Influence on General Virtue and Happiness. London, 179[illegible] 2 vol., London, [illegible]

2e edition, corrected 2 vol., London, 179[illegible]

A Reprint of the Essay on Property. Edited by H. S. Salt. London, 1890. 08276. e. 44.

Essay on Sepulchres : or a Proposal for Erecting some Memorial of the Illustrious Dead in All Ages where their Remains have been Interred. London, 1809, 16°, 852. h. 20.

Essays... never before published. London and Aylesbury, 1873, 8° 4017, f. 9.

Faulkener, a Tragedy, (in five acts and in prose), London, 1807, 8°, 841 f. 11.

Fleetwood, or, *the New Man of Feeling*, 3 vol., London, 1805, 12°, 12614, ee 11,

another edition, Standard Novels, n° 22, 1831, 8°, 1153 a. 21.

History of the Commowealth of England from its Commencement to the Restoration of Charles II, 4 vol., London, 1824-28. 8°, 2072, e.

The History of the Life of William Pitt, 1783. 8°, 614 h. 10. (Dédié à Lord Camden.)

Life of Geoffrey Chaucer... Including Memoirs of... John of Gaunt, Duke of Lancaster; with Sketches of the Manners, Opinions, Arts and Literature of England in the 14 th. Century, 2 vol., London, 1803. 4°, 132 c. 14

2° edition, 4 vol., London, 1804. 8°, 1465. k. 2.

Leben Geoffrey Chaucer's... Nach dem Englischen..., C. W. F. Breyer. Iena, 1872. 8°, 10854. b.b. 13.

Lives of T. and J. Philips, Nephews and Pupils of Milton, Including Various Particulars of the Literary and Political History of their Times. London, 1813, 4°, (134-b. 5.)

Lives of the Necromancers; or *an Account of the most Eminent Persons who have claimed or to whom has been imputed the exercise of Magical Power*, London, 1834, 8°, (719 g. 4.)

another edition. 1876. 16°, 12209 b. b. b. 1.

Fleetwood, traduit de l'anglais par Villeterque, 3 tom., Paris, 1805. 12°, 12808, p.

Isabelle Hastings, traduit par Mme Collet, 4 tom., Paris, 1823. 12°, 12808 t. 26.

Mandeville, Tale of the 17 th. Century in England, (dédié à Curran), 3 vol., London, 1807. 8° N. 221.

Mandeville, traduit par J. Cohen, 4 tom., Paris, 81. 12°, 12808 t. 28.

Memoirs of (Mary Wollstonecraft) the Author of "a Vindication of the Rights of Woman", London, 1798. 8°, 629 d. 12. (a)

2° edition, corrected, 1798. 16°, G. 13960.

Of Population. An Enquiry concerning, the Power of Increase in the Numbers of Mankind, being an Answer to Mr Malthus' Essay on that Subject., London, 1820. 8. (1027 c. 11.)

Sketches of History, in six Sermons. London, 1784, 8°, 695. b. 15.

St-Leon, a Tale of the 16 th. *Century.* 4 vol., London, 1799. 12· 12613 e. 7, another edition. Standard Novels. 1153. a. 5.
First American edition, 2 vol., 12611. de 12. Alexandria (U. St.) 1801. 12·

De Saint Leon, St Godwin, a Tale. (Being a Satire on *St Leon*, a novel by W. G.) 1800, 12·, 12613 d. 8.

St Léon, histoire du XVIe siècle. 3 tom., Paris, 1800, 12· 12808 n. 18.

Things as they are; or the Adventures of Caleb Williams, second edition, 3 vol., London, 1796, 12· 12614 f. 13.
another edition, 2 vol., Philadelphia, 1818. 12·, 12611. de. 13.
another edition, Standard Novels no 2. 1831. 8·.
another edition, The Railway Library, London, 1853. 12601. c. 27.

Thoughts Occasioned by the Perusal of Dr Parr's Spital Sermon. — Being a Reply to the Attacks of Dr Parr, Mackinstosh, Malthus and others. London, 1801. 8·, 695. f. 34 (2).
another copy M S notes, by S. T. Coleridge. C. 45. f. 18 (3).

Thoughts on Man, his Nature, Productions and Discoveries; Interspersed with some Particulars respecting the Author, London, 1831, 8·. 528 K. 25.

II. ŒUVRES PUBLIÉES sous le pseudonyme de BALDWIN (EDWARD)

A New Guide to the English Tongue. 626 a. 19.

Fables Ancient and Modern. 4 th. ed., 1808. 12·. 12305 c. 5.

id. id. 9 th. edition... 1821.

The History of England, for the Use of Schools. 1812, 12· *G. 503 of b.b. 39.*

The Pantheon; or Ancient History of the Gods of Greece and Rome, For the Use of Schools and Young Persons of Both Sexes. London, 1806. 12·, 4504 aa.

Dramas for Children. Imitated from the French of Jauffret. 1809. 12· 12808 l. 3.

Fables anciennes et modernes. Traduites de l'anglais, Londres 1806. 12· 12305 b. b. 31.

Outlines of English History, Chiefly Abridged from the History of England by E. B., London, 1856. 600 à 29.

History of Greece, 2· edition, London, 1828, 12· 1305. b. 3.

History of Rome... for the Use of Schools. E. B. London, 1809.
id. Several editions.

Life of Lady Jane Grey and of Lord Guilford Dudley, London, 1824, 12° 10805. a 19.

Autre pseudonyme : *Marcliffe* (Theophilus)

The Looking-Glass. A True History of the Early Years of an Artist (i. e. *W. Mulready.* With illustrations by Mulready.) London, 1805. 12·, 10826 a. 1.

TRADUCTIONS, OUVRAGES ANONYMES

Recherches sur la population et sur la faculté d'accroissement de l'espèce humaine, contenant une réfutation des doctrines de Malthus sur cette matière, trad. par Constancio. Paris, 1821. (B. Nat. : R. 42. 482.)

Mémoires de Mrs Godwin, Paris, 1802.

Remarks on Mr Godwin's Enquiry. 1821. Anonyme. (Br. M. 8205. c. 12.)

II

OUVRAGES ANGLAIS et FRANÇAIS consultés pour cette étude

ALENGRY (F.) *Condorcet*, guide de la Révolution Française et précurseur de la science sociale. Paris, 1903.

ALGER (John G.) *Englishmen in the French Revolution.* London, 1889.

ARNOLD (Matthew). *Essays in Criticism.* Br. M. 2308. b. 2.

BACON. *New Atlantis* (Ideal Commonwealths, ed. H. Morley). London 1890.

BERTAULD. *De la philosophie sociale.* Etudes critiques, 1877.

BOUGLÉ. *Des idées égalitaires.*

BOUTMY. *Du développement de la Constitution et de la société politique en Angleterre.* 1898.

BURKE. *Reflections on the French Revolution.* 1790. Bohn's Library, Standard Works.

CARO (E.) *La Fin du XVIIIe siècle*. Etudes et Portraits. 1881.

CAZAMIAN. *Le Roman social en Angleterre. 1830-1850*. 1904.

CESTRE. *La Révolution Française et les poètes anglais, 1789-1809*. Revue Bourguignonne publiée par l'Université de Dijon. 1906. t. XVI, N°s 1 et 2.

CHÉNIER (M.-J.) *Tableau historique de l'Etat et des progrès de la littérature française depuis 1789*.

CHEVRILLON (André). *Sydney Smith et la renaissance des idées libérales au XIXe siècle, 1894*.

COLMAN. *The Iron Chest*, founded on W. Godwin's novel, 1829. Br. M. 642. a. 18.

COLMAN (the Younger). *Remarks on Mr. Colman's Preface*. Br. M. 1347. e. 12.

CONDORCET. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. éd. Condorcet O'Connor et Arago, 1847 t. VI.

CONSTANT (Benj.) *Mélanges de Littérature et de Politique*. Paris, Le Bailly, 1836, t. IV.

CONWAY. *Thomas Paine et la Révolution dans les deux mondes*. trad. Rabbe. 1900.

CUNNINGHAM (Allan). *Biographical and Critical History of the Last Fifty Years, 1834*. Br. M. 11. 852.

DOWDEN (Edw.) *The French Revolution and English Literature. 1897*. Br. M. 611. 851. e.24.

Life of Shelley. 2 vol. 1886.

ESPINAS. *La philosophie sociale au XVIIIe siècle et la Révolution Française*. 1898.

FINDLATER (Ch.) *Liberty and Equality*.

A Sermon or Essay to which is suspended an Appendix containing some observations on Godwin's system of society. 1860. Br. M. 4473. b. 9.

GAROFALO (Baron). *La superstition socialiste*.

GILFILLAN. *A Gallery of Literary Portraits*. 1835. Br. M. 2308. c. 7.

GILLET. *L'Utopie de Condorcet*. 1884. Clermont-Ferrand.

GREEN (T.). *An Examination of the Leading Principle of the New System of Morals, as that principle is stated and applied in Mr Godwin's Enquiry concerning Political Justice, in a letter to a friend. 1799*. Br. M. 8466. cc. 23.

HALÉVY (Elie). *La Formation du Radicalisme philosophique. La Révolution et la doctrine de l'Utilité*. 1901.

HALL (Robert). *Modern Infidelity Considered with Respect to its Influence on Society*. Br. M. 4401. aaaa. 30, 1800.

HALL (S. C.) *A Book of Memories of Great Men and Women of the Age.* 1871. Br. M. 10856.

HARRINGTON (J.) *The Commonwealth of Oceana,* ed. H. Morley. 1887.

HAZLITT (W.) *The Spirit of the Age.* 1825. Br. M. 1202. d. 29.
English Comic Writers. Lectures. Br. M. 2504. d. b.
A Reply to an Essay on Population. 1807. Br. M. 1027. c. q.

HELVETIUS. *Œuvres complètes.* 1818. 3 vol. *de l'Esprit, de l'Homme,* etc.

D'HOLBACH. *Système social ou principes naturels de la morale et de la politique avec un examen de l'influence du Gouvernement sur les mœurs.* 1 vol. Londres. 1773.

HOLCROFT (Th.) *Memoirs written by himself.* 1816. Br. M. 641. b. 22.

LECKY. *A History of England in the XVIIIth Century,* 1887.

LEGOUIS. *La Jeunesse de William Wordsworth,* 1896.

LÉVY-BRUHL. *La morale et la science des mœurs,* 1904.

LICHTENBERGER. *Le socialisme au XVIIIe siècle,* 1895.

LORD LYTTON. *Le socialisme et la Révolution Française.* 1899. *Miscellaneous Prose Works,* éd. Tauchnitz.

LLOYD (Ch.) *Edmund Oliver.* 1798. Bristol. 2 vol., 12° Br. M. N. 1740.

LOCKE : *Two Treatises of Government.*
In the Former
The False Principles and Foundations
of Sir Robert Filmer and his followers are
Detected and Overthrown.
The Latter
is an Essay Concerning the true Original, Extent,
and End of Civil Government.
ed. H. Morley. 1903.
Preceded by Sir Robert Filmer's, " Patriarcha ".

MABLY. *De la législation ou Principes des lois.* Collection complète des œuvres. tome IXe. Paris, an III de la République.

MACAULAY. *Essay on Mackintosh.*

MACKINTOSH. *Life of Mackintosh,* by his Son. B. Nat. N. x. 737, 2 vol.

MACKINTOSH (Sir James). *A Discourse on the Study of the Law of Nature and Nations.* 1799. 518. k. 23. Br. M.

MALTHUS. *Essai sur le Principe de population ou Exposé des effets passés et présents de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain, suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne,* par T. R. Malthus, maître ès arts, ancien associé du collège Jésus à Cambridge. 1809. Paschoud. Paris. Inv. 24. 473. B. N. éd. 1845, trad. Prévost. Notes de J. Garnier. Introduction de Rossi.
Au Essay on the principle of population as it affects the future improvements of society, with remarks on the speculations of Mr Godwin, Mr Condorcet and other writers.

MATHIAS. *Pursuits of Literature*, 16ᵉ edition, 1812.
A Satirical Poem, in-4 Dialogues. Br. M. 11641. l. 5.

MÉZIÈRES. *Littérature Anglaise*, t. III.

MICHEL (H.) L'*Idée de l'Etat*. 1895.

MONTESQUIEU. *Esprit des lois*. éd. F. Didot. 1877.

MORE (Sir Thomas). *Utopia*. A truthful and pleasant work of the best state of a public weal and of the new isle called Utopia, written in latin by Sir Thomas More, Knight, and translated into English by Ralph. Robinson citizen and goldsmith of London. 1551. London. Arber's Reprints. Constable and Co. 1899. Westminster.

MORELLET. *Mélanges de littérature et de philosophie du XVIIIᵉ siècle*. Paris. Le Bailly. 1836.

MORLEY (J.) *Burke*. English Men of Letters. 1901.

PARR (Dʳ). *A Spital Sermon*. 1801. Br. M. 694. R 16.

PATTEN. *The Development of English Thought*. New-York, 1899.

PAUL (Kegan) *William Godwin, his Friends and Contemporaries*. 1876, 2 vol. 8°.

PICAVET (Fr.) *Les Idéologues*. 1891.

PLACE (Fr.). *Illustrations and proofs of the principle of population, including an examination of the proposed remedies of Mr Malthus and a reply to the objections of Mr Godwin and others.*

PROBY. *Modern Philosophy and Barbarism*. 1798. (8005 e. 12). *Or a comparison between the theory of Godwin and the practice of Lycurgus, an attempt to prove the identity of the two systems and the injurious consequences which must result to mankind from the principles of modern philosophy carried into practice, by F. C. Proby.*

REYNOLDS (Myra). *The Treatment of Nature in English Poetry between Pope and Wordsworth.*
Chicago, 1896, in-8. p. 224. (le sentiment de la nature chez Godwin, d'après un passage de Fleetwood).

ROBINSON (Henry Crabb). *Diary*, 1869. B. Nat. N. x. 1410.

ROUSSEAU. *Œuvres complètes*. Ed. Didot.

SAINTE-BEUVE. *Causeries*. vol. 4.

SHELLEY (P. B.) *The Complete Works of Shelley*. Oxford, éd. Hutchinson. 1904.

SHELLEY (lady). *Shelley Memorials*. 1875. Br. M. 10855. bb. 22.
Frankenstein. London. 1816.

SMYTH (Wᵐ). *Lectures on History*. 1840. Br. M. 2083. e.

SMITH (Edward). *The Story of the English Jacobins*. 1881. Cassell's monthly Library.

SMITH (Adam). *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des nations*, trad. Garnier, notice de Blanqui, éd. 1859.

SOREL (Albert). *L'Europe et la Révolution Française*. 1re partie. (Mœurs politiques et traditions). 1887.

SPENCER (Herbert). *Introduction à la science sociale.*

Sir LESLIE STEPHEN. *Studies of a Biographer.* Br. M. (10600).

id. id. *Hours in a Library.* 1892. Br. M. 2308. b. 19).

id. id. *History of the English Thought in the 18th century.* 1902. (Br. M. 8486. d. 4).

TALFOURD (Th. Noon). *Final Memorials of Ch. Lamb.* 1848. Br. M 10855.

VATTEL. *Discours sur l'étude du droit de nature et des gens.* Traduction de l'ouvrage de Mackintosh par Royer-Collard. 1830. Br. M. 502. e. 18.

WOLLSTONECRAFT (Mary). *A Vindication of the Rights of Woman.* A new edition. 1891.

Maria, ou le malheur d'être femme. Ducos. Paris. 1793. B. Nat. 75578.

ZIEGLER. *La Question sociale est une Question morale.* Trad. Palante. 1895.

III

PÉRIODIQUES

Anti-Jacobin Review. Feb. 1800. (Gifford). Br. M. 262 i.

Fortnightly Review. (Leslie Stephen). vol. 26. p. 444. Br. M. P. P. 5939.

North American Review. (W. Godwin — by Kegan Paul). Avril 1876.

Fraser's Magazine. (with Portrait). vol. 10, p. 346 ; vol. 2, p. 28.

Edinburgh Review, vol. 6, p. 182. (Walter Scott); vol. 25, p. 486; vol. 51. p. 144 ; vol. 107, p. 426.

The Gentleman's Magazine, June 1836. Br. M. 2090.

London Magazine, vol. 2, p. 163. Br. M. P. P. 5461.

Blackwood's Magazine, vol. 20, p. 33. (W. Scott).

Westminster Review, vol. 106, p. 345. (Life and Character). Br. M. 5987.

Temple Bar, vol. 46, p. 325. Br. M. P. P. 6004.

St-James Magazine, vol. 2, 4e série ; vol. 41, p. 391, 497. Br. M. P. P. 6004.

Revue des deux mondes : *les mœurs et les lettres au XVIIIe siècle en Angleterre*, Déc. 1861. Taine.

Ibid. *William Godwin, sa famille et ses amis.* (1er octobre 1877. L. Boucher).

Ibid. *Le déisme anglais au XVIIIe s. et lord Bolingbroke.* (1er février 1887, L. Carrau).

Ibid. *William Cobbett. Un radical d'autrefois.* (1er juillet 1889. Valbert).

National Review. Leslie Stephen. *Williams Godwin's Novels.* (Février 1902).

Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, 9e série, tome I. (Halberg : *Trois utopistes anglais.)*

INDEX ALPHABÉTIQUE [1]

Alengry, son apologie de Condorcet, 161, 162.

Algers (John), son opinion sur Walpole, sur Mary Wollstonecraft., 34.

Arnold (M), jugement sévère sur Godwin, 53, *n.*

Arnot (J.) voyageur de profession, admirateur de Godwin, p. 50.

Bacon, *Nouvelle Atlantide*, 145-148.

Bage, visite de Godwin, 30; ses romans, 298.

Barlow (Joel) présenté à Godwin, 16.

Barnett-Smith, 191.

Berkeley, rapprochement avec Burke, 288.

Bossuet, 261, *n.*

Boutmy, prépondérance de la gentry. Av. Prop., I, II, VIII, X.

Brown, disciple de Rousseau. Av. Prop., XIII.

Burke — publication des *Réflexions*, — sa rupture avec Fox, Av. Propos, XII. Les *Réflexions*, 231 — 289; science du gouvernement, 282; contre les gouvernements simples, 283; solidarité des générations, *ibid*; idéal de l'homme d'Etat, 284; la vraie tolérance, défense du préjugé, 286; B. n'est pas l'ennemi de la spéculation en général, 288.

Byron (lord) demande 600 livres à Murray pour Godwin, 63, note 3.

Camden (lord) agitation des esprits, Av. Prop., X.

Caro, *l'Esprit du XVIIIe siècle*, 159, *n.*

Carrau (L), Av. Prop., VIII.

Cestre (C), *La Révol. Franç. et les Poètes anglais*, Av. Prop., XVI, *n*; Coleridge et Southey, 165.

Chénier (M. J.) critique sévère de *Caleb*, 180.

Chevrillon (André). Av. Prop., VIII.

Coleridge. Av. Propos, XI; lettre à Godwin, 39; opinion de Godwin sur C., 54: fondation de la *Pantisocratie*, 165; C. répudie le godwinisme, 165 et 166; C. admire la *Réponse au Dr Parr*, 221; opinion sur Godwin et Malthus, 227, *n*; 2e note manuscrite de C. sur la *Réponse au Dr Parr*, 229, *n*, 230, *n*; influence de C. sur les idées religieuses de G., 270.

Colman, auteur de la pièce intitulée *The Iron Chest*, tirée de *Caleb*, 184, *n.*

Condorcet, analogies et différences entre l'*Esquisse* et la *Justice Politique*, 160, 161, 163; Paine ami commun de Cond. et de Godw.; C. et Bacon, 163.

Constant (Benj.), jugement sur la *Justice Politique*, 290-292.

Cooper (Tom), son éducation dirigée par Godwin; différends entre l'élève et le maître, 12, 13; mésaventure d'un acteur, 13, *n.*

Cowper, révolutionnaire par amour de l'humanité, Av. Prop., XII.

Darlu, charité et justice, 137.

Day (Thomas), disciple de J.-J. Rousseau, Av. Prop., XII.

Dickens (Ch.), 260, *n.*

(1) Les chiffres arabes renvoient aux pages.
La lettre *n* renvoie aux notes de pied.

Dowden (Ed.). *The French Revolution and English Literature*, Av. Prop., XIII, XIV, *n* ; XVI, *n* ; rencontre de Mary Godwin et de Shelley, 53; 282, *n*; 287; éloge de Burke, 288; critique générale de l'œuvre de Godwin, 397, 298.

Dugald-Stewart, reçoit la visite de Godwin, sa résidence, 56.

Dyson (George), un des maîtres de Godwin, 7, 12.

Erskine (lord), visite de Godwin, 55.

Espinas, 132; utilité du patriotisme, 136, *n* ; 160, *n* ; sur Condorcet et son école, 163, *n* ; 283, *n*; 284, *n*.

Fawcet (H.) son influence sur Godw., note de M. Legouis, 7, 8.

Filmer, théoricien du droit divin, 150; ses *Patriarcha*, ibid.

Findlater (Charles).
Liberty and Equality, 209-211.

Fox, rupture avec Burke, Av. P., XII.

Georges III, tente de restaurer le pouvoir personnel, Av. Prop., IX.

Gerrald, son procès, 23.

Gilfillan, 184, *n*.

Mrs Godwin (mère de Wm Godwin) mécontente de ses enfants, 25 ; se réjouit du mariage de William, 29.

Godwin (William). Utilité d'une étude des œuvres de Godwin, Av. Prop., XIV ; défauts de l'à priorisme et du système godwinien, ibid., XV.

— Sa famille. Portrait de son père et de sa mère — 1, 2, 3 ; Godwin et Mrs Sothren — le maître d'école Akers d'Hindolveston ; — le précepteur Rév. Newton, 4 ; vanité de Godwin, enfant, 5; son entrée à Hoxton College ; son goût pour l'étude, 6 ; Godw. pasteur à Ware ; se lie avec Fawcet et Fr. Norman ; influence de ces deux personnes sur Godw. qui abandonne sa profession de ministre, 7, 8, et 9 ; entrée dans la carrière littéraire, 10 ; *Life of Pitt*, ibid. ; Godwin, précepteur, 12; enthousiasme révolutionnaire, 15; composition et publication de *Political Justice*, 17; popularité de l'auteur, impression sur les contemporains, 17, 18; rupture avec le Rév. Newton, 19, 20, 21 ; nature de ses relations avec Mary Robinson, Mrs Inchbald, Mrs Reveley, 26 ; voyage dans les comtés du Nord, 29, 30; abattement de Godwin à la mort de sa femme, 31 et 32; avances à Miss Lee, 33, 34; première tentative au théâtre, chute d'*Antonio*, 40, 41; second mariage avec Mrs Clairmont, 42 ; aveu d'embarras pécuniaires, 42 ; démêlé avec Ritson, 43 ; entreprise de librairie sous le pseudonyme de Baldwin, 43 ; souscription publique en sa faveur, 45 ; absence de délicatesse morale, 46, *n* ; naissance d'un fils, William, 46 ; nouvel échec au théâtre, *Faulkener*, ibid. ; mort de Mrs Godwin, dernière lettre à son fils, 47 et 43 ; G. chez Mme de Staël, conversation sur Napoléon, 55 ; *Réponse à Malthus*, 57 ; *Mandeville*, ibid., *n* ; difficultés pécuniaires, 58 ; G. résume sa carrière littéraire, 58, 59 ; *Chaucer*, *Fleetwood*, ibid., *n* ; échec de l'entreprise de librairie, 60 ; nouvel appel à la charité publique, 62 ; lettre à un ami d'enfance, 63 ; revirement de Mackintosh en faveur de G., 63 ; lord Byron, admirateur de *St-Leon*, 63, *n* ; faillite de Godwin à Skinner Street, 64 ; travail littéraire ininterrompu ; composition de *Cromwell*, *Cloudesley*, 64, 65, *n* ; G. nommé gardien huissier à Palace Yard, 67 ; mort de Godwin, 68 ; portrait physique de G., 68 ; sa conversation, 68, 69 ; la *Justice Politique*, préface, 71, 72.

Analyse du Livre I (73-77) :
Causes du progrès moral, instruction, éducation ; inégalités sociales; action des causes morales sur le physique, sur le climat.

Livre II (78-81) : définitions de la justice, du droit ; théorie de la reconnaissance ; exercice du jugement individuel, ses limitations ; attaque contre le gouvernement en général.

Livre III : du devoir de résistance à l'autorité, 82-84.

Livre IV : la diffusion des lumières ; la raison, la persuasion, non la force, instruments de progrès ; la réforme totale ; la vertu et la science ; importance de la sincérité dans la morale sociale ; la doctrine de la nécessité ; le désintéressement (84-88).

Livre V : critique du système coercitif ; critique du régime monarchique, aristocratique, éloge du régime démocratique, antimilitariste ; esquisse de l'histoire future des sociétés politiques. (89-96).

Livre VI : le progrès réalisé par l'individu, non par les lois ; marche lente, mais irrésistible de la vérité ; contre la soumission intellectuelle ; contre les serments ; contre le système d'éducation publique ; contre toute permanence des institutions établies. (96-102).

Livre VII :
De la suppression des châtiments; appel à la raison ; indétermination des mobiles chez le coupable ; condamnation de l'anarchie; critique du code anglais et des lois écrites, en général. (102-106).

Livre VIII : Extraits de la *Justice Politique;* de la Propriété (107-132); abus de la raison abstraite chez Godwin, 133; vues utopiques, 134; objections possibles, 135; vice d'argumentation, ibid. ; danger du cosmopolitisme, 136 ; mérites de *Political Justice* ; défauts du système, 137.

Caleb Williams, 170 - 179 ; comment Godwin écrivit *Caleb W.*, 172: défauts de cette œuvre, son originalité, 180 - 184 ; l'*Enquirer*, 185 - 193, ton modéré de ce recueil d'essais. 193 ; *St Leon*, importance de la préface ; portée philosophique du roman, 193 - 199 ; *Saint Godwin*, parodie, 199, *n ; Réponse au Docteur Parr*, 221 ; important aveu de Godwin, 222 ; éloge de Malthus, 227 ; *Réponse à Malthus*, revirement à l'égard de Malthus ; dépit de Godwin, 240 - 241 ; faiblesse de l'argumentation dans la *Réponse ;* dissertation de Booth, 242 ; G. et nos socialistes contemporains, 244, 245 ; profonde divergence de vues entre Godwin et Malthus ; différence de méthode 249 - 251.

Evolution des idées et du caractère de G., 252, 253, 254 ; traces de ce changement dans l'*Essai sur les sépulcres* 254-256 ; essais sur l'éducation, sur la carrière littéraire, dans *Thoughts on Man*, 256-262 ; sur l'astronomie, *Ibid.*, 265, 266 ; caractère doux et contemplateur, de G. 264, 265 ; évolution des idées religieuses de Godwin, 267-270 ; son idée de Dieu, 268 ; lettre à Miss Lee, 269; le sentiment religieux, 270-272 ; *Essais posthumes*, leur originalité, 273-278 ; Baldwin contre Godwin, 277 ; défauts de la littérature politique de la période préscientifique; nombre et importance des problèmes, 279, 280; contraste entre Godwin et Burke, 289 ; conclusion : avenir probable de l'œuvre de Godwin, 299, 300.

Godwin (Mrs), 2e femme de Wm Godwin, son caractère, 42.

Godwin (Fanny), son suicide à Swansea, 56, 57.

Godwin (William), fils de l'auteur de *Political Justice* ; sa mort prématurée, 66 ; analyse de *Transfusion* ; 67, *n.*

Green, émeute de Wilkes, Av. Prop., IX.

Green (Th.), adversaire de Godw., son pamphlet, 200-203.

Halberg, note sur trois utopistes anglais, 149.

Halévy (Elie), historien du radicalisme philosophique, Av. Prop., XIII, XVI, *n.*

Hall (Robert), attaque les théories de Godwin, 44 ; *Sermon sur l'infidélité*, 207-209.

Hall (S. C.), portrait de Godwin, 68.

Harrington , l'*Oceana*, comparaison avec les utopies de More et Bacon , 149.

Hazlitt, *Journal* d'Holcroft ; défaut de la morale godwinienne, 135, *n* 137, *n.*

Helvétius, 73, *n ;* 74, *n ;* 112, *n ;* les doctrines de l'*Homme*, 157, 158 ; rapprochement avec *Political Justice*, 158 ; généralisations fausses, ibid., *n.*

Holbach (d'), 75, *n* ; 105, *n* ; le *Système social*, ses doctrines, 159, 160.

Holcroft, caractère et idées, 11; H. explique la chute d'*Antonio*, 41 ; sa mort, 47 ; principales œuvres, 47, *n* ; conversation de Godwin, 68 ; influence d'H. sur Godwin, 269-270 ; les *Mémoires*.

Horne Tooke, fondateur du radicalisme anglais, Av. Prop., XI ; son procès et son acquittement, V, 23.

Howard, campagne contre le régime des prisons. Intr,, VIII.

Hugo (Victor). 143 *n*, 163 ; 276.

Hume, 87, *n.*

Jeffrey, visite de Godwin, 55.

Junius. Av. Prop., XI, effet produit par ses *Lettres*.

Kemble, contribue à la chute d'*Antonio*, 40 et 41.

Lamb (Ch.), recherche l'amitié de Godwin, 39 ; corrige le manuscrit d'*Antonio*, 41, publie les *Contes de Shakespeare*, chez Baldwin ; sur le caractère de Godw., 265, *n.*

Lavallée (Th.), 23, 24.

Lavisse et Rambaud. Av. Prop., VIII, *Hist. Générale.*

Lecky, *History of England*, etc. Av. Prop., X, XI.

Lee (Miss), correspondance avec Godwin , 33.

Legouis. Opinion sur Fawcet, 7 et 8, *n ;* historien de Wordsworth, 165 ; sur l'esprit de système, 280, *n.*

Lévy-Bruhl, Av. Prop., *n* ; notre ignorance de l'avenir, 136, *n*; 294, *n*.

Lichtenberger (André), *Le socialisme et la Rév. Fr.*, 107, *n*.

Lloyd (Charles), *Edmund Oliver*, 218, 219.

Lytton-Bulwer, disciple de G. qui admire *Paul Clifford*, 65, *n* ; jugement sur la conversation de G., 69, *n*.

Locke, précurseur de la Révol. Française, 150; *Traité sur le Gouvernement*, 150, 153.

Mably, 109, *n;* 114 *n* ; 117, *n* : 160, *n*.

Mackintosh. — les *Vindiciae Gallicae*, Av. Prop., XII ; renie les doctrines révolutionnaires, 16, 34, 35 ; querelle avec Godwin, 35; se réconcilie avec Godwin, 44, 45, et reconnait ses torts, 63, 67; sa mort ; ses conférences de Lincoln's Inn, 214 218; M. disciple de Burke, *ibid.*

Mallet du Pan, 282, *n*.

Malthus, loué par Godwin, 227; controverse avec G. 231 — 239 ; critique de *Political Justice*, 232 — 233; *Principle of Population*. 231 — 239; *Réponse* de Godwin à M., 240 — 251.

Marshall (James), ami et admirateur de Godwin, 12 ; sa détresse, 56.

Mathias (G.), *Pursuits of Literature*, 219, 220.

Mézières, 170.

Montesquieu, 76, *n ;* comparaison entre l'*Esprit des lois* et *Political Justice*, 153.

More (Sir Thomas), analyse de l'*Utopia*, 138 — 145.

More (Hannah) caractère de ses projets de réforme, Av. Prop., XII.

Morellet (abbé) critique de *Caleb*, 180

Newton (Rév.) précepteur de Godwin, 4 ; rupture, 19 — 21, 2 lettres de N.

Norman (Fr.) ami de Godwin, lui fait connaître les philosophes français du XVIIIe s., 8.

Paine (Th.) *Common sense*, Av. Prop. XI ; 17, *n* ; 23 ; critique du gouvernement, 78 ; ami de Condorcet, 161.

Parr (D[r]) rupture avec Godwin, les motifs de cette rupture, 36, 37, 38 ; *Sermon* de Christchurch, 203, 207 ; jugements sur Parr, 207, *n*.

Patrickson, disciple de Godwin, 50 ; conseils de Godwin, 270.

Patten, 137, *n*.

Paul (Kegan), *William Godwin*, Av. Prop., XVI ; livre premier, passim.

Pitt, (Great Commoner) ; la réforme parlementaire, Av. Prop., IX ; ibid. ; X ; adopte les idées de Burke; ibid., XII.

Place (Fr.). Critique impartiale de Godwin et de Malthus, dans ses *Illustrations*, 247-249.

Priestley, son enthousiasme révolutionnaire, Av. Prop., XI.

Proby (W. C.) *Modern Philosophy and Barbarism*, 212-214.

Richmond (duc de), membre de la « Société de la Révolution », Av. Prop., XI.

Ritson, créancier de Godwin, 43.

Robinson (Henry Crabb), 18, *n ;* anecdote sur Godw., 46, *n ;* passim.

Rogers, 68, *n*.

Roland (Mme), préfère David Williams à Paine, 161.

Rosser (H.), pamphlet contre Malthus, 58.

Rousseau (J.-J.) 76, *n ;* 77, *n* ; 81, *n* ; caractère essentiel de ses écrits. 154 ; points de contact avec Godwin, 155 ; différences entre le *Contrat Social* et *Political Justice*, 156, 157.

Sainte-Beuve, but essentiel de la morale, les encyclopédistes, 134, *n* ; 162, *n* ; 280, *n* ; 282, *n*.

Salt, *Essay on Property*, Introd., 72. 78, 81, 87, 89, 106.

Sandeman, Godwin disciple de Sandeman, 4, 6.

Sarrazin, *Renaissance de Poésie Angl.* 169, *n*.

Scott (Walter), démarche en faveur de Godwin, 66.

Shelley (P.-B.), disciple enthousiaste de Godwin ; 1re lettre au maître ; réponse de Godwin ; enlèvement de Mary Godwin ; Godwin et Shelley ; éloge de *Cenci* ; dernière lettre à Mrs Godwin ; mort de Shelley ; pp. 50-61. Influence de Godwin, *Queen Mab* et le livre VIII de *Pol. Just.* ; Sh. corrige l'intellectualisme pur du maître, 168, 169; la thèse du *Disciple* de P. Bourget, 298, à propos de Godwin et de Shelley.

Shelley (Mrs). Jugement sur Mary Wollstonecraft, 31 ; *Frankenstein* jugé par Godwin, 60; analyse de ce roman, 61, *n*.

Smith (Adam), défenseur du libre échange, Intr., IX.

Smith (Edw.) *English Jacobins*, 24. *n*.

Smyth, force du principe égoïste, 135, *n*.

Sorel (Al.) Av. Prop., *n* ; 162, *n*.

Southey. Av. Prop., XI, jugement sur Mary Wollstonecraft, 31; projet de

société idéale, 165; rupture avec Coleridge, ibid.

Spencer (Herbert), passage de l'*Introduction à la science sociale*, 295, 296, *n.*

Staël (Mme de). Godwin dine chez Mme de Staël, 55; passage de son livre *de la Littérature*, sur Godwin.

Stanhope (lord), président de la « Société de la Révolution. » Av. Prop., XI.

Stephen (Leslie), la mère de Godwin, 48. *n;* les romans de G. 199; l'idée d'évolution et les doctrines politiques de Godwin, 293, 94.

Swift. Av. Propos, I; 79, *n;* 111, *n.*

Taine. Av. Prop., VIII.

Talfourd (Th. N.), sang-froid imperturbable de Godwin, 68.

Townshend (lord), son élection, 150.

Wallace, 125, *n.*

Walpole, corruption pendant son ministère, introd., I.

Wesley (J.), réveil méthodiste, introd., VIII, son *Journal*, Ibid., XII.

Wilberforce, lutte contre l'esclavage, introd., VIII.

Wilkes, l'élection du Middlesex, intr., IX.

Wollstonecraft (Mary), sa famille, 26; Mary, gouvernante en Irlande, 27; son principal ouvrage: *les Droits de la Femme*, 27; séjour en France, 27, 28; sa liaison avec Imlay; mariage avec Godwin, 28; naissance de Mary Godwin; mort de Mary Wollstonecraft, 30; jugements divers sur Mary, id., 31.

Wordsworth, enthousiasme pour les idées nouvelles, Av. Propos, XI; physionomie de Godwin, 68, 54; réaction contre le godwinisme, 165, 287.

Ziegler, patriotisme et cosmopolitisme, 136; découvertes scientifiques et moyens de subsistance, 245.

Le Doyen,

DUMAS.

Le Président de la thèse,

H. DUMÉRIL.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Toulouse, le 15 Juin 1907.

Le Recteur, président du Conseil de l'Université.

CL. PERROUD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PAGES

I. Contre-coup de la Révolution Française en Angleterre.

II. Réponse à Burke: « la Justice Politique ». Importance de l'ouvrage de Godwin. Plan de cette étude..... XIII

LIVRE PREMIER

VIE DE GODWIN

CHAPITRE I.

Les premières années, 1756-1773..... 1

CHAPITRE II.

Le Révérend William Godwin..... 6

CHAPITRE III.

Débuts de Godwin dans la carrière littéraire; nouveaux amis: Marshal, Holcroft. Godwin précepteur..... 10

CHAPITRE IV.

Enthousiasme de Godwin pour la Révolution. Publication de « Political Justice, » 1793. Rupture avec Newton..... 15

CHAPITRE V.

Acquittement d'Horne Tooke, 1794..... 22

CHAPITRE VI.

Godwin et Mary Wollstonecraft..... 25

CHAPITRE VII.

Rupture avec Mackintosh et le docteur Parr. Chute d'« Antonio, » 1800..... 33

CHAPITRE VIII.

Second mariage de Godwin. Entreprise de librairie. Insuccès, la gêne. Vie retirée de Godwin 1800-1811 42

CHAPITRE IX.

Shelley et Godwin, 1811-1822..... 50

CHAPITRE X.

Les dernières années. De la mort de Shelley à la mort de Godwin. Portrait de Godwin, 1822-1836.... 62

LIVRE DEUXIÈME

LA JUSTICE POLITIQUE

CHAPITRE I.

1° Analyse de la « Justice Politique » (1re partie) : livres I, II, III, IV..... 71

2° Analyse de la 2e partie de la « Justice Politique » : livres V, VI, VII.

3° Extraits du livre VIII : de la Propriété.

CHAPITRE II.

1° Considérations générales sur la « Justice Politique. »

2° Quelques écrivains politiques anglais avant Godwin :

(*a*) Les Utopistes, Sir Thomas More, Bacon, Harrington.

(*b*) Locke.

3° Véritables précurseurs de Godwin : Rousseau, Helvétius, d'Holbach. Godwin et Condorcet..... 133

CHAPITRE III.

Influence de Godwin sur Wordsworth, Coleridge, Southey, Shelley..... 164

CHAPITRE IV.

Œuvres se rattachant directement à la « Justice politique » :

1° « Caleb Williams, » 1794.
2° « The Enquirer, » (Essais) 1797.
3° « Saint-Léon, » 1799..... 170

CHAPITRE V.

Les adversaires de Godwin. Querelle avec le Dr Parr, Mackintosh et autres. « Edmund Oliver ». « Pursuits of Literature »..... 200

CHAPITRE VI.

Réponse de Godwin au Docteur Parr, 1801..... 221

LIVRE TROISIÈME

LES ŒUVRES DE VIEILLESSE

CHAPITRE I.

La controverse avec Malthus. L'« Essai sur le principe de la population ». Doctrines de Malthus..... 231

CHAPITRE II.

Réponse de Godvin, 1820. Francis Place..... 240

CHAPITRE III.

Essais de Godwin : 1° « Sur les sépulchres », 1809. 2° « Pensées sur l'homme », 1831..... 252

CHAPITRE IV.

Idées religieuses de Godwin. « Essais posthumes ».. 267

CONCLUSION

1. Les doctrines de Burke. Contraste absolu entre les « Réflexions sur la Révolution Française » et la « Justice politique ».

2. Jugements généraux portés sur Godwin par Benjamin Constant, Leslie Stephen, Dowden.

3. Conclusion. Qualités et défauts de l'œuvre de Godwin et destinée probable de cette œuvre. 279

Bibliographie des principaux ouvrages consultés (B. M : British Museum ; B. N : Bibliothèque nationale). 301

Index alphabétique..... 311

ERRATA

Pages	4.	*Godwing*	au lieu de	Godwin
—	8.	*Hevetius*	—	Helvétius
—	37.	*1880*	—	1800
—	47.	*vron*	—	iron
—	55.	*Lord Erskine*	—	lord
—	117.	(ligne 32) *e*	—	et
—	159.	(ligne 8) *d'Holbach*	—	d'Holbach,
—	175.	*Folkland*	—	Falkland.
—	184.	*Calcb*	—	Caleb
—	275.	*n, Essai I*	—	Essay I

Imprimerie G. SERVIÈRE & F. PATAU. — CARCASSONNE

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

7 May'62EE

REC'D LD

MAY 5 1962

10APR'65 10

REC'D LD

MAY 19'65-8 AM

DEC 19 1987

REC'D LD

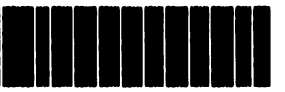
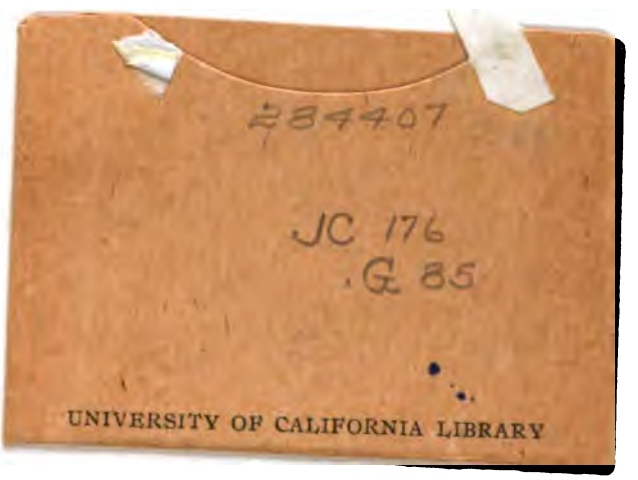
JAN 23'68 -1 PM

REC. CIR. MAY 25 '78

LD 21A-50m-3,'62
(C7097s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C041820946